ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION
DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

Le texte de cette édition
est conforme à celui de l'édition originale
en dehors des lettres
et fragments inédits signalés à la table des matières.
Le classement des lettres a été modifié
autant que les faits cités dans chacune d'elles
indiquaient un ordre
différent de celui primitivement adopté.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

DEUXIÈME SÉRIE

(1850-1854)



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCX

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT.

À PARAIN.

De la Quarantaine de Rhodes. Dimanche 6 octobre 1850.

Vous avez bien tort, mon vieux solide, de ne pas m'écrire plus souvent, car je vous assure que vos lettres sont pour moi de vraies parties de plaisir. La dernière m'a fait bien rire, et ce que vous me dites de toutes vos connaissances ne m'a pas médiocrement amusé. Il y aurait là-dessus de quoi causer longuement au coin du feu, le nez sous le manteau de la cheminée et les pieds dans nos pantoufles. C'est ce que je me promets bien de faire à mon retour. Quelle bosse de soufflet nous nous donnerons! Il faudra lui faire ajouter un ressort.

Il paraît que le jeune Bouilhet se livre un peu à l'immoralité en mon absence. Vous le voyez trop souvent. C'est vous qui démoralisez ce jeune homme. Si j'étais sa mère, je lui interdirais votre société. Il n'y a rien de pire pour la jeunesse que la fréquentation des vieillards débauchés. Néanmoins, continuez, mes bons vieux, à boire le petit

verre à ma santé quand vous vous trouvez ensemble. Pochardez-vous même en mon honneur. Je vous excuse d'avance. Quant à l'Hôtel-Dieu, ça ne va pas fort, dit-on, avec le nouveau ménage. Il n'y a là dedans rien qui m'étonne. Quel bonheur ce sera pour moi de voir de mes yeux ce jeune homme établi et père de famille! La maison ne périra donc pas, il y aura un rejeton qui fleurira dans le comptoir. Les laines s'en réjouiront et les registres auront un maître. Avez-vous réfléchi quelquefois, cher vieux compagnon, à toute la sérénité des imbéciles? La bêtise est quelque chose d'inébranlable, rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granit, dure et résistante. A Alexandrie, un certain Thompson, de Sunderland, a, sur la colonne de Pompée, écrit son nom en lettres de six pieds de haut. Cela se lit à un quart de lieue de distance. Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson, et par conséquent sans penser à Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et le perpétue avec lui. Que dis-je? Il l'écrase par la splendeur de ses lettres gigantesques. N'est-ce pas très fort de forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de vous? Tous les imbéciles sont plus ou moins des Thompson de Sunderland. Combien dans la vie n'en rencontre-t-on pas à ses plus belles places et sur ses angles les plus purs? Et puis c'est qu'ils nous enfoncent toujours; ils sont si nombreux, ils sont si heureux, ils reviennent si souvent, ils ont si bonne santé! En voyage on en rencontre beaucoup, et déjà nous en avons dans notre souvenir une jolie collection, mais comme ils passent vite, ils amusent.

Ce n'est pas comme dans la vie ordinaire où ils finissent par vous rendre féroce.

Nous sommes venus ici de Beyrouth sur le bateau à vapeur autrichien avec Hartim-Bey [1], ex-premier ministre d'Abbas-Pacha. C'est une de nos anciennes connaissances d'Égypte que nous avons renouée dimanche dernier, au dîner du Consul général. Il a fui à temps d'Alexandrie; on venait pour l'empoigner de force de la part du Pacha, qui probablement allait lui faire prendre quelque funeste tasse de café. Il s'est réfugié à bord du paquebot français pour Beyrouth, et de Beyrouth il gagne Constantinople, où il va aller dénoncer son maître et tâcher de le faire sauter, ce qui est possible. Pendant trois jours passés ensemble à bord, nous avons beaucoup causé, ou plutôt il nous a beaucoup parlé, nous flairant gens de plume, et que par la suite nous pourrions lui être utiles, et puis peut-être aussi parce que nous sommes des particuliers très aimables. Rien n'est plus respecté en Orient que l'homme maniant la plume. *Effendi* (homme qui sait lire) est un titre d'honneur. Maxime en ce moment rédige sur cette affaire un bout de note pour Paris; c'est une nouvelle politique assez grave. Quant à moi, je deviens paresseux comme un curé. Je ne suis bon qu'à cheval ou en bateau. Tout travail maintenant m'assomme, je deviens là-dessus très oriental; il faut espérer que je changerai au retour. A propos de curé, puisque ce mot m'est venu au bec (de ma plume), j'en ai diablement vu en Syrie et en Palestine. Nous avons vu des capucins, des car-

[1] Favori d'Abbas-Pacha, victime d'une intrigue de l'entourage de celui-ci.

mélites, etc. Nous avons étudié de près cette fameuse question des Druses et des Maronites dont on a fait tant de bruit en France, et qui est bien une des plus belles blagues du monde. Si on en excepte les Lazaristes, tous ces braves gens d'Église sont..... Ce n'est pas en Terre sainte qu'il faut aller pour devenir dévot. Il y a un proverbe arabe qui dit : « Méfie-toi du pèlerin ». Il est fort sage, je vous en réponds. Dans le jardin des Oliviers, j'ai vu trois capucins qui faisaient une petite collation en compagnie de deux demoiselles dont les tetons blancs brillaient au soleil. Les bons pères les caressaient avec une satisfaction visible. Au moment où nous sommes partis on apportait une bouteille d'eau-de-vie, et les petits verres étaient déjà atteints. Voilà! Je n'en rapporte pas moins une collection formidable de chapelets pour les bonnes âmes. Tout cela n'empêche pas, mon pauvre vieux, que la Syrie ne soit un crâne pays, et nous avions le cœur gros quand nous sommes partis de Beyrouth. Nous avons vécu là d'une belle vie de vagabond pendant deux mois.

Il faut vous dire que nous ne portons plus de chaussettes dans nos bottes. Nous avons reconnu que c'était une économie de blanchissage et que ça nous faisait plus frais aux pieds. La saison pourtant se refroidit. Nous couchons encore à la belle étoile, mais avec des vêtements de drap. Depuis le mois de janvier dernier, nous n'avons pas reçu une goutte de pluie, mais nous allons en avoir à Constantinople.

Je vous ai bien regretté il y a aujourd'hui quinze jours, c'était à Eiden, au beau milieu du Liban, à trois heures des cèdres. Nous avons dîné

chez le sheik du pays. Pour aller dans la salle où nous avons été reçus, nous avons traversé une foule (le mot est littéral) de quarante à cinquante domestiques. Aussitôt que nous avons été assis sur les divans, on nous a parfumés avec de l'encens, après quoi on nous a aspergés avec de l'eau de fleur d'oranger. Un domestique suivait, portant une longue serviette à franges pour vous essuyer les mains. Le maître de la maison, jeune homme de vingt-quatre ans environ, portait sur les épaules un manteau brodé d'or, et tout autour de la tête un turban de soie rouge à petites étoiles d'or serrées les unes près des autres. Il y avait bien une trentaine de plats à table, pour quatre personnes que nous étions. Afin de faire honneur à tant d'honneurs, j'ai mangé de telle sorte que si je n'ai pas eu d'indigestion le soir, c'est que j'ai un rude estomac. C'est du reste une grande impolitesse à ces gens-là que de refuser. A Kosseir, sur les bords de la mer Rouge, dans une circonstance semblable, Maxime a manqué crever d'indigestion.

Adieu, mon bon vieux père Parain, ne faites pas trop de polissonneries avec Bouilhet. Écrivez-moi souvent, et recevez de ma part la meilleure embrassade que jamais neveu ait donnée à son oncle, ou ami à son ami. A vous du fond du cœur.

À SA MÈRE.

Constantinople, 14 novembre 1850.

....

Il y a beaucoup de choses du monde que, dans ta candeur, tu ignores, pauvre vieille. Moi

qui deviens un très grand moraliste et qui, d'ailleurs, me suis toujours plongé à corps perdu dans ce genre d'études, j'ai soulevé pas mal de coins de rideau qui cachaient des turpitudes sans nombre. On apprend aux femmes à mentir d'une façon infâme. L'apprentissage dure toute leur vie depuis la première femme de chambre qu'on leur donne jusqu'au dernier amant qui leur survient, chacun s'ingère à les rendre canailles et après on crie contre elles : le puritanisme, la bégueulerie, la bigotterie, le système du renfermé, de l'étroit, a dénaturé et perd dans sa fleur les plus charmantes créations du bon Dieu. J'ai peur du corset moral, voilà tout. Les premières impressions ne s'effacent pas, tu le sais. Nous portons en nous notre passé; pendant toute notre vie, nous nous sentons de la nourrice. Quand je m'analyse, je trouve en moi encore fraîches et avec toutes leurs influences (modifiées il est vrai par les combinaisons de leur rencontre) la place du père Langlois, celle du père Mignot, celle de *don Quichotte* et de mes songeries d'enfant dans le jardin à côté de la fenêtre de l'amphithéâtre. Je me résume : prends quelqu'un[1] pour lui apprendre l'anglais et les premiers éléments généraux. Mêle-toi de tout cela le plus que tu pourras toi-même, et surveille le caractère et le *bon sens* (je donne au mot l'acception la plus large) de la personne.

Je te parlais tout à l'heure d'observation morale, je n'aurais jamais soupçonné combien ce côté est abondant en voyage. On s'y frotte à tant d'hommes différents que finalement on finit par connaître

[1] Sa nièce Caroline.

un peu le monde (à force de le parcourir). La terre est couverte de balles splendides. Le voyage a des mines de comique immenses et inexploitées. Je ne sais pourquoi personne jusqu'à présent n'a fait cette remarque qui me paraît bien naturelle. Et puis, c'est qu'on se déboutonne si vite, on vous fait des confidences si étranges! Un homme voyage depuis un an et ne trouve personne à qui parler; il vous rencontre un soir dans un hôtel ou sous une tente; on parle d'abord politique, puis on cause de Paris, puis le bouchon sort doucement, le vin s'épanche et en deux heures voilà qu'on vide le reste jusqu'au fond ou à peu près. Le lendemain, on se sépare, et l'on ne reverra jamais son ami intime de la veille au soir; il y a même à cela souvent des mélancolies singulières.

Nous sommes venus sur le Lloyd avec un Américain, sa femme et son fils, de braves gens qui voyagent pour passer le temps. Le fils est un grand nigaud de 14 ans, rouge, muet, dégingandé et frénétique d'une lorgnette qu'il ne quitte pas. Le mari est un gros petit homme, gaillard, carre, gai. La femme qui peut avoir 40 ans parle français avec un petit accent très gentil, figure impassible, blonde, robe de soie, beaucoup de cold cream, l'air très distingué et très gracieux. Pendant trois jours j'ai travaillé scientifiquement ce ménage transatlantique (gens très comme il faut du reste) et voilà le résultat de mon travail. Le fils est ou sera prochainement mené chez les filles par le courrier de son papa, lequel courrier s'entend avec le drogman pour voler ses maîtres. Monsieur brutalise Madame qui se lave les yeux avant de se mettre à table. De plus, j'ai découvert que ce bon

Américain est un affreux polisson qui chauffe une petite femme Grecque épouse d'un drogman du Consulat et laquelle n'est pas digne de nouer les souliers de la lady Américaine. Le bonhomme évince son fils et sa femme pour avoir avec la fille *des Grecs des entretiens mythologiques. Il la trim-bale* avec eux partout. Nous les avons trouvés ensemble aux derviches et dans les mosquées. L'autre soir nous marchions seuls avec lui dans la rue de Péra quand a passé près de nous un affreux chapeau rose couvert d'un voile noir. L'Américain s'est arrêté sur ses talons et s'est écrié dans son menton « Oh! le petit fâme Grec! » Eh bien, est-ce qu'il n'y a pas dans tout cela de quoi rire et surtout de quoi beaucoup rêver?

Nous avons visité le vieux sérail et les mosquées. Le sérail ne signifie pas grand'chose. Ce sont d'admirables appartements dans le plus beau point de vue du monde peut-être, mais ornés et meublés dans un goût déplorable. Toutes les vieilles rocamboles d'Europe dont on ne veut plus, on les repasse aux Turcs qui donnent là dedans avec la naïveté du barbare. A part la salle du Trône, merveilleuse c'est le mot, tout le reste est de la petite musique.

J'ai vu les derviches hurleurs. J'y étais très préparé par tout ce que j'avais déjà vu au Caire, aussi n'en ai-je été nullement étonné. Jeudi prochain nous y retournerons. Il se passera des choses gentilles, on se passera dans le corps un tas d'instruments de supplice que nous avons vus accrochés aux murs. Mais je trouve que l'on ne vante pas assez les tourneurs. Rien n'est plus gracieux que de voir valser tous ces hommes avec leurs grands jupons plissés et leur figure extatique levée au

ciel. Ils tournent sans s'arrêter pendant une heure environ. Un d'eux nous a affirmé que, s'il ne fallait pas tenir ses bras au-dessus de sa tête, il est capable de tourner pendant six heures de suite. Celui-là nous fait de temps à autre des visites. Nous lui donnons une bouteille d'eau-de-vie qu'il boit très bien en sa qualité de musulman.

À LOUIS BOUILHET.

Constantinople, 14 novembre 1850.

Si je pouvais t'écrire tout ce que je réfléchis à propos de mon voyage, c'est-à-dire que si je retrouvais quand je prends la plume les choses qui me passent dans la tête et qui me font dire, à part moi, je lui écrirai ça, tu aurais vraiment peut-être des lettres amusantes. Mais, va te faire foutre, cela s'en va aussitôt que j'ouvre mon carton. N'importe, au hasard de la fourchette, comme ça viendra.

D'abord de Constantinople, où je suis arrivé hier matin, je ne te dirai rien aujourd'hui, à savoir seulement que j'ai été frappé de cette idée de Fourier : qu'elle serait plus tard la capitale de la terre. C'est réellement énorme comme *humanité*. Ce sentiment d'écrasement que tu as éprouvé à ton entrée à Paris, c'est ici qu'il vous pénètre en coudoyant tant d'hommes inconnus depuis le Persan et l'Indien jusqu'à l'Américain et l'Anglais, tant d'individualités séparées dont l'addition formidable aplatit la vôtre. Et puis, c'est immense. On est perdu dans les rues, on ne voit ni le com-

mencement ni la fin. Les cimetières sont des forêts au milieu de la ville. Du haut de la tour de Galata, on voit toutes les maisons et toutes les mosquées (à côté et parmi le Bosphore et la Corne-d'Or pleins de vaisseaux), les maisons peuvent être comparées aussi à des navires; ce qui fait une flotte immobile dont les minarets seraient les mâts des vaisseaux de haut bord (phrase un peu entortillée, passons).

J'aurai demain ton nom Loue Bouilhette (prononciation turque) écrit sur papier bleu en lettres d'or. C'est un cadeau que je destine à orner ta chambre. Cela te rappellera, quand tu le regarderas tout seul, que je t'ai beaucoup mêlé à mon voyage. En sortant de chez les « malins » (écrivains) où nous avions discuté le papier, l'ornementation et le prix de ladite pancarte, nous avons été donner à manger aux pigeons de la mosquée de Bajazet. Ils vivent dans la cour de la mosquée, par centaines. C'est une œuvre pie que de leur jeter du grain. Quand on arrive, ils s'abattent sur les dalles de tous les côtés de la mosquée, des corniches, des toits, des chapiteaux des colonnes. Le port a aussi ses oiseaux familiers. Au milieu des navires et des caïques on voit les cormorans voler ou qui se reposent sur les flots. Sur les toits des maisons il y a des nids de cigognes, abandonnés l'hiver. Dans les cimetières les chèvres et les ânes broutent tranquillement, et la nuit les femmes turques y donnent des rendez-vous aux soldats.

Le cimetière oriental est une des belles choses de l'Orient. Il n'a pas ce caractère profondément agaçant que je trouve chez nous à ce genre d'établissement; point de mur, point de fossé, point

de séparation ni de clôture quelconque. Ça se trouve à propos de rien dans la campagne ou dans une ville, tout à coup et partout, comme la mort elle-même, à côté de la vie et sans qu'on y prenne garde. On traverse un cimetière comme on traverse un bazar. Toutes les tombes sont pareilles, elles ne diffèrent que par l'ancienneté. Seulement à mesure qu'elles vieillissent, elles s'enfouissent et disparaissent, comme fait le souvenir qu'on a des morts. Les cyprès plantés en ces lieux sont gigantesques. Ça donne au site un jour vert plein de tranquillité. A propos de sites, c'est à Constantinople véritablement que l'on peut dire : Un site! ah! quel tableau!

....

Où en es-tu avec la muse? je m'attendais ici à trouver une lettre de toi et quelque chose en vers y inclus. Que devient la Chine? que lis-tu? Comme j'ai envie de te voir!

Quant à moi, littérairement parlant, je ne sais où j'en suis. Je me sens quelquefois anéanti (le mot est faible), d'autres fois le style «limbique» (à l'état de limbe et de fluide impondérable) passe et circule en moi avec des chaleurs enivrantes. Puis ça retombe. Je médite très peu, je rêvasse occasionnellement. Mon genre d'observation est surtout moral. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté au voyage. Le côté psychologique, humain, comique y est abondant. On rencontre des balles splendides, des existences gorge-pigeon très chatoyantes à l'œil, fort variées comme loques et broderies, riches de saletés, de déchirures et de galons. Et au fond toujours cette vieille canaillerie immuable et inébranlable. C'est

là la base. Ah! comme il vous en passe sous les yeux!

De temps à autre dans les villes j'ouvre un journal. Il me semble que nous allons rondement. Nous dansons non pas sur un volcan, mais sur la planche d'une latrine qui m'a l'air passablement pourrie. L'idée d'étudier la question me préoccupe. A mon retour j'ai envie de m'enfoncer dans les socialistes et de faire sous la forme théâtrale quelque chose de très brutal, de très farce, et d'impartial bien entendu. J'ai le mot sur le bout de ma langue et la couleur au bout des doigts. Beaucoup de sujets plus nets comme plan n'ont pas tant d'empressement à venir que celui-là.

A propos de sujets j'en ai trois qui ne sont peut-être que le même et ça m'embête considérablement. 1° *Une nuit de Don Juan* [1] à laquelle j'ai pensé au lazaret de Rhodes. 2° L'histoire d'*Anubis*, la femme qui veut se faire aimer par le Dieu. C'est la plus haute, mais elle a des difficultés atroces. 3° Mon roman flamand de la jeune fille qui meurt vierge et mystique entre son père et sa mère, dans une petite ville de province, au fond d'un jardin planté de choux et de quenouilles, au bord d'une rivière grande comme l'Eau de Robec. Ce qui me turlupine, c'est la parenté d'idées entre ces trois plans : Dans le premier, l'amour inassouvissable sous les deux formes de l'amour terrestre et de l'amour mystique. Dans le second, même histoire, mais on se donne et l'amour terrestre est mois élevé en ce qu'il est plus précis. Dans le troisième, ils sont réunis dans la même personne,

[1] Voir *Œuvres de Jeunesse inédites.*

et l'un mène à l'autre, seulement mon héroïne crève d'exaltation religieuse après avoir connu l'exaltation des sens. Hélas! il me semble que lorsqu'on dissèque si bien les enfants à naître on n'est pas assez monté pour les créer. Ma netteté métaphysique me donne des terreurs. Il faut pourtant que j'en revienne. J'ai besoin de me donner ma mesure à moi-même. Je veux pour vivre tranquille avoir mon opinion sur mon compte, opinion arrêtée et qui me réglera dans l'emploi de mes forces. Il me faut connaître la qualité de mon terrain et ses limites avant de me mettre au labourage. J'éprouve, par rapport à mon état littéraire intérieur, ce que tout le monde, à notre âge, éprouve un peu par rapport à la vie sociale : « Je me sens le besoin de m'établir. »

A Smyrne, par un temps de pluie qui nous empêchait de sortir, j'ai pris au cabinet de lecture *Arthur*, d'Eugène Sue. Il y a de quoi en vomir, ça n'a pas de nom. Il faut lire ça pour prendre en pitié l'argent, le succès et le public. La littérature a mal à la poitrine. Elle crache, elle bavache, elle a des vésicatoires qu'elle couvre de taffetas pommadés, et elle s'est tant brossé la tête qu'elle en a perdu tous ses cheveux. Il faudrait des Christs de l'Art pour guérir ce lépreux.

En revenir à l'antique, c'est déjà fait; au moyen âge, c'est déjà fait. Reste le présent. Mais la base tremble, où donc appuyer les fondements? La vitalité et partant la durée est à ce prix pourtant. Tout cela m'inquiète tellement que j'en suis venu à ne plus aimer qu'on m'en parle; j'en suis irrité parfois comme un galérien libéré qui entend causer système pénitentiaire, avec Maxime surtout,

qui n'y va pas de main morte et qui n'est pas un gaillard encourageant; et j'ai rudement besoin d'être encouragé. D'un autre côté ma vanité n'est pas encore résignée à n'avoir que des prix d'encouragement.

Je m'en vais relire toute l'*Iliade*. Dans une quinzaine nous ferons un petit voyage en Troade. Au mois de janvier nous serons en Grèce. Je bisque d'être si ignorant. Ah! si je savais le grec au moins et j'y ai perdu tant de temps!

La sérénité m'abandonne!

Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans sa glace, est un bien grand homme ou un bien robuste imbécile. Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble.

En passant devant Abydos j'ai beaucoup pensé à Byron. C'est là son Orient, l'Orient turc, l'Orient du sabre recourbé, du costume albanais et de la fenêtre grillée donnant sur des flots bleus. J'aime mieux l'Orient cuit du Bédouin et du désert, les profondeurs vermeilles de l'Afrique, le crocodile, le chameau, la girafe.

Je regrette de ne pas aller en Perse (l'argent! l'argent!), je rêve des voyages d'Asie, aller en Chine par terre, des impossibilités, les Indes ou la Californie qui m'excite toujours sous le rapport humain. D'autres fois je me prends de tendresses à en pleurer en songeant à mon cabinet de Croisset, à nos dimanches. Ah! comme je regretterai mon voyage et comme je le referai et comme je me redirai l'éternel monologne : «Imbécile, tu n'as pas assez joui.»

Il faudra reprendre *Agénor*[1]. C'est décidément très beau. Je m'en suis redit l'autre jour quelques vers à cheval tout haut et j'ai ri comme un bossu. Ce sera un bon travail comme divertissement à mon retour et pour me désennuyer de revoir ma patrie. Je pense aussi au *Dictionnaire*[2]. La médecine pourra fournir de bons articles, l'histoire naturelle, etc. En voici un de zoologie que je trouve fort. Langouste : Qu'est-ce que la langouste? La langouste est la femelle du homard.

Pourquoi la mort de Balzac m'a-t-elle vivement affecté? Quand meurt un homme que l'on admire on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. Oui, c'était un homme fort et qui avait crânement compris son temps. Lui qui avait si bien étudié les femmes, il est mort dès qu'il a été marié et quand la société qu'il savait a commencé son dénouement. Avec Louis-Philippe s'en est allé quelque chose qui ne reviendra pas. Il faut maintenant d'autres musettes.

Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en Égypte et de remonter le Nil et de revoir Ruchouk Hanem?... C'est égal, j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. Du reste je l'ai bien sentie. T'ai-je regretté! pauvre vieux!

Il me semble que je ne te dis rien de bien intéressant. Je vais me coucher et demain je te parlerai un peu de mon voyage, ça sera plus amusant pour toi que mon éternel moi dont je suis bougrement las.

(1) *Agénor le Dangereux*, vaudeville de Labiche.
(2) *Dictionnaire des idées reçues*. Voir *Bouvard et Pécuchet*.

À PARAIN.

24 novembre 1850.

En attendant que je reçoive la lettre annoncée par ma mère et dans laquelle vous devez me raconter une anecdote curieuse sur le jeune Bezet, je réponds bien vite, cher oncle, à la vôtre, que j'ai reçue par le dernier courrier...

Que voulez-vous que je vous dise, cher vieux compagnon? Quand je serai revenu à Croisset, comme nous arrangerons ensemble toutes les babioles que je rapporte. Échignerons-nous la muraille, hein? Quel abus de la vrille!

Vous avez donc laissé mourir ce pauvre père C....? Moi, je l'ai laissé en Égypte bien portant, avec beaucoup de minarets et les pyramides à l'horizon. Ses filles maintenant vont jouir de leur liberté. Si la rumeur publique est vraie, elles vont pouvoir se livrer à leurs débordements et avoir des rendez-vous en ville tout à leur aise. Prenez garde, mon vieux, ménagez votre santé, vous savez que rien n'est plus dangereux pour la jeunesse que les femmes d'un âge mûr. J'avoue qu'elles ont du charme, mais elles sont bien ardentes. Enfin je me tais parce qu'il ne faut pas froisser les passions.

Ah! vieux polisson de père Parain, si vous étiez ici vous ouvririez de grands yeux à voir dans les rues les femmes. Elles se font voiturer dans des espèces de vieux carrosses suspendus et dorés à l'extérieur comme des tabatières. Là dedans, couchées sur des divans comme dans leur maison (la voiture quelquefois est close par des rideaux de soie), on peut les contempler tout à son

aise. Elles ont sur la figure un voile transparent à travers lequel on voit le rouge de leurs lèvres peintes et l'arc de leurs sourcils noirs. Dans l'intervalle du voile, entre le front et les joues, paraissent leurs yeux qui brûlent à regarder, et qui dardent sur vous d'aplomb leurs prunelles fixes. De loin, ce voile que l'on ne distingue pas leur donne une pâleur étrange, qui vous arrête sur les talons saisi d'étonnement et d'admiration. Elles ont l'air de fantômes. A travers les voiles, qui retombent sur leurs mains, brillent leurs bagues de diamants, et songer, miséricorde, que dans dix ans elles seront en chapeau et en corset! qu'elles imiteront leurs maris qui se font habiller à l'européenne, portent des bottes et des redingotes!

Souvent en vous promenant en canot avec moi vous preniez instinctivement la chaîne. Si vous alliez en caïque sur le Bosphore je ne sais à quoi vous vous accrocheriez. Figurez-vous des barques de vingt-cinq à trente-cinq pieds de long sur deux et demi tout au plus de large, pointues comme des aiguilles à l'avant et à l'arrière. On y peut tenir deux dedans. On s'accroupit au fond et il faut rester complètement immobile de peur de chavirer. Les deux rameurs, en chemise de soie, se servent de rames dont la partie comprise entre le tollet et la poignée a un renflement énorme pour faire contrepoids. Quand on est dans une semblable embarcation, que la mer est calme et que les caidjis sont bons, on vole sur l'eau.

Le port de Constantinople est plein d'oiseaux. Vous savez que les musulmans ne les tuent jamais. Il y a des bandes de goélands qui nagent entre les navires. Les pigeons perchent sur les cor-

dages des navires et de là s'envolent pour aller se poser sur les minarets.

Vous ne sauriez croire, mon vieux, combien nous pensons à vous et combien nous vous regrettons, ici particulièrement. Vous seriez capable d'y passer le reste de votre vie. Une fois entré dans les bazars, vous n'en sortiriez plus. Toutes les boutiques sont ouvertes, on s'asseoit sur le bord, on prend la pipe du marchand et on cause avec lui. On peut y revenir vingt jours de suite sans rien acheter. Quand un marchand n'a pas ce que vous désirez il se lève de dessus son tapis et vous mène chez un voisin. Mais quand il s'agit du prix il faut, règle générale, commencer par rabattre les deux tiers. On se dispute pendant une heure, il jure par sa tête, par sa barbe, par tous les prophètes et enfin vous finissez par avoir votre marchandise avec 50, 60 ou 75 p. 100 de rabais. Les Persans particulièrement sont d'infâmes gueux. Avec leur bonnet pointu et leur grand nez ils ont des balles de gredin très amusantes. Stephany, notre drogman, a une rage de Perse et de Persans incroyable; partout où il en rencontre il s'arrête à causer avec eux.

À SA MÈRE.

Constantinople, 4 décembre 1850.

Sais-tu que tu finiras, chère vieille, par me donner une vanité démesurée, moi qui assiste à la décroissance successive de cette qualité qu'on ne me refuse généralement point. Tu me fais tant

de compliments sur mes lettres que je crois que l'amour maternel t'aveugle tout à fait. Car il me semble, à moi, que je ne t'envoie que de bien fades lignes et surtout bien mal écrites. C'est comme celles que j'envoie à Bouilhet, le cœur m'en soulève quand je les relis. Quant à toi, comme je sais que ce n'est pas la qualité mais la quantité qui t'importe, je t'en expédie le plus que je peux.

J'ai lu ton numéro 45 avant-hier dans le bureau même du Directeur des Postes (qui est dans toutes les villes, qu'il soit Turc, Français ou Arabe, la personne avec laquelle je me mets tout d'abord le mieux possible). Grâce à mes bassesses j'ai mes lettres trois heures avant tout le monde. On m'en a d'abord donné une du jeune Bouilhet qui m'a fort amusé, puis une de toi où je vois que tu vas bien, c'est ce que m'assure de son côté mon ancien collaborateur. En fait de nouvelles que tu m'apprends, le mariage d'Eugénie m'a fait rire, je suis vexé de ne pas assister à la noce. Tu sais mon goût pour les noces.

Je suis curieux de voir ce que tu auras décidé relativement à ton voyage d'Italie et si tu emmèneras la petite. Écris-moi à Athènes. Nous ne savons au juste quand nous partons de Constantinople, mais ce sera probablement d'ici à une quinzaine. Nous nous ruinons dans les villes, tout notre voyage de Rhodes et d'Asie-Mineure nous a moins coûté que douze jours passés à Smyrne où nous n'avons pourtant rien acheté. Mais la vie européenne est exorbitante. Deux piastres, Madame! deux piastres (dix sols!) pour laver un col de chemise, ainsi du reste. D'Athènes nous filerons probablement sur Patras, après avoir

vu de la Grèce ce que nos moyens nous permettront et ils ne nous permettront pas grand'chose, et à Patras nous nous embarquerons pour Brindisi, d'où nous irons par terre jusqu'à Naples. Tel est notre plan. Sinon il faudrait retourner à Malte, y faire cinq jours de quarantaine et quatre de libre pratique, et de Malte se rembarquer pour Naples, ce qui serait peu amusant, surtout pour Maxime qui redoute la mer. Quant à moi j'y suis crâne. C'est avec l'équitation un talent que j'ai acquis en voyage, car je suis maintenant «aussi bon homme de cheval que de pied» comme M. de Montluc. Autre talent : j'entends très bien l'italien, il y a du moins peu de choses qui m'échappent quand on ne le parle pas trop vite; pour ce qui est de le parler, je baragouine quelques mots. Mais ce qui me désole, c'est le grec; leur s. n. d. D. de prononciation est telle, que je reconnais à peine un mot sur mille. Le grec moderne est tellement mêlé de slave, de turc et d'italien que l'ancien s'y noie et ajoutez à cela leurs polissonnes de lettres sifflées et avalées! A Athènes je serai moins ébouriffé, on y parle plus littérairement.

En fait de haute littérature, nous avons rencontré ici M. de Saulcy, membre de l'Institut et directeur du Musée d'artillerie, qui voyage avec Édouard Delessert, le fils de l'ancien préfet de police, et toute une bande qui les accompagne. Dès le début, grande familiarité, on retranche le *monsieur,* questions de la plus franche obscénité, plaisanteries, bons mots, esprit français dans toute sa grâce. Nous leur avons conseillé de ne pas aller dans le Hauran, où infailliblement ils se seraient

fait casser leurs gueules. Je crois que c'est un service que nous leur avons rendu là. Dès le lendemain nous étions devenus tellement amis que M. de Saulcy me tapait sur le ventre en me disant : « Ah! mon vieux Flaubert. » C'est une connaissance, ou plutôt ce sont deux connaissances que je cultiverai plus tard. M. de Saulcy est celui qui a trouvé le moyen de lire le cunéiforme.

Nous dînons après-demain à l'ambassade chez le général. Ce brave général néglige la tenue diplomatique, dans l'intimité il donne de grands coups de poing dans le dos de Maxime en l'appelant sacré farceur.

J'ai cuydé crever de rire hier au théâtre, à la représentation d'un ballet : *Le Triomphe de l'Amour*. Les danseuses pinçaient aux yeux du public un cancan effréné. La haute société croyant que c'est le suprême bon ton applaudissait à outrance. Les bons pachas étaient transportés. Il y avait des petites filles déguisées en amours qui lançaient des flèches et un dieu Pan avec un pantalon de velours à bretelles. C'était bon.

Je viens de me promener à cheval tout seul avec Stephany pendant trois heures. Il faisait très froid. Le ciel est pâle comme en France. Nous avons galopé sur des landes à travers champs. J'ai rejoint les eaux douces d'Europe où dans l'été les belles dames d'ici viennent marcher sur l'herbe avec leurs bottes de maroquin jaune. Il y avait à la place de promeneurs un troupeau de moutons qui broutait, et les feuilles jaunies des sycomores tombaient au pied des arbres dans le palais d'été du grand sultan. Je suis revenu par Eyerb. Une mosquée est enfermée dans un jardin qui est plein

de tombes drapées et enguirlandées de feuillage et de lierres. J'ai traversé l'interminable quartier juif et le Phanar, quartier des descendants des anciens empereurs Grecs. Puis, par le grand pont de bois et le petit champ des morts de Péra, je suis rentré à l'hôtel où le jeune Maxime écrit des lettres.

Je ne sais que rapporter au père Parain, et mon embarras est tel que je ne lui rapporte rien. Il choisira dans mes affaires à moi ce qui lui plaira le mieux. Pour le commun des amis nous avons des pantoufles, des pipes, des chapelets, toutes choses qui font beaucoup d'effet et qui ne coûtent pas cher. Devenons-nous canailles, hein? Les voyages instruisent la jeunesse.

À LA MÊME.

Constantinople, 15 décembre 1850.

A quand ma noce? me demandes-tu à propos du mariage de E..., à quand? à jamais, je l'espère. Autant qu'un homme peut répondre de ce qu'il fera, je réponds ici de la négative. Le contact du monde auquel je me suis énormément frotté depuis quatorze mois me fait de plus en plus rentrer dans ma coquille. Le père Parain, qui prétend que les voyages changent, se trompe; quant à moi, tel je suis parti, tel je reviendrai, seulement avec quelques cheveux de moins sur la tête et beaucoup de paysages de plus dedans. Voilà tout. Pour ce qui est de mes dispositions morales, je garde les mêmes jusqu'à nouvel

ordre; et puis s'il fallait dire là-dessus le fond de ma pensée et que le mot n'eût pas l'air trop présomptueux, je dirais que je suis trop vieux pour changer. J'ai passé l'âge, quand on a vécu comme moi d'une vie toute intime pleine d'analyses turbulentes et de fougues contenues, quand on s'est tant excité soi-même et calmé tour à tour, et qu'on a employé toute sa jeunesse à se faire manœuvrer l'âme comme un cavalier fait de son cheval, qu'il force à galoper à travers champs, à coups d'éperon, à marcher à petits pas, à sauter les fossés, à courir au trot et à l'amble, le tout rien que pour s'amuser et en savoir plus; eh bien, veux-je dire, si on ne s'est pas cassé le cou dès le début il y a de grandes chances pour qu'on ne se le casse pas plus tard. Moi aussi, je suis *établi*, en ce sens que j'ai trouvé mon assiette comme centre de gravité. Je ne présume pas qu'aucune secousse intérieure puisse me faire changer de place et tomber par terre. Le mariage serait pour moi une apostasie qui m'épouvante. La mort d'Alfred n'a pas effacé le souvenir de l'irritation que cela m'a causée. Ç'a été comme pour les gens dévots la nouvelle d'un grand scandale donné par un évêque. Quand on veut, petit ou grand, se mêler des œuvres du bon Dieu, il faut commencer, rien que sous le rapport de l'hygiène, par se mettre dans une position à n'en être pas la dupe. Tu peindras le vin, l'amour, les femmes, la gloire, à condition, mon bonhomme, que tu ne seras ni ivrogne, ni amant, ni mari, ni tourlourou. Mêlé à la vie, on la voit mal, on en souffre ou on en jouit trop. L'artiste selon moi est une monstruosité, quelque chose hors nature, tous les malheurs dont la Providence

l'accable lui viennent de l'entêtement qu'il a à nier cet axiome ; il en souffre et en fait souffrir. Qu'on interroge là-dessus les femmes qui ont aimé des poètes et les hommes qui ont aimé des actrices. Or (c'est la conclusion) je suis résigné à vivre comme j'ai vécu, seul, avec une foule de grands hommes qui me tiennent lieu de cercle, avec ma peau d'ours, étant un ours moi-même, etc. Je me fiche du monde, de l'avenir, du qu'en dira-t-on, d'un établissement quelconque, et même de la renommée littéraire, qui m'a jadis fait passer tant de nuits blanches à la rêver. Voilà comme je suis, tel est mon caractère. »

Si je sais par exemple à propos de quoi me vient cette tartine de deux pages, que le diable m'emporte, pauvre chère vieille. Non, non, quand je pense à ta bonne mine si triste et si aimante, au plaisir que j'ai de vivre avec toi, si pleine de sérénité et d'un charme si sérieux, je sens bien que je n'en aimerai jamais une autre comme toi, va, tu n'auras pas de rivale, n'aie pas peur. Les sens ou la fantaisie d'un moment ne prendront pas la place de ce qui reste enfermé au fond d'un triple sanctuaire. On ira peut-être sur le seuil du temple, mais on n'entrera pas dedans.

Ce brave E...! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché! Quelle balle de bourgeois et de monsieur! Comme il va bien plus que jamais défendre l'ordre, la famille et la propriété! il a du reste suivi la marche normale. Lui aussi, il a été artiste, il portait un couteau-poignard et rêvait des plans de drames, puis ç'a été un étudiant folâtre du quartier latin; il appelait « sa maîtresse » une grisette du lieu que je

scandalisais par mes discours quand j'allais le voir dans son fétide ménage. Il pinçait le cancan à la Chaumière et buvait des bischops de vin blanc à l'estaminet Voltaire. Puis il a été reçu docteur. Là le comique du sérieux a commencé pour faire suite au sérieux du comique qui avait précédé. Il est devenu grave, s'est caché pour faire de minces fredaines, s'est acheté définitivement une montre et a renoncé à l'imagination (textuel); comme la séparation a dû être pénible! C'est atroce quand j'y pense! Maintenant je suis sûr qu'il tonne là-bas contre les doctrines socialistes; il parle de l'*édifice*, de la *base*, du *timon*, de l'hydre de l'anarchie. Magistrat, il est réactionnaire; marié, il sera cocu, et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l'humanité. Bref! parlons d'autre chose.

C'est jeudi en revenant d'Asie, jeudi anniversaire de ma naissance, que j'ai trouvé en rentrant tes deux bonnes lettres. Ç'a été une fête. Pendant que Maxime était resté à la maison pour s'occuper des préparatifs du départ (douane, argent, envois de caisse, etc.), j'étais parti dès le matin avec notre ami le comte Kosielski pour la ferme polonaise qui est de l'autre côté du Bosphore en Asie. Nous avons fait en notre journée 15 lieues ventre à terre, galopant sur la neige qui couvrait la campagne déserte. C'était de grands mouvements de terrain qui ondulaient comme des vagues monstrueuses dont la blancheur monotone était déchirée de place en place par de petits chênes rabougris ou des bruyères. Un pâle soleil brillait sur cette étendue froide. Nous nous sommes égarés.

Des pâtres bulgares couverts de peaux de bêtes et qui ressemblaient plutôt à des ours qu'à des hommes nous ont remis sur notre route. Quant à un chemin frayé, nous ne voyions sur la neige que la trace des lièvres et des chacals qui avaient couru pendant la nuit. Dans les montées et descentes notre guide chantait à tue-tête une chanson sur un air aigu que le vent aussitôt arrachait de sa bouche et emportait dans la solitude. Il faisait très froid, le mouvement du cheval cependant nous faisait suer. Kosielski me disait : « Oh ! il me semble que c'est la Pologne. » Et moi je pensais aux grands voyages par terre de l'Asie centrale, à la Tartarie, au Thibet, à tout le vague pays des fourrures et des cités à dômes d'étain.

Tu me demanderas peut-être ce que c'est que le comte Kosielski : c'est un grand seigneur polonais, avec nous au même hôtel, aux trois quarts ruiné par suite des guerres de son pays, couvert de blessures et de horions, homme charmant et de bonne compagnie. Il est chef de l'émigration polonaise et hongroise accueillie par la Sublime Porte sur les terres de l'empire. C'est lui qui leur distribue de l'argent et assigne à chacun le lieu où ils doivent résider. J'ai vu à cette ferme quelques-uns de ces pauvres diables. L'amour de la patrie mène loin (soit dit sans calembour); Kosielski est encore une des nombreuses connaissances que nous avons faites en voyage, et des meilleures! C'est étonnant du reste comme on s'accroche vite, n'importe, cela a son petit moment d'amertume de quitter ainsi des sympathies toutes fraîches. Ce pauvre garçon est tellement embêté de nous voir partir qu'il va quitter l'hôtel quand

nous n'y serons plus. Sais-tu de quel nom il m'appelle? C'est comme Herbert; il m'appelle papa: « Voulez-vous un cigare, papa; allons, papa, venez », etc.

Quand je saurai l'époque de ton départ, je t'enverrai une liste d'objets que tu m'apporteras. Emmène une femme de chambre si tu le juges nécessaire ou même commode. L'argent est bon, mais l'aise meilleure. Et l'*aise* en voyage, c'est tout. C'est la santé et la vie bien souvent. J'attribue notre bon état permanent au bon régime que nous avons suivi, à notre sobriété, et pour lâcher le mot au confortable dont nous nous privions quand il était absent, mais que nous saisissions avec la même philosophie quand il se présentait.

À LOUIS BOUILHET.

Athènes, 19 décembre 1850. Au Lazaret du Pirée.

J'y suis depuis hier. Nous voilà casernés au lazaret jusqu'à dimanche.... Je lis de l'Hérodote et du Thirlwall. La pluie tombe à verse, mais du moins il fait plus chaud qu'à Constantinople, où ces jours derniers la neige couvrait les maisons. J'ai été joyeux tout de bon, hier, en apercevant l'Acropole qui brillait en blanc au soleil, sous un ciel chargé de nuages. Nous passions devant Colone, nous avions Égine à gauche, Salamine en face. Maxime, gêné du mal de mer, râlait dans sa cabine. Le temps était rude. A l'avant avec mon lorgnon sur le nez à côté de la cage aux poulets, debout et regardant devant moi, je me laissais

aller à de « grandes pensées ». Sans blague aucune, j'ai été ému plus qu'à Jérusalem, je ne crains pas de le dire ou du moins d'une façon plus vraie, où le parti pris avait moins de part. Ici c'était plus près de moi, plus de ma famille. C'est peut-être aussi que je m'y attendais moins. Voilà l'éternel monologue hébété et admiratif que je me disais en considérant ce petit coin de terre au milieu des hautes montagnes qui le dominent : « C'est égal, il est sorti de là de crânes bougres et de crânes choses. »

Nous allons la semaine prochaine commencer nos courses aux Thermopyles, Sparte, Argos, Mycènes, Corinthe, etc. Ce ne sera guère qu'un voyage de touriste (oh!!) : il ne nous reste ni temps ni argent. Il a fallu pour le même motif passer par-dessus la Troade; Constantinople nous a dévorés. J'aurais bien voulu voir aussi la Thessalie, mais il faut quitter Golconde, c'est fini. J'ai été triste à crever en disant adieu à Constantinople. Encore une porte fermée derrière moi. Encore une bouteille d'avalée. J'éprouve depuis six semaines des appétits féroces de voyage justement parce que mon voyage finit. Je me désespère d'avoir manqué la Perse. N'y pensons plus; l'homme n'est jamais satisfait de rien, maxime qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas plus consolante.

Comment un homme sensé comme toi a-t-il pu se méprendre à ce propos sur mon voyage d'Italie? Ne vois-tu pas qu'une fois rentré, je ne sortirai plus et que d'ici à..., la saison de mes pérégrinations est close? Comment et avec quoi, animal, irais-je jamais en Italie si je n'y vais pas

cette année? Mon voyage d'Orient a rudement entamé mon mince capital. Le soleil l'a fait maigrir. Crois-tu que comme toi je ne sente pas bien la fétidité d'un voyage exécuté sans préparations et qui durera peut-être six mois tout au plus? N'importe, j'en prendrai ce que je pourrai. Quoique à suivre mon penchant je voudrais rester en Italie le temps d'y travailler sur place et de m'infiltrer goutte à goutte ce que je vais avaler à grandes gorgées. C'est comme pour la Grèce, je hausse les épaules de pitié, en songeant que j'y vais rester quelques semaines et non quelques mois. Espérons, malgré tes prédictions, que le voyage d'Italie ne me poussera pas à l'hyménée. Vois-tu la famille où s'élève dans une tiède atmosphère la jeune personne qui doit être mon épouse? Madame Gustave Flaubert! Est-ce que c'est possible? Non, je ne suis pas encore assez canaille.

C'en est donc fini de l'Orient. Adieu, mosquées; adieu, femmes voilées. Adieu, bons Turcs dans les cafés, qui tout en fumant vos chibouks, vous curez les ongles des pieds avec les doigts de vos mains! Quand reverrai-je les négresses suivant leur maîtresse au bain? Dans un grand mouchoir de couleur elles portent le linge pour changer, elles marchent en remuant leurs grosses hanches et font traîner sur les pavés leurs babouches jaunes, qui claquent sous la semelle à chaque mouvement du pied. Quand reverrai-je un palmier? quand remonterai-je à dromadaire?

O Plumet fils! qui avez inventé la désinfection de la m....., donnez-moi un acide quelconque pour désembêter l'âme humaine.

Nous avons passé cinq semaines à Constanti-

nople; il y faudrait passer six mois. Malgré le mauvais temps, nous nous sommes beaucoup promenés dans les bazars, dans les rues, en caïque, à cheval. Nous avons vu le sultan. Nous avons été au théâtre, où l'on jouait un ballet : *Le Triomphe de l'Amour.* Un dieu Pan y dansait un pas de caractère, engainé dans une culotte de velours à bretelles, et les danseuses exécutaient à la barbe des Arméniens, des Grecs et Turcs, un cancan des plus effrénés. Le public prenait la chose au sérieux et se pâmait d'aise.

Un jour nous sommes sortis à cheval et nous avons fait le tour des murailles de Constantinople. Les trois enceintes se voient encore. Les murs sont couverts de lierre. Derrière eux grouille la ville turque avec ses maisons de bois noir et ses vêtements de couleur. En dehors il n'y avait rien qu'un immense cimetière planté de stèles funéraires et de cyprès. Le vent soufflait dans les arbres, il faisait froid. En suivant toujours l'enceinte, nous sommes arrivés au bord de la mer (de Marmara). En cet endroit il y a des boucheries. Des tripailles d'animaux jonchaient le sol, des chiens fauves rôdaient là tout autour, les oiseaux de proie avec de grands cris voltigeaient dans le ciel, au-dessus des flots qui se brisaient contre les tours et rebondissaient à grand bruit. Le vent levait en l'air la queue et la crinière de nos chevaux. Nous sommes revenus à travers les tombes, galopant et sautant entre elles, allant au pas quand c'était plus serré, trottant lestement sur les pelouses quand elles se présentaient entre les tombeaux et les arbres.

Un autre jour, c'était un dimanche, je suis sorti tout seul, à pied, et je me suis enfoncé dans

le quartier (le Dimitri) au hasard, car je me suis perdu. Dans les cafés, des hommes accroupis autour des mangals (réchauds) fumaient leurs pipes. Dans une rue où une sorte de torrent coulait de la boue, une négresse, accroupie, demandait l'aumône en turc. Quelques femmes revenaient des vêpres. Des enfants jouaient sur les portes. Aux fenêtres, deux ou trois figures de Grecques qui me regardaient curieusement; je me suis trouvé dans la campagne sur une hauteur ayant Constantinople à mes pieds qui se développait avec une prodigieuse ampleur. Je ne savais plus guère où j'étais. Il y avait à côté de moi une caserne turque, plus loin quantité de petites colonnes élevées dans les champs. C'est là que les sultans autrefois venaient s'exercer à l'arc. Chaque fois qu'ils avaient touché le but, on élevait une colonne. Puis je me suis dirigé tant bien que mal vers la mer, et me suis trouvé devant l'arsenal. Beaucoup de matelots de toutes nations; rues tortueuses et noires, sentant le goudron, et je suis rentré chez moi brisé, étourdi.

Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai fait 15 lieues à cheval, en Asie, d'un train d'enfer sur la neige. J'allais à la colonie polonaise. Pauvres diables! En courant sur ces solitudes blanches où se voyaient seulement des traces de lièvres et de chacals, je pensais aux voyages d'Asie, au Thibet, à la Tartarie, à la muraille de la Chine, aux grands caravansérails en bois, où le marchand de fourrures arrive le soir, par un crépuscule vert, avec ses chameaux velus, dont les poils sont raides de givre. La neige assourdissait le bruit des pas de nos chevaux. Dans les fondrières leurs sabots cas-

saient la glace. Quand nous les laissions souffler un moment, ils mordillaient du bout des dents les petits arbres rabougris qui apparaissaient sous la neige. Des bergers bulgares couverts de peaux de mouton nous ont remis dans notre route, ou plutôt sur notre voie, car nous allions sans chemin frayé. A la porte de la ferme il y avait un grand chevreuil suspendu et dont la gorge coupée était noire. Nous sommes revenus à la nuit à Scutari. Mon compagnon avec un grand coup de fouet de poste frappait les chiens, dans les villages où nous passions. Toute la meute vagabonde hurlait effroyablement. Nos chevaux continuaient leur train insensé. La mer était grosse pour passer le Bosphore et si nous ne nous sommes pas noyés en caïque, c'est que Dieu ne l'a pas voulu. Du reste ç'a été une bonne journée et comme on en passe peu dans la vie, même en voyage. Jamais je n'oublierai ces vieilles montagnes de Bithynie toutes blanches, et la lumière qui les éclairait si froide et si immobile qu'elle semblait factice; ni tous ces villages qui se suivaient, rendus bruyants tout à coup par nos quatre chevaux passant à fond de train sur le pavé comme un éclair. Puis au lieu du pavé, nous sentions de nouveau la terre sous nos pieds. Au détour de la route, le comte Kosielski, mon compagnon, dirigeant sa bête comme un lancier et se couchant tout entier sur son col, fondait sur les chiens et leur lançait de grands coups de fouet, puis, faisant une volte, continuait sa route sans s'arrêter.

J'ai vu les mosquées, le sérail, Sainte-Sophie; au sérail un nain, le nain du sultan jouant avec les eunuques blancs à côté de la salle du trône;

le nain habillé d'une manière cossue, à l'européenne, sous-pieds, paletot, chaîne de montre, était hideux. Quant aux eunuques, les noirs, les seuls que j'eusse vus jusqu'à présent, ne m'avaient fait aucun effet, mais les blancs! je ne m'y attendais guère. Ils ressemblent à de vieilles femmes méchantes. Cela vous irrite les nerfs et vous tourmente l'esprit, on se sent pris de curiosités dévorantes, en même temps qu'un sentiment bourgeois vous les fait haïr. Il y a là quelque chose de tellement antinormal, plastiquement parlant, que votre virilité en est choquée. Explique-moi ça. N'importe, ce produit est une des plus drôles de choses qui soient sorties de la main humaine. Que n'aurais-je pas donné en Orient pour me faire l'ami d'un eunuque! mais ils sont inabordables. — A propos du nain, cher seigneur, il va sans dire qu'il m'a remis en mémoire le gentil Caracoïdès.

L'Orient ne sera bientôt plus dans le soleil. A Constantinople la plupart des hommes sont habillés à l'européenne, on y joue l'opéra, il y a des cabinets de lecture, des modistes, etc. Dans cent ans d'ici, le harem, envahi graduellement par la fréquentation des dames franques, croulera de lui seul, sous le feuilleton et le vaudeville... Bientôt le voile, déjà de plus en plus mince, s'en ira de la figure des femmes, et le musulmanisme avec lui s'envolera tout à fait. Le nombre des pèlerins de la Mecque diminue de jour en jour; les ulémas se grisent comme des Suisses, on parle de Voltaire! Tout craque ici comme chez nous. Qui vivra s'amusera!

La loi sur la correspondance des particuliers

par voie électrique m'a étrangement frappé. C'est pour moi le signe le plus clair d'une débâcle imminente. Voilà que par suite du progrès, comme on dit, tout gouvernement devient impossible. Cela est d'un haut grotesque que de voir ainsi la loi se torturer comme elle peut et se casser les reins à force de fatigue, à vouloir retenir l'immense nouveau qui déborde de partout. Le temps approche où toute nationalité va disparaître. La « patrie » sera alors un archéologisme comme la « tribu ». Le mariage lui-même me semble vigoureusement attaqué par toutes les lois que l'on fait contre l'adultère. On le réduit à la proportion d'un délit.

Ne rêves-tu pas souvent aux ballons ? L'homme de l'avenir aura peut-être des joies immenses. Il voyagera dans les étoiles, avec des pilules d'air dans sa poche. Nous sommes venus, nous autres, ou trop tôt ou trop tard. Nous aurons fait ce qu'il y a de plus difficile et de moins glorieux : la transition. Pour établir quelque chose de durable, il faut une base fixe; l'avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe.

J'ai ri comme un fol aux « fumiers considérés comme engrais », la balle de Caudron que j'ai revue là m'a fait plaisir; les couplets que j'aime le mieux sont ceux de

> Caudron suivant les doctrines
> De son illustre seigneur,

et surtout celui-ci qui est infect de lourdeur bourgeoise :

> Après six mois de ménage
> Lise élargit ses jupons.

Quant aux vers sur un bracelet, je n'aime pas le rejet

> .... La femme d'un agent
> De change.

Agent de change est un seul mot, et d'ailleurs il y a là un peu trop d'intention et de chic, ça me semble trop espagnol et cavalcadour.

Ce que j'aime le mieux, c'est le second quatrain et ce vers :

> Donne ton poignet mince, ô ma jeune maîtresse,

qui est svelte, vigoureux et bien cambré. Mais l'idée finale a-t-elle assez de relief? N'aurait-il pas fallu frapper plus fort dans le dernier vers?

Envoie-m'en des vers, écris-moi de longues lettres, cher vieux compagnon; parle-moi de la muse d'abord, puis de toi ensuite. Je ne suis plus du tout au courant de tes amours. Aurais-tu le cœur occupé? Conte-moi donc tout cela.

Que j'aurai de bonheur à revoir ton incomparable balle, ô pauvre vieux! Comme nous reprendrons nos bons dimanches! Mais que vais-je faire, une fois rentré? je n'en sais rien, je ne m'en doute pas. J'ai tant pensé à l'avenir que je ne m'en occupe plus. C'est trop fatigant et trop creux. Vois-tu la façon formidable dont je gueulerai *Melaenis* d'un bout à l'autre! Serai-je rouge à la fin! Je crois n'avoir rien perdu de cette belle voix qui me caractérise. En revanche j'ai bougrement perdu de cheveux. Le voyage m'a culotté la figure. Je n'embellis pas, tant s'en faut; le jeune homme s'en va. Je ne voudrais pas vieillir davantage.

Je deviens maintenant comme le père Chateaubriand, qui pleurait à tous les enterrements : le moindre fait me plonge dans des rêveries sans fin. Je m'en vais de pensées en pensées, comme une herbe desséchée sur un fleuve, et qui descend le courant flot à flot.

Non, ne te moque pas de moi de vouloir voir l'Italie. Que les épiciers s'y amusent aussi, tant mieux pour eux. Il y a là-bas de vieux pans de murs, le long desquels je veux aller. J'ai besoin de voir Capri et de regarder couler l'eau du Tibre.

Parle-moi de la Chine longuement et beaucoup. Je suis bien curieux de voir l'enfant. Nous fermerons les rideaux, nous ferons un grand feu, et seuls, les lumières flambant et les vers ronflant, nous fumerons des narguilés, tandis que l'hippogriffe intérieur nous fera voyager sur ses ailes.

Adieu, cher bon vieux; je t'embrasse. Au printemps prochain, tu me reverras avec les roses, nous reprendrons nos clairs de lune.

A SA MÈRE.

Athènes, 26 décembre 1850.

Nous casse-pétons de satisfaction d'être à Athènes. Et d'abord il nous semble être au printemps, comparativement à Constantinople, qui dans l'hiver est une véritable Sibérie. Les vents de la Russie rafraîchis par la mer Noire vous y arrivent de première main. Ici nous retrouvons les myrtes et les oliviers, qui nous rappellent notre

bonne Syrie. Et puis les ruines! les ruines! Quelles ruines! Quels hommes que ces Grecs! quels artistes! Nous lisons, nous prenons des notes!

Quant à moi, je suis dans un état olympien, j'aspire l'antique à plein cerveau. La vue du Parthénon est une des choses qui m'ont le plus profondément pénétré de ma vie. On a beau dire, l'art n'est pas un mensonge. Que les bourgeois soient heureux, je ne leur envie pas leur lourde félicité.

Nous sommes restés cinq jours au lazaret du Pirée. Sous prétexte de lazaret, on vous y écorche vif. Nous avons été rincés d'importance sous le rapport de la bourse. Quel infâme brigandage que ces quarantaines! Comme on est complètement en prison, on vous vend tout au poids de l'or, et comme il n'y a jamais rien de prêt, il faut l'aller chercher à la ville, et les commissionnaires ne sont pas à bon marché. Il faut payer pour avoir une serviette, un couteau, une table, etc.

J'ai vu hier Kanaris[1], il avait un chapeau de soie comme un simple mortel, était habillé à l'européenne et couvert d'un manteau noir. C'est un petit homme trapu, grisonnant, le nez un peu écrasé. Il ne sait ni lire ni écrire. Quand il était ministre de la marine, il ne pouvait signer son nom. Il ne connaît rien de tout ce qu'on a écrit en Europe sur lui. Quel renfoncement pour Hugo s'il savait cela, lui qui l'a tant chanté et si bien! Kanaris sait et dit seulement ceci : «il y a des

[1] Député, ministre de la Marine, président du Conseil, fut, en 1843, un des triumvirs chargés d'administrer la Grèce pendant la vacance du trône. Hugo consacra à Kanaris un de ses poèmes des *Orientales*.

livres qui parlent de moi en France. » Un de ces jours nous devons aller lui faire une visite.

Nous sommes ici pilotés et servis par un très brave homme, le colonel Touret, commandant de la place, ancien philhellène qui a fait la guerre de l'indépendance avec le général Fabvier.

Nous avons eu l'honneur d'exciter l'hilarité et la curiosité de S. M. Amélie, reine de Grèce. Nous nous sommes trouvés le jour de notre arrivée sur son passage comme elle sortait en voiture pour se promener. Tout le monde la saluait soit en ôtant son chapeau ou son bonnet. Nous, avec nos tarbouchs, nous lui avons fait le salut turc, ce qui lui a semblé si étrange (il n'y a pas du tout de Turcs ici) qu'elle s'est retournée vers sa dame d'honneur en se mettant à rire. Nous lui avons fait dire par le colonel Touret que nous eussions été fort embarrassés de la saluer autrement à cause de nos têtes. Elle a répondu qu'elle s'était pourtant aperçue que nous étions Français. Les Français doivent lui sembler de drôles de corps. N'importe, j'aime mieux être plus drôle encore et ne pas habiter l'ignoble palais où elle loge! Est-ce laid? Que dis-tu en fait d'architecture de celle du palais de l'ambassade à Constantinople où l'architecte, ne sachant quel ordre inventer, a inventé celui de la croix de la Légion d'honneur! Il a décoré des chapiteaux avec de grandes étoiles des braves.

Demain matin, nous partons pour Éleusis, nous passerons sur le pont du Céphise, où jadis les femmes d'Athènes étaient engueulées, aux mystères, d'une façon si gaillarde!

À LA MÊME.

Athènes, 26 janvier 1851.

Voici ma dernière lettre d'Athènes probablement; nous partons dans quelques jours pour le Péloponèse. Je ne sais maintenant comment t'écrire d'ici à mon arrivée à Naples. Ainsi, pauvre mère, attends-toi à un retard de plusieurs courriers pendant au moins un bon mois. Après quoi tu en recevras régulièrement de Naples jusqu'à ce que toute correspondance cesse, ce sera l'époque de nos embrassements. Je t'attends à Rome vers la fin de mars. Oh! viens plus tôt si tu veux, pauvre vieille, tu seras bien reçue. Quant au départ de Maxime, je te répète qu'il est complètement subordonné à ton arrivée.

Tu parles de souvenirs et de choses passées; sais-tu aujourd'hui à quoi j'ai pensé? Au long après-midi d'été que nous avons passé tous les trois dans l'auberge de la mère Leblond, à Pont-Audemer; comme il faisait chaud! comme il y avait des mouches! J'entends encore les grelots des chevaux de roulier qui étaient dans l'arrière-cour pleine de poussière. Je suis comme toi, je n'oublie rien, je rêve souvent de Déville. Le souvenir de ma pauvre sœur ne me quitte pas. J'ai toujours à son endroit une place vide au cœur et que rien ne comble; charmante et bonne créature!

On a beau voyager, voir des paysages et des tronçons de colonnes, cela n'égaye pas. On vit dans une torpeur parfumée, dans une sorte d'état

somnolent, où il vous passe sous les yeux des changements de décors, et à l'oreille des mélodies subites : bruits du vent, roulement des torrents, clochettes des troupeaux. Mais on n'est pas gai, on rêvasse trop pour cela. Rien ne dispose plus au silence et à la paresse; nous passons quelquefois des jours entiers, Maxime et moi, sans éprouver le besoin d'ouvrir la bouche. Après quoi nous faisons le sheik. A cheval, votre esprit trottine d'un pas égal par tous les sentiers de la pensée; il va remontant dans les souvenirs, s'arrêtant aux carrefours et aux embranchements, foulant les feuilles mortes, passant le nez par-dessus les clôtures; tout cela mûrit et vieillit, sans parler du physique; car attends-toi à me retrouver aux trois quarts chauve, avec une mine culottée, beaucoup de barbe et de ventre. Décidément j'enlaidis, j'en suis affligé. Ah! je ne suis plus ce magnifique jouvencel d'il y a dix ans. Dans onze mois, j'aurai trente ans, c'est l'âge de raison. Je n'en ai guère pourtant.

L'autre jour nous avons eu à côté de nous à table une bande de petits élèves de la marine anglaise de neuf à quatorze ans, qui venaient tranquillement et comme des hommes se f... une bosse à l'hôtel; avec leurs uniformes trop grands pour eux, il n'y avait rien d'amusant et de gentil comme cela. Le plus petit, placé à côté de Maxime, et qui n'était pas plus haut que la table, perdait son long nez dans son assiette. Ces messieurs se portaient des toasts avec un sang-froid de lords. Ils fumaient des cigares et buvaient du Marsala. Ma figure les intriguait beaucoup; ils me prenaient pour un Turc (ce qui est à peu près

général partout). Ils ont dit au maître de l'hôtel qu'ils étaient bien fâchés de partir le lendemain, que sans cela ils seraient venus me faire une visite pour causer avec moi.

Nous avons fait la connaissance de Mouraddi, celui qui a dernièrement soutenu le siège de Venise avec Manin. Il a été enfermé dans les plombs et s'en est échappé. Ancien philhellène, il a beaucoup connu lord Byron, et nous a donné quelques détails intéressants sur lui. C'est un homme curieux à connaître et un crâne citoyen. On fait du reste en voyage de bonnes rencontres et je n'aurais jamais cru que l'on y pratiquât autant le monde.

J'ai rapporté pour le commun des amis des pipes d'un goût détestable et qui feront beaucoup d'effet; à moins d'y mettre un très grand prix, la curiosité n'a de valeur que comme ayant du caractère. Y compris ce qui nous appartient à tous deux, nous n'en avons pas en tout pour mille francs, et cela remplit plusieurs caisses.

À LA MÊME.

Patras, 9 février 1851.

Nous voilà arrivés au terme de notre voyage, chère vieille mère, dans quatre jours nous nous embarquons pour Brindisi; là nous rentrons dans les conditions du touriste ordinaire. C'est fini quant au vrai voyage. Nous nous ennuyons ici à crever. Patras est un exécrable séjour. La gargote où nous sommes (les autres qui, dit-on, ne valent

pas mieux sont pleines) est atroce. Arrivant jeudi dernier à 10 heures, nous avons eu bien du mal à avoir de quoi manger, et François, notre drogman, a couché, tout trempé qu'il était, sur les marches de l'escalier où sans mon paletot il serait crevé de froid. Du reste nous allons bien sous le rapport sanitaire, et le voyage du Péloponèse, qui en cette saison est assez pénible, ne nous a pas fatigués. Il est vrai de dire que je nous crois solides. « Je sons capables », comme disait Joseph, de faire 30 lieues au trot et de recommencer le lendemain.

C'est donc à la fin du mois prochain, pauvre mère tant aimée, que nous nous reverrons. Nous allons compter non plus maintenant par mois, mais par semaines et jours. J'ai peur que tu n'aies froid dans ton voyage. Prends-y bien garde : crois-en mon expérience et ne te fie nullement à la chaleur des pays chauds. Fais-moi le plaisir, je te le demande en grâce, de te faire faire des ceintures de flanelle; emporte une chancelière pour tes pieds, tu gèleras dans la diligence de Paris à Marseille, c'est certain. Munis-toi bien de vêtements chauds, manchon, manteau, etc. Si tu étais raisonnable, tu te ferais cadeau d'une petite pelisse en fourrure. Songe qu'à bord des bateaux à vapeur il n'y a pas de feu. A la fin de mars la saison sera encore fraîche. Crois-moi, bonne vieille mère, je n'exagère rien. Suis mes conseils, la santé en voyage n'est qu'au prix de tous ces soins.

Nous sommes dans un piteux état. Nous n'avons plus de talons à nos chaussettes, nos chemises sont en lambeaux et nos bottes rapiécées.

Avec ma barbe et ma peau de bique raccommodée avec des queues de renard j'épouvantais les populations du Péloponèse. Je la couperai à Naples, ma splendide barbe qui m'a tour à tour fait prendre pour un pacha et pour un bandit. Tu me reverras comme jadis, menton rasé; le Péloponèse m'a reculotté la peau. J'ai sur la figure jusqu'au milieu du front une plaque de réglisse comme les vieux matelots. Mes cheveux repoussent un peu, mais d'ici à deux ans j'aurai la calotte complète. Je crois que je suis engraissé.

Tout ce que tu me dis sur l'oubli des absents ne m'étonne nullement. — Tel est le commun des âmes. La banalité de la vie est à faire vomir de tristesse quand on la considère de près. — Les serments, les larmes, les désespoirs, tout cela coule comme une poignée de sable dans la main. Attendez, serrez un peu, il n'y aura tout à l'heure plus rien du tout. Et puis c'est si ennuyeux de jouer toujours le même rôle, et le public nous en tient si peu compte; il est si lassant de porter toujours le même sentiment! On a besoin de changement, de distractions. C'est là le grand mal. Le cœur, comme l'estomac, veut des nourritures variées. Et d'ailleurs, le commun, le chétif, le bête, le mesquin, n'ont-ils pas des attractions irrésistibles? Pourquoi tant de maris couchent-ils avec leur cuisinière? Pourquoi la France a-t-elle voulu Louis XVIII après Napoléon? Ce qu'il y a de plus triste là dedans, c'est de s'apercevoir un jour de l'écroulement d'une ancienne amitié. Grâce à de vieilles sympathies, on avait foi en une communauté sentimentale qui n'existe plus. On se disait : Quand j'en aurai besoin, elle me viendra

en aide. On l'appelle; l'oreille amie n'entend même plus votre langue. D'un homme à un autre homme, d'une femme à une autre femme, d'un cœur à un autre cœur, quels abîmes! La distance d'un continent à l'autre n'est rien à côté.

Est-ce que j'ai besoin que vous vous jetiez à l'eau si j'y tombe? ou que vous me défendiez contre des assassins? Je sais nager, et l'on n'assassine plus. Ce n'est pas de sacrifices que le cœur a faim, mais de confidences. Je vous demande à aimer comme j'aime, à pleurer comme je pleure et pour les mêmes choses, à sentir comme je sens, voilà tout. Il n'y a rien de plus inutile que ces amitiés héroïques qui demandent des circonstances pour se prouver. Le difficile, c'est de trouver quelqu'un qui ne vous agace pas les nerfs dans toutes les occurrences de la vie.

Ne trouves-tu pas, chère vieille, que je deviens diablement moraliste en voyage? J'ai beaucoup pratiqué l'humanité depuis dix-huit mois; voyager développe le mépris qu'on a pour elle. Depuis celui qui vous demande du poison pour expédier son papa, jusqu'à la mère qui vous vend sa fille, on en voit de toutes couleurs. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté au voyage. On se dérange pour voir des ruines et des arbres, mais entre la ruine et l'arbre c'est tout autre chose que l'on rencontre, et de tout cela, paysages et canailleleries, résulte en vous une pitié tranquille et indifférente. Sérénité rêveuse qui promène son regard sans l'attacher sur rien (parce que tout vous est égal et qu'on se sent aimer autant les bêtes que les hommes, et les galets de la mer autant que les maisons des villes). Pleine de couchers de soleil,

de bruits de flots et de feuillages et de senteurs, de bois et de troupeaux avec des souvenirs de figures humaines dans toutes les postures et les grimaces du monde, l'âme recueillie sur elle-même sourit silencieusement en sa digestion, comme une bayadère engourdie d'opium.

L'égoïsme aussi se développe raide, à force de voir tant de gens qui vous sont aussi étrangers que le bouquet de lentisques du bord de la route, on ne pense qu'à soi, on ne s'intéresse qu'à soi et l'on donnerait la vie d'un régiment pour s'épargner un rhume. Il y a un proverbe oriental qui dit : « Méfie-toi du hadji (pèlerin). » Ce proverbe est bon. A force d'être hadji, on devient un gredin, à ce que je crois du moins.

Une des plus jolies choses que j'aie vues en Grèce, ce sont les musiciens ambulants. Souvent vous rencontrez dans les villages deux hommes qui vont ensemble. Ils sont couverts de grands manteaux de grosse laine blanche. Les chiens hurlent après eux d'une façon formidable et les poursuivent jusqu'à ce qu'ils se soient réfugiés sous le hangar d'une maison. Coiffés d'une sorte de petit turban noir très large, dont les deux bouts leur pendent sur les oreilles (l'un d'eux repasse sous le menton comme dans les chaperons du moyen âge), vêtus de guenilles, chaussés de sandales de toile, le plus grand souffle dans une vessie et le plus jeune porte au flanc un grand bissac. Après qu'ils ont fait leur collecte, ils s'en vont, et les chiens se remettent à aboyer. J'en ai vu qui étaient noirs de boue et de crasse, et là-dessous des figures charmantes avec des airs de prince ou de galérien.

D'Athènes à Sparte nous avons eu de la pluie, de Sparte ici des torrents et des rivières à passer. Nous les passions à cheval, quelquefois le fleuve n'ayant plus de gué, notre cheval y nageait et nous avions de l'eau jusqu'au haut des cuisses. Quant au bagage, on le déchargeait complètement, nos hommes se mettaient à l'eau et le transbordaient sur leur dos. Le soir nous couchions dans des écuries avec les ânes et les chevaux, enveloppés de nos pelisses autour d'un grand feu dont la fumée vernissait en noir les poutres du plafond. D'autres fois c'était dans une maison chez quelque papas grec. La pièce commune où couchait toute la famille et nous-mêmes était pleine d'outres de vin, de tas de blé, de fromages secs, d'oignons enfilés à des cordes, etc. Dans un coin une femme berçait un enfant dans un tronc d'arbre creusé; ces sortes d'auges servent à la fois de berceau, de pétrin et de vase à faire la lessive. Juge de la quantité de puces qu'il devait y avoir dans de semblables gîtes!

Nous avons eu du beau temps à partir de Sparte. La Messénie est une belle chose, mais rien n'égale la route de Mégare à Corinthe. Le paysage de Sparte est des plus étranges et ne s'efface pas de la tête une fois qu'on l'a vu. Il n'y a pas une seule route en Grèce, pays bien plus sauvage et mille fois plus inconfortable que toutes les Turquies et toutes les Syries. Mais ce qui vaudrait à lui seul tout le voyage, c'est l'Acropole d'Athènes.

A Athènes nous avons fait une visite à Kanaris. Je lui ai promis de lui envoyer les poésies d'Hugo qui le concernent; il ne savait seulement pas que Hugo existât! ô vanité de la gloire!

François, notre drogman, est un ancien renégat fait prisonnier par les Turcs dans la guerre d'Indépendance. Chemin faisant il nous contait de bonnes histoires de guerre et d'évasion. Nous avons été contents de ce garçon. Je pioche maintenant à faire le derviche hurleur. François, à cheval, me donne des leçons. Maxime en est assommé; je ne continue pas moins. Un soir littéralement j'en avais la poitrine défoncée, et dans la maison où nous couchions tout le monde était venu à la porte pour voir ce qu'il y avait. Le *sheik* continue toujours, c'est une forte création que le temps n'entame pas.

Les *kiques* d'ici sont à côté, ou mieux au milieu d'un poulailler qui occupe une chambre; on est obligé de se battre avec les dindes pour arriver jusqu'à la lunette. Quelle lunette! Je crois que le maître de l'hôtel engraisse les volailles avec de la m...., la cuisine semble l'indiquer.

Nous avons été hier pour prendre un bain turc. On nous a dit qu'on ne chauffait les bains qu'après le carnaval. Cela te donne la mesure de Patras. Tout est à l'avenant. Comme douceur orientale le bain turc est une chose que je regretterai. Rien ne délasse et ne nettoie comme ça.

À LOUIS BOUILHET.

Patras, 10 février 1851.

Merci, bon vieux solide, des deux pièces grecques. Il y avait longtemps que je n'avais reçu quelque chose d'aussi crâne de ta seigneurie.

Celle du « Vesper » nous a enthousiasmés avec toutes sortes de « th ». Je la trouve irréprochable, si ce n'est peut-être « pâtre nocturne ». La coupe :

> Toi tu souris d'espoir derrière les coteaux
> Vesper,

est bien heureuse, la seconde strophe surtout.

L'idylle est bonne aussi, quoique de qualité inférieure comme nature essentielle. J'aime ces vers :

> L'atelier des sculpteurs est plein de cette histoire
>
> Sa gorge humide encor de l'écume des eaux
>
> Phebé qui hait l'hymen et qu'on croit vierge encore
>
> Ses pieds nus en silence effleuraient la bruyère.
>
> Le jeune Endymion qu'a surpris le soleil

me paraît très profondément grec. En résumé, voilà deux bonnes pièces, la première surtout. Ta pièce au Vesper est peut-être une des choses les plus profondément poétiques que tu aies faites. C'est là la poésie comme je l'aime, tranquille et brute comme la nature, sans une seule idée forte et où chaque vers vous ouvre des horizons à faire rêver tout un jour, comme :

> Les grands bœufs sont couchés sur les larges pelouses.

Oui, vieux, je ne sais trop t'exprimer ma satisfaction.

Au lieu des tartines que tu m'as envoyées à propos des splendides vignettes de tes pages, j'aurais autant aimé que tu me parlasses de toi. Que deviens-tu ? Que fais-tu ? matériellement, s'entend. *Quid de*

Venere? Il y a longtemps que tu ne m'as conté tes fredaines de jeune homme. Quant à moi, mes cheveux s'en vont. Tu me reverras avec la calotte; j'aurai la calvitie de l'homme de bureau, celle du notaire usé, tout ce *qu'il y a de plus bête en fait* de sénilité précoce. J'en suis attristé (*sic*). Maxime se moque de moi, il peut avoir raison. C'est un sentiment féminin, indigne d'un homme et d'un républicain, je le sais; mais j'éprouve par là le premier symptôme d'une décadence qui m'humilie et que je sens bien Je grossis, je deviens bedaine et commence à faire vomir. Peut-être que bientôt je vais regretter ma jeunesse et, comme la grand'mère de Béranger, le temps perdu. Où es-tu, chevelure plantureuse de mes dix-huit ans qui me tombais sur les épaules avec tant d'espérances et d'orgueil!

Oui, je vieillis, il me semble que je ne peux plus rien faire de bon. J'ai peur de tout en fait de style. Que vais-je écrire à mon retour? Voilà ce que je me demande sans cesse. J'ai beaucoup songé à ma *Nuit de Don Juan*, à cheval, ces jours-ci. Mais ça me semble bien commun et bien rabâché, c'est retomber dans l'éternelle histoire de la religieuse. Pour soutenir le sujet il faudrait un style démesurément fort, sans faiblir d'une ligne. Ajoute à tout cela qu'il pleut, que nous sommes dans une sale gargote à attendre encore plusieurs jours le bateau à vapeur, que mon voyage est fini et que ça m'attriste. Je voudrais retourner en Égypte. Je ne cesse de penser aux Indes. Quel sot imbécile que l'homme et moi en particulier.

Même après l'Orient, la Grèce est belle. J'ai profondément joui au Parthénon. Ça vaut le go-

thique, on a beau dire, et je crois surtout que c'est plus difficile à comprendre.

Nous avons eu généralement mauvais temps depuis Athènes jusqu'ici. Nous passions les rivières à gué; souvent nous avions de l'eau jusqu'au derrière, et nos chevaux nageaient sous nous. Le soir nous couchions dans des écuries, autour d'un feu de branches humides, pêle-mêle avec les chevaux et les hommes. Le jour nous ne rencontrions que des troupeaux de moutons et de chèvres, et les bergers, qui les gardaient, avaient à la main de grands bâtons recourbés comme des crosses d'évêque; des chiens au museau noir se ruaient sur nous en aboyant et venaient mordre nos chevaux au jarret, puis au bout de quelque temps s'en retournaient. La Grèce est plus sauvage que le désert; la misère, la saleté et l'abandon la recouvrent en entier. J'ai passé trois fois par Éleusis. Au bord du golfe de Corinthe, j'ai songé avec mélancolie aux créatures antiques qui ont baigné dans ces flots bleus leur corps et leur chevelure. Le port de Phalère a la forme d'un cirque. C'est bien là qu'arrivaient les galères à proue chargées de choses merveilleuses, vases et courtisanes. La nature avait tout fait pour ces gens-là, langue, paysage, anatomies et soleils; jusqu'à la forme des montagnes qui est comme sculptée et a des lignes architecturales plus que partout ailleurs.

J'ai vu l'antre de Trophonius où descendit ce bon Apollonius de Tyane qu'autrefois j'ai chanté.

Avoir choisi Delphes pour y mettre la Pythie est un coup de génie. C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes

presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige.

Nous nous sommes perdus dans les montagnes du Cithéron et avons failli y passer la nuit.

En contemplant le Parnasse nous avons pensé à l'exaspération que sa vue aurait inspirée à un poète romantique de 1832 et quelle gueulade il lui aurait envoyée.

La route de Mégare à Corinthe est incomparable; le sentier taillé à même la montagne, à peine assez large pour que votre cheval y tienne et à pic sur la mer, serpente, monte, descend, grimpe et se tord aux flancs de la roche couverte de sapins et de lentisques. D'en bas vous monte aux narines l'odeur de la mer; elle est sous vous, elle berce ses varechs et bruit à peine; il y a sur elle de place en place de grandes plaques livides comme des morceaux allongés de marbre vert, et derrière le golfe s'en vont à l'infini mille découpures des montagnes oblongues à tournures nonchalantes. En passant devant les roches scirroniennes où se tenait Scirron, brigand tué par Thésée, je me suis rappelé le vers du doux Racine :

Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.

Était-ce couenne l'antiquité de tous ces braves gens-là! En a-t-on fait, en dépit de tout, quelque chose de froid et intolérablement nul! Il n'y a qu'à voir au Parthénon, pourtant, les restes de ce qu'on appelle le type du Beau. S'il y a jamais eu au monde quelque chose de plus vigoureux et de «plus nature», que je sois pendu. Dans les ta-

blettes de Phidias, les veines des chevaux sont indiquées jusqu'au sabot et saillantes comme des cordes. Quant aux ornements étrangers, peintures, colliers en métal, pierres précieuses, etc., c'était prodigué. Ça pouvait être simple, mais en tous cas c'était riche.

Le Parthénon est couleur de brique. Dans certains endroits ce sont des tons de bitume et d'encre. Le soleil donne dessus presque constamment, quelque temps qu'il fasse, ça casse-brille. Sur la corniche démantelée viennent se poser des oiseaux, faucons, corbeaux. Le vent souffle entre les colonnes, les chèvres broutent l'herbe entre les morceaux de marbre blanc cassés et qui roulent sous le pied. Çà et là, dans des trous, des tas d'ossements humains, restes de la guerre. De petites ruines turques parmi la grande ruine grecque, et puis au loin et toujours, la mer.

Parmi les morceaux de sculpture que l'on a trouvés dans l'Acropole, j'ai surtout remarqué un petit bas-relief représentant une femme qui rattache sa chaussure et un tronçon de torse. Il ne reste plus que les deux seins depuis la naissance du cou, jusqu'au-dessus du nombril. L'un des seins est voilé, l'autre découvert. Quels tetons! n. de D.! quel teton! il est rond-pomme, plein, abondant, détaché de l'autre et pesant dans la main. Il y a là des maternités fécondes et des douceurs d'amour à faire mourir. La pluie et le soleil ont rendu jaune blond ce marbre blanc. C'est d'un ton fauve qui le fait ressembler presque à de la chair. C'est si tranquille et si noble! On dirait qu'il va se gonfler et que les poumons qu'il y a dessous vont s'emplir et respirer. Comme il por-

tait bien sa draperie fine à plis serrés, comme on se serait roulé là-dessus en pleurant! Comme on serait tombé devant à genoux en croisant les mains! J'ai senti là-devant la beauté de l'expression « *stupet acris* », un peu plus j'aurais prié.

A Athènes nous avons fait une visite à Kanaris. C'est un gros petit homme trapu, le nez de côté, à cheveux blancs rares, sans crâne Je lui ai promis de lui envoyer les pièces d'Hugo qui le concernent. Il ne le connaissait pas même de nom! O vanité de la gloire!

J'ai relu Eschyle. J'en reviens à ma première impression, ce que j'aime le mieux c'est *Agamemnon.*

En fait de souvenirs de la Grèce, nous rapportons deux morceaux de marbre de l'Acropole d'Athènes et un du temple d'Apollon Épicureus. J'ai acheté dans un village, sur les bords de l'Alphée, un mouchoir brodé à une paysanne.

L'Eurotas[1] est bordé de lauriers-roses et de peupliers. Le paysan de Sparte est unique et demande quatre pages de description, ce sera pour plus tard. L'Élide[2] est couverte de chênes. Nous l'avons traversée pour venir ici dans notre dernière journée, où nous avons fait en ligne droite sur la carte 22 lieues (15 heures de trot).

Nous avons des balles ravagées, culottées et déguenillées qui sont hautes comme chic. De chocolat, que j'étais en Syrie, je suis devenu brique. J'ai les sourcils presque roux comme un vieux matelot. Je ne m'excite pas à me considérer.

Adieu, vieux.

(1) Petit fleuve de Laconie qui arrose Sparte.
(2) Contrée du Péloponèse, sur la mer Ionienne.

À SA MÈRE.

Naples, 9 mars 1851.

Quoiqu'il n'y ait pas de lettre de toi à la poste (peut-être y en a-t-il : c'est une infâme pétaudière, un chenil de gredins), je m'en vais t'écrire comme s'il y en avait, pauvre vieille chérie. Car une de mes lettres n'a qu'à manquer et voilà une bonne femme, j'imagine, qui se figure que je suis *tombé malade*. Bientôt, cependant, va cesser notre correspondance, car j'espère que dans un mois tu ne seras pas loin de t'embarquer. Tâche de partir de Marseille par le bateau du 9. Par ce moyen, tu seras à Rome pour la semaine sainte; ça en vaut la peine.

Naples est vraiment un séjour délicieux, quoique jusqu'à présent nous n'ayons guère joui de ses beautés. Tout notre temps est employé au musée des antiques, qui est inépuisable. La nuit dernière je n'ai pas dormi, tant j'avais la tête pleine de bustes d'impératrices et de bas-reliefs votifs. Nous allons là à 9 heures du matin, nous en sortons à 3 heures. Le soir se passe à mettre au net nos notes ou au théâtre. En nous dépêchant bien, nous en avons encore pour une quinzaine de jours. Restera ensuite le Vésuve, Pompéi et les environs.

Aujourd'hui nous devions aller à Capoue, mais nous nous sommes trompés sur l'heure de départ du chemin de fer (quelle autre baraque!); il eût été trop tard, nous n'aurions pu rien voir et nous sommes rentrés tranquillement chez nous. Dans

quelques jours nous irons à Pœstum, ce qui est un petit voyage de trois jours.

Mercredi dernier, mercredi des cendres, le musée était fermé. (D'abord tout est fermé à Naples.) C'est fermé à cause du Carême, à cause du dimanche, parce que la reine est malade, parce qu'elle n'est pas malade, parce que le prince de Salerne se meurt; bientôt ce sera parce qu'il est mort (car le bonhomme, dit-on, crève en ce moment). Nous avons été à Baïa, nous avons vu le lac Lucrin, l'Averne, les étuves de Néron, etc., et la place des villas où tous ces vieux menèrent leur crâne vie. Quels hommes! Nous avons bu du Falerne dans un cabaret, en vue de la mer, sous une treille desséchée, à côté du temple de Vénus, dans lequel il y avait une barque à sec.

Depuis que nous sommes ici il a fait assez laid (relativement, bien entendu), si ce n'est le jour où nous avons été à Baïa. Aujourd'hui pourtant il fait beau soleil. Les femmes sortent nu-tête en voiture, avec des fleurs dans les cheveux, et elles ont toutes l'air très garces. Il n'y a pas que l'air. A la Chiaia les marchandes de violettes vous mettent presque de force leurs bouquets à la boutonnière. Il faut les rudoyer pour qu'elles vous laissent tranquille. Du reste, belle abondance de monacaille et de curés; un carillon de cloches aux quatre cents églises de la ville et des mendiants à tous les pavés.

Que le voyageur est un être sot! J'étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents il n'y en a pas un que cela amuse, certainement. Ils y viennent parce que les autres y viennent. Le lorgnon sur l'œil, on fait le tour des galeries au

petit trot, après quoi on ferme le catalogue et tout est dit.

À LA MÊME.

Rome, 8 avril 1851.

Rien de nouveau à t'apprendre; nous ne sortons pas des musées. Le Vatican et le Capitole nous occupent entièrement, le Vatican surtout, où il y a vraiment des petites choses assez coquettes. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a à Rome est quelque chose d'effrayant et d'écrasant. On s'y sent plus petit encore que dans le désert. Tout le monde afflue pour la semaine sainte. Les maisons sont pleines et les derniers venus ont du mal à trouver où se caser.

Je vais écrire à Bouilhet, dont je n'entends pas plus parler que s'il était mort, ce qui m'ennuie. Pauvre garçon, comme il s'amuserait ici! Comme il humerait les ruines et la campagne! Car la campagne de Rome est ce qu'il y a de plus antique à Rome. Quant à la ville elle-même, malgré la quantité de choses antiques, le cachet antique n'y est plus, il a disparu sous la robe du jésuite. Il faut prendre Rome comme un vaste musée et ne pas lui demander autre chose que du XVIe siècle. J'ai vu l'autre jour une vierge de Murillo dont il y a de quoi devenir fou, comme dirait le père Parain, et avant d'arriver à en faire une semblable on attraperait bien des fluxions de poitrine.

Une réflexion m'est venue hier à propos du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Cette réflexion est celle-ci, c'est qu'il n'y a rien de plus vil sur la

terre qu'un mauvais artiste, qu'un gredin qui côtoie toute sa vie le beau sans jamais y débarquer et y planter son drapeau. Faire de l'art pour gagner de l'argent, flatter le public, débiter des bouffonneries joviales ou lugubres en vue du bruit ou des monacos, c'est là la plus ignoble des professions, par la même raison que l'artiste me semble le maître homme des hommes. J'aimerais mieux avoir peint la chapelle Sixtine que gagné bien des batailles, même celle de Marengo. Ça durera plus longtemps et c'était peut-être plus difficile. Et je me suis consolé de ma misère en songeant du moins à ma bonne foi. Tout le monde ne peut pas être pape. Le dernier franciscain qui court le monde pieds nus, qui a l'esprit borné et qui ne comprend pas les prières qu'il récite est aussi respectable peut-être qu'un cardinal, s'il prie avec conviction, s'il accomplit son œuvre avec ardeur. Il est vrai, le pauvre homme, qu'il n'a pas pour le réconforter dans ses découragements le spectacle de sa pourpre, ni l'espoir de s'asseoir un jour sur le Saint-Siège.

À ERNEST CHEVALIER.

Rome, 9 avril 1851.

Je savais, cher Ernest, que tu devais te marier; ma mère me l'avait écrit, mais j'ignorais que la chose fût faite. Sois heureux, c'est tout ce que je te souhaite, et tout ce qu'on peut souhaiter, il me semble bien. Pauvre vieux, nous sommes loin

l'un de l'autre, nous qui vécûmes jadis comme des frères siamois. Nos conditions différentes, toi d'homme marié et établi et moi de vagabond rêveur, nous séparent encore plus que les kilomètres qui se déroulent entre nous et nous distancent. Je crois que tu as pris le bon chemin, entre nous soit dit et sans te faire de compliments, et que j'ai pris moi, je ne dis pas le mauvais, mais que le mauvais m'a pris (mes doctrines philosophiques, comme dirait le *garçon*, ne me permettant pas de reconnaître qu'il y ait eu en cela liberté et libre arbitre).

Je ne cache pas que j'ai envie de connaître ta femme et d'embrasser tes moutards à naître. Ce que je te charge de faire aux uns et à l'autre, si toutefois, mon cher Monsieur, cela n'a rien qui vous déplaise.

Ah! oui, quand nous hurlions sur ce pauvre billard de l'Hôtel-Dieu, converti en théâtre dont tu étais le décorateur, qui nous eût dit qu'aujourd'hui je serais à Rome, que je sortirais de Saint-Pierre à 4 heures du soir et que je t'écrirais! qui nous eût dit encore que je serais chauve, car tu me reverras la tête à peu près dépouillée? Je ressemble par là à Jules César et à une citrouille, car j'ai aussi énormément engraissé en Orient. Tu vas goûter, cher Ernest, tu goûtes déjà des bonheurs qui me seront toujours interdits. Je crois, comme le paria de Bernardin de Saint-Pierre, que le bonheur se trouve avec une bonne femme. Le tout est de la rencontrer, et d'être soi-même un bon homme, condition double et effrayante. Quoi qu'il t'advienne par la suite, souviens-toi, cher vieux, que tu as là-bas, au bord

de l'eau, entre la côte et la rivière, une oreille toujours ouverte pour les confidences, une main amie qui ne te faillirait pas et un dévouement qui pour être vieux n'a pas vieilli. Si l'écorce parfois t'a pu sembler plus râpeuse que par le passé, c'est que j'ai subi des petites scènes d'intérieur (je parle de l'âme) qui ont dû me cristalliser un peu les manières. Il faut faire comme à Herculanum, déblayer la lave, et tu retrouveras les peintures encore fraîches.

Eh bien oui, j'ai vu l'Orient et je n'en suis pas plus avancé, car j'ai envie d'y retourner. J'ai envie d'aller aux Indes, de me perdre dans les pampas de l'Amérique et d'aller au Soudan voir la chasse aux nègres et aux éléphants. De toutes les débauches possibles le voyage est la plus grande que je sache, c'est celle-là qu'on a inventée quand on a été fatigué des autres. Je la crois plus pernicieuse à la tranquillité de l'esprit et à la bourse que ne peut l'être celle du vin ou du jeu. On s'embête parfois, c'est vrai, mais on jouit démesurément aussi. La vue du sphinx a été une des voluptés les plus vertigineuses de ma vie, et si je ne me suis pas tué là, c'est que mon cheval ou Dieu ne l'ont pas positivement voulu. La mer Morte m'a aussi fait plus de plaisir que je ne l'aurais supposé d'après son nom «mer Morte ou lac Asphaltite», que je lisais sur les cartes depuis longtemps.

Nous n'avons pu aller en Perse, hélas! les massacres d'Alep et le soulèvement de la province de Bagdad nous en ont empêchés. Nous aurions eu l'imprudence de nous y engager, que nous y serions restés; nous avons même traversé la Syrie

le fusil au poing. Personne n'a voulu nous conduire sur le mont Thabor et nous avons eu deux ou trois fois des alertes qui auraient pu devenir chaudes. Dieu merci, tout s'est bien passé, quoique tout notre monde ait été malade. Notre domestique français que nous avions emmené a failli crever de la fièvre, dans le Liban. Quant à nous deux, nous avons été inébranlables comme des rocs. Pendant huit mois consécutifs nous avons vécu de riz, d'œufs durs, de notre chasse, c'est-à-dire de tourterelles et d'eau claire. En Syrie, même régime, sauf que nous nous refaisions le tempérament dans les villes. Quant à l'Asie Mineure et à Rhodes, c'est plus confortable sous le rapport du bec. En Grèce nous avons souffert un peu du froid. Nous avons été bien rincés par les pluies et par les neiges. Nous nous sommes perdus une nuit dans le Cithéron, ce qui nous a donné occasion d'engueuler Apollon et les neuf Muses. Nous avons traversé le Péloponèse dans un rude moment. Souvent pour passer les fleuves nous avions de l'eau jusqu'au nombril, et nos chevaux nageaient sous nous. De Patras nous nous sommes embarqués pour Brindisi, et de Brindisi nous avons gagné Naples à travers les Calabres. Voilà! cher vieux, ce que nous avons fait. Quant à l'Égypte, nous sommes remontés au delà de la première cataracte, environ 80 lieues au-dessus du tropique du Cancer, et nous avons fait un détour pour gagner les bords de la mer Rouge, voyage de dix jours dans le désert par 50 degrés de chaleur Réaumur et par temps de *Ramsin* autrement dit *Simoun*, *meurtrier* en poésie. Nous avons vu partout par-là des choses, Monsieur, que l'on ne ver-

rait pas à Paris, même en payant. O le désert! O le désert!

A quelque jour quand tu viendras au coin du feu y rôtir la semelle de tes bottes, je pourrai te faire part de mes impressions de voyage, qui pour être moins blagueuses que celles du sieur Dumas ne laisseront pas, peut-être, de t'amuser tout autant.

À LOUIS BOUILHET.

Rome, 9 avril 1851.

Je t'ai écrit de Patras une longuissime lettre où je te parlais de tes deux pièces du *Vesper* et du *Corydon*, aussi ai-je été fort étonné, dans le petit mot que Maxime a reçu de toi à Naples, de voir que tu me demandais mon avis. Tu as dû pourtant recevoir cette lettre, je serais fâché qu'elle fût perdue.

De jour en jour à Naples et à Rome depuis que j'y suis, j'attendais et j'attends une lettre de ta seigneurie. Je n'en ai pas eu depuis Athènes, c'est-à-dire depuis janvier dernier. C'est long, cher Monsieur. Que deviens-tu donc? Voilà l'été, pauvre vieux; au mois de juillet prochain, dans deux mois et demi nous reprendrons nos dimanches, nos gueulades, nos chères et communes inquiétudes. Tu t'étendras sur mon tapis de voyage, plein encore de sable et de puces. Tu fumeras dans mes pipes longues et humeras si tu veux le cuir de ma selle.

Je deviens fou de désirs « effrénés » (j'écris le

mot et je le souligne). Un livre que j'ai lu à Naples sur le Sahara m'a donné envie d'aller au Soudan avec les Touaregs qui ont toujours la figure voilée comme des femmes, pour voir la chasse aux nègres et aux éléphants. Je rêve bayadères, danses frénétiques et tous les tintamarres de la couleur. Rentré à Croisset, il est probable que je vais me fourrer dans l'Inde et dans les grands voyages d'Asie. Je boucherai mes fenêtres et je vivrai aux lumières. J'ai des besoins d'orgies poétiques. Ce que j'ai vu m'a rendu exigeant.

Le *Don Juan* avance piano; de temps à autre, je « couche par écrit » quelques mouvements.

Mais parlons de Rome, tu t'y attends, bien sûr. Eh bien, vieux, je suis fâché de l'avouer, ma première impression a été défavorable. J'ai eu, comme un bourgeois, une désillusion. Je cherchais la Rome de Néron et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint. L'air prêtre emmiasme d'ennui la ville des Césars. La robe du jésuite a tout recouvert d'une teinte morne et séminariste. J'avais beau me fouetter et chercher, toujours des églises, des églises et des couvents, de longues rues ni assez peuplées ni assez vides, avec des grands murs unis qui les bordent et le christianisme tellement nombreux et envahissant, que l'antique qui subsiste au milieu est écrasé, noyé.

L'antique subsiste dans la campagne, inculte, vide, maudite comme le désert, avec ses grands morceaux d'aqueduc et ses troupeaux de bœufs à large envergure. Ça c'est vraiment beau et du beau antique rêvé. Quant à Rome elle-même, sous ce rapport, je n'en suis pas encore revenu;

j'attends pour la reprendre par là que cette première impression ait un peu disparu. Ce qu'ils ont fait du Colysée, les misérables! Ils ont mis une croix au milieu du cirque et tout autour de l'arène douze chapelles! Mais comme tableaux, comme statues, comme seizième siècle, Rome est le plus splendide musée qu'il y ait au monde. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a dans cette ville, c'est étourdissant! C'est bien la ville des artistes. On peut y passer l'existence dans une atmosphère complètement idéale, en dehors du monde, au-dessus. Je suis épouvanté du *Jugement dernier* de Michel-Ange. C'est du Gœthe, du Dante et du Shakespeare fondus dans un art unique, ça n'a pas de nom et le mot sublime même me paraît mesquin, car il me semble qu'il comporte en soi quelque chose d'aigre et de trop simple.

J'ai vu une vierge de Murillo qui me poursuit comme une hallucination perpétuelle. Un *Enlèvement d'Europe* de Véronèse, qui m'excite énormément, et encore deux ou trois autres choses à faire beaucoup causer. Il y a quinze jours que je suis à Rome. Je t'en parlerai plus longuement plus tard. Mais la Grèce m'a rendu difficile sur l'art antique. Le Parthénon me gâte l'art romain, qui me paraît à côté mastoc et trivial. Oui c'est beau, la Grèce.

Ah! pauvre vieux, comme je t'ai regretté à Pompéi! Je t'envoie des fleurs que j'y ai cueillies dans un lupanar sur la porte duquel se dressait un phallus. Il y avait dans cette maison plus de fleurs que dans aucune autre. Les semences antiques tombées à terre ont peut-être fécondé le sol. Le soleil casse-brillait sur les murs gris.

J'ai vu Pouzzoles, le lac Lucrin, Baïa. Ce sont des paradis terrestres; les empereurs avaient bon goût. Je me suis fondu en mélancolies par-là.

Comme un touriste, je suis monté au haut du Vésuve, ce qui m'a même éreinté. Le cratère est curieux. Le soufre a poussé sur ses bords en formidables végétations jaunes et lie de vin. J'ai été à Pœstum. J'ai voulu aller à Caprée et ai failli y rester... dans les flots. Malgré ma qualité de canotier, j'ai bien cru que c'était mon dernier moment. J'avoue avoir été troublé et même avoir eu *paour, grand paour*. J'étais à deux doigts de ma perte, comme Rome aux pires temps des guerres Puniques.

Naples est charmant par la quantité de femmes qu'il y a. Tout un quartier est garni de p..... qui se tiennent sur leur porte, c'est antique et vrai Suburre. Lorsqu'on passe dans la rue, elles retroussent leur robe jusqu'aux aisselles et vous montrent leur c.. pour avoir deux ou trois sols. Elles vous poursuivent dans cette posture. C'est encore ce que j'ai vu de plus raide comme prostitution et cynisme. Nous deux Maxime au bout de la rue avons laissé tomber notre tête sur notre poitrine et avons soupiré : « Ce pauvre Bouilhet!!! »

C'est à Naples qu'il faut aller pour se retremper de jeunesse, pour aimer la vie. Le soleil même en est amoureux. Tout est gai et facile. Les chevaux portent des bouquets de plumes de paon aux oreilles. La Chiaia est une grande promenade de chênes verts au bord de la mer, arbres en berceau et le murmure des flots derrière.

Tu verras Maxime dans un mois. Je lui envie la bonne embrassade qu'il te donnera et cette fleur

du retour que mon égoïsme aurait voulu t'offrir. Fleur du retour est bien Sainte-Beuve.

Je compte être à Venise vers le commencement de juin et m'en fais une fête. Je m'y donnerai une bosse de peinture vénitienne dont je suis amoureux. C'est définitivement celle qui m'est la plus sympathique. On dit que ce sont des matérialistes, soit. En tous cas ce sont des coloristes et de crânes poètes.

Adieu, cher vieux de mon cœur, je t'embrasse.

AU MÊME.

Rome, 4 mai 1851.

Après-demain je pars de Rome, et d'une encore! Je commençais à y bien vivre. On peut s'y faire une atmosphère complètement idéale et vivre, à part, dans les tableaux et les marbres. J'en ai dévoré le plus que j'ai pu. Quant à l'antique, on est froissé d'abord de ne pas l'y rencontrer, et il est certain qu'il est considérablement étouffé. Comme ils ont gâté Rome! Je comprends bien la haine que Gibbon s'est sentie pour le christianisme en voyant dans le Colysée une procession de moines! Il faudrait du temps pour bien se reconstruire dans la tête la Rome antique, encrassée de l'encens de toutes les églises. Il y a des quartiers pourtant, sur les bords du Tibre, de vieux coins pleins de fumier, où l'on respire un peu. Mais les belles rues! Monsieur! Mais les étrangers! mais la semaine sainte et la via Condotti avec tous ses chapelets, tous ses faux camées,

tous ses Saint-Pierre en mosaïque! Il y a pour les touristes des magasins pleins de pierres du Forum arrangées en presse-papier pour mettre sur les bureaux. On a fait des porte-plume avec les marbres des temples. Tout cela agace bougrement les nerfs. Telle est la première impression que m'a produite Rome.

Quant à la Rome du XVI[e] siècle, elle est flambante. La quantité des chefs-d'œuvre est une chose aussi surprenante que leur qualité. Quels tableaux! quels tableaux! J'ai pris des notes sur quelques-uns. Oui, on y vivrait bien à Rome — mais dans quelque rue du peuple. — A force de solitude et de contemplation, on monterait haut comme mélancolie historique.

J'ai été hier soir à Tibur. J'ai passé devant la place de la villa d'Horace, il y avait quatorze messieurs et dames, montés sur des ânes.

La campagne est magnifique, déserte et désolée, avec de grands aqueducs. Là on est bien.

J'en suis fâché, mais Saint-Pierre m'ennuie. Cela me semble un art dénué de but. C'est glacial d'ennui et de pompe. Quelque gigantesque que soit ce monument, il semble petit. Le vrai antique que j'ai vu fait du tort au faux. On a bâti ça pour le catholicisme quand il commençait à crever, et rien n'est moins amusant qu'un tombeau neuf. J'aime mieux le grec, j'aime mieux le gothique, j'aime mieux la plus petite mosquée, avec son minaret lancé dans l'air comme un grand cri.

Quand on se promène dans le Vatican, on se sent en revanche pénétré de respect pour les papes. Quels messieurs! Comme ils se sont ar-

rangé leur maison! Il y en a qui étaient vraiment des gens de goût.

Si tu me demandes ce que j'ai vu de plus beau à Rome, d'abord la chapelle Sixtine de Michel-Ange. C'est un art immense, à la Gœthe, avec plus de passion. Il me semble que Michel-Ange est quelque chose d'inouï, comme serait un Homère shakespearien, un mélange d'antique et de moyen âge, je ne sais quoi. Il y a encore le torse du Vatican, un torse d'homme penché en avant, un dos avec tous ses muscles! Douze bonnes toiles dans différentes galeries et tout le reste...

Je suis amoureux de la vierge de Murillo, de la galerie Corsini. Sa tête me poursuit et ses yeux passent et repassent devant moi comme des lanternes dansantes.

Demain j'irai pour toi faire un tour dans Suburre. Mais c'est à Pompéi que je t'ai regretté.

Adieu, vieux. Si tu peux, envoie-moi le plus de papier écrit possible. Surtout maintenant que je suis seul, ça me fera du bien. Tes lettres en voyage font partie de mon hygiène.

À MADAME X... [1].

Croisset, septembre 1851. Lundi soir.

J'aurais dû déjà répondre à votre longue et douce lettre qui m'a ému, pauvre chère femme, mais je suis moi-même si lassé, si aplati, si embêté, qu'il faut que je me secoue vertement pour

(1) Louise Colet, voir *Correspondance*, I.

vous dire merci d'avoir lu si vite *Melaenis.* J'ai embrassé de votre part l'auteur qui a été touché de cette sympathie, vous êtes la première du public qui l'applaudissiez; eh bien, qu'en dites-vous? n'est-ce pas que c'est crânement tourné. Je ne puis juger de sang-froid cette œuvre qui a été faite sous mes yeux, à laquelle j'ai beaucoup contribué moi-même; j'y suis pour trop pour qu'elle me soit étrangère. Pendant trois ans ç'a été travaillé au coin de ma cheminée, strophe à strophe, vers à vers; je crois qu'on peut dire que ça promet un poète de haute futaie. Nous étions, il y a quelques années, en province, un groupe de jeunes drôles qui vivions dans un étrange monde, je vous assure; nous tournions entre la folie et le suicide; il y en a qui se sont tués, d'autres qui sont morts dans leur lit, un qui s'est étranglé avec sa cravate, plusieurs qui se sont fait crever de débauche pour chasser l'ennui — c'était beau! — Il n'en reste plus rien que nous deux Bouilhet qui sommes tant changés. Si jamais je sais écrire, je pourrai faire un livre sur cette jeunesse inconnue qui poussait à l'ombre dans la retraite, comme des champignons gonflés d'ennui.

Le secret de tout ce qui vous étonne en moi, chère amie, est dans ce passé de ma vie intime, que personne ne connaît; le seul confident qu'elle ait eu est enterré depuis quatre ans dans un cimetière de village à quatre lieues d'ici. C'est quand je suis sorti de cet état que je suis venu à Paris et que j'ai connu Maxime; j'avais vingt ans, j'étais un homme et tout à fait; il a pu lire le livre, mais non la préface, que je me rappelle bien, mais que je

ne saurais faire comprendre. *Melaenis* en résumé est le dernier écho de beaucoup de cris que nous avons poussés dans la solitude, c'est l'assouvissance d'un tas d'appétits qui nous ravageaient le cœur. Vous avez raison de dire que je n'en ai pas. Je me le suis dévoré à moi-même. Aujourd'hui je me suis noyé dans des flots d'amertume, l'arrivée des exemplaires de *Melaenis* m'a fait un effet de tristesse; nous avons passé hier tout notre après-midi sombres comme la plaque de la cheminée, ça nous causait une impression de prostration, d'abandon, d'adieu, comprenez-vous? Quand j'ai reçu, au contraire, il y a quatre ans le volume de Maxime, les mains me tremblaient de joie en coupant les pages.

D'où vient cette glace de maintenant, impression si différente de l'autre? Je vous assure que tout cela ne m'excite nullement et que j'ai grande envie de devenir phoque, comme vous dites.

Je me demande à quoi bon aller grossir le nombre des médiocres (ou des gens de talent, c'est synonyme) et me tourmenter dans un tas de petites affaires qui d'avance me font hausser les épaules de pitié; il est beau d'être un grand écrivain, de tenir les hommes dans la poêle à frire de sa phrase et de les y faire sauter comme des marrons, il doit y avoir de délirants orgueils à sentir qu'on pèse sur l'humanité de tout le poids de son idée, mais il faut pour cela avoir quelque chose à dire. Or je vous avouerai qu'il me semble que je n'ai rien que n'aient les autres, ou qui n'ait été aussi bien dit, ou qui ne puisse l'être mieux. Dans cette vie que vous me prêchez, j'y perdrais le peu que j'ai, je prendrais les passions de la

foule pour lui plaire et je deviendrais à son niveau. Autant rester au coin de son feu à faire de l'art pour soi tout seul comme on joue aux quilles. L'art au bout du compte n'est peut-être pas plus sérieux qu'un jeu de quilles; tout n'est peut-être qu'une immense blague, j'en ai peur, et quand nous serons de l'autre côté de la page, nous serons peut-être fort étonnés d'apprendre que le mot du rébus était si simple.

J'ai revu la Manche et je l'ai traversée; la dernière fois que je l'avais vue c'était à Trouville en revenant de Bretagne, il y a quatre ans. Quoique j'aie passé les meilleurs moments de ma jeunesse à humer son odeur et à dormir sur ses galets, je garde tout mon amour à la Méditerranée, j'aime la couleur avant tout et le calme, n'en déplaise aux gens poétiques qui préfèrent la tempête. Nous avons fait à Londres une promenade au cimetière de High-Gate. Quel abus d'architecture égyptienne et étrusque! Comme c'est propre et rangé! ces gens-là ont l'air d'être morts en gants blancs. Je déteste les jardinets autour des tombeaux avec des plates-bandes ratissées et des fleurs épanouies. Cette antithèse m'a toujours semblé de basse littérature; en fait de cimetières j'aime ceux qui sont dégradés, ravagés, en ruines, pleins de ronces, avec des herbes hautes et quelque vache échappée du clos voisin qui vient brouter là, tranquillement. Avouez que ça vaut mieux qu'un policeman en uniforme! Est-ce bête l'ordre! c'est-à-dire le désordre, car c'est presque toujours ainsi qu'il se nomme.

À MAXIME DU CAMP.

Ce mardi 21 octobre 1851.

Il me tarde bien que tu sois ici et que nous puissions causer un peu longuement et serré, afin que je prenne une décision quelconque. Dimanche dernier, avec Bouilhet, nous avons lu des fragments de *Saint-Antoine* : Apollonius de Tyane, quelques dieux, et la seconde moitié de la seconde partie, c'est-à-dire la Courtisane, Thamar, Nabuchodonosor, le sphinx, la chimère et tous les animaux. Ce serait bien difficile de publier des fragments, tu verras. Il y a de fort belles choses, mais, mais, mais! ça ne satisfait pas en soi, et le mot drôle sera, je crois, la conclusion des plus indulgents, voire des plus intelligents. Il est vrai que j'aurai pour moi beaucoup de braves gens qui n'y comprendront goutte et qui admireront de peur que le voisin n'y entende davantage. L'objection de Bouilhet à la publication est que j'ai mis là tous mes défauts et quelques-unes de mes qualités. Selon lui, ça me calomnie. Dimanche prochain nous lirons tous les dieux; peut-être est-ce ce qui ferait le mieux un ensemble. Pas plus là-dessus que sur la question principale, je n'ai d'opinion à moi. Je ne sais que penser : je suis comme l'âne de Buridan. On ne m'a pas jusqu'à présent accusé de manquer d'individualisme et de ne pas sentir mon petit moi. Eh bien! voilà que, dans la question la plus importante peut-être d'une vie d'artiste, j'en manque complètement, je m'annule, je me fonds, et sans efforts, hélas! car je fais tout ce que je peux pour avoir un avis quelconque, et

j'en suis dénué autant que possible; les objections pour et contre me paraissent également bonnes. Je me déciderais à pile ou face et je n'aurais pas regret du choix, quel qu'il fût.

Si je publie, ce sera le plus bêtement du monde, parce qu'on me dit de le faire, par imitation, par obéissance et sans aucune initiative de ma part. Je n'en sens ni le besoin ni l'envie. Et ne crois-tu pas qu'il ne faut faire que ce à quoi le cœur vous pousse? Le poltron qui va sur le terrain poussé par ses amis qui lui disent : « Il le faut! » et qui n'en a pas envie du tout, qui trouve que c'est très bête, est au fond beaucoup plus misérable que le franc poltron qui avale l'insulte et reste tranquillement chez lui. Oui, encore une fois, ce qui me révolte, c'est que ça n'est pas de moi, que c'est l'idée d'un autre, des autres, preuve peut-être que j'ai tort. Et puis regardons plus loin : si je publie, ce ne sera pas à demi. Quand on fait une chose, il la faut bien faire. J'irai vivre à Paris pendant l'hiver. Je serai un homme comme un autre; je vivrai de la vie passionnelle, intriguée et intrigante. Il me faudra exécuter beaucoup de choses qui me révolteront et qui d'avance me font pitié. Eh bien! suis-je propre à tout cela, moi? Tu sais bien que je suis l'homme des ardeurs et des défaillances. Si tu savais tous les invisibles filets d'inaction qui entourent mon corps et tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle! J'éprouve souvent une fatigue à périr d'ennui lorsqu'il faut faire n'importe quoi, et c'est à travers de grands efforts que je finis par saisir l'idée la plus nette. Ma jeunesse m'a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes jours. J'ai la

vie en haine; le mot est parti, qu'il reste! oui, la vie et tout ce qui me rappelle qu'il la faut subir. C'est un supplice de manger, de m'habiller, d'être debout. J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage. Nature nette et précise, tu t'es souvent révoltée contre ces normandismes indéfinis que j'étais si maladroit à excuser, et tu ne m'as pas épargné les reproches!

Crois-tu que j'aie vécu jusqu'à trente ans de cette vie que tu blâmes, en vertu d'un parti pris et sans qu'il y ait eu consultation préalable? Pourquoi n'ai-je pas eu des maîtresses? pourquoi prêchai-je la chasteté? pourquoi suis-je resté dans ce marais de la province? Crois-tu que je serais sans vigueur et que je ne serais pas bien aise de faire le beau monsieur là-bas? Mais oui, ça m'amuserait assez. Considère-moi et dis-moi si c'est possible; le ciel ne m'a pas plus destiné à tout cela u'à être beau valseur. Peu d'hommes ont eu moins e femmes que moi : c'est la punition de cette *beauté plastique* qu'admire Théo, et si je reste inédit, ce sera le châtiment de toutes les couronnes que je me suis tressées dans ma primevère. Ne faut-il pas suivre sa voie? Si je répugne au mouvement, c'est que peut-être je ne sais pas marcher. Il y a des moments où je crois même que j'ai tort de vouloir faire un livre raisonnable et de ne pas m'abandonner à tous les lyrismes, violences, excentricités philosophico-fantastiques qui me viendraient. Qui sait? un jour j'accoucherais peut-être d'une œuvre qui serait mienne au moins.

J'admets que je publie; y résisterai-je? De plus forts y ont péri. Qui sait si au bout de quatre ans

je ne serai pas devenu un crétin? J'aurai donc un autre but que l'art même; seul, il m'a suffi jusqu'à présent, et s'il me faut quelque chose de plus, c'est que je baisse, et si ce quelque chose d'accessoire me fait plaisir, c'est que je suis baissé. La peur que ce ne soit le démon de l'orgueil qui parle m'empêche de dire tout de suite : Non, mille fois non! Comme le colimaçon, qui a peur de se salir sur le sable ou d'être écrasé sous les pieds, je rentre dans ma coquille. Je ne dis pas que je ne sois point capable de toute espèce d'action, mais il faut que ça dure peu et qu'il y ait plaisir. Si j'ai la force, je n'ai pas la patience, et c'est la patience qui est tout. Saltimbanque, j'aurais bien levé des fardeaux, mais je ne me serais jamais promené en les portant au bout du poing. Cet esprit d'audace et de souplesse déguisées, de savoir-vivre qu'il faut, l'art de la conduite, tout cela m'est lettre close, et je ferais de grandes sottises. Dans ta dernière nouvelle, tu as supprimé deux passages que tu considérais comme scabreux; c'est une concession humiliante qui m'a irrité contre toi. Je ne suis pas certain de ne pas t'en vouloir encore, et il est possible que je ne te pardonne jamais.

La Muse (Louise Colet) me reproche « le cotillon de ma mère ». J'ai suivi ce cotillon à Londres et il m'accompagnerait bien à Paris. Oh! si tu me débarrassais de mon beau-frère et de..., combien je sentirais peu le voisinage de ce cotillon! Hier, j'ai parlé longuement de tout cela avec ma mère; elle est comme moi, elle n'a pas d'avis. Son dernier mot a été : « Si tu as fait quelque chose que tu trouves bon, publie-le. » Me voilà bien avancé! Au reste, je te donne tout ce qui précède comme un

thème à méditation; seulement, médite et considère-moi tout entier. Malgré ma phrase de l'*Éducation sentimentale* [1], « dans les confidences les plus intimes, il y a toujours quelque chose que l'on ne dit pas », je t'ai tout dit, autant qu'un homme peut être de bonne foi avec lui-même. Il me semble que je le suis. Je t'expose mes entrailles. Je me fie à toi, je ferai ce que tu voudras. Je te remets mon individu, dont je suis harassé. Je ne me doutais guère, quand j'ai commencé ma lettre, que j'allais te dire tout cela. Ça est venu, que ça parte; nos prochaines causeries en seront peut-être simplifiées. Adieu, je t'embrasse avec un tas de sentiments.

Lettre extraite des *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp. Hachette, édit.

À MADAME X...

Croisset, nuit de jeudi, 1 heure.

Oui, je voudrais que vous ne m'aimiez pas et que vous ne m'eussiez jamais connu, et en cela je crois exprimer un regret touchant votre bonheur. Comme je voudrais n'être pas aimé de ma mère, ne pas l'aimer ni elle ni personne au monde; je voudrais qu'il n'y eût rien qui partît de mon cœur pour aller aux autres et rien qui partît du cœur des autres pour aller au mien : plus on vit, plus on souffre. Pour remédier à l'existence, n'a-t-on pas inventé, depuis que le monde existe, des mondes imaginaires, et l'opium, et le tabac, et les liqueurs fortes, et l'éther? Béni celui qui a trouvé le chlo-

(1) Voir *Œuvres de jeunesse inédites*. III. Cette *Éducation sentimentale* n'a rien de commun avec celle publiée en 1870.

roforme! les médecins objectent qu'on en peut mourir; c'est bien de cela qu'il s'agit! c'est que vous n'avez pas suffisamment la haine de la vie et de tout ce qui s'y rattache; vous me comprendriez mieux si vous étiez dans ma peau et, à la place d'une dureté gratuite, vous verriez une commisération émue, quelque chose d'attendri et de généreux, il me semble. Vous me croyez méchant ou égoïste pour le moins, ne songeant qu'à moi, n'aimant que moi. Pas plus que les autres, allez, moins peut-être, s'il était permis de faire son éloge. Vous m'accorderez toutefois le mérite d'être vrai. Je sens peut-être plus que je ne dis, car j'ai relégué toute emphase dans mon style; elle s'y tient et n'en bouge pas. Chacun ne peut faire que dans sa mesure; ce n'est pas un homme vieilli comme moi dans tous les excès de la solitude, nerveux à s'évanouir, troublé de passions rentrées, plein de doute du dedans et du dehors, ce n'est pas celui-là qu'il fallait aimer. Je vous aime comme je peux, mal, pas assez, je le sais, je le sais, mon Dieu! à qui la faute? au hasard! à cette vieille fatalité ironique, qui accouple toujours les choses pour la plus grande harmonie de l'ensemble et le plus grand désagrément des parties; on ne se rencontre qu'en se heurtant, et chacun, portant dans ses mains ses entrailles déchirées, accuse l'autre qui ramasse les siennes.

Prends la vie de plus haut, monte sur une tour (quand même la base craquerait, crois-la solide), alors tu ne verras plus rien que l'éther bleu tout autour de toi. Quand ce ne sera pas du bleu, ce sera du brouillard; qu'importe, si tout y disparaît noyé dans une vapeur calme. Il faut estimer une femme pour lui écrire des choses pareilles.

Je me tourmente, je me gratte; mon roman[1] a du mal à se mettre en train. J'ai des accès de style et la phrase me démange sans aboutir. Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant! Je m'en désole tellement que ça m'amuse beaucoup. J'ai passé aujourd'hui ainsi une bonne journée, la fenêtre ouverte, avec du soleil sur la rivière et la plus grande sérénité du monde; j'ai écrit une page, en ai esquissé trois autres, j'espère dans une quinzaine être enragé, mais la couleur où je me trempe est tellement neuve pour moi, que j'en ouvre des yeux ébahis.

Mon rhume touche à sa décadence, ça va bien. Au milieu du mois prochain, j'irai à Paris passer deux ou trois jours. Travaille, pense à moi, pas trop en noir, et si mon image te revient, qu'elle t'amène des souvenirs gais, il faut rire quand même. Vive la joie!

À LA MÊME.

Paris, 1er janvier 1852. Mercredi 2 heures.

Je n'irai pas vous voir ce soir, je ne sais encore si j'irai chez Du Camp, je lui avais donné rendez-vous hier et j'y ai manqué. A quoi bon porter chez les amis les fosses Domange intérieures dont l'exhalaison vous asphyxie vous-même ? Je vais mettre le bouchon dessus et vous ne sentirez plus rien. Pardon, excusez-moi, j'ai eu le tort de penser

(1) *Madame Bovary*.

tout haut, seul, un instant, deux soirs de suite ; je vous jure par Dieu que vous n'aurez plus à me reprocher de telles incongruités. Je serai gentil, aimable, charmant et faux à faire vomir, mais je serai convenable, je veux devenir un homme tout à fait bien. La tête vous tournait donc quand je vous menais par la main au bord du balcon ? J'y vis penché, moi, et sans balustrade, ou du moins à force d'avoir les coudes appuyés dessus, voilà qu'elle se descelle petit à petit et que je la sens trembler.

Vous vous êtes blessée des choses secrètes de mon cœur, pourquoi le vouliez-vous ce cœur ? Quand je couchais sur la natte du juif ou du fellah, j'étais dévoré de poux et de puces, mais je ne me plaignais pas à mon hôte de ce qu'il m'avait donné la vermine. N'avez-vous donc pas compris quelle immense amitié il fallait que j'eusse pour vous pour me permettre de vous dire tout cela, pour me montrer à vous si nu, si déshabillé, si faible, vous qui m'accusez d'orgueil ? ce n'était guère en avoir, avouez-le. Fermons là ce chapitre et n'en parlons plus. Le son de ces cuivres vous fait saigner les oreilles, j'y mettrai une sourdine, ou vous jouerai de la flûte. Un mot d'explication et ce sera tout ! J'aime à user les choses ; or tout s'use, je n'ai pas eu un sentiment que je n'aie essayé d'en finir avec lui. Quand je suis quelque part, je tâche d'être ailleurs ; quand je vois un terme quelconque, j'y cours tête baissée ; arrivé au terme, je bâille. C'est pour cela que lorsqu'il m'arrive de m'embêter, je m'enfonce encore plus dans l'embêtement ; quand quelque chose me démange je me gratte jusqu'au sang et je suce mes ongles rouges. Se distraire d'une chose c'est vou-

loir que la chose revienne, il faut que cette chose se distraie de nous, ou au contraire, qu'elle s'écarte de notre être naturellement.

Je suis un rustre de me plaindre devant vous, mais est-ce que je me plains ? Enfin, c'est fini, n, i, ni, n'en parlons plus.

Vous avez dû recevoir une petite lampe hier au soir. Je viendrai demain soit dans la journée ou le soir, mais plus probablement le soir, avec un visage gai, un esprit gai, un costume gai, tout à neuf, comme il convient pour la solennité du jour.

A vous qui m'aimez comme un arbre aime le vent; à vous pour qui j'ai dans le cœur quelque chose de long et de doux, quelque chose d'ému et de reconnaissant qui ne périra pas; à toi, pauvre femme que je fais tant pleurer et que je voudrais tant faire sourire, bonne âme qui pansez le lépreux, quoique la lèpre n'ait pas besoin d'être pansée et que le lépreux s'en fâche parfois. Je te souhaite tout ce que je n'ai pas, la sérénité d'esprit, la joie en soi et tout ce qui fait qu'on est content de soi. Je te souhaite l'ébranchage de toutes les épines de la vie et des allées sablées à marcher, bordées de fleurs avec des bruits de ruisseau, des roucoulements de colombes dans les branches et de grands vols d'aigles dans les nuages. Il ne faut désespérer de rien; il y a trois ans, l'an 1849, à minuit, je pensais à la Chine et l'an 1850, à minuit, j'étais sur le Nil. C'était sur la route. C'était un à peu près, c'était autre chose enfin, qui sait? N'espérons pas, mais attendons.

Adieu, à demain.

A PARAIN.

Croisset, janvier 1852.

Eh bien ! vieux père Parain, vous ne venez donc pas ? Savez-vous que ma cheminée s'embête de ne plus vous avoir à cracher dans ses cendres ? N'est-ce pas avant un mois que nous vous reverrons ? Dépêchez-vous, mon vieux compagnon, maman s'ennuie beaucoup de ne pas vous avoir. La société de miss Isabelle n'a pas pour elle remplacé la vôtre, et voilà aussi le moment venu de faire un tas de rangements pour lesquels vous lui serez fort utile ; quant à moi, vous savez si votre présence m'est agréable, elle fait presque partie de mon existence. Depuis que nous sommes revenus de Paris, il fait ici un temps affreux. La maison est pleine d'humidité au rez-de-chaussée. Les murs suent comme un homme qui a trop chaud ; on a été obligé de faire du feu partout. Maman s'est décidée à démeubler la maison de Rouen. Ce ne va pas être une petite affaire quand vous serez revenu.

Tout le temps que nous avons été Paris Liline a été mauvaise comme le diable. J'avais conseillé de la renvoyer à Olympe pour la duire un peu, mais depuis que nous sommes ici, son humeur est redevenue plus sociable.

Vous trouverez chez Achille une nouvelle figure anglaise, je ne la connais pas encore.

Je me suis trouvé, comme vous savez, à Paris, lors du coup d'État. J'ai manqué d'être assommé plusieurs fois, sans préjudice des autres où j'ai manqué d'être sabré, fusillé ou canonné,

car il y en avait pour tous les goûts et de toutes les manières; mais aussi j'ai parfaitement vu : c'était le prix de la contre-marque. La Providence, qui me sait amateur de pittoresque, a toujours soin de m'envoyer aux premières représentations quand elles en valent la peine. Cette fois-ci je n'ai pas été volé; c'était coquet.

Le poème du sieur Bouilhet a bien mordu. Le voilà maintenant posé d'aplomb dans la gent de lettres. L'année prochaine il s'en ira à Paris, et me plantera là, ce dont je l'approuve, mais ce qui ne m'égaye pas quand j'y pense.

Je me suis remis à travailler comme un rhinocéros, les beaux temps de *Saint-Antoine* sont revenus. Fasse le ciel que le résultat me satisfasse davantage!

À MADAME X...

Croisset, samedi soir, 3 h. 15, janvier 1852.

...J'ai passé un commencement de semaine affreux, mais depuis jeudi je vais mieux; j'ai encore six à huit pages pour être arrivé à un point, après quoi je t'irai voir, je pense que ce sera dans une quinzaine. Bouilhet, je crois, viendra avec moi; s'il ne t'écrit pas plus souvent, c'est qu'il n'a rien à te dire ou qu'il n'a pas le temps. Sais-tu, le pauvre diable, qu'il est occupé huit heures par jour à ses leçons?

J'ai été *cinq jours à faire une page* la semaine dernière et j'avais tout laissé pour cela, grec, anglais, je ne faisais que cela. Ce qui me tourmente dans

mon livre, c'est l'élément *amusant*, qui y est médiocre. Les faits manquent, moi je soutiens que les *idées* sont des faits; il est plus difficile d'intéresser avec, je le sais, mais alors c'est la faute du style. J'ai ainsi cinquante pages d'affilée où il n'y a pas un événement, c'est un tableau continu d'une vie bourgeoise et d'un amour inactif; amour d'autant plus difficile à peindre qu'il est à la fois timide et profond, mais hélas! sans échevellements internes, parce que mon monsieur est d'une nature tempérée. J'ai déjà eu dans la première partie quelque chose d'analogue : mon mari aime sa femme un peu de la même manière que mon amant, ce sont deux médiocrités dans le même milieu et qu'il faut différencier pourtant; si c'est réussi, ce sera, je crois, très fort, car c'est peindre couleur sur couleur et sans tons tranchés; mais j'ai peur que toutes ces subtilités ennuient et que le lecteur aime autant voir plus de mouvement. Enfin il faut faire comme on a conçu. Si je voulais mettre là dedans de l'action, j'agirais en vertu d'un système et gâterais tout; il faut chanter dans sa voix, or la mienne ne sera jamais dramatique ni attachante. Je suis convaincu d'ailleurs que tout est affaire de style ou plutôt de tournure d'aspect.

Nouvelle : *le jeune Du Camp est officier de la Légion d'honneur!* Comme ça doit lui faire plaisir! quand il se compare à moi et considère le chemin qu'il a fait depuis qu'il m'a quitté, il est certain qu'il doit me trouver bien loin de lui en arrière et qu'il a fait de la route (extérieure). Tu le verras quelque jour attraper une place et laisser là cette bonne littérature. Tout se confond dans sa

tête : femmes, croix, art, bottes, tout cela tourbillonne au même niveau et pourvu que *ça le pousse*, c'est l'important. Admirable époque (curieux symbolismes, comme dirait le père Michelet) que celle où l'on décore les photographes et où l'on exile les poètes (vois-tu la quantité de bons tableaux qu'il faudrait avoir faits avant d'arriver à cette croix d'officier ?). De tous les gens de lettres décorés, il n'y en a qu'un seul de commandeur, c'est M. Scribe ! Quelle immense ironie que tout cela ! et comme les honneurs foisonnent quand l'honneur manque !

Cette lettre est précédée de corrections conseillées par Flaubert à Louise Colet, de son poème *La Paysanne.*

À LA MÊME.

Vendredi soir, 16 janvier 1852.

Il se pourrait que la lettre que j'ai écrite à miss Collier lors des événements de décembre ne lui fût pas parvenue, car je n'ai pas eu de réponse depuis. Faut-il que je lui dise de me renvoyer l'album si elle n'a pu s'en défaire avantageusement ou en partie ?

La semaine prochaine il faut que j'aille à Rouen, je mettrai au chemin de fer *Saint-Antoine* et un presse-papier qui m'a longtemps servi. Quant à la bague, voici le motif pourquoi je ne te l'ai pas donnée encore, elle me sert de cachet, je me fais monter un scarabée que je porterai à la place. Je t'enverrai donc bientôt cette bague.

Je suis étonné, chère amie, de l'enthousiasme excessif que tu me témoignes pour certaines parties de l'*Éducation ;* elles me semblent bonnes, mais pas à une aussi grande distance des autres que tu le dis ; en tous cas je n'approuve point ton idée d'enlever du livre toute la partie de Jules pour en faire un ensemble ; il faut se reporter à la façon dont le livre a été conçu. Le caractère de Jules n'est lumineux qu'à cause du contraste d'Henri ; un des deux personnages isolé serait faible. Je n'avais d'abord eu l'idée que de celui d'Henri, la nécessité d'un repoussoir m'a fait concevoir celui de Jules. Les pages qui t'ont frappée (sur l'art, etc.) ne me semblent pas difficiles à faire, je ne les referai pas, mais je crois que je les ferais mieux ; c'est ardent, mais ça pourrait être plus synthétique. J'ai fait depuis des progrès en esthétique ou du moins je me suis affermi dans l'assiette que j'ai prise de bonne heure. *Je sais comment il faut faire.* Oh mon Dieu ! si j'écrivais le style dont j'ai l'idée, quel écrivain je serais ! Il y a dans mon roman un chapitre qui me semble bon et dont tu ne me dis rien, c'est celui de leur voyage en Amérique et toute la lassitude d'eux-mêmes suivie pas à pas. Tu as fait la même réflexion que moi à propos du *Voyage d'Italie,* c'est payer cher un triomphe de vanité qui m'a flatté, je l'avoue ; j'avais deviné, voilà tout. Pas si rêveur encore que l'on pense, je sais voir et voir comme voient les myopes, jusque dans les pores des choses, parce qu'ils se fourrent le nez dessus. Il y a en moi littérairement parlant deux bonshommes distincts, un qui est épris de *gueulades,* de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets

de l'idée ; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les choses qu'il reproduit. Celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme. *L'Éducation sentimentale* a été, à mon insu, un effort de fusion entre ces deux tendances de mon esprit (il eût été plus facile de faire de l'humain dans un livre et du lyrisme dans un autre). J'ai échoué ; quelques retouches que l'on donne à cette œuvre (je les ferai peut-être) elle sera toujours défectueuse, il y manque trop de choses et c'est toujours par l'*absence* qu'un livre est faible. Une qualité n'est jamais un défaut, il n'y a pas d'excès, mais si cette qualité en mange une autre, est-elle toujours une qualité ? En résumé, il faudrait pour l'*Éducation* récrire ou du moins recaler l'ensemble, refaire deux ou trois chapitres, et, ce qui me paraît le plus difficile de tout, écrire un chapitre qui manque où l'on montrerait comment fatalement le même tronc a dû se bifurquer, c'est-à-dire pourquoi telle action a amené ce résultat dans ce personnage plutôt que telle autre. Les causes sont montrées, les résultats aussi, mais l'enchaînement de la cause à l'effet ne l'est point. Voilà le vice du livre et comment il ment à son titre.

Je t'ai dit que l'*Éducation* avait été un essai. *Saint-Antoine* en est un autre. Prenant un sujet où j'étais entièrement libre comme lyrisme, mouvements, désordonnements, je me trouvais alors bien dans ma nature et je n'avais qu'à aller. Jamais je ne retrouverai des éperduments de style comme je m'en suis donné là pendant dix-huit grands

mois; comme je choisissais avec cœur les perles *de mon collier! Je n'y ai oublié qu'une chose, c'est le fil*, seconde tentative et pis encore que la première; maintenant j'en suis à ma troisième : il est pourtant temps de réussir ou de se jeter par la fenêtre.

Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'art est dans ces voies; je le vois à mesure qu'il grandit s'éthérisant tant qu'il peut, depuis les pylônes égyptiens jusqu'aux lancettes gothiques, et depuis les poèmes de vingt mille vers des Indiens jusqu'aux jets de Byron, la forme en devenant habile s'atténue; elle quitte toute liturgie, toute règle, toute mesure; elle abandonne l'épique pour le roman, le vers pour la prose; elle ne se connaît plus d'orthodoxie et est libre comme chaque volonté qui la produit. Cet affranchissement de la matérialité se retrouve en tout, et les gouvernements l'ont suivi depuis les despotismes orientaux jusqu'aux socialismes futurs.

C'est pour cela qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se posant au point de vue de l'art pur, qu'il n'y en a aucun, le style étant à lui tout seul

une manière absolue de voir les choses; il me faudrait tout un livre pour développer ce que je veux dire. J'écrirai sur tout cela dans ma vieillesse quand je n'aurai rien de mieux à barbouiller; en attendant je travaille à mon roman avec cœur. Les beaux temps de *Saint-Antoine* vont-ils revenir? que le résultat soit autre, Seigneur Dieu! Je vais lentement : en quatre jours j'ai fait cinq pages, mais jusqu'à présent je m'amuse. J'ai retrouvé ici de la sérénité; il fait un temps affreux, la rivière a des allures d'océan, pas un chat ne passe sous mes fenêtres. Je fais grand feu.

La mère de Bouilhet et Cany tout entier se *sont fâchés* contre lui pour avoir écrit un livre immoral. Ça a fait scandale, on le regarde comme un *homme d'esprit*, mais perdu, c'est un paria. Si j'avais eu quelques doutes sur la valeur de l'œuvre et de l'homme, je ne les aurais plus. Cette consécration lui manquait, on n'en peut avoir de plus belle : être renié de sa famille et de son pays! (C'est très sérieusement que je parle.) Il y a des outrages qui vous vengent de tous les triomphes, des sifflets qui sont plus doux pour l'orgueil que des bravos. Le voilà donc pour sa biographie future classé grand homme d'après toutes les règles de l'histoire.

À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 17 janvier 1852.

Non, mon bon vieil Ernest, je ne t'ai pas oublié! ta vie ne m'est pas plus indifférente que la

mienne ne te l'est et quand ta lettre m'est arrivée, il y avait cinq ou six jours que je pensais très fortement à toi sans aucun motif et que j'allais t'écrire. Nos deux volontés se sont croisées.

J'ai vu avec peine que tu en avais plein un sac de cette chère existence, pauvre bougre! L'affection que tu portes à ta femme n'est pour toi qu'une série de soucis. Je sais par moi-même ce que c'est que de voir souffrir ceux que l'on chérit. Il n'y a pas de pire misère parce qu'il n'y en a pas où l'on sente plus son impuissance. Tu me dis que tes cheveux blanchissent, les miens s'en vont. Tu retrouveras ton ami à peu près chauve. La chaleur, le turban, l'âge, les soucis peuvent bien être a cause de cette sénilité précoce du plus bel ornement de ma tête. Je ne pourrai jamais dire à un François Ier quelconque :

> Nous avons tous les deux au front une couronne.

Ah! pauvre vieux et bon ami, où est le temps où chevelure, gaieté, espérances, tout cela flottait au vent! la blague aussi est tombée. Quand je me rappelle le passé et ce vieux *garçon* (que j'ai retrouvé à Rhodes, par parenthèse, dans la personne de Prufs le consul), je suis jaloux de tant de choses dépensées tout d'un coup. J'en voudrais avoir quelque chose maintenant.

Me voilà revenu à Croisset, auprès de mon feu et bûche moi-même. Je suis recourbé sur mon travail acharné. J'ai abandonné toute idée de tapage quelconque. Ce que j'en fais est pour moi, pour moi seul, comme on joue aux dominos afin que la vie ne vous soit pas trop à charge. Si je publie

(ce dont je doute) ce sera uniquement par esprit de condescendance vis-à-vis de ceux qui me le conseillent, pour n'avoir pas l'air d'un orgueilleux, d'un ours entêté. Rien de plus monotone que ma vie; elle s'écoule plus uniforme à l'œil que la rivière qui passe sous mes fenêtres. La petite fille apporte un peu de gaîté dans la maison. Quant à ma mère elle vieillit de corps et d'humeur. Un désœuvrement triste l'envahit, avec les insomnies qui l'épuisent. Moi je suis là entre deux; le dimanche seulement Bouilhet vient, je cause un peu et puis j'en ai pour huit jours.

En fait de nouvelles, j'ai été au mois d'octobre à l'Exposition de Londres, qui était une fort belle chose quoique admirée de tout le monde. J'ai passé dernièrement six semaines à Paris et j'ai manqué d'être assommé plusieurs fois lors du coup d'État.

L'ami Bouilhet vient de débuter avec éclat dans la *Revue de Paris* par un conte Romain (*Melaenis*) qui l'a posé de suite parmi les artistes au premier rang ou tout au moins immédiatement au second. Je n'en doutais du reste nullement. Quant au sieur Du Camp, sa *Revue de Paris* marche bien. Ils vont gagner de l'argent : il n'y a que moi qui reste toujours avec une non-position et léger escholier comme à 18 ans. Je vois cependant tous mes camarades ou mariés ou établis ou sur le point de l'être. A propos j'ai un mien ami qui veut me faire faire un mariage de deux cent mille livres de rentes avec une mulâtresse qui parle six langues, est née à la Havane et a une humeur charmante. Me vois-tu en train de confectionner un tas de moricauds? Oïmé! je n'en ai guère envie de la

femme, ni des enfants; quant à l'argent, moins qu'autrefois. J'ai bien vieilli sous le rapport d'un tas de cupidités dont la satisfaction jadis me semblait indispensable et puis à force de se répéter que les raisins sont verts, ne finit-on pas par le croire? Aussi je vais donc au jour le jour travaillant pour travailler, sans p[illegible] sans projets (j'en ai trop fait de pro[illegible] envie quelconque si ce n'est de m[illegible]

Quant à la question [illegible]ge m'a écorniflé un peu. D'un[illegible]ne de ma mère ne s'améliore pas[illegible] court. Enfin!

Et toi, donne-moi de[illegible]elles et surtout de celles de ta femme. Reprenons l'habitude de nous donner de temps à autre signe de vie. Si tu m'avais écrit cet été que tu étais aux Andelys j'y aurais été certainement.

Adieu, mon bon vieux, reçois la plus cordiale embrassade de ton plus vieil ami.

À MADAME X...

Croisset, nuit de samedi 1er [illegible]

Mauvaise semaine; le travail n'a pas marché; j'en étais arrivé à un point où je ne savais trop que dire. C'étaient toutes nuances et finesses où je ne voyais goutte moi-même, et il est fort difficile de rendre clair par les mots ce qui est obscur encore dans notre pensée. J'ai esquissé, gâché, pataugé, tâtonné; je m'y retrouverai peut-être maintenant. Oh! quelle polissonne de chose que le style! tu

n'as point, je crois, l'idée du genre de ce bouquin : autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique : nul lyrisme, pas de réflexions, la personnalité de l'auteur abs[illegible] triste à [illegible]re, il y aura des choses atro[illegible]es et de fétidité. Bouilhet trouve que [illegible] le ton et espère que ce sera bo[illegible] Mais ça prend des proportio[illegible] temps; à coup sûr, je n'a[illegible]ée de l'hiver prochain. Je ne[illegible] cinq à six pages par semaine. [illegible]

Ce bon *Saint-*[illegible] intéresse donc? sais-tu que tu me gâtes avec tes éloges, pauvre chérie: C'est une œuvre manquée. J'ai été moi-même dans *Saint-Antoine* le saint Antoine et je l'ai oublié. C'est un personnage à faire (difficulté qui n'est pas mince); s'il y avait pour moi une façon quelconque de corriger ce livre, je serais bien content, car j'ai mis là beaucoup, beaucoup de temps et beaucoup d'amour. Mais ce n'a pas été assez mûri. De ce que j'avais beaucoup travaillé les éléments ma[illegible]livre, la partie historique je veux dire, je [illegible] imaginé que le scénario était fait et je m'y suis mis; tout *dépend du plan; Saint-Antoine* en manque, la déduction des idées sévèrement suivie n'a point son parallélisme dans l'enchaînement des faits. Avec beaucoup d'échafaudages dramatiques, le dramatique manque.

Tu me prédis de l'avenir; oh! combien de fois ne suis-je pas retombé par terre, les ongles saignants, les côtes rompues, la tête bourdonnante, après avoir voulu monter à pic sur cette muraille

de marbre! Comme j'ai déployé mes petites ailes! mais l'air passait à travers au lieu de me soutenir, et, dégringolant alors, je me voyais dans les fanges du découragement. Une fantaisie indomptable me pousse à recommencer; j'irai jusqu'au bout, jusqu'à la dernière goutte de mon cerveau pressé. Qui sait? le hasard a des bonnes fortunes; avec un sens droit du métier que l'on fait, et une volonté persévérante, on arrive à l'estimable. Il me semble qu'il y a des choses que je sens seul, et que d'autres n'ont pas dites et que je peux dire. Le côté douloureux de l'homme moderne que tu remarques est le fruit de ma jeunesse. J'en ai passé une bonne avec ce pauvre Alfred; nous vivions dans une serre idéale où la poésie nous chauffait l'embêtement de l'existence au 70° degré Réaumur. C'était là un homme celui-là! Jamais je n'ai fait, à travers les espaces, de voyages pareils; nous allions loin sans quitter le coin de notre feu, nous montions haut quoique le plafond de ma chambre fût bas; il y a des après-midi qui me sont restés dans la tête, des conversations de six heures consécutives, des promenades sur nos côtes et des ennuis à deux, des ennuis, des ennuis! tous souvenirs qui me semblent de couleur vermeille et flamber derrière moi comme des incendies.

Tu me dis que tu commences à comprendre ma vie; il faudrait savoir ses origines. A quelque jour je m'écrirai tout à mon aise; mais dans ce temps-là je n'aurai plus la force nécessaire. Je n'ai par devers moi aucun autre horizon que celui qui m'entoure immédiatement. Je me considère comme ayant quarante ans, comme ayant cinquante ans, comme ayant soixante ans. Ma vie est un rouage

monté qui tourne régulièrement; ce que je fais aujourd'hui, je le ferai demain, je l'ai fait hier, j'ai été le même homme il y a dix ans; il s'est trouvé que mon organisation est un système, le tout sans parti pris de soi-même, par la pente des choses qui fait que l'ours blanc habite les glaces et que le chameau marche sur le sable. Je suis un homme-plume, je suis par elle, à cause d'elle, par rapport à elle, et beaucoup plus avec elle. Tu verras à partir de l'hiver prochain un changement apparent. Je passerai trois hivers à user quelques escarpins, puis je rentrerai dans ma tanière où je crèverai obscur ou illustre. Manuscrit ou imprimé, il y a pourtant au fond quelque chose qui me tourmente, c'est la non-connaissance de ma mesure. Cet homme qui se dit si calme est plein de doutes sur lui-même; il voudrait savoir jusqu'à quel point il peut monter et la puissance exacte de ses muscles. Mais demander cela c'est être bien ambitieux, car la connaissance précise de sa force n'est peut-être autre que le génie.

À LA MÊME.

Croisset, samedi soir, minuit et demi. Février 1852.

Tu n'as guère le *mot pour rire* si de semblables sottises [1] t'importent; moi je ris de tout, même de ce que j'aime le mieux; il n'est pas de choses, faits, sentiments ou gens sur lesquels je n'aie passé naïvement ma bouffonnerie, comme un rouleau de fer à lustrer les pièces d'étoffes; c'est

(1) Allusion aux plaisanteries de Flaubert sur d'Arpentigny, auteur de «*la Science de la main*».

une bonne méthode, on voit ensuite ce qui en reste; il est trois fois enraciné en vous le sentiment que vous y laissez, en plein vent, sans tuteur, ni fil de fer, et débarrassé de toutes ces convenances, si utiles pour faire tenir debout les pourritures. Est-ce que la parodie même siffle jamais? Il est bon et il peut même être beau de rire de la vie, pourvu qu'on vive; il faut se placer au-dessus de tout et placer son esprit au-dessus de soi-même, j'entends la liberté de l'idée, dont je déclare impie toute limite. Si cette longue glose pédantesque ne te satisfait pas, je te demande pardon de ma maladresse. N'importe, tu m'as dit, il y a aujourd'hui quinze jours, sur le Pont-Royal en allant dîner, un mot qui m'a fait bien plaisir, à savoir que tu t'apercevais qu'il n'y avait rien de plus faible que de mettre en art des sentiments personnels. Suis cet axiome pas à pas, ligne par ligne, qu'il soit toujours inébranlable en ta conviction en disséquant chaque fibre humaine et en cherchant chaque synonyme de mot, et tu verras! tu verras! comme ton horizon s'agrandira, comme ton instrument ronflera et quelle sérénité t'emplira. Refoulé à l'horizon, ton cœur l'éclairera du fond au lieu de t'éblouir sur le premier plan; toi disséminée en tous, tes personnages vivront et au lieu d'une éternelle personnalité déclamatoire, qui ne peut même se continuer nettement faute de détails précis qui lui manquent toujours, à cause des travestissements qui la déguisent, on verra dans tes œuvres des foules humaines.

Si tu savais combien de fois j'ai souffert de cela en toi, combien de fois j'ai été blessé de la poétisation de choses que j'aimais mieux à leur état simple! Pourquoi prendre l'éternelle figure insi-

pide du poète, qui plus elle sera ressemblante au type plus elle se rapprochera d'une abstraction, c'est-à-dire de quelque chose d'anti-artistique, d'anti-plastique, d'anti-humain, d'anti-poétique par conséquent, quelque talent de mots d'ailleurs que l'on y mette; il y aurait un beau livre à faire sur la littérature probante, du moment que vous prouvez, vous mentez. Dieu sait le commencement et la fin de l'homme; le milieu, l'art, comme lui dans l'espace, doit rester suspendu dans l'infini, complet en lui-même, indépendant de son producteur; on se prépare par là dans la vie et dans l'art de terribles mécomptes; vouloir se chauffer les pieds au soleil, c'est vouloir tomber par terre, respectons la lyre, elle n'est pas faite pour un homme, mais pour l'homme.

Me voilà bien humanitaire ce soir, moi que tu accuses de tant de personnalité, je veux dire que tu t'apercevras bientôt, si tu suis cette voie nouvelle, que tu as acquis tout à coup des siècles de maturité et que tu prendras en pitié l'usage de se chanter soi-même : cela réussit une fois dans un cri, mais quelque lyrisme qu'ait Byron par exemple, comme Shakespeare l'écrase à côté avec son impersonnalité surhumaine. Est-ce qu'on sait seulement s'il était triste ou gai? L'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu; moins je m'en fais une idée et plus il me semble grand; je ne peux rien me figurer sur la personne d'Homère, de Rabelais, et quand je pense à Michel-Ange, je vois de dos seulement un vieillard de stature colossale sculptant la nuit aux flambeaux.

Tu as en toi deux facultés auxquelles il faut

donner jeu, une raillerie aiguë, non, une manière déliée de voir, je veux dire, et une ardeur méridionale de passion vitale, quelque chose de tes épaules dans l'esprit.

Sitôt que tu sauras une solution définitive pour le prix, écris-moi.

J'ai fini ce soir de débarbouiller la première idée de mes rêves de jeune fille (1), j'en ai pour quinze jours encore à naviguer sur ces lacs bleus, après quoi j'irai au bal et passerai ensuite un hiver pluvieux, que je clorai par une grossesse et le tiers de mon livre à peu près sera fait.

A propos de bal, j'ai fait une débauche mercredi dernier, j'ai été à Rouen, au concert, entendre Alard le violoniste, et j'en ai vu là des balles! c'était la haute société; quelles têtes que celles de mes compatriotes! j'ai retrouvé là des visages oubliés depuis douze ans, et que je voyais quand j'allais au spectacle, en rhétorique. J'ai reconnu du monde que je n'ai pas salué, lequel a fait de même; c'était très fort de part et d'autre. Le plaisir d'entendre de fort belle musique très bien jouée a été compensé par la vue des gens qui le partageaient avec moi. Lis-tu *la Bretagne* (2)? Les deux premiers chapitres sont faibles.

À LA MÊME.

Croisset, lundi soir, février 1852.

J'ai une occasion de faire revenir d'Angleterre tes autographes. Veux-tu que je dise qu'on me les

(1) Voir *Madame Bovary*, chap. VI.
(2) *Par les Champs et par les Grèves.*

rapporte ? Je crois que là-bas, tu n'en tireras pas grand'chose ou du moins il faudrait attendre peut-être bien longtemps. Réponds-moi donc là-dessus.

Sais-tu que le [illegible]re Sainte-Beuve engage Bouilhet à *ne pas ramasser les bouts de cigares* d'Alfred de Musset ; dans un article où il louangeait un tas de médiocrités avec force citations, c'est à peine s'il l'a nommé, et sans en citer un vers ; en revanche beaucoup de coups d'encensoir à l'*illustre* M. Houssaye, à Me de Girardin, etc. Ce qu'il en dit est habile au point de vue de la haine, parce qu'il passe dessus, comme sur quelque chose d'insignifiant. Je n'ai jamais eu grande sympathie pour ce lymphatique coco (Sainte-Beuve), mais cela me confirme dans mon préjugé ; il est pourtant d'ordinaire trop bienveillant pour que la chose vienne entièrement de lui, il y a là-dessous quelque histoire, d'autant qu'il a été publié il y a trois semaines environ un article dans le *Mémorial de Rouen*, qui est de la même inspiration, c'est-à-dire louange de toute la *Revue de Paris* (sauf Maxime toutefois), à l'exclusion de Bouilhet, toujours écrasé par M. Houssaye qui se trouve dans les environs. Tu connais Sainte-Beuve, tu devrais bien nous savoir le fond de cette histoire-là. Je serais simplement curieux que tu causasses avec lui pendant quelque temps de *Melaenis*, comme si tu n'avais pas lu son article (il a paru dans le *Constitutionnel* lundi dernier) (1).

Depuis que je suis parti de Paris j'ai eu une fois cinq lignes de Du Camp, voilà tout ; il a écrit à Bouilhet qu'il était trop occupé pour écrire des

(1) 9 février 1852. (Voir *Causeries du Lundi*, V, Garnier, édit.)

lettres. Quand il voudra revenir à moi, il retrouvera sa place et je tuerai le veau gras, et je crois bien que ce jour-là elle lui paraîtra douce, car il s'achemine à de tristes mécomptes... enfin.

J'ai un Ronsard complet, 2 vol. in-folio, que j'ai fini par me procurer. Le dimanche nous en lisons à nous défoncer la poitrine; les extraits des petites éditions courantes en donnent une idée comme toute espèce d'extraits et de traductions, c'est-à-dire que les plus belles choses en sont absentes. Tu ne t'imagines pas quel poète c'est que Ronsard. Quel poète! quel poète! quelles ailes! c'est plus grand que Virgile et ça vaut du Gœthe, au moins par moments, comme éclats lyriques. Ce matin à midi et demi je lisais tout haut une pièce qui m'a fait presque mal nerveusement, tant elle me faisait plaisir. C'était comme si l'on m'eût chatouillé la plante des pieds; nous sommes bons à voir, nous écumons et nous méprisons tout ce qui ne lit pas Ronsard sur la terre. Pauvre grand homme, si son ombre nous voit, doit-elle être contente! cette idée me fait regretter les Champs-Élysées des anciens : c'eût été bien doux d'aller causer avec ces bons vieux que l'on a tant aimés pendant que l'on vivait. Comme les anciens avaient arrangé l'existence d'une façon tolérable! Donc nous avons encore pour deux ou trois mois de dimanches enthousiasmés. Cet horizon me fait grand bien, et de loin jette un reflet ardent sur mon travail. J'ai assez bien travaillé cette semaine.

À LA MÊME.

Samedi, 4 heures, mars 1852.

Je ne sais si c'est le printemps, mais je suis prodigieusement de mauvaise humeur, j'ai les nerfs agacés comme des fils de laiton. Je suis en rage sans savoir de quoi. C'est mon roman peut-être qui en est cause. Ça ne va pas, ça ne marche pas; je suis plus lassé que si je roulais des montagnes. J'ai dans des moments envie de pleurer. Il faut une volonté surhumaine pour écrire, et je ne suis qu'un homme. Il me semble quelquefois que j'ai besoin de dormir pendant six mois de suite. Ah! de quel œil désespéré je les regarde les sommets de ces montagnes où mon désir voudrait monter! Sais-tu dans huit jours combien j'aurai fait de pages, depuis mon retour de Paris — vingt — vingt pages en un mois et en travaillant chaque jour au moins sept heures; et la fin de tout cela? le résultat? Des amertumes, des humiliations internes, rien pour se soutenir que la férocité d'une fantaisie indomptable; mais je vieillis, et la vie est courte.

Ce que tu as remarqué dans *la Bretagne* est aussi ce que j'aime le mieux. Une des choses dont je fais le plus de cas, c'est mon résumé d'archéologie celtique, et qui en est véritablement une exposition *complète* en même temps que la critique. La difficulté de ce livre consistait dans les transitions et à faire un tout d'une foule de choses disparates: il m'a donné beaucoup de mal, c'est la première chose que j'aie écrite péniblement (je ne sais où cette difficulté de trouver le mot s'arrêtera, je ne

suis pas inspiré, tant s'en faut); mais je suis complètement de ton avis, quant aux plaisanteries, vulgarités, etc., elles abondent; le sujet y était pour beaucoup : songe ce que c'est que d'écrire un voyage où l'on a pris d'avance le parti *de tout* raconter. Que je t'embrasse à pleins bras, sur les deux joues, sur le cœur, pour quelque chose qui t'a échappé et qui m'a flatté profondément. Tu ne trouves pas *la Bretagne* une chose assez hors ligne pour être montrée à Gautier et tu voudrais que la première impression qu'il eût de moi fût violente. Il vaut mieux s'abstenir, tu me rappelles à l'orgueil. Merci!...

A LA MÊME.

Croisset, mercredi, 1 heure de nuit.

Laisse donc là toutes tes corrections : la chose est risquée, qu'elle le soit.

Je viens de relire pour mon roman plusieurs livres d'enfant; je suis à moitié fou ce soir de tout ce qui a passé aujourd'hui devant mes yeux, depuis de vieux keepsakes jusqu'à des récits de naufrages et de flibustiers. J'ai retrouvé des vieilles gravures que j'avais coloriées à sept et huit ans et que je n'avais pas revues depuis. Il y a des rochers peints en bleu et des arbres en vert. J'ai reéprouvé devant quelques-unes (un hiver canaque dans les glaces entre autres) des terreurs que j'avais eues étant petit; je voudrais je ne sais quoi pour me distraire, j'ai presque peur de me coucher. Il y a une histoire de matelots hollandais dans la mer glaciale avec des ours qui les assaillent dans leur cabane

(cette image m'empêchait de dormir autrefois), et des pirates chinois qui pillent un temple à idoles d'or. Mes voyages, mes souvenirs d'enfant, tout se colore l'un de l'autre, se met bout à bout, danse avec de prodigieux flamboiements et monte en spirale. J'ai lu aujourd'hui deux volumes de Bouilly : pauvre humanité! que de bêtises lui sont passées par la cervelle depuis qu'elle existe!

Voilà deux jours que je tâche d'entrer dans des *rêves de jeunes filles* et que je navigue pour cela dans les océans laiteux de la littérature à castels, troubadours à toques de velours et plumes blanches; fais-moi penser à te parler de cela, tu peux me donner là-dessus des détails précis qui me manquent.

À LA MÊME.

Dimanche.

J'ai écrit à Pradier pour le concours dès lundi dernier; quant à Senard, je le connais trop peu pour lui rien recommander, je ne l'ai vu que deux fois et dans des visites *payées*, pour les affaires de mon beau-frère; je connais ses gendres, mais les ricochets n'iraient pas jusque-là.

Je crois du reste qu'il connaît peu d'académiciens; sa société était celle de l'archevêque de Paris et de Cavaignac, l'année dernière. Quant à Berryer, ils doivent être mal ensemble. Je voudrais bien que tu réussisses, j'y attache une idée superstitieuse puisque j'y ai travaillé un peu moi-même; fasse le ciel que je ne t'aie pas porté malheur!

Voici le résultat de notre délibération relative-

ment à ton article. Ces messieurs de là-bas sont évidemment peu gracieux pour nous, malgré les belles promesses d'articles, etc., rien ou presque rien n'a eu lieu. Gautier qui en devait faire un dans *la Presse* n'en a pas fait et n'en fera pas. Maxime sera seul cet été à la *Revue*, sans influence artistique supérieure; nous verrons ce qu'il fera alors et s'il est complètement perdu pour nous, ce que je pense à peu près. D'ici là Bouilhet ne veut lui donner aucune prise à rien, qu'il ne puisse articuler aucun grief contre lui-même en dedans, qu'il se croie toujours le patron et le fil conducteur de cette électricité qu'il ne conduit pas du tout. Comprends-tu bien ce que nous voulons dire? Bouilhet ne sait comment te remercier et s'excuser de refuser ton service, je me suis chargé d'entortiller la chose de précautions oratoires. Quoique je n'aie pas été d'abord de son avis, je le crois en effet plus prudent et plus fort au fond. Ainsi, attendons jusqu'au bout. Quant à lui, je suis curieux du dénouement et je le présage pitoyable.

À LA MÊME.

Croisset, samedi soir, mai 1852.

Il faut se méfier des meilleures affections, telle est la morale que je tire de ta lettre. Si le discours [1] de Musset qui m'horripile t'a paru charmant et

(1) Prononcé à l'Académie française, le 27 mai 1852, en y prenant séance, succédant au fauteuil de M. Dupaty, vaudevilliste.

que tu trouves également charmant ce que j'ai pu faire ou ferai, qu'en conclure?

Mais où se réfugier, mon Dieu! où trouver un homme? Fierté de soi, conviction de son cœur, admiration du beau, tout est donc perdu? La fange universelle où l'on nage jusqu'à la bouche emplit donc toutes les poitrines? A l'avenir, et je t'en supplie, ne me parle plus de ce que l'on fait dans le monde, ne m'envoie aucune nouvelle, dispense-moi de tout article, journal, etc. Je peux fort bien me passer de Paris et de tout ce qui s'y brasse; ces choses me rendent malade, elles me feraient devenir méchant et me renforcent d'autant dans un exclusivisme sombre qui me mènerait à une étroitesse catonienne; que je me remercie de la bonne idée que j'ai eue de ne pas publier! Je n'ai encore trempé dans rien! ma muse (quelque déhanchée qu'elle puisse être) ne s'est point encore prostituée, et j'ai bien envie de la laisser crever vierge, à voir toutes ces véroles qui courent le monde. Comme je ne suis pas de ceux qui peuvent se faire au public et que ce public n'est pas fait pour moi, je m'en passerai : « si tu cherches à plaire, te voilà déchu », dit Épictète; je ne déchoirai pas. Le sieur Musset me paraît avoir peu étudié Épictète, et cependant ce n'est pas l'amour de la vertu qui manque dans son discours. Il nous apprend que M. Dupaty était honnête homme et que c'est bien beau d'être honnête homme; là-dessus satisfaction générale du public. L'éloge des qualités morales agréablement entremêlé à celui des qualités intellectuelles et mises ensemble au même niveau, est une des plus belles bassesses de l'art oratoire. Comme

chacun croit posséder les premières, du même coup on s'attribue les secondes! J'ai eu un domestique qui avait l'habitude de prendre du tabac; je lui ai souvent entendu dire lorsqu'il prisait (pour s'excuser de son habitude) : « Napoléon prisait » et la tabatière en effet établissait certainement une certaine parenté entre eux deux, qui, sans abaisser le grand homme, relevait le goujat dans sa propre estime.

Voyons un peu ce fameux discours : le début est des plus mal écrit, il y a une série de *que* de quoi faire vingt catogans. Je trouve ensuite le *respect* qui va l'empêcher de parler (Musset respectait le sieur Dupaty!), la mort prématurée de son père et une jérémiade anodine sur les révolutions, lesquelles « interrompent pour un moment les relations de société ». Quel malheur! cela me rappelle un peu les filles entretenues après 1848, qui étaient désolées : les gens comme il faut s'en allaient de Paris, tout était perdu! Il est vrai que, comme contrepoids, arrive l'éloge indirect de l'abolition de la torture, la grande ombre de Calas passe, escortée d'un vers corsé :

Un beau trait nous honore encor plus qu'un beau livre.

Idée reçue et généralement admise, quoique l'un soit plus facile à faire que l'autre. J'ai pris bien des petits verres, dans ma jeunesse, avec le sieur Louis Fessard, mon maître de natation, lequel a sauvé quarante à quarante-six personnes d'une mort imminente et *au péril de ses jours*. Or, comme il n'y a pas quarante-six beaux livres dans le monde, depuis qu'on en fait, voilà un drôle qui

à lui tout seul enfonce dans l'estime d'un poète tous les poètes. Continuons :

Éloge des écoliers reconnaissants envers leurs maîtres (flatterie indirecte aux professeurs ci-présents), et de rechef épigramme sur la liberté : *utile dulci*, c'est le genre.

Enfin une phrase est fort belle : « Le murmure de l'Océan, qui troublait encore cette tête ardente, se confondit dans la musique et un coup d'archet l'emporta. » Mais c'est l'Océan et la musique qui sont cause que la phrase est bonne; et quelque indifférent que soit le sujet en soi, il faut qu'il existe néanmoins. Or, lorsque de mauvaise foi on entonne l'éloge d'un homme médiocre, qu'attendre, sinon une médiocrité? la forme sort du fond, comme la chaleur du feu.

Arrive le petit confiteor; là le poète appelle ses œuvres *des fautes d'enfant*, se blâme des *torts qu'il n'a plus* et traite l'école romantique de n'avoir pas le *sens commun*, quoiqu'il ne renie pas ses maîtres. Il y aurait eu ici de belles choses à dire sur la place d'Hugo, restée vide. Comment se priver de pareilles joies, comment se refuser à soi-même la volupté de scandaliser la compagnie? Mais les *convenances* s'y opposaient, cela aurait fait de la peine à ce bon gouvernement et c'eût été de mauvais goût; mais en revanche, nous avons immédiatement après, l'éloge inattendu de Casimir Delavigne, *qui savait que l'estime vaut mieux que le bruit*, et qui en conséquence s'est toujours traîné à la remorque de l'opinion, faisant les *Messéniennes* après 1815, *Le Paria* dans le temps du libéralisme, *Marino Falieri* lors de la vogue de Byron, *Les enfants d'Édouard* quand on raffolait du drame

moyen âge. Delavigne était un médiocre monsieur, mais Normand rusé qui épiait le goût du jour et s'y conformait, conciliant tous les partis et n'en satisfaisant aucun, un bourgeois s'il en fut, un Louis-Philippe en littérature; Musset n'a pour lui que des douceurs.

Louer des vers où se trouve celui-ci :

En quittant Raphaël je souris à l'Albane,

et Anacréon à côté d'Homère! L'Albane est le père du rococo en peinture. M. de Voltaire l'aimait beaucoup, Ferney est plein de ses copies. Musset, qui a tant injurié Voltaire dans *Rolla*, mais qui devait faire son éloge à l'Académie (car il était académicien), devait bien ce petit hommage à son peintre favori.

Suit l'éloge de l'opéra comique *comme genre :* tout est du même tonneau, sans cesse l'exaltation du gentil, du charmant. Musset a été bien funeste à sa génération en ce sens. Lui aussi, morbleu, a chanté la grisette! et d'une façon bien plus embêtante encore que Béranger, qui au moins est en cela dans sa veine propre. Cette manie de l'étriqué (comme idées et comme œuvres) détourne des choses sérieuses, mais ça plaît, il n'y a rien à dire, on donne là dedans pour le quart d'heure. Nous allons revenir à Florian avant deux ans, Houssaye alors florira, c'est un berger.

Maintenant, un peu d'outrages aux grandes choses et aux grands hommes, le travail du poète : *un noble exercice de l'esprit,* vraiment! *et quoi qu'on en puisse dire* encore! quelle audace! mais comme il y a des idées nobles et des idées apparemment

qui ne le sont pas, *des routes grandes et sévères* et des routes petites et plaisantes (d'après la classification des genres bien entendu, tragédies, comédies, comédie sérieuse, comédie pour rire, etc.), il s'ensuit que Bossuet et Fénelon sont au-dessus de Molière (non académicien), *Télémaque* vaut mieux que le *Malade imaginaire;* pour les hommes graves, en effet, c'est une farce (tel est l'avis entre autres de M. Chéruel, professeur à l'école normale); n'importe, la petite route n'en est pas *moins belle* et *à coup sûr elle doit être honorée,* que de bonté! *quand elle est suivie par un honnête homme* (toujours l'honnête homme), autrement non!

Ensuite un peu de patriotisme, le drapeau de l'Empire, de beaux faits dans la garde nationale.

Ce vers cité comme bon :

Les doux tributs des champs sur son onde tranquille!

et Tancrède qui *est un type inimitable de poésie chevaleresque!* enfin pour la conclusion, le bon exemple des gens qui meurent saintement escortés des sœurs de charité, lesquelles nous avons déjà vues plus haut en compagnie de l'idée chrétienne glorifiée.

Il y en a pour tous les goûts, si ce n'est pour le mien.

Quant à la réponse de Nisard, elle dégrade encore plus le sieur Musset. De Frank, de Rolla, de Bernerette, pas un mot, et il était là, lui! il avalait tout cela, il écoutait cette théorie que l'amour de Boileau est une *qualité sociale.* Il s'entendait dire que ses vers n'étaient pas sur leurs pieds et que les mères de famille daignaient l'approu-

ver, une fois les enfants retirés. Avaler toutes ces grossièretés en public avec un habit vert sur le dos, une épée au côté et un tricorne à la main, cela s'appelle être honoré et voilà pourtant le but de l'ambition des gens de lettres! On attend ce jour-là pendant des années, ensuite on est posé, consacré. Ah! c'est que l'on vous voit, il y a des voitures sur la place, et il ne manque pas non plus de belles dames qui vous font des compliments après la cérémonie. Deux heures durant même, le public vous gratifie de cet empressement naïf, qu'il témoigne tour à tour à Tom-Pouce, aux otages, à la planète Le Verrier, aux ascensions de Lepoittevin, aux premiers convois du chemin de fer de Versailles (rive droite), et puis on figure le lendemain dans tous les journaux entre la politique et les annonces. Certes, il est beau d'occuper de la place dans les âmes de la foule, mais on y est les trois quarts du temps en si piètre compagnie, qu'il y a de quoi dégoûter la délicatesse d'un homme bien né.

Avouons que si aucune belle chose n'est restée ignorée, il n'y a pas de turpitude qui n'ait été applaudie, ni de sot qui n'ait passé pour grand homme, ni de grand homme qu'on n'ait comparé à un crétin. La postérité change d'avis quelquefois (mais la tache n'en reste pas moins au front de cette humanité qui a de si nobles instincts) et encore! est-ce que jamais la France reconnaîtra que Ronsard vaut bien Racine! Il faut donc faire de l'art pour soi, *pour soi seul*, comme on joue du violon. Musset restera par ses côtés qu'il renie, il a eu de beaux jets, de beaux cris, voilà tout; mais le *parisien* chez lui entrave le poète, le dandysme

y corrompt l'élégance, ses genoux sont raides de ses sous-pieds, la force lui a manqué pour devenir un maître, il n'a cru ni à lui ni à son art, mais à ses passions. Il a célébré avec emphase le *cœur,* le *sentiment,* l'amour avec toutes sortes d'*H,* au rabaissement de beautés plus hautes, « le cœur seul est poète », etc. Ces sortes de choses flattent les dames, maximes commodes qui font que tant de gens se croient poètes sans avoir fait un vers. Cette glorification du médiocre m'indigne, c'est nier tout art, toute beauté, c'est insulter l'aristocratie du bon Dieu.

L'Académie française subsistera encore longtemps, quoiqu'elle soit fort en arrière de tout le reste; elle puise sa force dans la rage qu'ont les Français pour les distinctions, chacun espère en être plus tard; je m'excepte. Du jour où elle a donné le premier prix Monthyon elle a avoué par là que la vie littéraire s'était retirée d'elle. N'ayant donc plus rien à faire et sentant les choses de sa compétence lui échapper, elle s'est réfugiée dans la vertu, comme font les vieilles femmes dans la dévotion.

Puisque je suis en veine de mauvaise humeur (et franchement j'en ai le cœur gros), je l'épuise : « les jours d'orgueil où l'on me recherche, où l'on me flatte », dis-tu. Allons donc! ce sont des jours de faiblesse ceux-là, les jours dont il faut rougir; tes jours d'orgueil je vais te les dire, les voici, tes jours d'orgueil! quand tu es chez toi, le soir, dans ta plus vieille robe, avec la cheminée qui fume, gênée d'argent, etc., et que tu vas te coucher le cœur gros et la tête fatiguée; quand, marchant de long en large dans la chambre ou re-

gardant le bois brûler, tu te dis que rien ne te soutient, que tu ne comptes sur personne, que tout te délaisse et qu'alors sous l'affaissement de la femme, la muse rebondissant, quelque chose cependant se met à chanter au fond de toi, quelque chose de joyeux et de funèbre, comme un chant de bataille, défi porté à la vie, espérance de sa force, flamboiement des œuvres à venir; si cela te vient, voilà tes jours d'orgueil, ne me parle pas d'autres orgueils, laisse-les aux faibles, au sieur Énault qui sera flatté d'entrer à la *Revue de Paris,* à Du Camp, qui est enchanté d'être reçu chez Mme Delessert, à tous ceux enfin qui s'honorent assez peu pour que l'on puisse les honorer. Pour avoir du talent il faut être convaincu qu'on en possède, et pour garder sa conscience pure, la mettre au-dessus de celles de tous les autres. Le moyen de vivre avec sérénité et au grand air, c'est de se fixer sur une pyramide quelconque, n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit élevée et la base solide. Ah! ce n'est pas toujours amusant et l'on est tout seul, mais on se console en crachant d'en haut.

Encore un mot relativement à ma mère; nul doute qu'elle ne t'ait reçue de son mieux, si vous vous fussiez rencontrées d'une façon ou d'une autre, mais quant à en être *flattée* (ne prends pas ceci pour une brutalité gratuite), apprends qu'elle n'est flattée de rien, la bonne femme; il est fort difficile de lui plaire, elle a dans sa personne je ne sais quoi d'imperturbable, de glacial et de naïf qui vous démonte, elle se passe de principes encore plus aisément que d'expansions. Toute en constitution vertueuse, elle déclare impu-

demment qu'elle ne sait pas ce que c'est que la vertu, et ne lui avoir jamais fait un sacrifice. Elle me disait ce soir que je *m'aigrissais*, je tourne peut-être en effet à la vieille fille; tant pis, la figure du Misanthrope est une des plus sottes que l'on puisse avoir. Oui, je deviens vieux, je ne suis pas du siècle, je me sens étranger au milieu de mes compatriotes tout autant qu'en Nubie et je commence sérieusement à admirer le prince Président qui ravale sous la semelle de ses bottes cette noble France.

A LA MÊME.

Nuit de lundi à mardi, 2 heures.

...et le sieur de Musset est diablement dans les idées reçues, sa vanité est de sang bourgeois. Je ne crois pas, comme toi, que ce qu'il a senti le plus soient les œuvres d'art; ce qu'il a senti le plus, ce sont ses propres passions. Musset est plus poète qu'artiste, et maintenant beaucoup plus homme que poète, et un pauvre homme.

Musset n'a jamais séparé la poésie des sensations qu'elle complète. La musique selon lui a été faite pour les sérénades, la peinture pour le portrait et la poésie pour la consolation du cœur. Quand on veut ainsi mettre le soleil dans sa culotte, on brûle sa culotte et on pisse sur le soleil. C'est ce qui lui est arrivé. Les nerfs, le magnétisme, voilà la poésie. Non, elle a une base plus sereine; s'il suffisait d'avoir les nerfs sensibles pour être poète, je vaudrais mieux que Shakespeare

et qu'Homère, lequel je me figure avoir été un homme peu nerveux. Cette confusion est impie, j'en peux dire quelque chose moi qui ai entendu à travers des portes fermées parler à voix basse des gens à trente pas de moi, moi dont on voyait à travers la peau du ventre bondir tous les viscères et qui parfois ai senti dans la période d'une seconde un million de pensées, d'images, de combinaisons de toute sorte qui jetaient à la fois dans ma cervelle comme toutes les fusées allumées d'un feu d'artifice; mais ce sont d'excellents sujets de conversation et qui émeuvent. La poésie n'est point une débilité de l'esprit, et ces susceptibilités nerveuses en sont une; cette faculté de sentir outre mesure est une faiblesse. Je m'explique.

Si j'avais eu le cerveau plus solide, je n'aurais point été malade de faire mon droit et de m'ennuyer, j'en aurais tiré parti, au lieu d'en tirer du mal. Le chagrin, au lieu de me rester sur le crâne, a coulé dans mes membres et les crispait en convulsions. C'était une *déviation*. Il se trouve souvent des enfants auxquels la musique fait mal; ils ont de grandes dispositions, retiennent des airs à la première audition, s'exaltent en jouant du piano, le cœur leur bat, ils maigrissent, pâlissent, tombent malades, et leurs pauvres nerfs comme ceux des chiens se tordent de souffrance au son des notes.

Ce ne sont point là les Mozarts de l'avenir; la *vocation* a été déplacée, l'idée a passé dans la chair où elle reste stérile, et la chair périt; il n'en résulte ni génie ni santé. Même chose dans l'art, la passion ne fait pas les vers, et plus vous serez per-

sonnel, plus vous serez faible. J'ai toujours péché par là, moi, c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait — à la place de saint Antoine, par exemple, c'est moi qui y suis, la sensation a été pour moi et non pour le lecteur. *Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est* (comme elle est *toujours* en elle-même dans sa généralité et dégagée de tous ses contingents éphémères), mais il faut avoir la faculté *de se la faire sentir.* Cette faculté n'est autre que le génie *voir,* avoir le modèle devant soi, qui pose. C'est pourquoi je déteste la poésie *parlée,* la poésie en phrases. Pour les choses qui n'ont pas de mots le regard suffit; les exhalaisons d'âme, le lyrisme, les descriptions, je veux de tout cela en style; ailleurs c'est une prostitution de l'art et du sentiment même. C'est cette pudeur-là qui m'a toujours empêché de faire la cour à une femme; en disant les phrases *po-é-tiques* qui me venaient alors aux lèvres, j'avais peur qu'elle ne se dise : « Quel charlatan! » et la crainte d'en être un effectivement m'arrêtait (cela me fait songer à Mme *** qui, pour me montrer comment elle aimait son mari et l'inquiétude qu'elle avait eue durant une maladie de cinq à six jours qu'il avait faite, relevait son bandeau pour que je visse deux ou trois cheveux blancs sur sa tempe et me disait : « J'ai passé trois nuits sans dormir, trois nuits à le garder »). C'était en effet formidable de dévouement. Sont de même farine tous ceux qui vous parlent de leurs amours envolés, de la tombe de leur mère, de leur père, de leurs souvenirs bénis, baisent des médailles, pleurent à la lune, délirent de tendresse en voyant des enfants, se pâment au théâtre, prennent un air

pensif devant l'Océan. Farceurs! farceurs! et triples saltimbanques! qui font le saut du tremplin sur leur propre cœur pour atteindre à quelque chose.

J'ai eu moi aussi mon époque nerveuse, mon époque sentimentale, et j'en porte encore comme un galérien la marque dans le cou. Avec ma main brûlée j'ai le droit maintenant d'écrire des phrases sur la nature du feu. Tu m'as connu quand cette période venait de se clore et arrivé à l'âge d'homme; mais avant, autrefois, j'ai cru à la réalité de la poésie dans la vie, à la beauté plastique des passions, etc.; j'avais une admiration égale pour tous les tapages, j'en ai été assourdi et je les ai distingués.

Cette lettre est précédée de quelques lignes relatives à un article sur *Melaenis*, et à une promenade que fit Louise Colet avec Alfred de Musset au clair de la lune.

À LA MÊME.

Croisset, samedi à dimanche, 1 heure matin.

La nuit de dimanche me prend au milieu d'une page qui m'a tenu toute la journée et qui est loin d'être finie. Je la quitte pour t'écrire, et d'ailleurs elle me mènerait peut-être jusqu'à demain soir, car comme je suis souvent plusieurs heures à chercher un mot et que j'en ai encore plusieurs à chercher, il se pourrait que tu passasses encore toute la semaine prochaine si j'attendais la fin. Voilà pourtant plusieurs jours que cela ne va pas trop mal, sauf aujourd'hui où j'ai éprouvé beaucoup d'embarras. Si tu savais ce que je retranche et

quelle bouillie que mes manuscrits. Voilà bien cent vingt pages de faites; j'en ai écrit cinq cents au moins. Sais-tu à quoi j'ai passé tout mon après-midi avant-hier? A regarder la campagne par des verres de couleur; j'en avais besoin pour une page de ma *Bovary,* qui ne sera pas, je crois, une des plus mauvaises...

Je vais être dérangé cette semaine par l'arrivée de cousines (inconnues) et assez égrillardes, à ce qu'il paraît, du moins l'une d'elles; ce sont des parentes de Champagne, dont le père est directeur de je ne sais quelles contributions à Dieppe. Ma mère a été les voir avant-hier et hier, jours où je suis resté seul avec l'institutrice. Mais sois sans crainte, ma vertu n'a pas failli et n'a même pas songé à faillir. A la fin de ce mois, ma nièce, la petite de mon frère, va faire sa première communion. Je suis convié à deux dîners et à un déjeuner. Je m'empiffrerai, ça me distraira. Quand on ne se gorge pas dans ces solennités, qu'y faire? te voilà donc au courant de ma vie extérieure. Quant à l'intérieure, rien de neuf. J'ai lu *Rodogune* et *Théodore* cette semaine. Quelle immonde chose que les commentaires de Voltaire, est-ce bête! et c'était pourtant un homme d'esprit. Mais l'esprit sert à peu de chose dans les arts; à empêcher l'enthousiasme et nier le génie, voilà tout.

Quelle pauvre occupation que la critique, puisqu'un homme de cette trempe-là nous donne un pareil exemple; mais il est si doux de faire le pédagogue, de reprendre les autres, d'apprendre aux gens leur métier! La manie du rabaissement, qui est la lèpre morale de notre époque, a singulièrement favorisé ce penchant dans la gent écri-

vante; la médiocrité s'assouvit à cette petite nourriture quotidienne qui, sous des apparences sérieuses, cache le vide. Il est bien plus facile de discuter que de comprendre et de bavarder d'art, idée du beau, idéal, etc., que de faire le moindre sonnet ou la plus petite phrase. J'ai eu envie souvent de m'en mêler aussi et de faire d'un seul coup un livre de tout cela; ce sera pour ma vieillesse quand mon encrier sera sec. Quel crâne ouvrage il y aurait à écrire sous ce titre : « De l'interprétation de l'antiquité ». Ce serait l'œuvre de toute une vie, et puis à quoi bon de la critique? de la musique plutôt : tournons au rythme, balançons-nous dans les périodes, descendons plus avant dans les caves du cœur. Cette manie du rabaissement dont je parle est profondément française, pays de l'égalité et de l'antiliberté, car on déteste la liberté dans notre chère patrie; l'idéal de l'État, selon les socialistes, n'est-il pas une espèce de vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigera tout, fera tout? Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits : « Il faut tout régler, tout refaire, reconstituer sur d'autres bases », etc. Il n'est pas de sottise ni de vice qui ne trouve son compte et ses rêves. Je trouve que l'homme maintenant est plus fanatique que jamais, mais de lui; il ne chante autre chose et dans cette pensée qui saute par-dessus les soleils, dévore l'espace et hèle après l'infini, comme dirait Montaigne, il ne trouve rien de plus grand que cette misère même de la vie dont elle tâche sans cesse de se dégager. Ainsi la France, depuis 1830, délire d'un réalisme idiot, l'infaillibilité du suffrage universel est prête à de-

venir un dogme qui va succéder à celui de l'infaillibilité du pape. La force du bras, le droit du nombre, le respect de la foule a succédé à l'autorité du nom, au droit divin, à la suprématie de l'esprit. La conscience humaine ne protestait pas dans l'antiquité, la Loi était simple, les dieux la donnaient, elle était juste. L'homme esclave se méprisait lui-même autant que son maître. Je défie aucun dramaturge d'avoir l'audace de mettre en scène sur le boulevard un ouvrier voleur. Non : là il faut que l'ouvrier soit honnête homme, tandis que le monsieur est toujours un gredin; de même qu'aux Français la jeune fille est pure, car les mamans y conduisent leurs demoiselles. Je crois donc cet axiome vrai, à savoir, que l'on aime le mensonge, mensonge pendant la journée et songe pendant la nuit. Voilà l'homme.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi, minuit, juin 1852.

Le même jour que j'ai appris la mort de Pradier[1] (dimanche), j'en ai appris deux autres, celle d'un de mes camarades de collège (cousin de mon beau-frère), qui vient de crever à Alger où il se promenait, et celle d'une jeune femme, ancienne amie de ma sœur, qui dépérissait d'une maladie de poitrine causée par des chagrins d'amour. La dernière fois que j'ai vu l'un, c'est il y a cinq à six mois à Croisset, sur la terrasse

(1) 5 juin 1852.

de mon jardin où il fumait avec moi; la dernière fois que j'ai vu la seconde, c'est il y a une douzaine d'années, à la campagne, dans le château de son tuteur, nous montions une côte ensemble, dans un bois, elle avait très chaud et marchait avec peine.

Ce pauvre Pradier, je le regrette! Aimable et charmante nature! Qu'il lui a manqué peu de chose à cet homme, pour être un grand homme tout à fait : un peu plus de sérieux dans l'esprit et moins de banalité dans le caractère; il n'en restera pas moins comme le premier sculpteur de son temps. Nous étions à Rosny pendant qu'il se mourait, il n'en est pas moins mort et nous n'en avons pas moins été heureux. Voilà l'éternelle, lamentable et sérieuse ironie de l'existence. C'est il y a six ans à cette époque, dans ce mois-ci, que nous nous sommes connus chez lui. Pauvre homme! j'en suis resté ahuri toute la journée; je pourrais déjà faire un volume nécrologique respectable de tous les morts que j'ai connus. Quand on est jeune, on associe la réalisation future de ses rêves aux existences qui vous entourent, à mesure que ces existences disparaissent les rêves s'en vont. J'ai bien éprouvé cela pour ma sœur, pour cette femme charmante, dont je ne parle jamais par une pudeur de cœur qui me clot la bouche. Avec elle j'ai enterré beaucoup d'ambition, presque tout désir mondain de gloire; je l'avais élevée, c'était un esprit solide et fin qui me charmait.

La mort de Pradier me fait éprouver quelque chose d'égoïste assez honteux. Je suis fâché qu'il ne m'ait pas connu, moi qui l'admirais beaucoup; j'aurais voulu qu'un homme de sa trempe me dis-

tinguât de cette foule où je pataugeais autour de lui, mais l'aurait-il pu d'ailleurs? il avait peu le sens critique, notre ami; sur son art même, je n'ai pu jamais en rien tirer, ce qui le rend supérieur à mes yeux, car c'était un homme d'esprit.
....

À LA MÊME.

Croisset, juillet 1852. Nuit de samedi, 1 heure.

J'ai été d'abord deux jours sans rien faire, fort ennuyé, fort désœuvré, très endormi; puis j'ai remonté mon horloge à tour de bras, et ma vie maintenant a repris le tic tac de son balancier; j'ai rempoigné cet éternel grec dont je viendrai à bout dans quelques mois, car je me le suis juré. Et mon roman qui sera fini Dieu sait quand! Il n'y a rien d'effrayant et de consolant à la fois comme une œuvre longue devant soi, on a tant de blocs à remuer et de si bonnes heures à passer! Pour le moment je suis dans les *rêves de jeune fille* jusqu'au cou. Je suis presque fâché que tu m'aies conseillé de lire les mémoires de Me Lafarge, car je vais probablement suivre ton avis, et j'ai peur d'être entraîné plus loin que je ne veux. Toute la valeur de mon livre, s'il y en a une, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abîme du lyrisme et du vulgaire (que je veux fondre dans une analyse narrative). Quand je pense à ce que cela peut être, j'en ai des éblouissements, mais lorsque je songe ensuite que tant de beauté m'est confiée à moi, j'ai des coliques d'épouvante

à fuir me cacher n'importe où. Je travaille comme un mulet depuis quinze longues années. J'ai vécu toute ma vie dans cet entêtement de maniaque, à l'exclusion de mes autres passions que j'enfermais dans des cages, et que j'allais voir quelquefois seulement pour me distraire. Oh! si je fais jamais une belle œuvre, je l'aurai bien gagnée. Plût à Dieu que le mot impie de Buffon fût vrai! je serais sûr d'être un des premiers.

Tu as fait vis-à-vis de Bouilhet quelque chose qui m'a été au cœur. C'était bien bon (et bien habile!); ç'aura été son premier succès à ce pauvre Bouilhet, il se rappellera cette soirée toute sa vie; ma muse intérieure t'en bénit, et envoie à ton âme son plus tendre baiser. Non, je ne t'oublierai pas, quoi qu'il advienne, et je reviendrai à ton affection à travers toutes les autres; tu seras un carrefour, un point d'intersection de plusieurs entrecroisements (je tombe dans le Sainte-Beuve : sautons). Et d'ailleurs est-ce qu'on oublie quelque chose, est-ce que rien se passe, est-ce qu'on peut se détacher de quoi que ce soit? Les natures les plus légères elles-mêmes, si elles pouvaient réfléchir un moment, seraient étonnées de tout ce qu'elles ont conservé de leur passé; il y a des constructions souterraines à tout, ce n'est qu'une question de surface et de profondeur. Sondez et vous trouverez. Pourquoi a-t-on cette manie de nier, de conspuer son passé, de songer d'hier et de vouloir toujours que la religion nouvelle efface les anciennes? Quant à moi, je jure devant toi que j'aime, que j'aime encore tout ce que j'ai aimé, et que quand j'en aimerais une autre, je t'aimerai toujours. Le cœur dans ses affections comme l'hu-

manité dans ses idées s'étend sans cesse en cercles plus élargis. De même que je regardais, il y a quelques jours, mes petits livres d'enfant, dont je me rappelais nettement toutes les images, quand je regarde mes années disparues, j'y retrouve tout, je n'ai rien arraché, rien perdu; on m'a quitté, je n'ai rien délaissé; successivement j'ai eu des amitiés vivaces qui se sont dénouées les unes après les autres; ils ne se souviennent plus de moi, je me souviens toujours : c'est la complexion de mon esprit, dont l'écorce est dure. J'ai les nerfs enthousiastes avec le cœur lent, mais peu à peu la vibration descend et elle reste au fond.

Adieu, je vais me coucher; à demain. O! Dieu des songes, fais-moi rêver ma Dulcinée! As-tu remarqué quelquefois le peu d'empire de la volonté sur les rêves, comme il est libre l'esprit dans le sommeil et où il va?

À LA MÊME.

Croisset, jeudi, 4 heures du soir.

Je t'écris avec grand'peine, car j'ai depuis hier un rhumatisme qui ne va qu'en empirant d'heure en heure; ce sont les pluies de la Grèce, les neiges du Parnasse et toute l'eau qui m'a ruisselé sur le corps dans le sacré vallon qui se font ainsi souvenir d'elles. Je souffre énormément et suis pas mal irrité.

Le travail remarche un peu, me voilà à la fin revenu du dérangement que m'a causé mon petit voyage à Paris. Ma vie est si plate qu'un grain de sable la trouble, il faut que je sois dans une immo-

bilité complète d'existence pour pouvoir écrire. Je pense mieux couché sur le dos et les yeux fermés. Le moindre bruit se répète en moi avec des échos prolongés qui sont longtemps avant de mourir, et plus je vais, plus cette infirmité se développe; quelque chose de plus en plus s'épaissit en moi qui a peine à couler. Quand mon roman sera fini, je t'apporterai mon manuscrit complet par curiosité, tu verras par quelle mécanique compliquée j'arrive à faire une phrase.

L'histoire de M. *** m'a réjoui profondément (l'infortuné n'en sait rien encore, il est à Cany au sein de ses lares, voilà fort longtemps que je ne l'ai vu, je le régalerai de la chose dimanche). Tu me dis que si tu étais homme, tu serais indigné de voir une femme te préférer une médiocrité. O femme! ô femme poète! que tu sais peu le cœur des mâles! à dix-huit ans on a déjà éprouvé en cette matière tant de renfoncements que l'on y est devenu insensible. On traite les femmes comme nous traitons le public, avec beaucoup de déférence extérieure et un souverain mépris en dedans. L'amour humilié se fait orgueil libertin. Je crois que le succès auprès des femmes est généralement une marque de médiocrité, et c'est celui-là pourtant que nous envions tous et qui couronne les autres; mais on n'en veut pas convenir, et comme on considère très au-dessous de soi les objets de leur préférence, on arrive à cette conviction qu'elles sont stupides, ce qui n'est pas; nous jugeons à notre point de vue, elles au leur; la beauté n'est pas pour la femme ce qu'elle est pour l'homme; on ne s'entendra jamais là-dessus, ni sur l'esprit ni sur le sentiment, etc.

Je me suis trouvé une fois avec plusieurs drôles (assez vieux) dans un lieu infâme; tous certes étaient plus laids que moi, et celui à qui ces dames firent meilleure mine était franchement vilain (explique-moi ça, ô Aristote!), et il n'est pas question ici de dons de l'âme, poésie de langage ou force d'idées, mais du corps, de ce qui est appréciable à l'œil. Interroge n'importe quel ex-bel homme, et demande-lui s'il a jamais trouvé des femmes qui se soient extasiées sur les lignes de son bras ou les muscles de sa poitrine. Quel abîme que tout cela, et qu'importe le vase, c'est l'ivresse qui est belle (il y a là-dessus un beau vers dans *Melaenis*), l'important c'est de l'avoir.

La contemplation de certains bonheurs dégoûte du bonheur : quel orgueil! C'est quand on est jeune surtout que la vue des félicités vulgaires vous donne la nausée de la vie, on aime mieux crever de faim que de se gorger de pain noir. Il y a bien des vertus qui n'ont pas d'autre origine...

À LA MÊME.

Croisset, août 1852. Samedi soir.

Ah! je suis bien content, ça été un bon réveil, et aujourd'hui que j'ai fini mon ouvrage et qu'il est bonne heure encore, je m'en vais, selon ton désir, bavarder avec toi le plus longtemps possible. Mais d'abord que je commence à t'embrasser fort et sur le cœur, en joie de ton prix. Comme je suis heureux qu'il te soit survenu un événement agréa-

ble! Le Philosophe s'esquivant au moment où l'on va lire ton nom est un *comique de haut goût.*

Si je n'ai pas répondu plus tôt à ta lettre dolente et découragée, c'est que j'ai été dans un grand accès de travail. Avant-hier, je me suis couché à 5 heures du matin et hier à 3 heures; depuis lundi dernier j'ai laissé de côté toute autre chose, et j'ai exclusivement toute la semaine pioché ma *Bovary*, ennuyé de ne pas avancer. Je suis maintenant arrivé à mon bal que je commence lundi; j'espère que ça ira mieux. J'ai fait depuis que tu m'as vu 25 pages nettes (25 pages en six semaines), elles ont été dures à rouler, je les lirai ce soir à Bouilhet. Quant à moi, je les ai tellement travaillées, changées, maniées, que pour le moment je n'y vois que du feu, je crois pourtant qu'elles se tiennent debout. Tu me parles de tes découragements : si tu pouvais voir les miens! Je ne sais pas comment quelquefois les bras ne me tombent pas de fatigue et ma tête ne s'en va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure, et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et perverti comme un ascète; le cilice me gratte le ventre. Quelquefois quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand, après avoir griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui.

Je me hais et je m'accuse de cette démence d'orgueil qui me fait palpiter après la chimère. Un quart d'heure après, tout est changé, le cœur me

bat de joie. Mercredi dernier, *j'ai été obligé* de me lever pour aller chercher mon mouchoir de poche ; les larmes me coulaient sur la figure. Je m'étais attendri moi-même en écrivant, je jouissais délicieusement, et de l'émotion de mon idée, et de la phrase qui la rendait, et de la satisfaction de l'avoir trouvée ; du moins je crois qu'il y avait de tout cela dans cette émotion, où les nerfs après tout avaient plus de place que le reste ; il y en a dans cet ordre de plus élevées, ce sont celles où l'élément sensible n'est pour rien, elles dépassent alors la vertu en beauté morale, tant elles sont indépendantes de personnalité, de toute relation humaine. J'ai entrevu quelquefois (dans mes grands jours de soleil), à la lueur d'un enthousiasme qui faisait frissonner ma peau du talon à la racine des cheveux, un état de l'âme ainsi supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même inutile. Si tout ce qui nous entoure, au lieu de former de sa nature une conjuration permanente pour vous asphyxier dans les bourbiers, vous entretenait au contraire dans un régime sain, qui sait alors s'il n'y aurait pas moyen de retrouver pour l'esthétique ce que le stoïcisme avait inventé pour la morale ? L'art grec n'était pas un art, c'était la constitution radicale de tout un peuple, de toute une race, du pays même. Les montagnes y avaient des lignes tout autres et étaient de marbre pour les sculpteurs, etc.

Le temps est passé du beau. L'humanité, quitte à y revenir, n'en a que faire pour le quart d'heure. Plus il ira, plus l'art sera scientifique, de même que la science deviendra artistique ; tous deux se rejoindront au sommet après s'être séparés à la

base. Aucune pensée humaine ne peut prévoir maintenant à quels brillants soleils psychiques écloront les œuvres de l'avenir. En attendant nous sommes dans un corridor plein d'ombres, nous tâtonnons dans les ténèbres. Nous manquons de levier; la terre nous glisse sous les pieds, le point d'appui nous fait défaut à tous, littérateurs et écrivailleurs que nous sommes. A quoi ça sert-il? A quel besoin répond ce bavardage? De la foule à nous, aucun lien : tant pis pour la foule, tant pis pour nous surtout. Mais comme chaque chose a sa raison, et que la fantaisie d'un individu me paraît tout aussi légitime que l'appétit d'un million d'hommes et qu'elle peut tenir autant de place dans le monde, il faut, abstraction faite des choses et indépendamment de l'humanité qui nous renie, vivre pour sa vocation, monter dans sa tour d'ivoire, et là, comme une bayadère dans ses parfums, rester seuls dans nos rêves. J'ai parfois de grands ennuis, de grands vides, des doutes qui me ricanent à la figure au milieu de mes satisfactions les plus naïves : eh bien! je n'échangerais tout cela pour rien, parce qu'il me semble en ma conscience que j'accomplis mon devoir, que j'obéis à une fatalité supérieure, que je fais le bien, que je suis dans le juste.

Causons un peu de *Graziella;* c'est un ouvrage médiocre, quoique la meilleure chose que Lamartine ait faite en prose. Il y a de jolis détails, le vieux pêcheur couché sur le dos avec les hirondelles qui rasent ses tempes, Graziella attachant son amulette au lit, travaillant au corail, deux ou trois belles comparaisons de la nature, telles qu'un éclair par intervalles qui ressemble à un clignement d'œil,

voilà à peu près tout. Et d'abord pour parler clair, la b...-t-il ou ne la b...-t-il pas? Ce ne sont pas des êtres humains, mais des mannequins. Que c'est beau ces histoires d'amour, où la chose principale est tellement entourée de mystère que l'on ne sait à quoi s'en tenir, l'union sexuelle étant reléguée systématiquement dans l'ombre comme boire, manger, etc Le parti pris m'agace. Voilà un gaillard qui vit continuellement avec une femme qui l'aime et qu'il aime, et jamais un désir. Pas un nuage impur ne vient obscurcir ce lac bleuâtre. O hypocrite! s'il avait raconté l'histoire vraie, que c'eût été plus beau! Mais la vérité demande des mâles plus velus que M. de Lamartine; il est plus facile en effet de dessiner un ange qu'une femme: les ailes cachent la bosse. Autre chose : c'est dans un désespoir qu'il visite Pompéi, le Vésuve, ce qui était une manière bien intelligente de s'instruire par parenthèse, et là pas un mot d'émotion; tandis que nous avons passé en commençant par Saint-Pierre de Rome, œuvre glaciale et déclamatoire, mais *qu'il faut admirer.* C'est dans l'ordre, c'est une idée reçue. Rien dans ce livre ne vous prend aux entrailles; il aurait eu moyen de faire pleurer avec Cecco, le cousin dédaigné; mais non, et à la fin aucun arrachement; par exemple l'exaltation intentionnelle de la simplicité (des classes pauvres, etc.) au détriment du brillant des classes aisées, l'ennui des grandes villes.

Mais c'est que Naples n'est pas ennuyeux du tout, il y a de charmantes femelles et pas cher, le sieur Lamartine tout le premier en profitait, et celles-là sont aussi poétiques dans la rue de Tolède que sur la Marghellina. Mais non, il faut faire du

convenu, du faux. Il faut que les dames vous *lisent. O mensonge! que tu es bête!*

Il y aurait eu moyen de faire un beau livre avec cette histoire en nous montrant ce qui s'est sans doute passé. Un jeune homme à Naples, par hasard, au milieu de ses autres distractions, couchant avec la fille d'un pêcheur et l'envoyant promener ensuite, laquelle ne meurt pas, mais se console, ce qui est plus ordinaire et plus amer. (La fin de Candide est pour moi la preuve criante d'un génie de premier ordre. La griffe du lion est marquée dans cette conclusion tranquille, bête comme la vie.) Cela eût exigé une indépendance de personnalité que Lamartine n'a pas, ce coup d'œil de la vie, cette vue du vrai qui est le seul moyen d'arriver à de grands effets d'émotion. A propos d'émotion, un dernier mot : avant la pièce de vers finale il a le soin de nous dire qu'il l'a écrite tout d'une *seule baleine* et *en pleurant*. Quel joli procédé poétique! Oui, je le répète, il y avait là de quoi faire un beau livre pourtant.

Je suis bien de l'avis du Philosophe relativement aux vers de Gautier; ils sont très faibles, et l'ignorance des gens de lettres est monstrueuse. *Melaenis* a paru une œuvre érudite, il n'y a pas un bachelier qui ne devrait savoir tout cela! mais est-ce qu'on lit, est-ce qu'on a le temps? Qu'est-ce que ça leur fait? On patauge à tort et à travers. On n'est loué que par ses amis, on perd la tête, on s'enfonce dans une obésité de l'esprit que l'on prend pour de la santé! C'était pourtant un homme né que ce bon Gautier et fait pour être un artiste. Mais le journalisme, le courant commun, la misère (non, ne calomnions pas ce lait des

forts), le putinage d'esprit plutôt, car c'est cela, qui l'a abaissé souvent au niveau de ses confrères. Ah! que je serais content si une plume grave comme celle du Philosophe qui est un homme sévère (de style) leur donnait un jour une bonne fessée à tous ces charmants messieurs!

Je reviens à *Graziella*. Il y a un paragraphe d'une grande page tout en infinitif « se lever maintenant ». L'homme qui adopte de pareilles tournures a l'oreille fausse, ce n'est pas un écrivain. Jamais de ces vieilles phrases à muscles savants, cambrés, et dont le talon sonne. J'en conçois pourtant un, moi, un style, un style qui serait beau, que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans ou dans dix siècles et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences, et avec des ondulations, des renflements de violoncelle, des aigrettes de feu. Un style qui nous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet, et où notre pensée enfin voyagerait sur des surfaces lisses comme lorsqu'on file dans un canot avec bon vent arrière. La prose est née d'hier, voilà ce qu'il faut se dire. Le vers est la forme par excellence des littératures anciennes. Toutes les combinaisons prosodiques ont été faites, mais celles de la prose tant s'en faut...

Tu me dis que je t'ai envoyé des réflexions curieuses sur les femmes, et qu'elles sont peu libres d'elles (les femmes). Cela est vrai; on leur apprend tant à mentir, on leur conte tant de mensonges! *Personne ne se trouve jamais à même de leur dire la vérité*, et quand on a le malheur d'être sincère, elles s'exaspèrent contre cette étrangeté! Ce que je leur reproche surtout, c'est leur besoin de

poétisation. Un homme aimera sa lingère et il saura qu'elle est bête qu'il n'en jouira pas moins; mais si une femme aime un goujat, c'est un génie méconnu, une âme d'élite, etc., si bien que, par cette disposition naturelle à loucher, elles ne voient pas le vrai quand il se rencontre, ni la beauté là où elle se trouve. Cette infériorité (qui est au point de vue de l'amour en soi une supériorité) est la cause des déceptions dont elles se plaignent tant! Demander des oranges aux pommiers leur est une maladie commune.

Maximes détachées : Elles ne sont pas franches avec elles-mêmes, elles ne s'avouent pas leurs sens, elles prennent leur cul pour leur cœur, elles croient que la lune est faite pour éclairer leur boudoir.

Le cynisme, qui est l'ironie du vice, leur manque, ou quand elles l'ont, c'est une affectation.

La courtisane est un mythe. Jamais une femme n'a inventé une débauche.

Leur cœur est un piano où l'homme, artiste égoïste, se complaît à jouer des airs qui le font briller et toutes les touches parlent. Vis-à-vis de l'amour en effet, les femmes n'ont pas d'arrière-boutique, elles ne gardent rien à part pour elles comme nous autres, qui, dans toutes nos générosités de sentiment, réservons néanmoins toujours *in petto* un petit magot pour notre usage exclusif...

Mes voyages à Paris, qui n'ont plus que toi pour attrait, sont dans ma vie comme des oasis où je vais boire. En ma pensée ils chatoient dans le lointain baignés d'une lumière joyeuse. Si je ne

les renouvelle pas plus souvent, c'est par sagesse et qu'ils me dérangent trop. Mais prends patience, tu m'auras plus tard plus longuement.

À LA MÊME.

Croisset, lundi soir, minuit. Août 1852.

J'en aurais encore pour quinze grandes journées de travail à revoir toute ma première partie, j'y découvre de monstrueuses négligences, mais je t'ai promis pour la semaine prochaine de venir, je ne manquerai pas à ma promesse. Ce ne sera pas lundi mais mercredi, je resterai une huitaine. Nous devons aller à Trouville (où ma mère a besoin) vers le 15. Si je ne reviens pas exprès pour ton prix, chose que je ne puis te promettre, je viendrai te faire une petite visite dans les premiers jours de septembre, quand je ne serai pas encore en train et que le scénario de ma seconde partie sera bien retravaillé. Voilà sept à huit jours que je suis à ces corrections, j'en ai les nerfs fort agacés, je me dépêche et il faudrait faire cela lentement; découvrir à toutes les phrases des mots à changer, des consonances à relever, etc., est un travail aride, long et très humiliant au fond. C'est là que les bonnes petites mortifications intérieures vous arrivent; j'ai lu mes vingt dernières pages hier à Bouilhet qui en a été content, pourtant dimanche prochain je lui relis tout. Je ne t'apporterai rien; avec toi j'ai de la coquetterie, et je ne te montrerai pas une ligne avant que j'aie complètement fini, quelque envie que j'aie de faire le contraire, mais c'est

plus raisonnable, tu n'en jugeras que mieux et n'en auras que plus de plaisir si c'est bon; encore une longue année!

Les vers du *Pays*[1] sont parus, un journal de Rouen les a reproduits le lendemain. De tes deux pièces de vers, il n'y a vraiment de *bon* que le milieu de la *Place-Royale;* la fin est bien molle, pourquoi donc ne donnes-tu pas plus de cours à ton talent pittoresque? Tu es plus pittoresque et dramatique que sentimentale, retiens cela, ne crois pas que la plume ait les mêmes instincts que le cœur. Ce n'est pas le vers de sentiment que tu réussis, mais le vers *violent* ou imagé, comme toutes les natures méridionales. Va donc dans cette voie franchement; il y a dans cette pièce de la *Place-Royale* de charmantes choses, comme rareté et compréhension plastique et qui sont à toi, au moins qui sont neuves. Dans quatorze à seize mois, quand j'aurai un logement à Paris, je te rendrai la vie dure, va, et je te traiterai virilement comme tu le mérites. Oui c'est une étrange chose que la plume d'un côté et l'individu de l'autre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux l'antiquité que moi, qui l'ait plus rêvée et fait tout ce qu'il a pu pour la connaître et je suis pourtant un des hommes (dans mes livres) les moins antiques qu'il y ait; à me voir d'aspect, on croirait que je dois faire de l'épique, du drame, de la brutalité de faits et je ne me plais au contraire que dans les sujets d'analyse, d'anatomie. Au fond, je suis l'homme des brouillards, et c'est à force de patience et d'étude que me suis débarrassé de toute la graisse blan-

[1] 21 août 1852.

châtre qui noyait mes muscles. Les livres que j'ambitionne le plus de faire sont justement ceux pour lesquels j'ai le moins de moyens. *Bovary* en ce sens aura été un tour de force inouï et dont moi seul jamais aurai conscience : sujet, personnage, effet, etc., tout est hors de moi; cela devra me faire faire un grand pas par la suite; je suis en écrivant ce livre comme un homme qui jouerait du piano avec des balles de plomb sur chaque phalange. Mais quand je saurai bien mon doigté, s'il me tombe sous la main un air de mon goût et que je puisse jouer les bras retroussés, ce sera peut-être bon. Je crois, du reste, qu'en cela je suis dans la ligne; ce que vous faites n'est pas pour vous, mais pour les autres; l'art n'a rien à démêler avec l'artiste, tant pis s'il n'aime pas le rouge, le vert ou le jaune, toutes les couleurs sont belles, il s'agit de les peindre. Lis-tu l'*Âne d'or,* tâche donc de le lire avant que je n'arrive, que nous en causions un peu. Je t'apporterai Cyrano, voilà un fantaisiste, ce gaillard-là, et un vrai encore ! ce qui n'est pas commun.

Cette lettre se termine par une allusion à un livre de Th. Gautier que nous ne pouvons reproduire.

À LA MÊME.

Samedi, 5 heures.

Ta lettre de ce matin m'attriste, pauvre chère femme, comme je t'aime ! pourquoi t'es-tu blessée d'une phrase qui était au contraire l'expression du plus solide amour qu'un être humain puisse porter

à un autre ? ô femme ! femme, sois-le donc moins..... Hume bien l'air des bois cette semaine, et regarde les feuilles pour elles-mêmes ; pour comprendre la nature il faut être calme comme elle.

Ne nous lamentons sur rien ; se plaindre de tout ce qui nous afflige ou nous irrite, c'est se plaindre de la constitution même de l'existence. Nous sommes faits pour la peindre, nous autres, et rien de plus. Soyons religieux ; moi, tout ce qui m'arrive de fâcheux, en grand ou en petit, fait que je me resserre de plus en plus à mon éternel souci. Je m'y cramponne à deux mains et je ferme les deux yeux ; à force d'appeler la Grâce, elle vient. Dieu a pitié des simples et le soleil brille toujours pour les cœurs vigoureux qui se placent au-dessus des montagnes. Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique (si les deux mots peuvent aller ensemble) et je voudrais qu'il fût plus fort. Quand aucun encouragement ne vous vient des autres, quand le monde extérieur vous dégoûte, vous alanguit, vous corrompt, vous abrutit, les gens *honnêtes* et *délicats* sont forcés de chercher en eux-mêmes quelque part un lieu plus propre pour y vivre. Si la société continue comme elle va, nous reverrons, je crois, des mystiques comme il y en a eu à toutes les époques sombres. Ne pouvant s'épancher, l'âme se concentrera, le temps n'est pas loin où vont revenir les langueurs universelles, les croyances à la fin du monde, l'attente d'un Messie. Mais la base théologique manquant, où sera maintenant le point d'appui de cet enthousiasme qui s'ignore ? les uns chercheront dans la chair, d'autres dans les vieilles reli-

gions, d'autres dans l'art et l'humanité, comme la tribu juive dans le désert va adorer toutes sortes d'idoles. Nous sommes, nous autres, venus un peu trop tôt; dans vingt-cinq ans le point d'intersection sera superbe aux mains d'un maître, alors la prose surtout (forme plus jeune) pourra jouer une symphonie humanitaire formidable; des livres comme le *Satyricon* et *l'Âne d'or* peuvent revenir, et ayant en débordements psychiques tout ce que ceux-là ont eu de débordements sensuels.

Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir avec leur éternelle prédication matérialiste, ils ont nié la *douleur,* ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne; le sang du Christ qui se remue en nous, rien ne l'extirpera, rien ne le tarira, il ne s'agit pas de le dessécher, mais de lui faire des ruisseaux. Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie venait à périr (ce qui serait la conséquence de leur hypothèse), nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins perchent sur les arbres. L'âme dort maintenant, ivre de paroles entendues, mais elle aura un réveil frénétique où elle se livrera à des joies d'affranchi, car elle n'aura plus autour d'elle rien pour la gêner, ni gouvernement, ni religion, pas une formule quelconque; les républicains de toute nuance me paraissent les pédagogues les plus sauvages du monde, eux qui rêvent organisation des législations, une société comme un couvent. Je crois, au contraire, que les règles s'en vont, que les barrières se renversent, que la terre se nivelle. Cette grande confusion annoncera peut-être la liberté. L'art qui devance toujours a du moins suivi cette marche, quelle est la poétique

qui soit debout maintenant? la plastique même devient de plus en plus presque impossible, avec nos langues circonscrites et précises et nos idées vagues, mêlées, insaisissables; tout ce que nous pouvons faire, c'est donc, à force d'habileté, de serrer plus raide ces cordes de la guitare tant de fois raclées et d'être surtout des virtuoses, puisque la naïveté à notre époque est une chimère. Avec cela le pittoresque s'en va presque du monde, la poésie ne mourra pas cependant, mais quelle sera celle des choses de l'avenir? je ne la vois guère, qui sait? la beauté deviendra peut-être un sentiment inutile à l'humanité et l'art sera quelque chose qui tiendra le milieu entre l'algèbre et la musique.

Puisque je ne peux pas voir demain, j'aurais voulu voir hier. Que ne vivais-je au moins sous Louis XIV avec une grande perruque, des bas bien tirés et la société de M. Descartes! que ne ne vivais-je du temps de Ronsard, que ne vivais-je du temps de Néron! comme j'aurais causé avec les rhéteurs grecs! comme j'aurais voyagé dans les grands chariots sur les voies romaines et couché le soir dans les hôtelleries, avec les prêtres de Cybèle vagabondant! que n'ai-je vécu surtout au temps de Périclès pour souper avec Aspasie couronnée de violettes et chantant des vers entre des murs de marbre blanc! Ah! c'est fini tout cela, ce rêve-là ne reviendra plus. J'ai vécu partout par-là, moi, sans doute de quelque existence antérieure. Je suis sûr d'avoir été, sous l'empire romain, directeur de quelque troupe de comédiens ambulants, un de ces drôles qui allaient en Sicile acheter des femmes pour en faire des comédiennes et qui

étaient tout ensemble professeur, proxénète et artiste ; ce sont de belles balles dans les comédies de Plaute que ces gredins-là et en les lisant il me revient comme des souvenirs. As-tu éprouvé cela quelquefois, le frisson historique?

Adieu, je t'embrasse, tout à toi.

Les premières lignes de cette lettre sont relatives à la famille de Flaubert.

À LA MÊME.

Croisset, lundi soir, minuit.

. . . .

Comme tu m'écris, pauvre chère amie, des lettres tristes depuis quelque temps, je ne suis pas de mon côté fort facétieux, l'intérieur et l'extérieur, tout va assez sombrement : la *Bovary* marche à pas de tortue, j'en suis désespéré par moments ; d'ici à une soixantaine de pages, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois, j'ai peur que ça continue ainsi. Quelle lourde machine à construire qu'un livre, et compliquée surtout. Ce que j'écris présentement risque d'être du Paul de Kock si je n'y mets une forme profondément littéraire ; mais comment faire du dialogue trivial qui soit bien écrit? il le faut pourtant, il le faut. Puis quand je vais être quitte de cette scène d'auberge, je vais tomber dans un amour platonique déjà ressassé par tout le monde, et si j'ôte de la trivialité, j'ôterai de l'ampleur. Dans un bouquin comme celui-là, une déviation d'une ligne peut complètement m'écarter du but, me le faire rater tout à fait; au point où j'en suis, la phrase la plus simple a pour

le reste une portée infinie, de là tout le temps que j'y mets, les réflexions, les dégoûts, la lenteur.

Quels sont ces récits? C'est bien difficile en vers une narration. Le drame est arrêté, tant mieux, j'ai connu un temps où tu en aurais fait déjà deux actes; réfléchis, réfléchis avant d'écrire, *tout dépend de la conception,* cet axiome du grand Gœthe est le plus simple et le plus merveilleux résumé de précepte de toutes les œuvres d'art possibles.

Il ne t'a manqué que la patience jusqu'à présent; je ne crois pas que ce soit le génie, la patience, mais c'en est le signe quelquefois et ça en tient lieu. Ce vieux croûton de Boileau vivra autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait. Dégage-toi de plus en plus, en écrivant, de ce qui n'est pas de l'art pur. Aie en vue le modèle, toujours et rien autre chose; tu en sais assez pour pouvoir aller loin, c'est moi qui te le dis, aie foi, aie foi. Je veux (et j'y arriverai) te voir t'enthousiasmer d'une coupe, d'une période, d'un rejet, de la forme en elle-même enfin! abstraction faite du sujet pour le cœur, pour les passions; l'art est une représentation, nous ne devons penser qu'à représenter; il faut que l'esprit de l'artiste soit comme la mer, assez vaste pour qu'on n'en voie pas les bords, assez pur pour que les étoiles du ciel s'y mirent jusqu'au fond.

Il me semble qu'il y a dix ans que je ne t'ai vue, je voudrais te presser sur moi dans mes défaillances, mais après? non! non! les jours de fête, je le sais, ont de trop tristes lendemains; la mélancolie elle-même n'est qu'un souvenir qui s'ignore; nous nous retrouverons dans un an mûris et *granitisés;* ne te plains pas de la solitude, cette plainte

est une flatterie envers le monde (si tu reconnais que tu as besoin de lui pour vivre, c'est te mettre au-dessous de lui). J'ajoute ici, s'il te faut les autres, c'est que tu leur ressembles. Qu'il n'en soit rien. Quant à moi la solitude ne me pèse que quand on m'y dérange, ou quand mon travail baisse.....

À LA MÊME.

Croisset, samedi soir, minuit.

Le sonnet sera excellent avec deux ou trois petites corrections.

Quel odorant bien-être!
Son chant me berce et me pénètre, etc.

Du reste l'inspiration est bonne.

....

Cette rectitude du cœur dont tu parles n'est que la même justesse d'esprit que je porte, je crois, dans les questions d'art. Je n'adopte pas, quant à moi, toutes ces distinctions de cœur, d'esprit, de forme, de fond, d'âme ou de corps : tout est lié dans l'homme. Il fut un temps où tu me regardais comme un égoïste jaloux qui se plaisait dans la rumination perpétuelle de sa propre personnalité. C'est là ce que croient ceux qui voient la surface; il en est de même de cet orgueil qui révolte tant les autres et que paient pourtant de si grandes misères. Personne plus que moi n'a au contraire aspiré les autres. J'ai été humer des fumiers inconnus, j'ai eu compassion de bien des choses où ne s'attendrissaient pas les gens sensibles. Si la

Bovary vaut quelque chose, ce livre ne manquera pas de cœur. L'ironie pourtant me semble dominer la vie. D'où vient que quand je pleurais j'ai été souvent me regarder dans la glace pour me voir. Cette disposition à planer sur soi-même est peut-être la source de toute vertu. Elle vous enlève à la personnalité, loin de vous y retenir. Le comique arrivé à l'extrême, le comique qui ne vous fait pas rire, le cynisme dans la blague, est pour moi tout ce qui me fait le plus envie comme écrivain. Les deux éléments sont là. *Le Malade imaginaire* descend plus loin dans les mondes intérieurs que tous les Agamemnons. Le « n'y aurait-il pas du danger à parler de toutes ces maladies »? vaut le « Qu'il mourût »! Mais que l'on fasse jamais comprendre cela aux pédants! C'est une chose drôle du reste comme je sens bien le comique en tant qu'homme et comme ma plume s'y refuse! J'y converge de plus en plus à mesure que je deviens moins gai, car c'est là la dernière des tristesses.

J'ai des idées de théâtre depuis quelque temps et l'esquisse incertaine d'un grand roman métaphysique, fantastique et gueulard qui m'est tombé dans la tête il y a une quinzaine de jours. Si je m'y mets dans cinq ou six ans, que se passera-t-il depuis cette minute où je t'écris jusqu'à celle où l'encre se séchera sur la dernière rature? du train dont je vais, je n'aurai fini la *Bovary* que dans un an. Peu m'importe six mois de plus ou de moins! mais la vie est courte. Ce qui m'écrase parfois, c'est quand je pense à tout ce que je voudrais faire avant de crever, qu'il y a déjà quinze ans que je travaille sans relâche d'une façon âpre et continue,

et que je n'aurai jamais le temps de me donner à moi-même l'idée de ce que je voulais faire.

J'ai lu dernièrement tout l'*Enfer* de Dante (en français); cela a de grandes allures, mais que c'est loin des poètes universels qui n'ont pas chanté eux leur haine de village, de caste ou de famille! Pas de plan! Que de répétitions! Un souffle immense par moments, mais Dante est, je crois, comme beaucoup de belles choses consacrees, Saint-Pierre de Rome, par exemple, qui ne lui ressemble guère, par parenthèse. On n'ose pas dire que ça vous embête. Cette œuvre a été faite pour un temps et non pour tous les temps, elle en porte le cachet; tant pis pour nous qui l'entendons moins; tant pis pour elle qui ne se fait pas comprendre!

Je viens de lire quatre volumes des *Mémoires d'outre-tombe,* cela dépasse sa réputation; personne n'a été impartial pour Chateaubriand, tous les partis lui en ont voulu; il y aurait une belle critique à faire sur ses œuvres. Quel homme c'eût été, sans sa poétique! comme elle l'a rétréci; que de mensonges, de petitesses! Dans Gœthe il ne voit que *Wertber,* qui n'est qu'une des mansardes de cet immense génie. Chateaubriand est comme Voltaire, ils ont fait (artistiquement) tout ce qu'ils ont pu pour gâter les plus admirables facultés que le bon Dieu leur avait données. Sans Racine, Voltaire eût été un grand poète, et sans Fénelon, qu'eût été l'homme qui a fait *Velléda* et *René!* Napoléon était comme eux : sans Louis XIV, sans ce fantôme de monarchie qui l'obsédait, nous n'aurions pas eu le galvanisme d'une société déjà cadavre. Ce qui fait les figures de l'antiquité si belles, c'est qu'elles étaient originales : tout est là, tirer de

soi. Maintenant par combien d'études il faut passer pour se dégager des livres et qu'il en faut lire! il faut boire des océans et les repisser.

Puisque tu admires tant la belle périphrase du père de Pongerville, «le tapis qu'à grands frais Babylone a tissé», je pourrai t'apporter un acte d'une tragédie que nous avions commencée il y a cinq ans, Bouilhet et moi, sur la découverte de la vaccine, où tout est de ce calibre et mieux. J'avais à cette époque beaucoup étudié le théâtre de Voltaire que j'avais analysé scène par scène d'un bout à l'autre. Nous faisions des scénarios, nous lisions quelquefois, pour nous faire rire, des tragédies de Marmontel et ç'a été une excellente étude. Il faut lire le mauvais et le sublime, pas de médiocre. Je t'assure que comme style les gens que je déteste le plus m'ont peut-être plus servi que les autres. Que dis-tu de ceci pour dire un bonnet grec :

> .... Pour sa tête si chère
> Le commode ornement dont la Grèce est la mère,

et pour dire noblement qu'une femme gravée de la petite vérole ressemble à une écumoire :

> D'une vierge par lui (le fléau), j'ai vu le doux visage
> Horrible désormais nous présenter l'image
> De ce meuble vulgaire, en mille endroits percé,
> Dont se sert la matrone en son zèle empressé,
> Lorsqu'aux bords onctueux de l'argile écumante
> Frémit le suc des chairs en sa mousse bouillante.

Voilà de la poésie, ou je ne m'y connais pas, et dans les règles encore.

La lettre de madame Hugo est très gentille. Je te la renvoie, elle m'a causé une impression très profonde et à Bouilhet aussi. Nous connaissons ici un jeune homme qui nourrit pour elle un

amour mystique depuis l'exposition de son portrait par L. Boulanger, il y a une douzaine d'années au moins. Se doute-t-elle de cela, cette femme qui vit à Paris, qu'il n'a jamais vue? Chaque chose est un infini, le plus petit caillou arrête la pensée tout comme l'idée de Dieu. Entre deux cœurs qui battent l'un sur l'autre il y a des abîmes, le néant est entre eux, toute la vie et le reste. L'âme a beau faire, elle ne brise pas sa solitude, elle marche avec elle, on se sent fourmi dans un désert et perdu — perdu. — A propos de quoi donc tout cela? Ah! à propos du portrait de madame Hugo; c'est bien drôle n'est-ce pas? J'ai été une fois chez elle, en 1845, en revenant de Besançon, où la marraine d'Hugo m'avait fait voir la chambre où il est né. Cette vieille dame m'avait chargé d'aller porter de ses nouvelles à la famille. Madame m'a reçu médiocrement; le grand Hippolyte Lucas est arrivé, et je me suis retiré au bout de six minutes que j'étais assis.

Bouilhet va se mettre à son drame[1]; au mois d'octobre, il ira habiter Paris. Lui parti, je serai seul; là commencera ma vieillesse. Tout ce que je connais de la capitale ne me donne pas envie d'y vivre. Paris m'ennuie, on y bavarde trop pour moi. La tentative de séjour que j'y ferai, les quelques mois que j'y passerai pendant deux ou trois hivers m'en détourneront peut-être pour toujours. Je reviendrai dans mon trou, et j'y mourrai, sans sortir, moi qui me serai tant promené en idée. Ah je voudrais bien aller aux Indes et au Japon! Quand la possibilité m'en viendra, je n'aurai peut-

(1) *Madame de Montarcy.*

être ni argent ni santé. Physiquement d'ailleurs je me recoquille de plus en plus. La vue de ma bûche qui brûle me fait autant de plaisir que la vue d'un paysage. J'ai toujours vécu sans distractions, il m'en faudrait de grandes. Je suis né avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin, je ne bois pas. Je suis joueur et je n'ai jamais touché une carte. La débauche me plaît et je vis comme un moine. Je suis mystique au fond et je ne crois à rien. Mais je t'aime, mon pauvre cœur, et je t'embrasse. Vraiment, si je te voyais tous les jours peut-être t'aimerais-je moins; mais non, c'est pour longtemps encore, tu vis dans l'arrière-boutique de mon cœur et tu sors le dimanche.

A LA MÊME.

Croisset, samedi.

Quoiqu'il soit une heure du matin et que j'aie écrit aujourd'hui pendant douze heures (sauf une pour mon dîner), il faut que je te dise combien je suis content de toi, c'est pour moi un *bonheur* que ta pièce, un bonheur pour moi, comme j'en ai eu un pour toi, lorsque tu as eu ton prix; il ne manque à cette pièce que très peu de chose pour en faire tout bonnement un petit chef-d'œuvre, et il n'y a pas de petits chefs-d'œuvre : rythme, composition, nouveauté, tout y est, c'est bien; je suis curieux de voir demain l'avis du confrère... Voici un vers :

Où les reines buvaient du lait

dont je fais un cas énorme; il y a là plus de vraie poésie que dans toutes les tartines sur Dieu,

l'âme, l'humanité qui bourrent ce qu'on appelle les pièces de résistance. Ça ne saute pas à l'œil comme une pensée à grand effet, mais quelle vérité bien dite, et que c'est profond du *sentiment de la chose.* Il faut ainsi que tout sorte du sujet, idées, comparaisons, métaphores, etc. C'est là la griffe du lion, sois-en sûre, et comme la signature de la nature elle-même, dans les œuvres. Un volume de pièces comme celles-là (une fois ces corrections faites, et qui du reste sont faciles) ne le céderait à quoi que ce fût, voilà mon avis.

Il n'y a qu'aujourd'hui de toute la semaine que j'aie un peu bien travaillé; un paragraphe qui me manquait depuis cinq jours m'est enfin, je crois, arrivé avec sa tournure. Quelle difficulté qu'une narration psychologique, pour ne pas toujours rabâcher la même chose.

Du Camp vient de m'envoyer ses photographies, je viens de lui envoyer un mot pour le remercier. Si la *Revue de Paris* commence à décliner voilà mes prédictions qui commencent à se vérifier. Il sera peut-être complètement coulé que je ne serai pas encore à flot, lui qui devait me prendre à son bord, je lui tendrai peut-être la perche; non, je ne regrette pas d'être resté si tard en arrière. Ma vie, du moins, n'a jamais bronché depuis le temps où j'écrivais, en demandant à ma bonne les lettres qu'il fallait employer pour faire les mots des phrases que j'inventais, jusqu'à ce soir où l'encre sèche sur les ratures de mes pages. J'ai suivi une ligne droite, incessamment prolongée et tirée au cordeau à travers tout. J'ai toujours vu le but se reculer devant moi, d'années en années. De progrès en progrès, que de fois je

suis tombé à plat ventre au moment où il me semblait le toucher. Je sens pourtant que je ne dois pas mourir sans avoir fait rugir quelque part un style comme je l'entends dans ma tête, et qui pourra bien dominer la voix des perroquets et des cigales. Si jamais ce jour que tu attends, où l'approbation de la foule viendra derrière la tienne, arrive, les trois quarts et demi du plaisir que j'en aurai seront à cause de toi, pauvre chère femme, qui m'as tant aimé. Mon cœur n'est pas ingrat, il n'oubliera jamais que ma première couronne c'est toi qui l'as tressée et qui me l'as posée sur le front avec tes meilleurs baisers; eh bien, il y a des choses plus voisines que j'envie davantage que ce tapage que l'on partage avec tant de monde; sait-on, quelque connu que l'on soit, sa juste valeur? les incertitudes de soi que l'on a dans l'obscurité on les porte dans la célébrité. Que de gens, parmi les plus forts, en sont morts rongés, à commencer par Virgile qui voulait brûler son œuvre. Sais-tu ce que j'attends? c'est le moment, l'heure, la minute où j'écrirai la dernière ligne de quelque longue œuvre mienne, comme *Bovary* ou autres et que, ramassant de suite toutes les feuilles, j'irai te les porter, te les lire de cette voix spéciale avec quoi je me berce et que tu m'écouteras, que je te verrai t'attendrir, palpiter, ouvrir les yeux, je tiendrai là ma jouissance de toutes les manières. Tu sais que je dois prendre au commencement de l'autre hiver un logement à Paris. Nous l'inaugurerons, si tu veux, par la lecture de *Bovary*, ce sera une fête.

L'Arménien *a fait de l'effet,* que serait-ce si tu avais vu des gens de la Mecque en costume, ou

des jeunes gens grecs de la campagne ! Les Arméniens ne sont généralement pas beaux, ils ont un nez d'oiseau de proie et des dents bombées, race de gens d'affaires, drogmans, scribes et politiques de tout l'Orient. Je crois que celui en question désire conquérir des femmes illustres, il se doit cela en qualité d'homme civilisé ; s'il te proposait quelque affaire d'argent, rappelle-toi l'avertissement. Je crois à la *race* plus qu'à l'éducation, on emporte, quoi qu'en ait dit Danton, la patri[illegible] semelle de ses talons et l'on porte au cœu[illegible] le savoir, la poussière de ses ancêtres morts. [illegible] à moi, je ferais là-dessus, personnellement, [illegible] démonstration par A + B, il en est de même en littérature : je retrouve toutes mes origines dans le livre que je savais par cœur avant de savoir lire, *Don Quichotte*, et il y a de plus par-dessus l'écume agitée des mers normandes, la maladie anglaise, le brouillard puant.

À MAXIME DU CAMP.

Croisset, 1852.

Mon cher Ami,

Tu me parais avoir à mon endroit un tic ou vice rédhibitoire. Il ne m'embête pas, n'aie aucune crainte ; mon parti est pris là-dessus depuis longtemps.

Je te dirai seulement que tous ces mots : *se dépêcher, c'est le moment, il est temps, place prise, se poser, hors la loi*, sont pour moi un vocabulaire vide de sens ; c'est comme si tu parlais à un Algonquin. Comprends pas.

Arriver, à quoi? A la position de MM. Murger, Feuillet, Monselet, etc., Arsène Houssaye, Taxile Delord, Hippolyte Lucas et soixante-douze autres avec? merci.

Être connu n'est pas ma principale affaire, cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités. D'ailleurs sur ce chapitre même sait-on jamais à quoi s'en tenir? La célébrité la plus complète ne vous assouvit point et l'on meurt presque toujours dans l'incertitude de son propre nom, à moins d'être un sot. Donc l'illustration ne vous classe pas plus à vos propres yeux que l'obscurité.

Je vise à mieux, à me plaire. Le succès me paraît être un résultat et non pas le but. Or j'y marche, vers ce but, et depuis longtemps, il me semble, sans broncher d'une semelle, ni m'arrêter au bord de la route pour faire la cour aux dames, ou dormir sur l'herbette. Fantôme pour fantôme, après tout, j'aime mieux celui qui a la stature plus haute.

Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe! que je crève comme un chien, plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre.

J'ai en tête une manière d'écrire et gentillesse de langage à quoi je veux atteindre. Quand je croirai avoir cueilli l'abricot, je ne refuse pas de le vendre, ni qu'on batte des mains s'il est bon. D'ici là je ne veux pas flouer le public. Voilà tout.

Que si, dans ce temps-là, il n'est plus temps et que la soif en soit passée à tout le monde, tant pis. Je me souhaite, sois-en sûr, beaucoup plus de facilité, beaucoup moins de travail et plus de profits. Mais je n'y vois aucun remède.

Il se peut faire qu'il y ait des occasions propices

en matières commerciales, des veines d'achat pour telle ou telle denrée, un goût passager des chalands qui fasse hausser le caoutchouc ou renchérir les indiennes. Que ceux qui souhaitent devenir fabricants de ces choses se dépêchent donc d'établir leurs usines, je le comprends. Mais si votre œuvre d'art est bonne, si elle est *vraie*, elle aura son écho, sa place, dans six mois, six ans, ou après vous. Qu'importe!

C'est là qu'est *le souffle de vie,* me dis-tu, en parlant de Paris. Je trouve qu'il sent souvent l'odeur des dents gâtées, ton souffle de vie. Il s'exhale, pour moi, de ce Parnasse où tu me convies, plus de miasmes que de vertiges. Les lauriers qu'on s'y arrache sont un peu couverts de m...., convenons-en.

Et à ce propos, je suis fâché de voir un homme comme toi renchérir sur la marquise d'Escarbagnas, qui croyait que « hors Paris, il n'y avait pas de salut pour les honnêtes gens ». Ce jugement me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire borné. L'humanité est partout, mon cher monsieur, mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en conviens.

Certes, il y a une chose que l'on gagne à Paris, c'est le toupet, mais l'on y perd un peu de sa crinière.

Celui qui, élevé à Paris, est devenu néanmoins un véritable homme fort, celui-là était né demi-dieu. Il a grandi les côtes serrées et avec des fardeaux sur la tête, tandis qu'au contraire il faut être dénué d'originalité native si la solitude, la concentration, un long travail ne vous créent à la fin quelque chose d'approchant.

Quant à déplorer si amèrement ma vie neutrali-

sante, c'est reprocher à un cordonnier de faire des bottes, à un forgeron de battre son fer, à un artiste de vivre dans son atelier. Comme je travaille de 1 heure de l'après-midi à 1 heure de l'après-minuit *tous les jours* sauf de 6 à 8 heures, je ne vois guère à quoi employer le temps qui me reste. Si j'habitais en réalité la province ou la campagne, me livrant à l'exercice du domino, ou à la culture des melons, je concevrais le reproche. Mais si je m'abrutis, c'est Lucien, Shakespeare et écrire un roman qui en sont cause.

Je t'ai dit que j'irais habiter Paris quand mon livre serait fait et que je le publierais si j'en étais content. Ma résolution n'a point changé. Voilà tout ce que je peux dire, mais rien de plus.

Et crois-moi, mon ami, laisse l'eau couler. Que les querelles littéraires renaissent ou ne renaissent pas, je m'en fous; qu'Augier réussisse, je m'en contrefous, et que Vacquerie et Ponsard élargissent si bien leurs épaules qu'ils me prennent toute ma place, je m'en archifous et je n'irai pas les déranger pour qu'ils me la rendent.

Sur ce je t'embrasse.

À MADAME X...

Croisset, samedi soir, 1852.

Je viens d'écrire trois lettres, une à Trouville, à un capitaine pour avoir 60 litres de rhum anglais, une à Henriette Collier pour qu'elle te ou me renvoie l'album et une au sieur Du Camp. Il y a, je crois, revirement à propos de l'*Ulysse* de Ponsard; il m'a écrit de but en blanc et il recommence à

déplorer *amèrement*, c'est le mot, que je ne sois pas à Paris où ma place était entre Ponsard et Vacquerie. Il n'y a qu'à Paris qu'on vit, etc. Je mène une vie *neutralisante*. Je lui ai répondu strictement et serré sur ce chapitre. Je crois qu'il n'y reviendra plus et qu'il ne montrera ma lettre à personne. Je me suis tenu dans le sujet, mais je l'emplis. Ma lettre a quatre pages, en voici un paragraphe que je copie et qui t'en donnera une idée : « c'est là « qu'est le souffle de la vie, me dis-tu, je trouve « qu'il sent l'odeur des dents gâtées, ton souffle de « vie, il s'exhale pour moi de ce Parnasse où tu « m'invites, plus de miasmes que de vertiges, les « lauriers qu'on y arrache sont un peu couverts de « m...., convenons-en.

« Et à ce propos je suis fâché de voir un homme « d'esprit renchérir sur la marquise d'Escarbagnas, « laquelle croyait que hors Paris, il n'y avait point « de salut pour les honnêtes gens. Ce jugement « me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire « borné. L'humanité est partout, mon cher mon- « sieur, mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en conviens, etc. »

Ton long récit de la visite de Musset m'a fait une étrange impression; en somme, c'est un malheureux garçon, *on ne vit pas sans religion;* ces gens-là n'en ont aucune, pas de boussole, pas de but, on flotte au jour le jour, tiraillé par toutes les passions et les vanités de la rue. Je trouve l'origine de cette décadence dans la manie commune qu'il avait de prendre le sentiment pour la poésie.

Le mélodrame est bon où Margot a pleuré,

ce qui est un très joli vers en soi, mais d'une poé-

tique commode; « il suffit de souffrir pour chanter », etc. Voilà les axiomes de cette école, cela vous mène à tout comme morale et à rien comme produit artistique. Musset aura été un charmant jeune homme et puis un vieillard, mais rien de planté, de rassis, de carré, de sérieux dans son talent (comme existence j'entends), c'est que, hélas! le vice n'est pas plus fécondant que la vertu, il ne faut être ni l'un ni l'autre, ni vicieux, ni vertueux, mais au-dessus de tout cela. Ce que j'ai trouvé de plus sot et que l'ivresse même n'excuse pas, c'est la fureur à propos de la croix. C'est de la stupidité lyrique en action, et puis c'est tellement voulu et si peu senti; je crois bien qu'il a peu écouté *Melaenis*, ne vois-tu donc pas qu'il a été jaloux de cet étranger (Bouilhet) que tu te mettais à lui vanter après l'avoir repoussé (lui, Musset), il a saisi le premier prétexte pour rompre là les chiens...

À LA MÊME.

Dimanche soir, minuit.

Voilà enfin la pièce de Pradier; si tu trouves le moyen de la faire paraître dans *les Débats*, *la Presse*, ou *le Pays*, jamais on ne se doutera que cette publication vient de toi. Du Camp sera fort perplexe de savoir comment Bouilhet est arrivé à se faire imprimer dans un journal sans sa protection et n'imaginera guère que ce soit l'auteur d'une pièce sur le même sujet; ces façons sont peu dans les us de la gent de lettres, en effet.

Je n'en persiste pas moins dans mon dire relati-

vement à l'*Âne d'or,* malgré l'avis du Philosophe et celui de Musset; tant pis pour ces messieurs s'ils ne le comprennent pas et tant mieux pour moi si je me trompe; mais s'il y a une vérité artistique au monde, c'est que ce livre est un chef-d'œuvre. Il me donne à moi des vertiges et des éblouissements; la nature pour elle-même, le paysage, le côté purement pittoresque des choses sont traités là à la moderne et avec un souffle antique et chrétien tout ensemble qui passe au milieu. Ça sent l'encens et l'urine, la bestialité s'y marie au mysticisme; nous sommes bien loin encore de cela nous autres comme faisandage moral, ce qui me fait croire que la littérature française est encore jeune. Musset aime la gaudriole, eh bien pas moi, elle sent l'esprit (que j'exècre en art); les chefs-d'œuvre sont bêtes, ils ont la mine tranquille comme les productions mêmes de la nature, comme les grands animaux et les montagnes; j'aime l'ordure, oui, et quand elle est lyrique comme dans Rabelais qui n'est point du tout un homme à gaudriole; mais la gaudriole est française. Pour plaire au goût français il faut cacher presque la poésie, comme on fait pour les pilules, dans une poudre incolore et la lui faire avaler sans qu'il s'en doute.

Adieu, à toi.

À MAXIME DU CAMP.

Croisset, 1852.

Mon cher,

Je suis peiné de te voir si sensible. Loin d'avoir voulu rendre ma lettre *blessante,* j'avais tâché qu'elle fût tout le contraire. Je m'y étais, autant que je

l'avais pu, renfermé dans les *limites du sujet,* comme on dit en rhétorique.

Mais pourquoi aussi recommences-tu ta rengaine et viens-tu toujours prêcher le régime à un homme qui a la prétention de se croire en bonne santé? Je trouve ton affliction à mon endroit comique, voilà tout. Est-ce que je te blâme, moi, de vivre à Paris, et d'avoir publié, etc.? Lorsque tu voulais même, dans un temps, venir habiter une maison voisine de la mienne, à la campagne, ai-je applaudi à ce projet, t'ai-je jamais conseillé de mener ma vie, et voulu mener ton *ingénieuse* à la lisière, lui disant : « Mon petit ami, il ne faut pas manger de cela, s'habiller de cette manière, venir ici, etc. ? » A chacun donc ce qui lui convient. Toutes les plantes ne veulent pas la même culture. Et, d'ailleurs, toi à Paris, moi ici, nous aurons beau faire, si nous n'avons pas l'étoile, si la vocation nous manque, rien ne viendra, et si, au contraire, elle existe, à quoi bon se tourmenter du reste ?

Tout ce que tu pourras me dire, je me le suis dit, sois-en sûr, blâme ou louange, bien et mal. Tout ce que tu ajouteras là-dessus ne sera donc que la redite d'une foule de monologues que je sais par cœur.

Encore un mot cependant : le renouvellement littéraire que tu annonces, je le nie, ne voyant jusqu'à présent ni un homme nouveau, ni un livre original, ni une idée qui ne soit usée (on se traîne au cul des maîtres comme par le passé). On rabâche des vieilleries humanitaires ou esthétiques. Je ne nie pas la bonne volonté dans la jeunesse actuelle, de créer une école, mais je l'en défie;

heureux si je me trompe, je profiterai de la découverte.

Quant à *mon poste* d'homme de lettres, je te le cède de grand cœur, et j'abandonne la guérite, emportant le fusil sous mon bras. Je dénie l'honneur d'un pareil titre et d'une pareille mission. Je suis tout bonnement un bourgeois qui vit retiré à la campagne, m'occupant de littérature, et sans rien demander aux autres : ni considération, ni honneur, ni estime même. Ils se passeront donc de mes lumières. Je leur demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles, c'est pourquoi je me tiens à l'écart.

Pour ce qui est de *les aider,* je ne refuserai jamais un service, quel qu'il soit. Je me jetterais à l'eau pour sauver un bon vers ou une bonne phrase, n'importe de qui, mais je ne crois pas pour cela que l'humanité ait besoin de moi, pas plus que je n'ai besoin d'elle.

Modifie encore cette idée, à savoir que si je suis seul, je *ne me contente pas de moi-même.* C'est quand je le serai, content de moi, que je sortirai de chez moi, où je ne suis pas gâté d'encouragements. Si tu pouvais voir au fond de ma cervelle, cette phrase, que tu as écrite, te semblerait une monstruosité.

Si ta conscience t'a ordonné de me donner ces conseils, tu as bien fait et je te remercie de l'intention. Mais je crois que tu l'étends aux autrse, ta conscience, et que ce brave Louis ainsi que ce bon Théo, que tu associes à ton désir de me façonner une petite perruque pour cacher ma calvitie, se f...... complètement de ma pratique, ou du moins, n'y pensent guère. « La calvitie de ce pauvre Flau-

bert », ils peuvent en être convaincus, mais désolés, j'en doute. Tâche de faire comme eux, prends ton parti sur ma calvitie précoce, sur mon irrémédiable encroûtement, il tient comme la teigne, tes ongles se casseront dessus; garde-les pour des besognes plus légères.

Nous ne suivons plus la même route, nous ne naviguons plus dans la même nacelle. Que Dieu nous conduise donc où chacun demande! Moi, je ne cherche pas le port, mais la haute mer; si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil.

Je suis à toi.

À MADAME X...

Croisset, nuit de samedi, 1 heure du matin.

Tes dernières lettres sont bien tristes, pauvre chère amie ; tu m'as l'air découragée, *ne baisse pas*, tu étais si bien il y a quelque temps ; j'aime à te savoir calme là-bas pendant que je suis ici, il y a bien des moments où si je pouvais m'envoler vers toi, pour aller embrasser ta belle et bonne figure quand je me l'imagine triste et rêvant seule sur mille misères de la vie, je le ferais, va, et je m'en reviendrais ; espère, espère, tout est là, les voiles ne vont pas sans vent, les cœurs tombent quand le souffle manque. J'ai été bien affaissé toute cette semaine où j'ai fait à peu près une page. Comme j'ai envie que cette première partie soit achevée! j'ai presque la conviction que c'est trop long et pourtant je n'y vois rien à retrancher, il y a tant de petites choses importantes à dire. Depuis hier au soir pourtant et surtout aujourd'hui, ça va mieux, le beau temps sans doute en est cause, le

soleil m'a délecté et ce soir la lune. Je me sens à l'heure qu'il est frais et rajeuni.

Du Camp m'a répondu une lettre *bonhomme* et affligée ; je lui en ai envoyé une autre du même tonneau (de vinaigre), je crois qu'il sentira longtemps l'étourdissement d'un tel coup de poing et qu'il se le tiendra pour dit ; je suis très bon enfant jusqu'à un certain degré, jusqu'à une frontière (celle de ma liberté) qu'on ne passe pas, or comme il a voulu empiéter sur mon territoire le plus personnel, je l'ai recalé dans son coin et à distance. Comme il me disait que l'on se devait aux autres, qu'il fallait s'aider, etc., que j'avais une mission et autres phrases, après lui avoir exprimé net que je me f..... de tout et de tous, j'ajoutais : « les autres se passeront de mes lumières, je leur demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles » et de même pendant quatre pages. Je suis un Barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands tous que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines, c'est une boisson aigre et fermentée et qui quelquefois fait sauter la bonde..... (1)

À LA MÊME.

Croisset, dimanche soir, 11 heures.

Que ma *Bovary* m'embête ! je commence à m'y débrouiller pourtant un peu. Je n'ai jamais de ma

(1) Cette lettre se termine par une boutade sur Alfred de Musset que nous ne pouvons reproduire.

vie rien écrit de plus difficile que ce que je fais maintenant, du dialogue trivial! cette scène d'auberge va peut-être me demander trois mois, je n'en sais rien, j'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. Mais je crèverai plutôt dessus que de l'escamoter. J'ai à poser à la fois dans la même conversation cinq ou six personnages (qui parlent), plusieurs autres dont on parle, le lieu où l'on est, tout le pays, en faisant des descriptions physiques de gens et d'objets et à montrer au milieu de tout cela un monsieur et une dame qui commencent (par une sympathie de goûts) à s'éprendre un peu l'un de l'autre. Si j'avais de la place encore! mais il faut que tout cela soit rapide sans être sec, et développé sans être empâté, tout en me ménageant pour la suite d'autres détails qui là seraient plus frappants. Je m'en vais faire tout rapidement et procéder par grandes esquisses d'ensemble successives, à force de revenir dessus cela se serrera peut-être. La phrase en elle-même m'est fort pénible, il me faut faire parler, en style écrit, des gens du dernier commun, et la politesse du langage enlève tant de pittoresque à l'expression!

Tu me parles encore, pauvre chère amie, de gloire, d'avenir, d'acclamations, ce vieux rêve ne me tient plus, parce qu'il m'a trop tenu. Je ne fais point ici de fausse modestie, non, je ne crois à rien. Je doute de tout et qu'importe? je suis bien résigné à travailler toute ma vie comme un nègre sans l'espoir d'une récompense quelconque; c'est un ulcère que je gratte, voilà tout; j'ai plus de livres en tête que je n'aurai le temps d'en écrire d'ici à ma mort, au train que je prends surtout;

l'occupation ne me manquera pas (c'est l'important) pourvu que la Providence me laisse toujours du feu et de l'huile! Au siècle dernier quelques gens de lettres révoltés des exactions des comédiens à leur égard voulurent y porter remède, on pressa Piron d'attacher le grelot : « car enfin vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron », dit Voltaire; « c'est possible, répondit-il, mais je m'en f... comme si je l'étais ». Belle parole et qu'il faut suivre en bien des choses en ce monde, quand on n'est pas décidé à se faire sauter la cervelle, et puis l'hypothèse même du succès admise, quelle certitude en tire-t-on? à moins d'être un crétin on meurt toujours dans l'incertitude de sa propre valeur et de celle de ses œuvres. Quand on se compare à ce qui vous entoure, on s'admire, mais quand on lève les yeux plus haut, vers les maîtres, vers l'absolu, vers le rêve, comme on se méprise! J'ai lu ces jours derniers une belle chose, à savoir la vie de Carême le cuisinier, je ne sais par quelle transition d'idées j'en étais venu à songer à cet illustre inventeur de sauces et j'ai pris son nom dans la *Biographie universelle*; c'est magnifique comme existence d'artiste enthousiaste, elle ferait envie à plus d'un poète. Voilà de ses phrases : comme on lui disait de ménager sa santé et de travailler moins, « le charbon nous tue, disait-il, mais qu'importe, moins de jours et plus de gloire », et dans un de ses livres où il avoue qu'il était gourmand « ... mais je sentais si bien ma vocation que je ne me suis pas arrêté à manger », ce *arrêté à manger* est énorme dans un homme dont c'était l'art.

La publication, les gens de lettres, Paris, tout

cela me donne des nausées quand j'y pense; il se *pourrait bien que je ne fasse jamais gémir* aucune presse. à *quoi bon se donner tant de mal? et le* but n'est pas là d'ailleurs; quoi qu'il en soit, si je mets un jour les pieds dans cette fange, ce sera comme je faisais dans les rues du Caire pendant qu'il pleuvait, avec des bottes de cuir de Russie qui me monteront jusqu'au ventre.

C'est sur toi que ma pensée revient quand j'ai fait le cercle de mes songeries; je m'arrête dessus comme un voyageur fatigué sur l'herbe de la prairie qui borde sa route. Quand je m'éveille je pense à toi, et ton image dans le jour apparaît de temps à autre entre les phrases que je cherche. O mon pauvre amour triste, reste-moi, je suis si vide! si j'ai beaucoup aimé, j'ai été peu aimé en revanche (quant aux femmes du moins) et tu es la seule qui me l'ait dit; les autres, un moment, ont pu crier de volupté ou m'aimer en bonnes filles pendant un quart d'heure ou une nuit; une nuit! c'est bien long, je ne m'en rappelle guère; eh bien, je déclare qu'elles ont eu tort, je valais mieux que bien d'autres. Je leur en veux pour elles de n'en avoir pas profité! Cet amour phraseur et emporté, la *nacre de la joue* dont tu parles, et les *bouillons* de tendresse comme eût dit Corneille, j'avais tout cela, mais je serais devenu fou si quelqu'un eût ramassé ce pauvre trésor sans étiquette, c'est donc un bonheur, je serais maintenant stupide; le soleil, le vent, la pluie en ont emporté quelque chose, beaucoup en est resté sous terre, le reste t'appartient, va, il est tout à toi, bien à toi.

Bouilhet t'enverra prochainement deux pièces

pour être mises en musique (si cela se peut, ce dont il doute); il est parti se coucher; je te porterai demain moi-même cette lettre à la poste; il faut que j'aille à Rouen pour un enterrement, quelle corvée! ce n'est pas l'enterrement qui m'attriste, mais la vue de tous les bourgeois qui y seront, la contemplation de la plupart de mes semblables me devient de plus en plus odieuse, nerveusement parlant.

À LA MÊME.

Croisset, samedi soir.

Ce que j'ai lu du pamphlet ne m'a point enthousiasmé : de grosses injures et beaucoup de placages de style. On n'écrit pas avec son cœur, mais avec sa tête encore une fois, et si bien doué que l'on soit, il faut toujours cette vieille concentration qui donne vigueur à la pensée et relief au mot. Qu'il y aurait eu bien mieux à dire, mais j'attends la totalité pour t'en parler plus longuement. Je trouve que tu es sévère pour Gautier! ce n'est pas un homme né aussi *poète* que Musset, mais il en restera plus, parce que ce ne sont pas les poètes qui restent, mais les écrivains. Je ne connais rien de Musset qui soit d'un *art si haut* que le *Saint-Christophe d'Écipa.* Personne n'a fait de plus beaux fragments! pas une œuvre! son inspiration est toujours trop personnelle, elle sent le terroir, le Parisien, le gentilhomme, il a à la fois le sous-pied tendu et la poitrine débraillée. Charmant poète, d'accord, mais grand, non; il

n'y en a eu qu'un en ce siècle, c'est le père Hugo. Gautier a un monde poétique fort restreint, mais il l'exploite admirablement quand il s'en mêle; lis le *Trou du serpent*, c'est cela qui est vrai et atrocement triste. Quant à son *Don Juan* je ne trouve pas qu'il vienne de celui de *Namouna*, car chez lui il est tout extérieur (les bagues qui tombent des doigts amaigris, etc.), et chez Musset tout moral. Il me semble, en résumé, que Gautier a raclé des cordes plus neuves (moins byroniennes) et quant au vers, il est plus consistant. Les fantaisies qui nous (et moi tout le premier) charment dans *Namouna*, cela est-il bon en soi? Quand l'époque en sera passée, quelle valeur intrinsèque restera-t-il à toutes ces idées qui ont paru échevelées et flatté le goût du moment? pour être durable, je crois qu'il faut que la fantaisie soit monstrueuse comme dans Rabelais. Quand on ne fait pas le Parthénon, il faut accumuler des pyramides. Quel dommage que deux hommes pareils soient tombés où ils en sont; mais s'ils sont tombés, c'est qu'ils devaient tomber, quand la voile se déchire, c'est qu'elle n'est pas de trame solide; quelque admiration que j'aie pour eux deux (Musset m'a excessivement enthousiasmé autrefois, il flattait mes vices d'esprit : lyrisme, vagabondage, crânerie de l'idée, de la tournure), ce sont en somme deux hommes du second rang et qui ne font pas peur à les prendre en entier. Ce qui distingue les grands génies c'est la généralisation et la création; ils résument en un type des personnalités éparses et apportent à la conscience du genre humain des personnages nouveaux; est-ce qu'on ne croit pas à l'existence de

Don Quichotte comme à celle de César? Shakespeare est quelque chose de formidable sous ce rapport : ce n'était pas un homme, mais un continent; il y avait des grands hommes en lui, des foules entières, des paysages; ils n'ont pas besoin de faire du style, ceux-là, ils sont forts en dépit de toutes les fautes et à cause d'elles; mais nous, les petits, nous ne valons que par l'exécution achevée. Hugo en ce siècle enfoncera tout le monde quoiqu'il soit plein de mauvaises choses, mais quel souffle! Quel souffle! Je hasarde ici une proposition que je n'oserais dire nulle part : c'est que les très grands hommes écrivent souvent fort mal et tant mieux pour eux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'art de la forme, mais chez les seconds (Horace, Labruyère), il faut savoir les maîtres par cœur, les idolâtrer, tâcher de penser comme eux et puis s'en séparer pour toujours. Comme instruction technique on trouve plus de profit à tirer des génies savants et habiles. Adieu, j'ai été dérangé tout le temps de ma lettre, elle ne doit pas avoir le sens commun.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de vendredi à samedi, 2 heures.
Septembre 1852.

Je t'écris ce soir, parce que voulant t'envoyer dimanche mon avis sur ta pièce que j'attends avec impatience, cela ferait un retard qui te semblerait trop long. J'avais oublié de te parler de Cuvillier Fleury; quel crétin! quelle école que celle des Cuvillier, Saint-Marc Girardin, Nisard, les pré-

tendus gens de goût, les prétendus classiques, braves gens qui sont peu braves et étaient destinés par la nature à être des professeurs de sixième. Voilà pourtant ce qui nous juge! Quoi qu'il en soit, Cuvillier t'admire beaucoup, cela perce et c'est un bon article[1] au sens *profitable* du mot, l'*immoralité* l'a choqué, ce monsieur! que dis-tu du reproche d'égoïsme à propos des *Résidences royales?* Quand je te disais que ton titre était mauvais, avais-je tort? Voilà deux articles favorables, celui de Jourdan et celui de Cuvillier où l'on n'a trouvé guère à faire que des blagues sur ce malencontreux titre prétentieux, retire de ces critiques le blâme à l'occasion du titre et il ne reste presque rien; c'était donner à mordre.

L'histoire de Gagne me touche beaucoup, pauvre homme! pauvre homme! quel enseignement que ces folies-là et quelle terrible chose. J'ai appris ces jours-ci l'internement à Saint-Yon (maison de fous de Rouen) d'un jeune homme que j'ai connu au collège; il y a un an j'avais lu de lui un volume de vers stupides, mais la préface m'avait remué comme bonne foi, enthousiasme et croyance; j'ai su qu'il vivait comme moi à la campagne tout seul et piochant tant qu'il pouvait, les bourgeois le méprisaient beaucoup; il était (disait-il) en butte à des calomnies, à des outrages, il avait tout le martyre des génies méconnus, il est devenu fou, le voilà délirant, hurlant et avec des douches; qui me dit que je ne suis pas sur le même chemin? Où est la limite de l'inspiration à la folie, de la stupidité à l'extase? ne faut-il pas

[1] *Journal des Débats*, 19 septembre 1852.

pour être artiste voir tout d'une façon différente de celle des autres hommes? l'art n'est pas un jeu d'esprit, c'est une atmosphère spéciale; mais qui dit qu'à force de descendre toujours plus avant dans les gouffres pour respirer un air plus chaud on ne finit pas par rencontrer des miasmes funèbres? Ce serait un joli livre à faire que celui qui raconterait l'histoire d'un homme sain (il l'est peut-être, lui?) enfermé comme fou et traité par des médecins imbéciles.

T'ai-je dit que j'ai été il y a quelques jours à un enterrement (celui d'un oncle de ma belle-sœur)? je commence à être las du grotesque des funérailles, car c'est encore plus sot que ce n'est triste. J'ai revu là beaucoup de balles rouennaises oubliées, c'est fort. J'étais à côté de deux beaux-frères du défunt qui s'entretenaient de la taille des arbres fruitiers. Comme c'était au cimetière où sont mon père et ma sœur, l'idée m'a pris d'aller voir leurs tombes; cette vue m'a un peu ému; il n'y a là rien de ce que j'ai aimé, mais seulement les restes de deux cadavres que j'ai contemplés pendant quelques heures. Mais *eux* ils sont en moi, dans mon souvenir; la vue d'un vêtement qui leur a appartenu me fait plus d'effet que celle de leurs tombeaux; idée reçue que l'idée de la tombe, il faut être triste là, c'est de règle; une seule chose m'a ému, c'est de voir dans le petit enclos un tabouret de jardin (pareil à ceux qui sont ici) et que ma mère sans doute y a fait porter; c'est une communauté entre ce jardin-là et l'autre, une extension de sa vie sur cette mort et comme une continuité d'existence commune à travers les sépulcres. Les anciens se privaient de

toutes ces saletés de charognes, la poussière humaine mêlée d'aromates et d'encens pouvait se tenir enfermée dans les doigts, ou légère comme celle du grand chemin, s'envoler dans les rayons du soleil.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de jeudi, 1 heure.

La lettre de Victor Hugo (incluse dans la tienne de ce matin) m'a fait un singulier effet, malgré moi tout cet après-midi je ne pouvais m'empêcher de reporter mes yeux dessus et d'en considérer l'écriture. Je la connaissais pourtant, mais d'où vient qu'elle ne m'avait jamais causé cette impression? C'est sans doute le *sujet* et la personne à qui elle était adressée qui en sont causes. Cela me touchait de plus près. Il a dû en effet être flatté, et quelque banales qu'il ait l'habitude de donner ses louanges, celles-ci doivent être sincères. As-tu remarqué comme cette lettre écrite au courant de la plume est bien taillée de style, comme c'est carré, coupé? Je n'ai pu m'empêcher dans mon contentement naïf de la montrer à ma mère qui l'a aimée. Veux-tu que je te la renvoie? mais je crois, dans les circonstances actuelles, qu'il vaut mieux que je la garde. Mon vieux culte en a été rafraîchi; on aime à se voir bien traité par ceux qu'on admire. Comme ils seront oubliés tous les grands hommes du jour quand celui-là encore sera jeune et éclatant.

Madame D*** me paraît une femme d'un esprit borné, elle et les républicains ses amis, braves petites gens qui nous ont versés dans la boue et

qui se plaignent de la route, les voilà maintenant qui gueulent comme des bourgeois contre Proudhon sans en comprendre un seul mot; cette caste du *National* a toujours été aussi étroite que celle du faubourg Saint-Germain; ce sont des *secs* en littérature, en politique ils se cramponnent aussi à un passé perdu. Je ne partage pas davantage son admiration pour le sieur Lamartine qu'elle compare à Tacite, le malheureux! lui Tacite! J'ai lu justement ce portrait de Napoléon dont elle parle. Lamartine l'y accuse d'aimer la table, d'être gras, etc. Quand est-ce donc que l'on fera de l'histoire comme on doit faire du roman, sans amour ni haine d'aucun des personnages, quand est-ce qu'on écrira les faits au point de vue d'une *blague supérieure*, c'est-à-dire comme le bon Dieu les voit, d'en haut. C'est une femme curieuse du reste, elle représente bien ce certain *milieu* du monde, stérile et convenable.

La dame de Saint-Maur me paraît dans une bonne passe, elle lit aussi Tacite, elle, quelle rage de sérieux! tu me dis qu'il t'est difficile de l'étudier. Comme le factice pourtant se constitue d'après des règles, qu'il se moule sur un type, il est plus simple que le naturel, lequel varie suivant les individualités. Je te déclare, quant à moi, que je ne crois pas un mot de toutes *ses spiritualités*, la fureur contre les mâles pour le moment vient de quelque monstre récent, c'est tout au fond, et à ce propos permets-moi de t'envoyer l'axiome suivant : *les femmes se défient trop des hommes en général et pas assez en particulier* (pénètre-toi de cette vérité), elles nous jugent tous comme des monstres, mais au milieu des monstres il y a un ange (*un cœur*

d'élite, etc.), nous ne sommes ni monstres ni anges. Je voudrais voir un esprit aussi élevé que le tien dégagé de ce préjugé que tu partages. Vous ne nous pardonnez jamais, vous autres, les filles et toutes tant que vous êtes, depuis les prudes jusqu'aux coquettes, vous vous heurtez toujours à cet angle-là avec une obstination fougueuse. Vous ne comprenez rien à la Prostitution, à ses poésies amères ni à l'immense oubli qui en résulte. Quand vous avez possédé un homme, il vous reste quelque chose au cœur, mais à nous, rien. Cela passe et un homme de quarante ans peut arriver à sa maîtresse plus vierge qu'une jeune femme à son premier amant. N'as-tu pas remarqué les juvénilités sentimentales des vieillards? Être jalouse des filles, c'est l'être d'un meuble. Tout se confond en effet dans un océan dont toutes les vagues sont pareilles, mais vous, vous avez encore vos fleuves taris qui murmurent et dont les courants détournés s'entrecroisent dans l'ombre sous le branchage nouveau; si tu voulais je te ferais faire des progrès dans la connaissance de notre sexe que je ne soutiens nullement, mais que j'explique; il en est de cette question-là comme de celle de Paris et de la province. Quand on me dit du mal de l'un aux dépens de l'autre j'abonde toujours dans le sens de celui qui parle et j'ajoute, en finissant, que je pense exactement la même chose de l'autre partie en litige.

Je lis les voyages du Président, c'est splendide; il faut (et il s'y prend bien) que l'on arrive à n'avoir plus une idée, à ne plus respecter rien; si toute moralité est inutile pour les sociétés de l'avenir qui, étant organisées comme des méca-

niques, n'auront pas besoin d'âme, il prépare la voie (je parle sérieusement, je crois que c'est là sa mission). A mesure que l'humanité se perfectionne l'homme se dégrade; quand tout ne sera plus qu'une combinaison économique d'intérêts bien contrebalancés, à quoi servira la vertu? Quand la nature sera tellement esclave qu'elle aura perdu ses formes originales, où sera la plastique? etc. En attendant nous allons passer dans un bon état opaque. Ce qui me divertit là dedans, ce sont les gens de lettres qui croyaient voir revenir Louis XIV, César, etc., une époque où l'on s'occuperait d'art, c'est-à-dire de ces messieurs; l'intelligence allait fleurir dans un petit parterre anodin soigneusement ratissé par monsieur le préfet de police. Ah! Dieu merci, ce qui en reste n'a pas la vie dure. Ces bons journaux, on va donc les supprimer; c'est dommage, ils étaient si indépendants et si libéraux, si désintéressés! On s'est moqué du droit divin, et on l'a battu, puis on a exalté le peuple, le suffrage universel, et enfin ç'a été l'ordre; il faut qu'on ait la conviction que tout cela est aussi bête, usé, vide que le panache blanc d'Henri IV et le chêne de saint Louis. Mort aux mythes! Quant à ce fameux mot «que ferez-vous ensuite? Que mettrez-vous à la place» il me paraît inepte et immoral, tout ensemble; inepte, car c'est croire que le soleil ne luira plus parce que les chandelles seront éteintes; immoral, car c'est calmer l'injustice avec le cataplasme de la peur; et dire que tout cela vient de la littérature pourtant, songer que la plus mauvaise partie de 93 vient du latin! La rage *du discours* de rhétorique et la manie de reproduire des types antiques (mal

compris) ont poussé des natures médiocres à des excès qui l'étaient peu. Maintenant nous allons retourner aux petits amusements des anciens jésuites, à l'acrostiche, aux poèmes sur le café ou le jeu d'échecs, aux choses ingénieuses, au suicide. Je connais un élève de l'école normale qui m'a dit que l'on avait puni un de ses camarades (qui doit sortir dans six mois professeur de rhétorique) comme coupable d'avoir lu la *Nouvelle Héloïse* qui est un *mauvais livre.* Je suis fâché de ne pas savoir ce qui se passera dans deux cents ans, mais je ne voudrais pas naître maintenant et être élevé dans une si fétide époque.

Je travaille un peu mieux, à la fin de ce mois j'espère avoir fait mon *auberge;* l'action se passe en trois heures. J'aurai été plus de deux mois. Quoi qu'il en soit, je commence à m'y reconnaître un peu, mais je perds un temps incalculable, écrivant quelquefois des pages entières que je supprime ensuite complètement, sans pitié, comme nuisant au mouvement. Pour ce passage-là, en effet, il faut en composant que j'en embrasse du même coup d'œil une quarantaine au moins. Une fois sorti de là et dans trois ou quatre mois environ, quand mon action sera bien nouée, ça ira. La troisième partie devra être enlevée et écrite d'un seul trait de plume. J'y pense souvent et c'est là, je crois, que sera tout l'effet du livre. Mais il faut tant se méfier des endroits qui semblent beaux d'avance. Quand nous nous verrons, dans un petit mois, fais-moi penser à te parler de l'*Acropole*[1] et comment je comprends le sujet.

[1] Poème de Louise Colet.

À LA MÊME.

Croisset, mardi soir, 1852.

... Ce ne sera pas au commencement de la semaine prochaine que nous nous verrons, mais vers la fin ou le commencement de l'autre. Je suis si long à me remettre au travail après chaque temps d'arrêt que je veux m'être taillé un peu de besogne pour mon retour et ne pas perdre ensuite un temps considérable à rechercher les idées que j'ai maintenant. J'écris d'esquisse en esquisse, c'est le moyen de ne pas perdre tout à fait le fil, dans une machine si compliquée sous son apparence simple. J'ai lu à Bouilhet dimanche les vingt-sept pages (à peu près finies) qui sont l'ouvrage de deux grands mois; il n'en a point été mécontent et c'est beaucoup, car je craignais que ce ne fût exécrable; je n'y comprenais presque plus rien moi-même et puis la matière était tellement ingrate pour les effets de style! c'est peut-être s'en être bien tiré que de l'avoir rendue passable. Je vais entrer maintenant dans des choses plus amusantes à faire. Il me faut encore quarante à cinquante pages avant d'être en plein adultère; alors on s'en donnera et elle s'en donnera, ma petite femme.

J'ai fait redemander mes notes sur la Grèce ainsi qu'un excellent itinéraire que j'avais prêtés à Chéruel (professeur à l'École normale), je t'apporterai cela, ça pourra te servir pour l'*Acropole*, il y a moyen sur ce sujet de faire de beaux vers.

Quel temps! Quelle pluie! Et quel vent! les feuilles jaunes passent sous mes fenêtres avec furie. Mais, chose étrange, toutes les nuits sont plus

calmes; entre moi et le paysage qui m'entoure il y a concordance de tempérament. La sérénité à tous deux nous revient avec la nuit. Dès que le jour tombe il me semble que je me réveille. Je suis loin d'être l'homme de la nature qui se lève avec le soleil, s'endort comme les poules, boit l'eau des torrents, etc. Il me faut une vie factice et des milieux en tout extraordinaires. Ce n'est point un vice d'esprit, mais toute une constitution de l'homme; reste à savoir, après tout, si ce que l'on appelle le factice n'est pas une autre nature. L'anormalité est aussi légitime que la règle. Je viens de finir le *Périclès* de Shakespeare, c'est atrocement difficile et prodigieusement gaillard, il y a des scènes de b..... où ces dames et ces messieurs parlent un langage peu académique; c'est agréablement bourré de plaisanteries obscènes. Mais quel homme c'était! Comme tous les autres poètes, et sans en excepter aucun, sont petits à côté et paraissent légers surtout. Lui il avait les deux éléments, imagination et observation et toujours large! toujours! «Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes.» C'est bien là le cas de le dire. Il me semble que si je voyais Shakespeare en personne, je crèverais de peur.

Je vais me mettre, quand je t'aurai vue, à *Sophocle* que je veux savoir par *cœur;* la bibliothèque d'un écrivain doit se composer de cinq à six livres, sources qu'il faut relire tous les jours. Quant aux autres il est bon de les connaître et puis c'est tout. Mais c'est qu'il y a tant de manières différentes de lire, et cela demande aussi tant d'esprit que de bien lire! De suite pendant que j'y

pense (car depuis trois jours j'ai peur de l'oublier), ma petite dissertation grammaticale à propos de *saisir*. Il y a deux verbes : *saisir* signifie prendre tout d'un coup, empoigner, et *se saisir de* veut dire s'emparer, se rendre maître. Dans l'exemple que tu me cites « le renard s'en saisit », ça veut dire le renard s'en empare, en fait son profit, il y a donc avec le pronom, tout ensemble, idée d'accaparement et de vitesse (ainsi avec le pronom le verbe comporterait toujours une idée d'utilité ultérieure), mais *saisir* s'emploie tout seul pour dire prendre. Exemple : Saisissez-vous *de* cette anguille-là, je ne peux la saisir, elle me glisse des mains. » Je ne me rappelle point tes deux vers, chère muse, mais il y a, il me semble, quelque chose comme cette tournure : se saisissait des brins de paille... ce qui est lent d'ailleurs et impropre, comme tu vois. J'attends *la Paysanne* avec impatience, mais ne te presse point, prends tout ton temps. Ce sera bon; tous les perruquiers sont d'accord à dire que plus les chevelures sont peignées plus elles sont luisantes. Il en est de même du style, la correction fait son éclat. J'ai relu hier à cause de toi la *Pente de la Rêverie,* eh bien, je ne suis pas de ton avis. Ça a une grande allure, mais c'est mou, un peu, et peut-être le sujet même échappait-il au vers? Tout ne se peut pas dire, l'art est borné si l'idée ne l'est pas; en fait de métaphysique surtout, la plume ne va pas bien, car la force plastique défaille toujours à rendre ce qui n'est pas très net dans l'esprit.

Je vais lire l'*Oncle Tom* en anglais. J'ai, je l'avoue, un préjugé défavorable à son endroit. Le mérite littéraire seul ne donne pas de ces succès-là.

On va loin comme réussite, lorsque à un certain talent de mise en scène et à la facilité de parler la langue de tout le monde, on joint l'art de s'adresser aux passions du jour, aux questions du moment. Sais-tu ce qui se vend le plus annuellement? *Faublas* et l'*Amour conjugal*, deux productions ineptes. Si Tacite revenait au monde il ne se vendrait pas autant que M. Thiers. Le public respecte les *bustes*, mais les adore peu, on a pour eux une admiration de convention et puis c'est tout; le bourgeois (c'est-à-dire l'humanité entière maintenant, y compris le peuple) se conduit envers les classiques comme envers la religion, il sait qu'ils sont, serait fâché qu'ils ne fussent pas, comprend qu'ils ont une certaine utilité très éloignée, mais il n'en use nullement et ça l'embête beaucoup, voilà.

J'ai fait prendre au cabinet de lecture la *Chartreuse de Parme* et je la lirai avec soin, je connais *Rouge et Noir*, que je trouve mal écrit et incompréhensible, comme caractères et intentions. Je sais bien que les gens de goût ne sont pas de mon avis, mais c'est encore une drôle de caste que celle des gens de goût, ils ont de petits saints à eux que personne ne connaît. C'est ce bon Sainte-Beuve qui a mis ça à la mode. On se pâme d'admiration devant des esprits de société, devant des talents qui ont pour toute recommandation d'être obscurs. Quant à Beyle, je n'ai rien compris à l'enthousiasme de Balzac pour un semblable écrivain, après avoir lu *Rouge et Noir*. En fait de lectures, je ne *délis* pas *Rabelais* et *Don Quichotte* le dimanche avec Bouilhet. Quels écrasants livres! ils grandissent à mesure qu'on les contemple, comme

les pyramides, et on finit presque par avoir peur. Ce qu'il y a de prodigieux dans *Don Quichotte* c'est l'absence d'art et cette perpétuelle fusion de l'illusion et de la réalité qui en fait un livre si comique et si poétique. Quels nains que tous les autres à côté. Comme on se sent petit, mon Dieu! comme on se sent petit!

Je ne travaille pas mal, c'est-à-dire avec assez de cœur, mais c'est difficile d'exprimer bien ce qu'on n'a jamais senti, il faut de longues préparations et se creuser la cervelle diablement afin de ne pas dépasser la limite et l'atteindre tout en même temps. L'enchaînement des sentiments me donne un mal de chien et tout dépend de là dans ce roman, car je maintiens qu'on peut tout aussi bien amuser avec des idées qu'avec des faits, mais il faut pour ça qu'elles découlent l'une de l'autre comme de cascade en cascade et qu'elles entraînent ainsi le lecteur au milieu du frémissement des phrases et du bouillonnement des métaphores. Quand nous nous reverrons j'aurai fait un grand pas, je serai en plein amour, en plein sujet et le sort du bouquin sera décidé, mais je crois que je passe maintenant un défilé dangereux. J'ai aussi parmi les haltes de mon travail ta belle et bonne figure au bout, comme des temps de repos; notre amour par là est une espèce de signet que je place d'avance entre les pages et je rêve d'y être arrivé de toutes façons. Pourquoi ai-je sur ce livre des inquiétudes comme je n'en ai jamais eu sur d'autres? est-ce parce qu'il n'est pas dans ma voie naturelle et pour moi au contraire tout en art, en ruses? Ce m'aura toujours été une gymnastique furieuse! et longue. Un jour, quand j'aurai un

sujet à moi, un plan de mes entrailles, tu verras, tu verras! J'ai fini aujourd'hui *Perse*, je vais de suite le relire et prendre des notes, tu dois être à l'*Âne d'or*, maintenant, j'attends tes impressions.

Ne t'occupe de rien que de toi, laissons l'Empire marcher, fermons notre porte, montons au plus haut de notre tour d'ivoire, sur la dernière marche, le plus près du ciel. Il y fait froid quelquefois, n'est-ce pas? mais qu'importe! on voit les étoiles briller clair et l'on n'entend plus les dindons.

À LA MÊME.

Croisset, jeudi, 1 heure d'après-midi.

Je vais envoyer au chemin de fer tout à l'heure (en même temps que cette lettre à la poste) un paquet contenant tes deux manuscrits de la *Paysanne*, le *Richard III* que je n'ai pas eu le temps de lire et un volume de gravures antiques afin de donner un peu de poids au paquet et qui te sera peut-être utile. Sois sans crainte, le plan que Bouilhet t'a envoyé lundi avait été la veille arrêté par nous deux, de même que les corrections que tu trouveras en marge de ton manuscrit sont *nos* corrections. Quand je dis corrections c'est plutôt observations, car nous n'avons rien corrigé, mais enfin nous avons bien passé à ce travail trois bonnes heures dimanche soir et je n'ai rien omis d'important, j'en suis sûr. Quant à ce qui t'arrête pour la fin, pourquoi donc t'embarrasses-tu? tu

n'as pas besoin de préciser l'époque, *peins vaguement* la vie de Jean à l'armée et le temps qu'il y reste, l'idée des invalides est mauvaise d'ailleurs; si les pontons à cause de la date te gênent, tu peux le faire prisonnier en Sibérie et revenant à pied à travers l'Europe au bout de longues années (mais ne t'avise pas alors de me peindre son voyage et surtout pas d'effet de neige, cela gâterait ta comparaison des vaisseaux dans les mers de glace qui est plus haut), ne te dépêche pas pour les corrections et attends que les bonnes te viennent.

J'ai lu le *Livre posthume;* est-il pitoyable, hein? il me semble que *notre ami* Du Camp se coule. On y sent un épuisement radical; il joue de son reste et souffle sa dernière note. Ce qui m'a particulièrement fait rire c'est que lui, qui me reproche tant de me mettre en scène dans tout ce que je fais, parle sans cesse de lui, il se complaît jusqu'à son portrait physique; ce livre est odieux de personnalité et de prétentions de toute nature. S'il me demande jamais ce que j'en pense je te promets que je lui dirai ma façon de penser entière et qui ne sera pas douce. Comme il ne m'a pas épargné les avis quand je ne le priais nullement de m'en donner ce ne sera que rendu. Il y a dedans une petite phrase à mon intention et faite exprès pour moi : « la solitude qui porte à ses deux sinistres mamelles l'égoïsme et la vanité ». Je t'assure que ça m'a fait rire; égoïsme soit, mais vanité non. L'orgueil est une bête féroce qui vit dans les cavernes et dans les déserts, la vanité au contraire, comme un perroquet, saute de branche en branche et bavarde en pleine lumière; je ne sais si je m'abuse (et ici ce serait de la vanité), mais il me

semble que dans tout le *Livre posthume* il y a une vague *réminiscence* de *Novembre* et un brouillard de moi, qui pèse sur le tout; ne serait-ce que le désir de la Chine à la fin : « dans un canot allongé, un canot de bois de cèdre dont les avirons minces ont l'air de plumes, sous une voile de bambous tressés, au bruit du tam-tam et des tambourins, j'irai dans le pays jaune que l'on appelle la Chine », etc. Du Camp ne sera pas le seul sur qui j'aurai laissé mon empreinte, le tort qu'il a eu c'est de la recevoir; je crois qu'il a agi très *naturellement* en tâchant de se dégager de moi, il suit maintenant sa voie; mais en littérature il se souviendra de moi longtemps.

Je suis communiquant et débordant (je l'étais est plus vrai) et, quoique doué d'une grande faculté d'imitation, toutes les rides qui me viennent en grimaçant ne m'altèrent pas la figure. Bouilhet est le seul homme au monde qui nous ait rendu justice là-dessus, à Maxime et à moi; il a reconnu nos deux natures distinctes et l'abîme qui les séparait. Quant à lui, Bouilhet, il faut que tous deux nous valions quelque chose, puisque depuis sept ans que nous nous communiquons nos plans et nos phrases, nous avons gardé respectivement notre physionomie individuelle.

Voilà le sieur Augier employé à la police! Quelle charmante place pour un poète et quelle noble et intelligente fonction que celle de lire les livres destinés au colportage! Mais est-ce que ça a quelque chose dans le ventre ces gaillards-là! c'est plus bourgeois que les marchands de chandelle. Voilà donc toute la littérature qui passe sous le bon vouloir de ce monsieur! mais on a une place,

de l'importance, on dîne chez le ministre, etc., et puis il faut dire le vrai, il y a de par le monde une conjuration générale et permanente contre deux choses, à savoir, la poésie et la liberté; les gens de goût se chargent d'exterminer l'une, comme les gens d'ordre de poursuivre l'autre. Rien ne plaît davantage à certains esprits français, raisonnables, peu ailés, esprits poitrinaires à gilet de flanelle, que cette régularité toute extérieure qui indigne si fort les gens d'imagination; le bourgeois se rassure à la vue d'un gendarme et l'homme d'esprit se délecte à celle d'un critique; les chevaux hongres sont applaudis par les mulets. Donc, de quelle puissance d'embêtement pour nous n'est-il pas armé le double entraveur qui a, tout à la fois dans ses attributions, le sabre du gendarme et les ciseaux du critique. Augier sans doute croit faire quelque chose de très bien, acte de goût, rendre des services. La censure quelle qu'elle soit me paraît une monstruosité, une chose pire que l'homicide; l'attentat contre la pensée est un crime de lèse-âme. La mort de Socrate pèse encore sur le genre humain. La malédiction des juifs n'a peut-être pas d'autre signification, ils ont crucifié l'homme-parole, voulu tuer Dieu; les républicains là-dessus m'ont toujours révolté. Pendant dix-huit ans, sous Louis-Philippe, de quelles déclamations vertueuses n'a-t-on pas été étourdi! qui n'a pas jeté les plus lourds sarcasmes à l'école romantique, laquelle ne réclamait en définitive, comme on dirait maintenant, que le *libre échange!* Ce qu'il y a de comique ce sont les grands mots, « mais que deviendrait la société » et les comparaisons : « laissez-vous jouer les enfants avec des armes à

feu?» Il semble à ces braves gens que la société tienne à deux ou trois chevilles pourries et que si on les retire tout va crouler, ils la jugent (et cela d'après les vieilles idées) comme un produit factice de l'homme, comme une œuvre exécutée d'après un plan. De là les récriminations, malédictions et précautions. La volonté individuelle de qui que ce soit n'a pas plus d'influence sur l'existence ou la destruction de la civilisation qu'elle n'en a sur la pousse des arbres ou la composition de l'atmosphère; vous apporterez, ô grand homme, un peu de fumier ici, un peu de sang là, mais la force humaine, une fois que vous serez passé, continuera de s'agiter sans vous; elle roulera votre souvenir avec toutes ses autres feuilles mortes; votre coin de culture disparaîtra sous l'herbe, votre peuple sous d'autres invasions, votre religion sous d'autres philosophies et toujours, toujours, hiver, printemps, été, automne, sans que les fleurs cessent de pousser et la sève de monter.

C'est pourquoi l'*Oncle Tom* me paraît un livre étroit, il est fait à un point de vue moral et religieux, il fallait le faire à un point de vue *humain*. Je n'ai pas besoin, pour m'attendrir sur un esclave que l'on torture, que cet esclave soit brave homme, bon père, bon époux et chante des hymnes et lise l'Évangile et pardonne à ses bourreaux, ce qui devient du sublime, de l'exception et dès lors une chose spéciale, fausse. Les qualités de sentiment, et il y en a de grandes dans ce livre, eussent été mieux employées si le but eût été moins restreint. Quand il n'y aura plus d'esclaves en Amérique ce roman ne sera pas plus vrai que toutes les anciennes histoires où l'on représentait invariable-

ment les mahométans comme des monstres; pas de haine! pas de haine! et c'est là du reste ce qui fait le succès de ce livre, il est *actuel;* la vérité seule, l'éternel, le Beau pur ne passionne pas les masses à ce degré-là. Le parti pris de donner aux noirs le bon côté moral arrive à l'absurde dans le personnage de Georges par exemple, lequel panse son meurtrier tandis qu'il devrait piétiner dessus, etc., et qui rêve une civilisation nègre, un empire africain, etc., la mort de la jeune Saint-Claire est celle d'un ange, pourquoi cela? je pleurerais plus si c'était une enfant ordinaire. Le caractère de sa mère est forcé, malgré l'apparente demi-teinte que l'auteur y a mise; au moment de la mort de sa fille, elle ne doit plus penser à ses migraines. Mais il fallait faire rire le parterre, comme dit Rousseau.

Il y a du reste de jolies choses dans ce livre, le caractère de Halley, la scène entre le sénateur et sa femme miss Ophélia, l'intérieur de la maison Legru, une tirade de miss Cussy, tout cela est bien fait puisque Tom est un mystique, je lui aurais voulu plus de lyrisme (il eût été peut-être moins vrai comme nature), les expressions des mères avec leurs enfants sont archirépétées, c'est comme le journal du sieur Saint-Claire qui revient à toute minute. Les réflexions de l'auteur m'ont irrité tout le temps, est-ce qu'on a besoin de faire des réflexions sur l'esclavage? Montrez-le, voilà tout. C'est là ce qui m'a toujours semblé fort dans le *Dernier jour d'un condamné*, pas une réflexion sur la peine de mort (il est vrai que la préface échine ce livre, si le livre pouvait être échiné); regarde dans le *Marchand de Venise* si l'on déclame contre l'usure; mais la forme dramatique a cela de bon,

elle annule l'auteur. Balzac n'a pas échappé à ce défaut, il est légitimiste, catholique, aristocratique.

L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part; l'art étant une seconde nature, le créateur de cette nature-là doit agir par des procédés analogues; que l'on sente dans tous les atomes, à tous les aspects, une impassibilité cachée, infinie; l'effet pour le spectateur doit être une espèce d'ébahissement. Comment tout cela s'est-il fait? doit-on dire, et qu'on se sente écrasé sans savoir pourquoi; l'art grec était dans ce principe-là, et pour y arriver plus vite il choisissait ses personnages dans des conditions sociales exceptionnelles, rois, dieux, demi-dieux; on ne vous intéressait pas avec vous-mêmes, le divin était le but.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 25 décembre 1852.

Je ne sais si tes deux collaborateurs s'en sont doutés ni si toi-même en as conscience, mais tu as fait sur mademoiselle Chéron quatre vers sublimes, de génie! J'en ai été ébloui. Ce billet n'a d'autre but que de t'en faire part. Ta pièce [1] est d'une fantaisie transcendante. Cet amour dans une poitrine maigre comme un oiseau dans une cage! superbe! superbe!

Quant à tout le reste de ta bonne longue et triste lettre, tu es un *couillllon* avec toutes sortes d'*l*

[1] *Madame de Montarcy.*

mouillés. Mais j'espère la semaine prochaine replanter un bâton dans le corps de ton énergie pour la faire se tenir belle et droite comme une poupée de Nuremberg.

Sais-tu qu'on vient de découvrir à Madagascar un oiseau gigantesque qu'on appelle l'Epyorius? Tu verras que ce sera le Dinorius et qu'il aura les ailes rouges.

Fais-moi le plaisir, aussitôt ton arrivée à Rouen, de me faire parvenir un mot qui me dise le jour où je te verrai positivement; car de mardi soir à vendredi j'en serai tellement troublé et impatient que *je n'en vivrai pas.* Tu connais mes manies.

Je vais ce soir dîner chez Achille. Dîner de sheik! champagne! anniversaire de la naissance de la maîtresse de la maison! Fête de famille! tableau.

A MADAME X...

Croisset, nuit de jeudi, 1 heure.

Depuis samedi j'ai travaillé de grand cœur et d'une façon débordante, lyrique; c'est peut-être une atroce ratatouille, tant pis, ça m'amuse pour le moment dussé-je plus tard tout effacer, comme cela m'est arrivé maintes fois. Je suis en train d'écrire une visite à une nourrice, on va par un petit sentier et on revient par un autre, je marche comme tu le vois sur les brisées du *Livre posthume*, mais je crois que le parallèle ne m'écrasera pas. Cela sent un peu mieux la campagne, le fumier et les couchettes que la page de notre ami. Tous les

Parisiens voient la nature d'une façon élégiaque et proprette, *sans bouse de vaches et sans orties; ils l'aiment comme les prisonniers d'un amour niais* et enfantin, cela se gagne tout jeune sous les arbres des Tuileries; je me rappelle à ce propos une cousine de mon père qui, venant une fois (la seule que je l'aie vue) nous faire visite à Déville, humait, s'extasiait, admirait. « Oh! mon cousin, me dit-elle, faites-moi donc le plaisir de me mettre un peu de ce fumier dans mon mouchoir de poche, j'adore cette odeur-là », mais nous que la campagne a toujours embêtés et qui l'avons toujours vue, comme nous en connaissons d'une façon plus rassise toutes les saveurs et les mélancolies!

C'est bien bon ce que tu me dis de l'histoire Roger de Beauvoir, l'écharpe passant de la voiture, etc. Oh! les *sujets*, comme il y en a!

T'aperçois-tu que je deviens moraliste? est-ce un signe de vieillesse? mais je tourne certainement à la haute comédie, j'ai quelquefois des prurits atroces d'engueuler les humains et je le ferai à quelque jour, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large; en attendant une vieille idée m'est revenue, à savoir celle de mon *Dictionnaire des idées reçues* (sais-tu ce que c'est?), la préface surtout m'excite fort, et de la manière dont je la conçois (ce serait tout un livre), aucune loi ne pourrait me mordre quoique j'y attaquerais tout; ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve; j'y démontrerais que les majorités ont toujours eu raison, les minorités toujours tort. J'immolerais les grands hommes à tous les imbéciles, les martyrs à tous les bourreaux, et cela dans un style poussé à outrance, à fusées. Ainsi pour la

littérature, j'établirais ce qui serait facile, à savoir que le médiocre étant à la portée de tous est le seul légitime et qu'il faut donc honnir toute espèce d'originalité comme dangereuse, sotte, etc. Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui prouveraient le contraire) et de textes effrayants (ce serait facile) est dans le but d'en finir une fois pour toutes avec les excentricités, quelles qu'elles soient. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fourier que les grands hommes deviendront inutiles et c'est dans ce but, dirais-je, que ce livre est fait. On y trouverait donc par ordre alphabétique sur tous les sujets possibles *tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable.*

Je crois que l'ensemble serait formidable comme *plomb.* Il faudrait que dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler de peur de dire naturellement une phrase qui s'y trouve. Quelques articles du reste pourraient prêter à des développements splendides comme ceux de *homme, femme, ami, politique, mœurs, magistrat;* on pourrait d'ailleurs en quelques lignes faire des types et montrer non seulement ce qu'il faut *dire,* mais ce qu'il faut *paraître.*

J'ai lu ces jours-ci les contes de fées de Perrault, c'est charmant, charmant. Que dis-tu de cette phrase : « la chambre était si petite que la queue de cette belle robe ne pouvait s'étendre », est-ce énorme d'effet, hein? et celle-ci : « il vient des rois de tous les pays; les uns en chaises à porteurs,

d'autres en cabriolets et les plus éloignés montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles», et dire que tant que les Français vivront, Boileau passera pour être un plus grand poète que cet homme-là. Il faut *déguiser la poésie* en France, on la déteste, et de tous ses écrivains il n'y a peut-être que Ronsard qui ait été tout simplement un poète comme on l'était dans l'antiquité et comme on l'est dans les autres pays.

Peut-être les formes plastiques ont-elles été toutes décrites, redites, c'était la part des premiers; ce qui nous reste c'est l'extérieur de l'homme, plus complexe, mais qui échappe bien davantage aux conditions de la *forme;* aussi je crois que le roman ne fait que de naître, il attend son Homère. Quel homme eût été Balzac s'il eût su écrire! mais il ne lui a manqué que cela. Un artiste, après tout, n'aurait pas tant fait, n'aurait pas eu cette ampleur.

Ah! ce qui manque à la société moderne ce n'est pas un Christ, ni un Washington, ni un Socrate, ni un Voltaire, c'est un Aristophane, mais il serait lapidé par le public; et puis à quoi bon nous inquiéter de tout cela, toujours raisonner, bavarder? Peignons, peignons, sans faire de théorie, sans nous inquiéter de la composition des couleurs, ni de la dimension de nos toiles, ni de la durée de nos œuvres.

Il fait maintenant un épouvantable vent, les arbres et la rivière mugissent, j'étais en train ce soir d'écrire une scène d'été avec des moucherons, des herbes au soleil, etc. Plus je suis dans un milieu contraire et mieux je vois l'autre. Ce grand vent m'a charmé toute la soirée, cela berce et étourdit

tout ensemble; j'avais les nerfs si vibrants que ma mère, qui est entrée à dix heures dans mon cabinet pour me dire adieu, m'a fait pousser un cri de terreur épouvantable, qui l'a effrayée elle-même; le cœur m'en a longtemps battu et il m'a fallu un quart d'heure à me remettre. Voilà de mes absorptions, quand je travaille. J'ai senti là, à cette surprise, comme la sensation aiguë d'un coup de poignard qui m'aurait traversé l'âme. Quelle pauvre machine que la nôtre et tout cela parce que le petit bonhomme était à tourner une phrase.

Pioche bien la *Paysanne*, passes-y encore une semaine, ne te dépêche pas, revois tout, épluche-toi, apprends à te critiquer toi-même, ma chère sauvage.

À LOUIS BOUILHET.

Cejourd'huy, 28 décembre 1852.

En recepvant, à ce matin, la tant vostre gente épistre, i'ay esté marry, vrayment; car ès crèbes où perégrine ma vie songeresse, ces jours dominicaux, par ma soif, sont comme oasis lybiques où ie me rafraischys à vostre ombraige et en suis-ie demouré méchanique toute la vesprée, ie vous assure. Oyez pourtant. Par affinité d'espérits animaulx et secrète coniunction d'humeurs abscondes, ie me suys treuvé estre ceste septmaine hallebrené de mesme fascherie, à la teste aussy, au dedans, voyre; pour ce que toutes sortes grouillantes de papulles, acmyes, phurunques et carbons (allégories innombrables et métaphores in-

congrues, ie veux dire) tousiours poussoyent emmy mes phrases contaminant par leur luxuriance intempestive, la nice contexture d'ycelles; ou mieux, comme il advint à Lucius Cornélius Sylla, dictateur romain, des poulx et vermine qui issoyent de son derme à si grand foyson que quant et quant qu'il en escharbouyllait plus en venoyt et estoyt proprement comme ung pourceau et verrat leperoseux, tousiours engendrant corruption de soy-mêmçe et si en mourut finalement.

Ains, vous, tant docte scripteur, qui d'un font caballin espanchez à goulot mirifique vos ondes susurrantes, de ce souci ne vous poinctant, ceste tant robuste pucelle qué ha nom Muse, comme bon compaignon et paillard lyrique que estes, tousiours la tabourinez avec angin roide, tousiours la hacquebutez, la gitonnez, la biscottez, la glossotez, par devant, par derrière, en tous accoutremens et langaiges, à la Francoyse, à la Sinnoyse, à la Latine, à l'Alexandrine, à la Saphique, à l'Adonique, à la Dithyrambique, à la Persique, à l'Egyptiacque, en cornette, en camail, sur le coing d'ung tonneau, sur les fleurs d'ung pré, sur les coquilles du rivaige, en plain amphithéâtre ou en camère privée, brief en toutes postures et occasions.

Ie me suys bien délecté ce jourd'huy à vos distiques Catulliens. Ie vouldroys en faire tels, si pouvois, ie le dys. Comme Julius Caesar Scaliger (ung consommé ès lettres anctiques cettuy-là) qui souloyt repéter par enthousiasme, luy plus aimer avoir faict l'ode melpomenéenne du bon Flaccus que estre roy d'Arragon (ce est une province de Hespaigne, dela les monts Pyrénéans, près

Bagnères en Bigorre où vérolés vont prendre bains pour eux guarryr, allez, si en estes), i'ay donc curiosité véhémente de voir du tout finy votre carmen fossiléen qui estalera la pourtraicture des antiques périodes de la terre et chaos (y devoit estre un aage à rire, par la confusion qu'y estoit) et ie cuyde desia, par le loppin que i' en connoys, que sera viande de mardy-gras, régallade de monseigneur, et y faudra estre moult riche en entendement poétique, pour en guster à lourdoys la souëve saveur, comme de Chalibon de Assyrie, de Johannisberg de Germanie, de Chiras ès mer Indiques, que magnats seuls hument quand ils veulent entregaudyr aux grandes festes et esbattements dépenciers.

Ains n'avez-vous paour, amy, que tousiours couché comme ung veau et roulant la vastitude de ces choses en la sphéréité de vostre entendement, elles ne cataglyptent une façon de microsme en votre personne et ne vous appréhendent vous-même. Ce advient aux femmes engroissées, vous savez, qui appetent mangier un connil, ie suppose; à leur fruict qu'elles font, poussent des oreilles de connil sur l'estomach; ou comme enfantelets qui cogitant, dans leurs bers, eux pysser contre un mur, compyssent de vray leurs linceuls; tant le cerveau ha force, ie vous dys, et met tous atosmes en branle! adonc, vos roignons deviendroyent rochiers et les poils du cul palmiers, et la semence demeurant stagnante es vases spermatiques (comme laictages, l'été, dans les jarres d'argile) se tourneroit en crème, et bientôt en beurre, voyre bitume plustôt, ou lave volcanique dont on feroyt après des pumices, pour bellement polir

les marbres des palais et sépulchres. Lors, mousse croystroit au fondement (lequel tousiours est eschauffé par vents tiédis comme ès régions équatoriales), fange serait ès dents, or en oreilles, nacre ès ongles, fucus sur la merde et uystres à l'escalle dans le gozier, yeux aggrandis et tousiours stillants en place, seroient comme des lunes mortes et perpétuelle exhalaëson poëtique, comme l'on voit de l'Etna en Sicile, issoyroit de votre bouche! Voyageurs lors viendroient par milliers specter ce poëte-nature, cet homme-monde et ce rapporteroit moult argent au portier. Ie m'esgare, ie croys, et mon devis sent la phrénésie Delphique et transport hyperbolique. Si pourtant ne vay-ie tourner mon style, car vous sais-ie compaignon aymant aulcune phantaisie et phantastiquerie et conchiez de dédain et contemnation (ès continents Apolloniques) ces tant coincts jardinets, à ifs taillés et gazons courts, où l'on n'a place pour ses coudes ne ombre pour son teste. Ains dilectez contrairement les horrificques forêts caverneuses et speluncqueuses, avec grands chênes, larges courants l'aër embalsamés, fleurs coulourées, ombres flottantes, et tousiours au loing, quelque hurlement mélancholique, en le dessous des feuilles, comme d'un loup affamé; et déjà, delà, esbattements spittacéens sur les hautes branches, et singes à queue recourbe, claquant des badigoinces, et monstrant leur cul.

Or donc, puisque n'avons jà bronché (estant ferrés à glace, ie suppose) ni jà courbé nostre eschine sous le linteau d'aulcune boutique, ecclise, confrayrie, servition quelconque, guardons (ce est mon souhait de nouvel an pour tous deux)

ceste sempiternelle superbe amour de Beaulté, et soyons, de par toute la bande des grands que ie invoque, ainsy tousiours labourant, tousiours barytonnant, tousiours rythmant, tousiours calophonisant et nous cheryssant.

A Dieu, mon bon, adieu mon peton, adieu mon couillon (gausche).

Gustavus FLAUBERTUS,
Bourgeoisophobus.

À MADAME X...

Croisset, lundi 5 heures, 1852.

Je suis dans ce moment comme tout épouvanté, et si je t'écris c'est peut-être pour ne pas rester seul avec moi, comme on allume sa lampe la nuit quand on a peur. Je ne sais si tu vas me comprendre, mais c'est bien drôle. As-tu lu un livre de Balzac qui s'appelle *Louis Lambert?* Je viens de l'achever il y a cinq minutes, il me foudroie : c'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles; cela s'est cramponné à moi par mille hameçons. Ce Lambert à peu de choses près est mon pauvre Alfred; j'ai trouvé là *nos* phrases (dans le temps) presque textuelles : les causeries des deux camarades au collège sont celles que nous avions, ou analogues. Il y a une histoire de manuscrit dérobé par les camarades et avec des réflexions du maître d'études *qui m'est arrivée*, etc., etc. Te rappelles-tu que je t'ai parlé d'un roman métaphysique (en plan), où un homme, à force de penser, arrive à avoir des hal-

lucinations au bout desquelles le fantôme de son ami lui apparaît pour tirer la conclusion (idéale) *des prémices (mondains tangibles); eh bien, cette idée est là indiquée, et tout ce roman de Louis Lambert* en est la préface. A la fin le héros veut se châtrer par une espèce de manie mystique. J'ai eu au milieu de mes ennuis de Paris, à dix-neuf ans, cette envie (je te montrerai dans la rue Vivienne une boutique devant laquelle je me suis arrêté un soir, pris par cette idée avec une intensité impérieuse), alors que je suis resté deux ans entiers sans voir de femme. L'année dernière, lorsque je vous parlais de l'idée d'entrer dans un couvent, c'était mon vieux levain qui me remontait. Il arrive un moment où *l'on a besoin de se faire souffrir,* de haïr sa chair, de lui jeter de la boue au visage tant elle vous semble hideuse. Sans l'amour de la forme, j'eusse été peut-être un grand mystique, ajoute à cela mes attaques de nerfs, lesquelles ne sont que des déclivités involontaires d'idées, d'images; l'élément psychique alors saute par-dessus moi, et la conscience disparaît avec le sentiment de la vie. Je suis sûr que je sais ce que c'est que mourir, j'ai souvent senti nettement mon âme qui m'échappait, comme on sent le sang qui coule par l'ouverture d'une saignée. Ce diable de livre m'a fait rêver Alfred toute la nuit; à neuf heures je me suis réveillé et rendormi, alors j'ai rêvé le château de la Roche-Guyon, il se trouvait derrière Croisset, et je m'étonnais de m'en apercevoir pour la première fois. On m'a réveillé en m'apportant ta lettre; est-ce cette lettre cheminant sur la route dans la boîte du facteur qui m'envoyait de loin l'idée de la Roche-Guyon? tu venais à moi sur

elle. Est-ce *Louis Lambert* qui a appelé Alfred cette nuit (il y a huit mois j'ai rêvé des lions, et au moment où je rêvais, un bateau portant une ménagerie passait sous mes fenêtres). Oh! comme on se sent près de la folie quelquefois, moi surtout! Tu sais mon influence sur les fous et comme ils m'aiment! Je t'assure que j'ai peur maintenant; pourtant en me mettant à ma table pour t'écrire, la vue du papier blanc m'a calmé. Depuis un mois, du reste, je suis dans un singulier état d'exaltation ou plutôt de vibration; à la moindre idée qui va me venir, j'éprouve quelque chose de cet effet singulier que l'on ressent aux ongles en passant auprès d'une harpe.

Quel sacré livre! il me fait mal, comme je le sens!

Autre rapprochement : ma mère m'a montré (elle l'a découvert hier) dans le *Médecin de campagne* de Balzac une *même scène* de ma *Bovary :* une visite chez une nourrice (je n'avais jamais lu ce livre, pas plus que *Louis Lambert*). Ce sont mêmes détails, mêmes effets, même intention, à croire que j'ai copié, si ma page n'était infiniment mieux écrite, sans me vanter.

Louis Lambert commence comme *Bovary,* par une entrée au collège, et il y a une phrase qui *est la même :* c'est là que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *Livre posthume!*

Il m'est égal que Hugo m'envoie tes lettres si elles viennent de Londres, mais de Jersey ce serait peut-être trop clair? Je te recommande encore une fois de ne pas envoyer de note écrite, je garde ta lettre pour la montrer à Bouilhet dimanche si tu le permets? A la fin de cette semaine je t'écri-

rai en te donnant la réponse des variantes que tu me soumets pour la *Paysanne* : bon courage, pauvre chère muse. Je crois que ma *Bovary* va aller, mais je suis gêné par le sens métaphorique qui décidément me domine trop, je suis dévoré de comparaisons comme on l'est de poux, et je ne passe mon temps qu'à les écraser, mes phrases en grouillent.

À LA MÊME.

Croisset, 3 janvier, samedi minuit, 1853.

Oui, chère muse, je devais t'écrire une longue lettre, mais j'ai été si triste et embêté que je n'en ai pas eu le cœur. Est-ce l'air ambiant qui me pénètre, mais de plus en plus je me sens funèbre; mon roman me donne des sueurs froides; en cinq mois, depuis la fin d'août, sais-tu combien j'en ai écrit, soixante-cinq pages! dont trente-six depuis Mantes! J'ai relu tout cela avant-hier, et j'ai été effrayé du peu que ça est et du temps que ça m'a coûté (je ne compte pas le mal). Chaque paragraphe est bon en soi, et il y a des pages, j'en suis sûr, parfaites; mais précisément à cause de cela, *ça ne marche pas.* C'est une série de paragraphes tournés, arrêtés, et qui ne dévalent pas les uns sur les autres; il va falloir les dévisser, lâcher les joints comme on fait aux mâts de navire quand on veut que les voiles prennent plus de vent. Je m'épuise à réaliser un idéal peut-être absurde en soi, mon sujet peut-être ne comporte pas ce style : oh! heureux temps de *Saint-Antoine,* où êtes-vous? J'écrivais là avec mon moi tout entier! c'est

sans doute la faute de la place, le fond était si ténu! et puis, le milieu des œuvres longues est toujours atroce (mon bouquin aura environ 450 à 480 pages, j'en suis maintenant à la page 204). Quand je serai revenu de Paris, je m'en vais ne pas écrire pendant quinze jours et faire le plan de toute cette fin jusqu'à la chute de ma petite femme, qui sera le terme de la première partie de la deuxième; je n'en suis pas encore au point où je croyais arriver pour l'époque de notre entrevue à Mantes, vois quel amusement! enfin à la grâce de Dieu. Dans huit jours nous serons ensemble, cette idée me dilate la poitrine.

Je ne t'engage pas à inviter Villemain, et avec ma vieille psychologie de romancier, voilà mes motifs : 1° tu as besoin de lui pour ton prix; 2° nous sommes jeunes; 3° il est vieux; qui te dit qu'il ne sera pas embêté du petit prônage de Bouilhet : ces gens sur le déclin sont jaloux, ici pas d'exception, *c'est une règle.* De plus, comme il te fait la cour et que c'est un homme très fin, il s'apercevra (ou on lui dira, ou il le supposera, ou il finira par le savoir) que la place est prise et par moi, second motif pour l'indisposer. Garde toutes ses bonnes volontés, et sans faire la coquette, laisse toujours du vague, *il ne faut pas s'endormir sur le fricot,* comme eût dit ce bon Pradier; je crois donc que ce serait maladroit de l'inviter à ta soirée, tu penses bien que pour moi *personnellement* sa connaissance me serait plutôt agréable, mais comme en cette circonstance elle n'est utile à aucun de nous trois, et qu'il pourrait au contraire sortir de là avec un peu de mauvais vouloir à ton endroit, il vaut mieux s'abstenir.

C'est comme pour Jourdan, nous n'avons besoin d'aucune relation (indirecte) avec Du Camp, il irait clabauder ce qui s'est fait et dit chez toi, je peux l'y revoir le lendemain, ce serait des questions; non, non. Enfin mon troisième refus est relatif à Béranger. Bouilhet ne demande pas mieux que d'y aller avec toi, mais moi qui *n'ai aucun titre,* je ne puis vous accompagner : quant à tout le reste, j'adhère à tes plans. Pour en finir des affaires du monde, mon dernier avis relativement à Bouilhet : ne fais pas lire ses vers devant un public *nombreux,* il t'en supplie et moi aussi. Dans le commencement c'était bon, mais maintenant qu'il a déjà publié plusieurs fois, *ça le restreint.* Quand les intimes resteront, à la bonne heure.

Quel imbécile que ce Buloz! quelle brute! quelle brute! tout cela vous donne des envies de crever; je comprends depuis un an cette vieille croyance en la fin du monde que l'on avait au moyen âge lors des époques sombres. On se tourne pour trouver quelque chose de propre, de quelque côté qu'on pose les pieds on marche sur la m...; nous allons encore descendre longtemps dans cette latrine! on deviendra si bête d'ici à quelques années, que dans vingt ans, je suppose, les bourgeois du temps de Louis-Philippe sembleront élégants et talons rouges. On vantera la liberté, l'art et les manières de cette époque, car ils réhabiliteront l'immonde à force de le dépasser. Quand on est harassé de soucis, quand on se sent dans la tête la vieillesse de toutes les formes connues, quand enfin on se pèse à soi-même, si de mettre la tête à la fenêtre au moins vous rafraî-

chissait, mais non, rien du dehors ne vous rassérène. Au contraire, au contraire! mes lectures de Rabelais se mêlent à ma bile sociale, et il s'en forme un besoin de flux auquel je ne donne aucun cours et qui me gêne même, puisque ma *Bovary* est tirée au cordeau, lacée, corsée et ficelée à étrangler. Les poètes sont heureux; on se soulage dans un sonnet, mais les malheureux prosateurs, comme moi, sont obligés de tout rentrer. Pour dire quelque chose d'eux-mêmes, il leur faut des volumes et le cadre, l'occasion; s'ils ont du goût, ils s'en abstiennent même, car c'est là ce qu'il y a de moins fort au monde, parler de soi.

Pourtant, j'ai peur qu'à force d'avoir de ce fameux goût, je n'en arrive à ne plus pouvoir écrire, tous les mots maintenant me semblent à côté de la pensée, et toutes les phrases dissonantes. Je ne suis pas plus indulgent pour les autres; j'ai relu, il y a quelques jours, l'entrée d'Eudore à Rome (des *Martyrs*), qui passe pour un des morceaux de la littérature française et qui en est un; eh bien, c'est fort pédant à dire, mais j'ai trouvé là cinq ou six libertés que je ne me permettrais pas; où est donc le style? en quoi consiste-t-il? Je ne sais plus du tout ce que ça veut dire, mais si, mais si pourtant! je me le sens dans le ventre.

Nous allons encore bien causer dans huit jours. L'idée de ton contentement, si mon œuvre est réussie plus tard, n'est pas un de mes moindres soutiens, bonne muse. Je rêve ton admiration comme une volupté, cette pensée est mon petit bagage de route, et je la passe sur mon cerveau en sueur comme une chemise blanche. Toi tu as fait une bonne chose, ta *Paysanne* va réussir si le

Pays en veut (mais ces *messieurs* aussi doivent être pudiques); tu vas avoir de suite plus de lecteurs que tu n'en aurais eu à la *Revue*.

Enfin, Bouilhet et moi, nous t'arriverons samedi vers six ou sept heures du soir; la Seine est débordée, je ne sais comment j'irai à Rouen, il me faudra prendre le bateau, et les heures ne coïncideront peut-être pas avec le chemin de fer. En tout cas nous irons dîner avec toi, et si d'ici à samedi tu ne recevais aucune lettre, c'est qu'il n'y aurait rien de changé dans mon plan. Peut-être mercredi ou jeudi t'enverrai-je un simple mot pour te dire j'arrive. Adieu donc, à bientôt, dans huit jours à cette heure-ci. A toi, à toi.

Tiens-tu absolument à mes notes de voyage? moi je crois que *maintenant* il vaudrait mieux que tu ne les lises pas. Tout ce qui est étranger au travail en distrait.

A LA MÊME.

Croisset, mercredi minuit.

Enfin! me revoilà à peu près dans mon assiette! j'ai griffonné dix pages d'où il en est résulté deux et demie; j'en ai préparé quelques autres. Ça va aller, j'espère, et toi, pauvre bonne muse, où en es-tu? je te vois piochant ton *Acropole* avec rage et j'en attends le premier jet d'ici à peu de jours; soigne bien les vers, au point où tu en es maintenant tu ne dois pas te permettre *un seul* vers faible. Je ne sais ce qu'il en sera de ma *Bovary*, mais il me semble qu'il n'y aura pas *une* phrase molle.

C'est déjà beaucoup; le génie c'est Dieu qui le donne, mais le talent nous regarde; avec un esprit droit, l'amour de la chose et une patience soutenue on arrive à en avoir. La correction (je l'entends dans le plus haut sens du mot) fait à la pensée ce que l'eau de Styx faisait au corps d'Achille : elle la rend invulnérable et indestructible; plus je pense à cette *Acropole* et plus il me semble qu'il y aurait à la fin *une engueulade aux Barbares* superbe; cela rentrerait dans l'esprit de la pièce et m'en paraît même le complément. Je vais tâcher d'être clair. Après tes Panathénées, tableau de la Grèce, vivant, animé, et avoir bien marqué que cela n'existe plus, je dirais... et puis les Barbares sont venus (pas de description de l'invasion, mais plutôt l'effet en résultant), ils ont cassé, profité, fait des meules de moulin avec les piédestaux de tes statues... ils ont chauffé leurs pieds nus à ton olivier qui brûlait, ô Minerve, et dans des langues barbares accusé tes dieux, ô Homère... il faudrait faire la confusion soutenue des *deux espèces de Barbares*, et cela très large, à la fois lyrique et satyrique, ça ne sortirait pas du lieu même de l'Acropole; les diverses ruines et constructions modernes te serviraient de comparaisons et de points de rappel, et ce mouvement t'amènerait naturellement à ton trait final : nous cherchons maintenant parmi ces débris les vestiges du beau.

Réfléchis à cela, il me semble qu'il y a là beaucoup; cette idée plairait au côté classique de l'Académie et pourrait d'ailleurs être en elle-même une fort belle chose.

La Sylphide, comme dit Babinet, a écrit deux

lettres charmantes. Bouilhet a répondu quelques lignes à la dernière pour lui dire qu'elle le laisse tranquille et qu'il ne veut plus entendre parler d'elle, il m'a l'air très calme et décidé, mais un vieux psychologue comme moi pense que ce n'est pas là une fin; ils se reverront d'une façon ou d'une autre et s'aimeront ou je serais fort étonné; elle a dû être vexée de son dernier billet; y répondra-t-elle? la correspondance se rengagerait alors sur un pied purement littéraire? mais la littérature mène loin et les transitions vous font glisser sans qu'on s'en doute des hauteurs du ciel aux profondeurs du c..., problème! pensée! comme dirait le grand Hugo.

J'ai demain à déjeuner un jeune homme que Bouilhet m'a amené dimanche. Je l'avais connu enfant lorsqu'il avait sept à dix ans; son père, magistrat inepte, en faisait un perroquet et le poussait aux *bonnes études*, mais malgré tous ses soins il n'est point devenu un crétin (ce qui désole le père) et il a pris en goût sérieux la littérature, il est hugotique, rouge, etc., de là désolation de la famille, haine de tous les concitoyens, mépris du bourgeois; il désirait depuis longtemps faire ma connaissance. Je l'ai reçu carrément et dans tout le déshabillé franc de ma pensée; c'est ce qu'il faut faire aux gens qui viennent nous flairer par curiosité. S'ils sont choqués, ils ne reviennent plus, et s'ils vous aiment c'est qu'ils vous connaissent.

Quant à lui il m'a paru être un assez intelligent garçon, mais sans *âpreté*, sans cette suite dans les idées qui seule mène à un but; il donne dans les théories, les symbolismes, Micheletteries, Qui-

netteries (j'y ai été aussi, je les connais), études comparées des langues, plans gigantesques et charabias un peu vides. Mais en somme on peut causer avec lui pendant quelques heures; or la graine est rare de ceux-là. Il habite Paris, a une vingtaine de mille francs de rente et va s'en aller en Amérique et de là aux Indes pour son plaisir; il veut aussi écrire une histoire grecque, voir la Grèce. Voilà bien des volontés qui marquent peut-être absence de volonté. Dans quelle époque de diffusion nous sommes! L'esprit autrefois était un soleil solitaire, tout autour de lui il y avait le ciel vide; son disque maintenant, comme par un soir d'hiver, semble avoir pâli et il illumine toute la brume humaine de sa clarté confuse.

Je m'en vais relire Montaigne en entier, c'est une bonne causerie, le soir avant de s'endormir. Comment vas-tu? il me semble qu'il y a six mois que je t'ai quittée. Comme nous serons à nous à Mantes. Mais ne pensons pas à cela, travaillons, moi je ne veux plus regarder en avant, la longueur de ma *Bovary* m'épouvante à me décourager; « qu'est-ce que ton devoir? dit Gœthe; l'exigence de chaque jour »; ne sortons pas de là. Adieu, mille baisers sur tes lèvres de muse.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de dimanche, 1 heure et demie.

Il est bien tard, je devrais me coucher, mais c'est demain dimanche, je me reposerai. Je veux te dire tout de suite, chère muse, combien je

t'aime, d'abord, et comme tes deux dernières courtes lettres m'ont fait plaisir, elles ont un souffle qui m'a gonflé, je crois, car je suis dans le même état lyrique que toi ; j'y ai vu que tu étais emportée dans l'art et que tu roulais dans la houle intellectuelle, ballottée à tous les grands vents apolloniques. C'est bien, c'est bien, nous ne valons quelque chose que parce que Dieu souffle en nous ; c'est là ce qui fait même les médiocres forts, ce qui rend les peuples si beaux aux jours de fièvre, ce qui embellit les laids, ce qui purifie les infâmes : la foi, l'amour ; « si vous aviez la foi vous remueriez des montagnes. » Celui qui a dit cela a changé le monde parce qu'il n'a pas douté.

Garde-moi toujours cette rage-là, tout cède et tout pète à la fin devant les obstinations suivies, j'en reviens toujours à mon vieil exemple de Boileau ; ce gredin-là vivra autant que Molière, autant que la langue française et c'était pourtant un des moins poètes des poètes ; qu'a-t-il fait ? il a suivi sa ligne jusqu'au bout et donné à son sentiment si restreint du beau toute la perfection plastique qu'il comportait.

Ta *Paysanne* a du mal à paraître. C'est justice, voilà une preuve que c'est beau ; pour les œuvres et pour les hommes médiocres, le hasard est bon enfant, mais ce qui a de la valeur est comme le porc-épic, on s'en écarte ; une des preuves qui m'auraient convaincu de la vocation de Bouilhet si j'en eusse douté, c'est qu'à Rouen, dans son pays et où il est connu, pas un journaliste n'a même cité son nom ; on objectera qu'ils ne peuvent le comprendre et j'accepte l'objection qui me donne raison, ou bien c'est qu'ils l'envient et ils

font bien alors. De même l'ami Gautier fait des réclames pour E. Delessert, qu'il connaît à peine, et ne souffle mot de l'ami Bouilhet, est-ce clair? envoie-moi demain à n'importe quel journal ta *Paysanne* éreintée, fais-y une fin sentimentale, une nature factice, des paysans vertueux, quelques lieux communs sur la moralité avec un peu de clair de lune parmi les ruines à l'usage des âmes sensibles, le tout entremêlé d'expressions banales, de comparaisons usées, d'idées bêtes et que je sois pendu si on ne l'accepte. Mais patience, la vérité a son tour, elle possède en soi-même une force divine et quoiqu'on l'exècre on la proclame, on a de tout temps crié contre l'originalité, elle finit pourtant par entrer dans le domaine commun et bien que l'on déclame contre les supériorités, contre les aristocrates, contre les riches, on vit néanmoins de leurs pensées, de leur pain. Le génie comme un fort cheval traîne à son c... l'humanité sur les routes de l'idée, elle a beau tirer les rênes et par sa bêtise lui faire saigner les dents, en hocquesonnant tant qu'elle peut le mors dans sa bouche, l'autre qui a les jarrets robustes continue toujours au grand galop par les précipices et les vertiges.

J'attends lundi matin l'*Acropole* et comme il faut se dépêcher, je la lirai, je la porterai de suite à Rouen à Bouilhet, nous la lirons, et chez lui je t'écrirai en te renvoyant le tout.

Pour un autre travail ce procédé de composition ne serait pas bon, il faut écrire plus *froidement;* méfions-nous de cette espèce d'échauffement qu'on appelle l'inspiration et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force

musculaire. Dans ce moment-ci par exemple, je me sens fort en train, mon front brûle, les phrases m'arrivent, voilà deux heures que je voulais t'écrire et que de moment en moment le travail me reprend; au lieu d'une idée j'en ai dix et où il faudrait l'exposition la plus simple il me surgit une comparaison, j'irais, je suis sûr, jusqu'à demain midi sans fatigue. Mais je connais ces bals masqués de l'imagination d'où l'on revient avec la mort au cœur, épuisé, ennuyé, n'ayant vu que du faux et débité des sottises; tout doit se faire à froid, posément. Quand Louvel a voulu tuer le duc de Berry il a pris une carafe d'orgeat et n'a pas manqué son coup; c'était une comparaison de ce pauvre Pradier et qui m'a toujours frappé, elle est d'un haut enseignement pour qui sait la comprendre.

Ma préface du *Dictionnaire des idées reçues* me tourmente, j'en ai fait le plan par écrit; j'ai passé l'autre jour deux heures de suite à rêver (à propos de Juvénal que je lisais) un grand roman romain; mon livre XVIIIe siècle m'est revenu hier, la *Bovary* marche son petit train et se dessine dans l'avenir, il n'est pas jusqu'à ce malheureux grec qui ne me semble se débrouiller. Je crois que le ramollissement de cervelle diagnostiqué par Du Camp n'arrive pas encore. Ah! ah! mais je les casserais sur elle tous ces braves petits compagnons-là comme les commis voyageurs brisent sur leur front les assiettes d'auberge, par facétie.

Si je cherche un peu d'où vient mon bon état présent, c'est peut-être à deux causes : 1° d'avoir vu l'autre jour ce brave garçon qui enfin parle notre langue, on a plaisir à trouver des compatriotes dans la vie; 2° à la société de Mme Vasse

(tu sais, cette dame qui est ici), elle a longtemps habité l'Orient; nous en causons à table, cela me ranime et me fait passer dans la tête de grands coups de vent qui m'emportent. Si fort que l'on ait l'orgueil de se croire, l'élément extérieur est bon quelquefois, mais c'est si rare de trouver un lit pour ses fatigues. Adieu, toi qui est l'édredon où mon cœur se pose et le pupitre commode où mon esprit s'entr'ouvre.

Quant au *Livre posthume*, la fin répond au commencement, j'ai admiré comme toi la Croix, Porcia, le couvre-pied, etc., il a fourré là jusqu'à un rêve qu'il a fait en voyage et que je l'ai vu écrire, il n'en a pas changé trois phrases. Pour lui, ce bon Maxime, je suis maintenant incapable à son endroit d'un sentiment quelconque, la partie de mon cœur où il était est tombée sous une gangrène lente, et il n'en reste plus rien; bons ou mauvais procédés, louanges ou calomnies, tout m'est égal et il n'y a pas là dédain, ce n'est point une affaire d'orgueil, mais j'éprouve une impossibilité radicale de sentir à cause de lui, pour lui, quoi que ce soit, amitié, haine, estime ou colère, il est parti comme un mort et sans même me laisser un regret. Dieu l'a voulu! Dieu soit béni. La douceur que j'ai éprouvée dans cette affection (et que je me rappelle avec charme) atténue sans doute l'humiliation où je pourrais être de l'avoir eue; une chose m'a fait sourire dans sa phrase de « la large épaule », il aurait pu choisir une comparaison plus heureuse; c'est sur cette épaule pourtant qu'à la mort de sa grand-mère je l'ai porté comme un enfant lorsque l'arrachant de son cadavre où il pleurait, criait, appelait les *anges*, parlant de là-

haut, etc., *je l'ai pris d'un bras et l'ai enlevé tout* d'un bond jusque sur sa terrasse. Je me rappelle aussi que lui ai *arrangé* un duel à cet homme si brave, etc., etc. Ah! les hommes d'action! les actifs! comme ils se fatiguent pour ne rien faire et quelle bête de vanité que celle que l'on tire d'une turbulence stérile. L'action m'a toujours dégoûté au suprême degré, elle me semble appartenir au côté animal de l'existence (qui n'a senti la fatigue de son corps? combien la chair lui pèse!), mais quand il l'a fallu ou quand il m'a plu je l'ai menée l'action, et raide, et vite, et bien. Pour sa croix d'honneur, à Du Camp, j'ai fait en une matinée ce qu'à cinq ou six gens d'action qu'ils étaient là, ils n'avaient pu accomplir en six semaines, il en a été de même pour mon frère, quand je lui ai fait avoir sa place; de Paris où j'étais, j'ai enfoncé toute l'école de médecine et fait écrire *par le roi* au préfet pour lui forcer la main; les amis qui me considéraient étaient épouvantés de mon toupet et de mes ressources. Le père Degasc (ancien pair de France, ami de mon père) en était si ébahi qu'il voulait *sérieusement* me faire entrer dans la diplomatie, prétendant que j'avais de grandes dispositions pour l'intrigue. Ah! quand on sait rouler une métaphore on peut bien peloter des imbéciles. L'incapacité des grandes pensées aux affaires n'est qu'un excès de capacité. Dans les grands vases une goutte d'eau n'est rien et elle emplit les petites bouteilles. Mais la durée est là qui nous console; que reste-t-il de tous les actifs, Alexandre, Louis XIV, etc., et Napoléon même, si voisin de nous? La pensée est comme l'âme, éternelle, et l'action comme le corps, mortelle. J'étais en train

de philosopher ce soir, mais je n'ai plus une seule feuille de papier à lettres et il est temps d'aller se coucher. Adieu donc.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de vendredi, 1 heure.

Pourquoi, chère bonne muse, ai-je une sorte de pressentiment que tu es malade? L'*Acropole* doit t'avoir bien fatiguée, ça ne vaut rien, ni pour l'œuvre ni pour l'auteur, de composer ainsi. Si, après nos corrections, nous eussions eu encore trois semaines devant nous, et que tu nous eusses renvoyé le manuscrit recopié comme nous l'avions refait et avec tes observations à toi, nous te l'aurions renvoyé, tu l'aurais retravaillé, et après une seconde révision de notre part, je t'assure que c'eût été une crâne chose. L'étoffe y était, mais nous n'avons pas eu seulement le temps de nous entendre. Ainsi quand je te disais que le Parthénon est couleur bitume et terre de Sienne, c'est vrai, mais les Propylées, je ne sais pourquoi, sont fort blanches; ainsi l'on pouvait dire :

L'éternelle blancheur des longues Propylées,
Etc., etc.

Tu as oublié de parler de *Pandrose;* mais sois sûre que l'Académie, toute pédante qu'elle soit, tient plus aux vers en eux-mêmes qu'à une description technique. Le sujet *l'Acropole* était d'ailleurs tellement vague, que chacun peut le traiter à sa fantaisie. Si tu as fait, comme tu me le dis, les coupures et nos corrections les plus importantes, j'ai

bon espoir. Mais agis comme l'an passé, ne néglige pas tes petites recommandations indirectes : après la peau du lion, un lopin de celle du renard : soyons prudents.

Ta jeune Anglaise, sans que je la connaisse, me cause une grande pitié, à cause de toutes les *déceptions* qui doivent l'attendre; si elle n'est pas stupide, elle finira par s'énamourer de quelque intrigant, porteur d'une figure pâle et adressant des vers aux étoiles comparées aux femmes, lequel lui mangera son argent, et la laissera avec ses beaux yeux pour pleurer, et son cœur pour souffrir. Ah! comme on perd de trésors dans la jeunesse! et dire que le vent seul ramasse et emporte les plus beaux soupirs des âmes! Mais y a-t-il quelque chose de meilleur que le vent et de plus doux? Moi aussi, j'ai été d'une architecture pareille, j'étais comme les cathédrales du xve siècle, lancéolé, fulgurant; je buvais du cidre dans ma coupe de vermeil. J'avais une tête de mort dans ma chambre, sur laquelle j'avais écris : « Pauvre crâne vide, que veux-tu me dire avec ta grimace? » Entre le monde et moi existait je ne sais quel vitrail, peint en jaune avec des raies de feu et des arabesques d'or, si bien que tout se réfléchissait sur mon âme comme sur les dalles d'un sanctuaire, embelli, transfiguré et mélancolique cependant, et rien que de beau n'y marchait, c'étaient des rêves plus majestueux et plus vêtus que des cardinaux à manteaux de pourpre. Ah! quels frémissements d'orgueil! quels hymnes! et quelle douce odeur d'encens qui s'exhalait de mille cassolettes toujours ouvertes! Quand je serai vieux, écrire tout cela me réchauffera. Je ferai comme

ceux qui, avant de partir pour un long voyage, vont dire adieu à des tombeaux chers. Moi avant de mourir je revisiterai mes rêves.

Eh bien, c'est fort heureux d'avoir une jeunesse pareille, et que personne ne vous en sache gré. Ah! à dix-sept ans si j'avais été aimé, quel crétin je ferais maintenant! Le bonheur est comme la vérole, pris trop tôt, il peut gâter complètement la constitution.

La *Bovary* traînotte toujours, mais enfin avance. J'espère d'ici quinze jours avoir fait un grand pas. J'en ai beaucoup relu. Le style est inégal et trop méthodique; on aperçoit trop les écrous qui serrent les planches de la carène; il faudra donner du jeu. Mais comment? Quel chien de métier!

Adieu! mille tendresses, bonne muse.

À LA MÊME.

Croisset, dimanche, 4 heures.

L'impression que te font mes notes de voyage m'a fait faire d'étranges réflexions, chère muse, sur le cœur des hommes et sur celui des femmes; décidément ce n'est pas le même, on a beau dire.

De notre côté est la franchise, sinon la délicatesse, et nous avons tort pourtant, car cette franchise est une dureté. Si j'avais omis d'écrire mes impressions féminines, rien ne t'eût blessée! Les femmes gardent tout dans leur sac, elles; on n'en tire jamais une confidence entière; le plus qu'elles font, c'est de laisser deviner, et quand elles nous racontent les choses, c'est avec une telle sauce que

la viande en disparaît. Mais nous pour deux ou trois méchantes infidélités et où le cœur même n'était pas, voilà le leur qui gémit! Étrange! étrange! Moi je me casse la tête à comprendre tout cela; et j'y ai pourtant bien réfléchi dans ma vie; enfin (je parle ici à ton cerveau, chère et bonne femme), pourquoi ce petit monopole du sentiment? Tu es jalouse du sable où j'ai posé mes pieds, sans qu'il m'en soit entré un grain dans la peau, tandis que je porte au cœur une large entaille que tu y as faite? Tu aurais voulu que ton nom revînt plus souvent sous ma plume; mais remarque que je n'ai pas écrit une seule réflexion; je formulais seulement de la façon la plus courte l'indispensable, c'est-à-dire la sensation et non le rêve, ni la pensée. Eh bien, rassure-toi, j'ai pensé souvent à toi, souvent, très souvent. Si, avant de partir, je n'ai pas été te dire adieu, c'est que j'avais déjà du sentiment par-dessus les oreilles! Il m'était resté de toi une grande aigreur, tu m'avais longuement irrité, j'aimais mieux ne pas te revoir, quoique j'en eusse eu maintes fois envie; la chair m'appelait, mais les nerfs me retenaient; et il sortait de tout cela une sorte de tendresse qui, s'alimentant par le souvenir, n'avait pas besoin d'épanchement. Je m'étais promis de m'abstenir de toi, tant j'avais éprouvé à ton endroit de sentiments violents et incompatibles entre eux. La bataille était trop bruyante. J'avais déserté la place, c'est-à-dire j'avais enfermé sous clef tout cela, pour ne plus en entendre parler, et je regardais seulement de temps à autre ta chère image, ta belle et bonne figure, par une lucarne de mon cœur restée ou-

verte; et puis j'ai toujours détesté les choses solennelles. Nos adieux l'eussent été, je suis superstitieux là-dessus. Jamais avant d'aller en duel, si j'y vais, je ne ferai mon testament, tous ces actes sérieux portent malheur. Ils sentent d'ailleurs la draperie. J'ai eu à la fois peur et ennui. Donc quand j'ai eu quitté ma mère, j'ai pris de suite mon rôle de voyageur; tout était quitté, j'étais parti. Alors pendant quatre à cinq jours à Paris, *je me suis f... une bosse* comme un matelot, et quand la France a disparu à mes yeux, derrière les îles d'Hyères, j'étais moins ému et moins pensant que les planches du bateau qui me portait. Voilà la psychologie de mon départ. Je ne l'excuse pas, je l'explique.

Pour Ruchouk-Hanem, ah! rassure-toi et rectifie en même temps tes idées orientales. Sois convaincue qu'elle n a rien éprouvé du tout au moral, j'en réponds, et au physique même, j'en doute fort. Elle nous a trouvés de fort bons carvadja (seigneurs) parce que nous avons laissé là pas mal de piastres, voilà tout. La pièce de Bouilhet est fort belle, mais c'est de la poésie et pas autre chose; la femme orientale est une machine, et rien de plus, elle ne fait aucune différence entre un homme et un autre homme. Fumer, aller au bain, se peindre les paupières et boire du café, tel est le cercle d'occupations où tourne son existence.

J'ai vu des danseuses dont le corps se balançait avec la régularité ou la furie insensible du palmier. Cet œil si plein de profondeurs, et où il y a des épaisseurs de teinte comme à la mer, n'exprime rien que le calme, le calme et le vide comme le désert. Les hommes sont de même. Que d'admi-

rables têtes! et qui semblent rouler, en dedans, les plus grandes pensées du monde! Mais frappe dessus et il n'en sortira pas plus que d'un cruchon sans bière ou d'un sépulcre vide. A quoi tient donc la majesté de leurs formes, d'où résulte-t-elle? De l'absence peut-être de toute passion. Ils ont cette beauté des taureaux qui ruminent, des lévriers qui courent, des aigles qui planent; le sentiment de la fatalité qui les remplit. La conviction du néant de l'homme donne ainsi à leurs actions, à leurs poses, à leurs regards un caractère grandiose et résigné. Les vêtements lâches et se prêtant à tous les gestes sont toujours en rapport avec les fonctions de l'individu, avec le ciel par la couleur, etc., et puis le soleil! le soleil! C'est un immense ennui qui dévore tout. Quand je ferai de la poésie orientale (car moi aussi j'en ferai, puisque c'est de mode et que tout le monde en fait), c'est là ce que je tâcherai de mettre en relief. On a compris jusqu'à présent l'Orient comme quelque chose de miroitant, de hurlant, de passionné, de heurté. On n'y a vu que des bayadères et des sabres recourbés. Le fanatisme, la volupté, etc., en un mot, on en reste encore à Byron; moi je l'ai senti différemment. Ce que j'aime au contraire dans l'Orient, c'est cette grandeur qui s'ignore, et cette harmonie de choses disparates. Je me rappelle un baigneur qui avait au bras gauche un bracelet d'argent, et à l'autre un vésicatoire. Voilà l'Orient vrai, des gredins en haillons galonnés et tout couverts de vermine. Laissez donc la vermine, elle fait au soleil des arabesques d'or. Tu me dis que les punaises de Ruchouk-Hanem te la dégradent; c'est là, moi, ce qui m'enchantait. Leur odeur nauséabonde se

mêlait au parfum de sa peau ruisselante de santal. Je veux qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes, et que la désolation même soit dans l'enthousiasme. Cela me rappelle Jaffa, où en entrant je humais à la fois l'odeur des citronniers et celle des cadavres; le cimetière laissait voir les squelettes à demi pourris, tandis que les arbustes verts balançaient au-dessus de nos têtes leurs fruits dorés. Ne sens-tu pas que cette poésie est complète, et que c'est la grande synthèse? Tous les appétits de l'imagination et de la pensée y sont assouvis à la fois; elle ne laisse rien derrière elle, mais les gens de goût, les gens à enjolivements, à purifications, à *illusions,* ceux qui font des manuels d'anatomie pour les dames, de la science à la portée de tous, du sentiment coquet et de l'art aimable, changent, grattent, enlèvent, et ils se prétendent classiques, les malheureux! Ah! que je voudrais être savant! que je ferais un beau livre sous ce titre : *De l'interprétation de l'antiquité!* car je suis sûr d'être dans la tradition; ce que j'y mets de plus, c'est le sentiment moderne.

Mais encore une fois, les anciens ne connaissaient pas ce prétendu genre noble, il n'y avait pas pour eux de chose que l'on ne puisse dire. Dans Aristophane, on chie sur la scène. Dans l'*Ajax* de Sophocle, le sang des animaux égorgés ruisselle autour d'Ajax qui pleure, et quand je songe qu'on a regardé Racine comme hardi pour avoir mis des chiens! il est vrai qu'il les avait relevés par *dévorants!*... Donc cherchons à voir les choses comme elles sont, et ne voulons pas avoir plus d'esprit que le bon Dieu. Autrefois on croyait que la canne à sucre seule donnait le sucre, on en tire à peu près

de tout maintenant; il en est de même de la poésie, extrayons-la de n'importe quoi, car elle gît en tout et partout. Pas un atome de matière qui ne contienne la poésie et habituons-nous à considérer le monde comme une œuvre d'art, dont il faut reproduire les procédés dans nos œuvres.

J'en reviens à Ruchouk. C'est nous qui pensons à elle, mais elle ne pense guère à nous. Nous faisons de l'esthétique sur son compte, tandis que ce fameux voyageur si intéressant qui a eu les honneurs de sa couche est complètement parti de son souvenir, comme bien d'autres. Ah! cela rend modeste de voyager, on voit quelle petite place on occupe dans le monde. Encore une légère considération sur les femmes avant de causer d'autre chose (à propos des femmes orientales). La femme est un produit de l'homme. *Dieu a créé la femelle, et l'homme a fait la femme;* elle est le résultat de la civilisation, une œuvre factice. Dans les pays où toute culture intellectuelle est nulle, elle n'existe pas, car c'est une œuvre d'art, au sens humanitaire; est-ce pour cela que toutes les grandes idées générales se sont symbolisées au féminin? Quelle femme c'était que la courtisane grecque! mais quel art c'était que l'art grec! Ce devait être une créature élevée pour contribuer aux plaisirs *complets* d'un Platon ou d'un Phidias. Toi, tu n'es pas une femme, et si je t'ai plus et surtout plus *profondément aimée* (tâche de comprendre ce mot *profondément*) que toute autre, c'est qu'il m'a semblé que tu étais moins femme qu'une autre; toutes nos dissidences ne sont jamais venues que du côté *féminin.* Rêve là-dessus, tu verras si je me trompe. Je voudrais que nous gardassions nos deux corps et n'être

qu'un même esprit; comprends-tu que ceci n'est pas de l'amour, mais quelque chose de plus haut, il me semble, puisque ce désir de l'âme est pour elle presque un besoin même de vivre, de se dilater, d'être plus grande. Tout sentiment est une extension. C'est pour cela que la liberté est la plus noble des passions.

Nous relisons du Ronsard et nous nous enthousiasmons de plus belle. A quelque jour nous en ferons une édition; cette idée, qui est de Bouilhet, me sourit fort. Il y a cent belles choses, mille, cent mille dans les poésies complètes de Ronsard, qu'il faut faire connaître, et puis j'éprouve le besoin de le lire et relire dans une édition commode. J'y ferais une préface. Avec celle que j'écrirais pour la *Melaenis* et le conte chinois, réunis en un volume, et de plus celle de mon *Dictionnaire des idées reçues,* je pourrai à peu près dégoiser là ce que j'ai sur la conscience d'idées critiques. Cela me fera du bien, et m'empêchera de saisir aucun prétexte pour faire de la polémique. Dans la préface de Ronsard je dirai l'histoire du *sentiment poétique en France,* avec l'exposé de ce que l'on entend par là dans notre pays, la mesure qu'il lui en faut, la petite monnaie dont il a besoin. On n'a nulle imagination en France; si l'on veut faire passer la poésie, il faut être assez habile pour la déguiser. Puis dans la préface du livre de Bouilhet je reprendrais cette idée, ou plutôt je la continuerais et je montrerais comment un poème est œuvre possible, si l'on veut se débarrasser de toute intention d'en faire un. Le tout terminé par quelques considérations sur ce que peut être la littérature de l'avenir.

La *Bovary* ne va pas raide, en une semaine *deux pages!!!* il y a de quoi, quelquefois, se casser la gueule de découragement! si l'on peut s'exprimer ainsi. Ah! j'y arriverai, j'y arriverai, mais ce sera dur. Ce que sera le livre, je n'en sais rien, mais je réponds qu'il sera écrit, à moins que je ne sois complètement dans l'erreur, ce qui se peut.

Ma torture à écrire certaines parties vient du fond (comme toujours); c'est quelquefois si subtil que j'ai du mal moi-même à me comprendre. Mais ce sont ces idées-là qu'il faut rendre, à cause de cela même, plus nettes; et puis dire à la fois proprement et simplement des choses vulgaires! c'est atroce.

Médite bien le plan de ton drame, tout est dans la conception; si le plan est bon, je te réponds du reste, car pour les vers, je te rendrai l'existence tellement insupportable qu'ils seront bons, ou finiront par l'être, et *tous* encore.

J'ai lu ce matin quelques fragments de la comédie d'Augier [1]. Quel anti-poète que ce garçon-là! A quoi bon employer le vers pour des idées semblables? Quel art factice! et quelle absence de véritable forme que cette prétendue forme extérieure! Ah! c'est que ces gaillards-là s'en tiennent à la vieille comparaison : la forme est un manteau. Mais non; la forme est la chair même de la pensée, comme la pensée est l'âme de la vie : plus les muscles de votre poitrine seront larges, plus vous respirerez à l'aise.

Tu serais bien aimable de nous envoyer pour samedi prochain le volume [2] de Leconte de Lisle,

[1] *Philiberte*, comédie en 3 actes en vers.
[2] *Poèmes antiques.*

nous le lirions dimanche prochain. J'ai de la sympathie pour ce garçon, il y a donc encore des honnêtes gens! des cœurs convaincus! et tout part de là, la conviction. Si la littérature moderne était seulement morale, elle deviendrait forte; avec de la moralité disparaîtraient le plagiat, le pastiche, l'ignorance, les prétentions exorbitantes; la critique serait utile et l'art naïf, puisque ce serait alors un besoin et non une spéculation.

Tu me parais, pauvre chère amie, triste, lasse, découragée. Oh! la vie pèse lourd sur ceux qui ont des ailes; plus les ailes sont grandes, plus l'envergure est douloureuse. Les serins en cage sautillent, sont joyeux, mais les aigles ont l'air sombre, parce qu'ils brisent leurs plumes contre les barreaux; or nous sommes tous plus ou moins aigles ou serins, perroquets ou vautours. La dimension d'une âme peut se mesurer à sa souffrance, comme on calcule la profondeur des fleuves à leur courant. Ce sont des mots tout cela, comparaison n'est pas raison, je le sais, mais avec quoi donc se consolerait-on si ce n'est avec des mots? non, raffermis-toi, songe aux étonnants progrès que tu fais, aux transformations de ton vers qui devient si souvent plein de grand. Tu as écrit cette année une fort belle chose complète, *la Paysanne,* et une autre pleine de beautés, *l'Acropole*. Médite ton drame, j'ai un pressentiment que tu le réussiras, il sera joué et applaudi, tu verras, marche, va, ne regarde ni en arrière ni en avant, casse du caillou, comme un ouvrier, la tête baissée, le cœur battant et toujours, toujours! Si l'on s'arrête, d'incroyables fatigues et les vertiges et les découragements vous feraient mourir. L'année prochaine nous aurons

de bons loisirs ensemble, de bonnes causeries mêlées de bonnes caresses.

Moi, plus je sens de difficultés à écrire et plus mon audace grandit (c'est ce qui me préserve du pédantisme, où je tomberais sans doute); j'ai des *plans* d'œuvres pour jusqu'au bout de ma vie, et s'il m'arrive quelquefois des moments âcres qui me font presque crier de rage, tant je sens mon impuissance et ma faiblesse, il y en a d'autres aussi où j'ai peine à me contenir de joie, quelque chose de profond et d'extra-voluptueux déborde de moi à jets précipités, comme une éjaculation de l'âme. Je me sens transporté et tout enivré de ma propre pensée, comme s'il m'arrivait, par un soupirail intérieur, une bouffée de parfums chauds. Je n'irai jamais bien loin, je sais tout ce qui me manque, mais la tâche que j'entreprends sera exécutée par un autre; j'aurai mis sur la voie quelqu'un de mieux doué et de plus *né*. Vouloir donner à la prose le rythme du vers (en la laissant prose et très prose), et écrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire ou l'épopée (sans dénaturer le sujet), est peut-être une absurdité, voilà ce que je me demande quelquefois, mais c'est peut-être aussi une grande tentative et très originale! Je sens bien en quoi je faillis. (Ah! si j'avais quinze ans!) N'importe, j'aurai toujours valu quelque chose par mon entêtement, et puis, qui sait? peut-être trouverai-je un jour un bon *motif*, un air complètement dans ma voix, ni au-dessus ni au-dessous; enfin, j'aurai toujours passé ma vie d'une noble manière et souvent délicieuse. Il y a un mot de La Bruyère auquel je me tiens : « Un bon esprit croit écrire raisonnablement »; c'est là ce que je demande, écrire rai-

sonnablement et c'est déjà bien de l'ambition. Néanmoins, il y a une chose triste, c'est de voir combien les grands hommes arrivent aisément à l'effet en dehors de l'art même; quoi de plus mal bâti que bien des choses de Rabelais, Cervantès, Molière et Hugo? mais quels coups de poing subits! Quelle puissance dans un seul mot! Nous, il faut entasser l'un sur l'autre un tas de petits cailloux pour faire nos pyramides qui ne vont pas à la centième partie des leurs, lesquelles sont d'un seul bloc. Mais vouloir imiter les procédés de ces gens-là, ce serait se perdre; ils sont grands, au contraire, parce qu'ils n'ont pas de procédés. Hugo en a beaucoup, c'est là ce qui le diminue, il n'est pas varié, il est constitué plus en hauteur qu'en étendue.

Comme je bavarde ce soir! il faut que je m'arrête pourtant, et puis j'ai peur de t'assommer, car il me semble que je répète toujours les mêmes choses (moi aussi je ne suis pas varié); mais de quoi causer, si ce n'est de notre cher souci?

Tu me parles des chauves-souris d'Égypte, qui, à travers leurs ailes grises laissent voir l'azur du ciel; faisons donc comme je faisais; à travers les *hideurs* de l'existence, contemplons toujours le grand bleu de la poésie, qui est au-dessus et qui reste en place, tandis que tout change et tout passe.

Tu commences à trouver un peu vide l'Anglaise. Oui, il y a, je crois, plus de vanité mondaine qu'autre chose là dedans; je n'aime pas les gens poétiques d'ailleurs, mais les gens poètes, et puis cet hébreu, ce grec, ces vers en deux langues, c'est beaucoup tout cela. Voilà le défaut général du siècle: la diffusion, les petits ruisseaux

débordés prennent des airs d'océan, il ne leur manque qu'une chose pour l'être : la dimension; restons donc rivière et faisons tourner le moulin.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de jeudi, 1 heure.

Je ferais mieux de continuer à travailler et de t'écrire demain, car je suis ce soir fort animé et dans un grand rut littéraire; mais comme demain il peut revenir, cela me remettrait trop loin; au plaisir que me font tes lettres, je pense que tu dois fort bien aimer les miennes, et puis il faut se méfier de ces grands échauffements; si l'on a alors la vue longue, on l'a souvent trouble; le bon de ces états-là, c'est qu'ils retrempent et vous infusent dans la plume un sang plus jeune. On a dans la tête toutes sortes de floraisons printanières qui ne durent pas plus que les lilas, qu'une nuit flétrit, mais qui sentent si bon! As-tu senti quelquefois comme un grand soleil qui venait du fond de toi-même et t'éblouissait?

Oui. Cela a bien marché aujourd'hui, je me suis à peu près débarrassé d'un dialogue archi-coupé, fort difficile, j'ai écrit aux deux tiers une phrase poétique et esquissé trois mouvements de mon pharmacien qui me faisaient à la fois beaucoup rire et grand dégoût, tant ce sera fétide d'idée et de tournure; j'en ai pour jusqu'à la fin du mois de juin, de cette première partie, j'ai relu presque tout; le commencement sera à récrire ou du moins à corriger fortement; c'est lâche et plein de répétitions, je cherchais la *manière* qui

plus loin est trouvée; ça ne m'a pas semblé long et il y a de bonnes choses, mais par-ci par-là certains chics pittoresques inutiles, manie de peindre quand même qui coupe le mouvement et quelquefois la description elle-même et qui donne ainsi parfois un caractère étroit à la phrase; il ne faut pas être gentil; il me semble du reste que les parties les plus nouvellement faites sont les meilleures, c'est peut-être une illusion, mais ça n'en est peut-être pas une puisque à mesure que j'avance j'ai plus de mal. Si j'ai plus de mal c'est que j'y vois plus loin? On peut juger des poids d'un fardeau aux gouttes de sueur qu'il vous cause. Et ton drame? resserre bien ton plan, que chaque scène avance, pas de traits inutiles. mets de la poésie dans l'*action*, motifie bien chaque entrée et chaque sortie et que les vers soient *roides;* pourquoi ai-je bonne opinion de ce drame? pourquoi ai-je le pressentiment qu'il sera reçu, applaudi; que ce sera un succès? Envoie-moi un plan bien détaillé, je suis curieux de le voir, mais comme nous nous disputerons probablement!...

Quelles charmantes manières que celles de l'ami Gautier! quel savoir-vivre! je doute fort que les deux premières représentations de mardi fussent vraies; n'y a-t-il pas là-dessous quelque blague? On ne se soucie peut-être pas beaucoup du rapprochement; j'ai reçu aujourd'hui de Du Camp une plaisanterie (l'annonce dans le journal de la mort d'un brave homme inconnu sur lequel nous avons fait des charges, en voyage, un entrefilet qu'il m'envoie dans une enveloppe de deuil et avec cachet noir); voilà déjà deux ou trois amabilités en peu de temps; qu'est-ce que tout cela

veut dire? rien du tout, légèreté, vanité, inconsistance d'idées, d'amour ou de haine, et en quoi que ce soit impuissance à suivre la ligne droite. À propos de l'ami Théo il me revient en tête cette phrase de *Candide* (c'est Martin qui parle de Paris) : « Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire, on dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là. Je le veux croire. » Cela me fait songer aux tables tournantes (les convulsionnaires). Avoue que c'est fort, les tables tournantes. O lumière! O progrès! O humanité! et on se moque du moyen âge, de l'antiquité, de Marie Alacoque et de la Pythonisse! Quelle éternelle horloge de bêtises que le cours des âges! les sauvages qui croient dissiper les éclipses de soleil en tapant sur des chaudrons valent bien les Parisiens qui pensent faire tourner des tables en appuyant leur petit doigt sur le petit doigt de leur voisin. C'est une chose curieuse comme l'humanité, à mesure qu'elle se fait autolâtre, devient stupide. Les inepties qui excitent maintenant son enthousiasme compensent par leur quantité le peu d'inepties, mais plus sérieuses, devant lesquelles elle se prosternait jadis. O socialistes! c'est là votre ulcère, l'idéal vous manque et cette matière même que vous poursuivez vous échappe des mains comme une onde; l'adoration de l'humanité pour elle-même et par elle-même (ce qui conduit à la doctrine de l'utile dans l'art aux théories de salut public et de raison d'État, à toutes les injustices et à tous les rétrécissements, à l'immolation du droit, au nivellement du beau), ce culte du ventre, dis-je, engendre du vent (passez-moi le calembour), et il n'y a sorte de sottises

que ne fasse et que ne charme cette époque si sage; «ah! moi, je ne donne pas dans le creux, dit-elle, pauvres gens que ceux qui ont cru à l'apothéose ou au paradis, on est plus *positif* maintenant, on, etc...,» et quelle longueur de carotte pourtant avale ce bon bourgeois de siècle! quel nigaud! quel jobard! car la canaillerie n'empêche pas le crétinisme; j'ai déjà assisté pour ma part au choléra qui dévorait les gigots que l'on envoyait dans les nuages sur des cerfs-volants, au serpent de mer, à Gaspard Hauser, au Chou colossal, orgueil de la Chine, aux escargots sympathiques, à la sublime devise «liberté, égalité, fraternité», inscrite au fronton des hôpitaux, des prisons et des mairies, à la peur des Rouges, au grand parti de l'ordre. Maintenant nous avons «le principe d'autorité qu'il faut rétablir»; j'oubliais les «travailleurs», le savon Ponce, les rasoirs Foubert, etc., etc. Mettons dans le même sac tous les littérateurs qui n'ont rien écrit (qui ont des réputations solides, sérieuses) et que le public admire d'autant plus, c'est-à-dire la moitié au moins de l'école doctrinaire, à savoir ces hommes qui ont réellement gouverné la France pendant vingt ans. Si l'on veut prendre la mesure de ce que vaut l'estime publique et quelle belle chose c'est que d'«être montré au doigt», comme dit le poète latin, il faut sortir à Paris, dans les rues, le jour du Mardi-Gras. Shakespeare, Gœthe, Michel-Ange n'ont jamais eu quatre cent mille spectateurs à la fois comme ce bœuf; ce qui le rapproche du reste du génie, c'est qu'on le met ensuite en morceaux. Eh bien, oui, je deviens aristocrate, aristocrate enragé! sans que j'aie, Dieu

merci, jamais souffert des hommes et que la vie pour moi n'ait pas manqué de coussins où je me calais dans les coins, en oubliant les autres; je déteste fort mes semblables et ne me sens pas leur semblable, c'est peut-être un monstrueux orgueil, mais le diable m'emporte si je ne me sens pas aussi sympathique pour les poux qui rongent un gueux que pour le gueux; je suis sûr d'ailleurs que les hommes ne sont pas plus frères que les feuilles des bois ne sont pareilles, elles se tourmentent ensemble, voilà tout; ne sommes-nous pas faits avec les émanations de l'Univers? la lumière qui brille dans mon œil a peut-être été prise au foyer de quelque planète inconnue distante d'un milliard de lieues du ventre où le fœtus de mon père s'est formé, et si les atomes sont infinis et qu'ils passent ainsi dans les formes comme un fleuve perpétuel roulant entre ses rives, les pensées, qui donc les retient, qui les lie? A force de regarder un caillou, un animal, un tableau, je me suis senti y entrer. Les communications entre humains ne sont pas plus intenses, d'où viennent les mélancolies historiques, les sympathies à travers siècles, etc. Accrochement de molécules qui tournent, diraient les épicuriens, oui; mais les molécules de mon corps vivant ne tournent guère, et enfin ce n'est pas parce qu'un imbécile a deux pieds comme moi au lieu d'en avoir quatre comme un âne, que je me crois obligé de l'aimer ou tout au moins de dire que je l'aime et qu'il m'intéresse.

Il fut un temps où le patriotisme s'étendait à la cité, puis le sentiment peu à peu s'est élargi avec le territoire, maintenant l'idée de Patrie est Dieu merci à peu près morte et on en est au socialisme,

à l'humanitarisme (si l'on peut s'exprimer ainsi), je crois que plus tard on reconnaîtra que l'amour de l'humanité est quelque chose d'aussi piètre que l'amour de Dieu, on aimera le juste en soi pour soi, le beau pour le beau; le comble de la civilisation sera de n'avoir besoin d'aucun bon sentiment, ce qui s'appelle. Les sacrifices seront inutiles, mais il faudra pourtant toujours un peu de gendarmes! je dis là de grandes bêtises, mais pourtant le seul enseignement à tirer du régime actuel (basé sur le joli mot *vox populi, vox Dei*) est que l'idée du peuple est aussi usée que celle du roi; que l'on mette donc ensemble la blouse du travailleur avec la pourpre du monarque et qu'on les jette de compagnie toutes deux aux latrines pour y cacher conjointement leurs taches de sang et de boue; elles en sort raides.

Je regarde cet article de Villemain comme un hommage involontaire de la bêtise au génie, j'eusse douté de la *Paysanne* que je suis maintenant convaincu de son excellence, car il n'*a pu* lui rien reprocher, les vers qu'il cite comme mauvais sont des meilleurs et le blâme d'immoralité, d'irréligion couronne le tout! c'est splendide, ma mère a lu ces deux articles et en a été indignée ou plutôt scandalisée; elle admire ce stoïcisme des poètes à se laisser déchirer et la force qu'il faut pour supporter tout cela; du reste ces articles ne sont pas *convaincus*, on y sent un parti pris, un dessous de cartes qui vous échappe. Plus une œuvre est bonne, plus elle attire la critique; c'est comme les puces qui se précipitent sur le linge blanc.

Voilà trois jours que je passe à faire deux corrections qui ne veulent pas venir; toute la journée

de lundi et de mardi a été prise par la recherche de deux lignes! Je relis du Montesquieu, je viens de repasser tout *Candide*, rien ne m'effraye.

Pourquoi, à mesure qu'il me semble me rapprocher des maîtres, l'art d'écrire en soi-même me paraît-il plus impraticable et suis-je de plus en plus dégoûté de tout ce que je produis? Oh! le mot de Gœthe : « J'eusse peut-être été un grand poète, si la langue ne se fût montrée si indomptable! » et c'était Gœthe!

Bouilhet m'a lu tout ce que tu lui dis de ton ami, eh bien, cela m'a attristé; à part cette séparation au chemin de fer que je sens et comprends, je n'admets pas le reste de l'histoire ni du bonhomme. Ces deux ans passés dans l'absorption complète d'un amour heureux me paraissent une chose médiocre. Les estomacs qui trouvent en la ratatouille humaine leur assouvissance ne sont pas larges; si c'était le chagrin encore, bien. Mais la joie? non! non! c'est long deux ans passés sans le besoin de sortir d'ici, sans faire une phrase, sans se tourner vers la Muse. A quoi donc employer ses heures quand les lèvres sont oisives? A aimer? à aimer? Ces ivresses me surpassent et il y a là une capacité de bonheur et de paresse, quelque chose de *satisfait* qui me dégoûte. Ah! poète, vous vous consolez dans la littérature, les chastes sœurs viennent après, madame, et votre lyrisme n'est qu'un échauffement d'amour détourné. Mais il en est puni, ce brave garçon, la *vie* lui manque un peu dans ses vers, son cœur ne dépasse pas son gilet de flanelle et, restant tout entier dans sa poitrine, il n'échauffe point son style. Et puis se plaindre! crier à la trahison, ne pas comprendre

(et quand on est poète) cette suprême poésie du *néant-vivant*, de l'habit qui s'use, ou du sentiment qui fuit, tout cela est bien simple pourtant. Je ne déclame pas contre ce bon garçon, mais je dis qu'il me semble un peu *ordinaire* dans ses passions. Le vrai poète pour moi est un prêtre. Dès qu'il passe la soutane il doit quitter sa famille.

Pour tenir la plume d'un bras vaillant il faut faire comme les amazones, se brûler tout un côté du cœur.

....

Il y a encore une chose qui m'a semblé légèrement bourgeoise dans ce même individu : « Je n'ai jamais pu voir une fille. »

Je déclare que cette théorie-là me suffoque. Il y a de ces choses qui me font juger les hommes à première vue : 1° l'admiration de Béranger ; 2° la haine des parfums ; 3° l'amour des grosses étoffes ; 4° la barbe portée en collier ; 5° l'antipathie du b... C'est peut-être un goût pervers, mais j'aime la prostitution et pour elle-même indépendamment de ce qu'il y a dessous. Je n'ai jamais pu voir passer aux feux du gaz une de ces femmes décolletées sous la pluie sans un battement de cœur, de même que les robes des moines avec leur cordelière à nœuds me chatouillent l'âme en je ne sais quels coins ascétiques et profonds. Il se trouve en cette idée de la prostitution un point d'intersection si complexe ! Luxure, amertume, néant des rapports humains, frénésie du muscle et sonnement d'or, qu'en y regardant au fond le vertige vient, et on apprend là tant de choses ! Et on est si triste ! Et on rêve si bien d'amour ! O faiseurs d'élégies, ce n'est pas sur des ruines qu'il faut aller appuyer

votre coude, mais sur le sein de ces femmes gaies.

Oui, il manque quelque chose à celui qui ne s'est jamais réveillé dans un lit sans nom, qui n'a pas vu dormir sur son oreiller une tête qu'il ne verra plus, et qui, sortant de là au soleil levant, n'a pas passé les ponts avec l'envie de se jeter à l'eau, tant la vie lui remontait en *rots* du fond du cœur à la tête. Et quand ce ne serait que le costume impudent, la tentation de la chimère, l'inconnu, le *caractère maudit,* la vieille poésie de la corruption et de la vénalité. Dans les premières années que j'étais à Paris, l'été, par les grands soirs de chaleur, j'allais m'asseoir devant Tortoni et en regardant se coucher le soleil, je regardais les filles passer. Je me dévorais, là, de poésie biblique. Je pensais à Isaïe, à la fornication des hauts lieux et je remontais la rue de Laharpe, en me répétant cette fin de verset : « et son gosier est plus doux que de l'huile ». Diable m'emporte si j'ai jamais été plus chaste. Je ne fais qu'un reproche à la prostitution, c'est que c'est un mythe; la femme entretenue a envahi la débauche comme le journaliste la poésie, nous nous noyons dans les demi-teintes. La courtisane n'existe pas plus que le saint, il y a des soupeuses et des lorettes, ce qui même est encore plus fétide que la grisette.

Il m'arrive dans mon intérieur une chose triste et qui me chagrine, le père Parain tombe en enfance et par moments déraisonne complètement; ce brave homme dont un entrain un peu fou et juvénile faisait tout le charme est maintenant un vieillard; son bon naturel perce, il pleure en parlant de nous, de moi surtout, et dans ses rabâ-

chages c'est notre fortune, mes succès futurs, le moyen de me faire ma part et mon éloge qui reviennent sans cesse. Cela me navre. Il croit que je vais publier dans six semaines et dix-huit volumes d'un seul coup! etc.

Je t'embrasse. Allons, ranime-toi, tu m'as l'air bien sombre depuis quelque temps; établis carrément le plan de ton drame et envoie-le-moi.

À LA MÊME.

Croisset, jeudi, 4 heures et demie.

J'arrive de Rouen où j'avais été me faire arracher une dent (qui n'est pas arrachée); mon dentiste m'a engagé à attendre. Je crois néanmoins que d'ici à peu de jours il faudra me décorner d'un de mes dominos. Je vieillis, voilà les dents qui s'en vont, et les cheveux qui bientôt seront en allés. Enfin! pourvu que la cervelle reste, c'est le principal. Comme le néant nous envahit! à peine nés, la pourriture commence sur vous, de sorte que toute la vie n'est qu'un long combat qu'elle nous livre et toujours de plus en plus triomphant de sa part jusqu'à la conclusion, la mort. Là, elle règne exclusive. Je n'ai eu que deux ou trois années où j'ai été entier (de dix-sept à dix-neuf ans environ). J'étais splendide, je peux le dire maintenant, et assez pour attirer les yeux d'une salle de spectacle entière, comme cela m'est arrivé à Rouen, à la première représentation de *Ruy Blas*. Mais depuis, je me suis furieusement détérioré, il y a des matins où je me fais peur à moi-même, tant j'ai de rides et l'air usé. Ah! c'est

dans ce temps-là, pauvre muse, qu'il fallait venir, mais un tel amour m'eût rendu fou, plus même, imbécile d'orgueil. Si même je garde en moi un foyer chaud, c'est que j'ai tenu longtemps mes bouches de chaleur fermées. Tout ce que je n'ai pas employé peut servir. Il me reste assez de cœur pour alimenter toutes mes œuvres. Non, je ne regrette rien de ma jeunesse. Je m'ennuyais atrocement! Je rêvais le suicide! je me dévorais de toutes espèces de mélancolies possibles; ma maladie de nerfs m'a bien fait, elle a reporté tout cela sur l'élément physique et m'a laissé la tête plus froide, et puis, elle m'a fait connaître de curieux phénomènes psychologiques, dont personne n'a l'idée, ou plutôt que personne n'a sentis. Je m'en vengerai à quelque jour, en l'utilisant dans un livre (ce roman métaphysique et à apparitions, dont je t'ai parlé); mais comme c'est un sujet *qui me fait peur,* sanitairement parlant, il faut attendre, et que je sois loin de ces impressions-là pour pouvoir me les donner facticement, idéalement et dès lors sans danger pour moi ni pour l'œuvre!

Voici mon opinion sur ton idée de Revue : Toutes les Revues du monde ont eu l'intention d'être vertueuses, aucune ne l'a été; la *Revue de Paris* elle-même (en projet) avait les idées que tu émets et était très décidée à les suivre. On se jure d'être chaste, on l'est un jour, deux jours, et puis... et puis... la nature! les considérations secondaires! les amis! les ennemis! ne faut-il pas *faire mousser* les uns, *échiner* les autres, j'admets même que pendant quelque temps l'on reste dans le programme, alors le public s'embête, l'abonnement n'arrive pas. Puis on vous donne des conseils en dehors de

votre voie; on les suit par essai et l'on continue par habitude. Enfin, il n'y a rien de pernicieux comme de pouvoir tout dire et d'avoir un déversoir commode : on devient fort indulgent pour soi-même, et les amis, afin que vous le soyez pour eux, le sont pour vous, et voilà comme on s'enfonce dans le trou, avec la plus grande naïveté du monde. Une Revue modèle serait une belle œuvre et qui ne demanderait pas moins que tout le temps d'un homme de génie; directeur d'une revue devrait être la place d'un patriarche; il faudrait qu'il y fût dictateur avec une grande autorité *morale*, acquise par des œuvres. Mais la communauté n'est pas possible, parce qu'on tombe de suite dans le gâchis; on bavarde beaucoup, on dépense tout son talent à faire des ricochets sur la rivière avec de la menue monnaie, tandis qu'avec plus d'économie on aurait pu par la suite acheter de belles fermes et de bons châteaux.

Ce que tu me dis, Du Camp le disait; vois ce qu'ils ont fait. Ne nous croyons pas plus forts qu'eux, car ils ont failli, comme nous faillirions, par l'*entraînement* et en vertu de la pente même de la chose. Un journal enfin est une boutique, du moment que c'est une boutique, le *livre* l'emporte sur les *livres*, et la question d'achalandage finit tôt ou tard par dominer toutes les autres. Je sais bien qu'on ne peut publier nulle part à l'heure qu'il est, et que toutes les revues existantes sont d'infâmes p....., qui font les coquettes. Eh bien! il faut faire comme tu fais, publier en volume, c'est plus crâne, et être seul. Qu'est-ce qu'on a besoin de s'atteler au même timon que les autres et d'entrer dans une compagnie d'omnibus, quand on peut

rester cheval de tilbury? — Quant à moi, je serai fort content si cette idée se réalise; mais quant à faire partie *effectivement* de quoi que ce soit en ce bas monde, non! non! et mille fois non! Je ne veux pas plus être membre d'une revue, d'une société, d'un cercle ou d'une académie, que je ne veux être conseiller municipal ou officier de la garde nationale; et puis il faudrait *juger*, être critique; or je trouve cela ignoble en soi et une besogne qu'il faut laisser faire à ceux qui n'en ont pas d'autre.

Le sieur de Lisle[1] me plaît, d'après ce que tu m'en dis. J'aime les gens tranchants et énergumènes, on ne fait rien de grand sans le fanatisme. Le *fanatisme est la religion*, et les philosophes du XVIIIe siècle, en criant après l'un, renversaient l'autre. Le fanatisme est la foi, la foi même, la foi ardente, celle qui fait des œuvres et agit. La religion est une conception variable, une affaire d'invention humaine, une idée enfin; l'autre un sentiment. Ce qui a changé sur la terre, ce sont les dogmes, les *histoires* des Vischnou, Ormuzd, Jupiter. Mais ce qui n'a pas changé, ce sont les amulettes, les fontaines sacrées, les ex-voto, etc., les brahmanes, les santons, les ermites, la croyance enfin à quelque chose de supérieur à la vie et le besoin de se mettre sous la protection de cette force. Dans l'art aussi c'est le fanatisme de l'art qui est le sentiment artistique. La poésie n'est qu'une manière de percevoir les objets extérieurs, un organe spécial qui tamise la matière et qui, sans la changer, la transfigure. Eh bien, si vous voyez exclusivement le monde avec cette lunette-là, le

[1] Leconte de Lisle, désigné souvent sous le nom de Leconte.

monde sera teint de sa teinte, et les mots pour exprimer votre sentiment se trouveront dans un rapport fatal avec les faits qui l'auront causé. Il faut, pour bien faire une chose, que cette chose-là rentre dans votre constitution; un botaniste ne doit avoir ni les mains, ni les yeux, ni la tête faits comme un astronome, et ne voir les astres que par rapport aux herbes. De cette combinaison de l'inertie et de l'éducation résulte le *tact*, le *trait*, le *goût*, le *jet*, enfin l'illumination. Que de fois ai-je entendu dire à mon père qu'il devinait des maladies sans savoir pourquoi ni en vertu de quelles raisons. Ainsi le même sentiment qui lui faisait d'instinct conclure le remède doit nous faire tomber sur le *mot*. On n'arrive à ce degré-là que quand on est né pour le métier d'abord, et ensuite qu'on l'a exercé avec acharnement pendant longtemps.

Nous nous étonnons des bonshommes du siècle de Louis XIV, mais ils n'étaient pas des hommes d'énorme génie; on n'a aucun de ces ébahissements, en les lisant, qui vous fassent croire en eux à une nature plus qu'humaine, comme à la lecture d'Homère, de Rabelais, de Shakespeare surtout, non! mais quelle conscience! comme ils se sont efforcés de trouver pour leurs pensées les expressions justes! Quel travail! quelles natures! comme ils se consultaient les uns les autres, comme ils savaient le latin! comme ils lisaient lentement! Aussi toute leur idée y est, la forme est pleine, bourrée et garnie de choses jusqu'à la faire craquer. Or *il n'y a pas de degrés : ce qui est bon vaut ce qui est bon.* Lafontaine vivra tout autant que le Dante, et Boileau que Bossuet ou même qu'Hugo.

Nous avons eu jadis un pauvre diable pour domestique, lequel est maintenant cocher de fiacre (il avait épousé la fille de ce portier dont je t'ai parlé, qui a eu le prix Monthyon, tandis que sa femme avait été condamnée aux galères pour vol, et c'était lui qui était le voleur, etc.), bref ce malheureux Louis a ou croit avoir le ver solitaire, il en parle comme d'une personne animée qui lui communique et lui imprime sa volonté, et dans sa bouche *il* désigne toujours cet être intérieur. Quelquefois des lubies le prennent tout à coup et il les attribue au ver solitaire : « *il* veut cela » et de suite Louis obéit. Dernièrement *il* a voulu manger pour trente sols de brioche; une autre fois *il* lui faut du vin blanc, et le lendemain *il* se révolterait si on lui donnait du vin rouge (textuel). Ce pauvre homme a fini par s'abaisser dans sa propre opinion au rang même du ver solitaire, ils sont égaux et se livrent un combat acharné. « Madame (disait-il à ma belle-sœur dernièrement), ce gredin-là m'en veut, c'est un duel, voyez-vous, il me fait marcher, mais je me vengerai. Il faudra qu'un de nous deux reste sur la place. » Eh bien c'est lui, l'homme, qui restera sur la place ou plutôt qui la cédera au ver, car *pour le tuer* et en *finir* avec lui, il a dernièrement avalé une *bouteille de vitriol,* et en ce moment se crève par conséquent. Je ne sais pas si tu sens tout ce qu'il y a de profond dans cette histoire : vois-tu cet homme finissant par croire à l'existence presque *humaine,* consciencieuse, de ce qui n'est chez lui peut-être qu'une idée, et devenu l'esclave de son ver solitaire? Moi je trouve cela vertigineux. Quelle drôle de chose que les cervelles humaines!

J'en reviens à la *Revue*. Si j'avais beaucoup de temps et d'argent à perdre, je ne demanderais pas mieux que de me mêler d'une revue pendant quelque temps, mais voici comme je comprendrais la chose : ce serait d'être surtout hardi et d'une indépendance outrée; je voudrais n'avoir pas un ami ni un service à rendre. Je répondrais par l'épée à toutes les attaques de ma plume, mon journal serait une guillotine. Je voudrais épouvanter tous les gens de lettres par la vérité même. Mais à quoi bon? il vaut mieux reporter tout cela dans une œuvre longue, et puis s'établir arbitre du beau et du laid me semble un rôle odieux. A quoi ça mène-t-il, si ce n'est à *poser?*

Je lis en ce moment pour ma *Bovary* un livre (qui a eu au commencement de ce siècle assez de réputation) par Salgues, ancien rédacteur du *Mercure*. Ce Salgues avait été à Sens le proviseur du collège de mon père; celui-ci l'aimait beaucoup et fréquentait à Paris son salon où l'on recevait les grands hommes et les grandes garces d'alors. Je lui avais toujours entendu vanter ce bouquin ; ayant besoin de quelques préjugés pour le quart d'heure, je me suis mis à le feuilleter. Mon Dieu, que c'est faible et léger! léger surtout! Nous sommes devenus très graves nous autres, et comme ça nous semble bête, l'esprit de ce livre, qui en est plein (d'esprit)! mais en des sujets semblables nous avons maintenant des instincts historiques qui ne s'accommodent pas des plaisanteries, et un fait curieux nous intéresse plus qu'un raisonnement ou une jovialité. Cela nous semble fort enfantin que de déclamer contre les sorcières ou la baguette divinatoire. L'absurde ne

nous choque pas du tout, nous voulons seulement qu'on *l'expose*, et quant à le combattre, pourquoi ne pas combattre son contraire, qui est aussi bête que lui ou tout autant? Il y a ainsi une foule de sujets qui m'embêtent également par n'importe quel bout on les prend. Ainsi Voltaire, le magnétisme, Napoléon, la révolution, le catholicisme, etc., qu'on en dise du bien ou du mal, j'en suis mêmement irrité. La conclusion la plupart du temps me semble acte de bêtise. C'est là ce qu'ont de beau les sciences naturelles : elles ne veulent rien prouver. Aussi quelle largeur de faits et quelle immensité pour la pensée! Il faut traiter les hommes comme des mastodontes et des crocodiles; est-ce qu'on s'emporte à propos de la corne des uns et de la mâchoire des autres? Montrez-les, empaillez-les, bocalisez-les, voilà tout, mais les *apprécier*, non; et qui êtes-vous donc vous-mêmes, petits crapauds?

Il me semble que je t'ai donné mes notes d'Italie. Je ne tenais pas de journal, j'ai seulement pris des notes sur les musées et quelques monuments; tu dois avoir tout. Tu dis que Du Camp me croyait mort; d'autres l'auraient pu croire; j'ai des recoquillements si profonds que j'y disparais; et tout ce qui essaie de m'en faire sortir me fait souffrir; cela me prend surtout devant la nature, et alors je ne pense à rien. En allant à la Roche-Guyon j'étais ainsi, et ta voix qui m'interpellait à chaque minute et surtout tes attouchements sur l'épaule pour solliciter mon attention me causaient une douleur réelle. Comme je me suis retenu pour ne pas t'envoyer promener de la façon la plus brutale! J'ai souvent été dans cet état en voyage.

Adieu, bonne et chère amie; je ne voulais t'écrire qu'un mot et je me suis laissé aller à une longue lettre. Dans la prochaine je te parlerai du *logement,* etc. Encore adieu; mille baisers et tendresses.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi soir, minuit.

Voilà trois jours que je suis à me vautrer sur tous mes meubles et dans toutes les positions possibles pour trouver *quoi dire !* il y a de cruels moments où le fil casse, où la bobine semble dévidée. Ce soir pourtant, je commence à y voir clair, mais que de temps perdu! comme je vais lentement! et qui est-ce qui s'apercevra jamais des profondes combinaisons que m'aura demandées un livre si simple? Quelle mécanique que le naturel, et comme il faut de ruses pour être vrai! sais-tu, chère muse, depuis le jour de l'an combien j'ai fait de pages? trente-neuf; et depuis que je t'ai quittée? vingt-deux. Je voudrais bien avoir enfin terminé ce satané mouvement auquel je suis depuis le mois de septembre avant de me déranger (ce sera la fin de la première partie de ma seconde); il me reste pour cela une quinzaine de pages environ, il me tarde d'être à la conclusion de ce livre qui pourrait bien à la longue amener la mienne. J'ai envie de te voir souvent, d'être avec toi; je perds souvent du temps à rêver mon logement de Paris, et la lecture que j'y ferai de la *Bovary,* et les soirées que nous passerons; mais c'est une raison pour continuer comme je fais à

ne perdre pas une minute et à me hâter avec une ardeur patiente. Ce qui fait que je vais si lentement, c'est que rien dans ce livre n'est tiré de moi, jamais ma personnalité ne m'aura été plus inutile. Je pourrai peut-être par la suite faire des choses plus fortes (et je l'espère bien), mais il me paraît difficile que j'en compose de plus habiles : tout est de *tête ;* si c'est raté, ça m'aura toujours été un bon exercice ; ce qui m'est naturel à moi, c'est le non naturel pour les autres, l'extraordinaire, le fantastique, la hurlade métaphysique, mythologique. *Saint-Antoine* ne m'a pas demandé le quart de la tension d'esprit que la *Bovary* me cause ; c'était un déversoir, je n'ai eu que plaisir à écrire et les dix-huit mois que j'ai passés à en écrire les 500 pages ont été les plus profondément voluptueux de ma vie. Juge donc, il faut que j'entre à toute minute dans des *peaux* qui me sont antipathiques, voilà six mois que je fais de l'amour platonique et en ce moment je m'exalte catholiquement, au son des cloches et j'ai envie d'aller à confesse !

Tu me demandes où je logerai ; je n'en sais rien, je suis là-dessus fort difficile, cela dépendra tout à fait de l'occasion, de l'appartement, mais je ne logerai pas plus bas que la rue de Rivoli, ni plus haut que le boulevard, je tiens à du soleil, à une belle vue et à un escalier large ; je tâcherai de n'être pas loin de toi ni de Bouilhet, qui part définitivement au mois de septembre. Il fera son drame à Paris, je ne peux donc à ce sujet te donner aucune réponse nette. Je sais très bien les rues et quartiers dont je ne veux pas, voilà tout.....

J'ai lu Leconte; eh bien, j'aime beaucoup ce gars-là, il a un grand souffle, *c'est un pur.* Sa préface aurait demandé cent pages de développement, et je la crois fausse d'intention; il ne faut pas revenir à l'antiquité, mais prendre ses procédés. Que nous soyons tous des sauvages tatoués depuis Sophocle, cela se peut; mais il y a autre chose dans l'art que la rectitude des lignes et le poli des surfaces. La plastique du style n'est pas si large que l'idée entière, je le sais bien; mais à qui la faute? à la langue; nous avons trop de choses et pas assez de formes. De là vient la torture des consciencieux. Il faut pourtant tout accepter et tout imprimer, et prendre surtout son point d'appui dans le présent. C'est pour cela que je crois les *Fossiles* de Bouilhet une chose très forte, il marche dans les voies de la poésie de l'avenir. La littérature prendra de plus en plus les allures de la science, elle sera surtout *exposante,* ce qui ne veut pas dire didactique, il faut faire des tableaux, montrer la nature telle qu'elle est, mais des tableaux complets, peindre le dessous et le dessus.

Il y a une belle engueulade aux artistes modernes, dans cette préface, et dans le volume, deux magnifiques pièces (à part des taches): *Dies iræ* et *Midi*. Il sait ce que c'est qu'un bon vers, mais le bon vers est disséminé, le tissu lâche, la composition des pièces peu serrée; il a plus d'élévation dans l'esprit que de suite et de profondeur. Il est plus *idéaliste* que philosophe, plus poète qu'artiste. Mais c'est un vrai poète et de noble race; ce qui lui manque, c'est d'avoir bien étudié le français, j'entends le connaître à fond, les dimensions de son outil et toutes ses ressources; il n'a pas assez lu de

classiques en sa langue : pas de rapidité ni de netteté, et il lui manque la faculté de *faire voir,* le relief est absent, la couleur même a une sorte de teinte grise ; mais de la grandeur ! de la grandeur ! et ce qui vaut mieux que tout, de l'inspiration. Son hymne védique à Surya est bien belle. Quel âge a-t-il ?

Lamartine se crève, dit-on ; je ne le pleure pas (je ne connais rien chez lui qui vaille le *Midi* de Leconte). Non, je n'ai aucune sympathie pour cet écrivain sans rythme, pour cet homme d'État sans initiative. C'est à lui que nous devons tous les embêtements bleuâtres du lyrisme poitrinaire, et lui que nous devons remercier de l'empire : homme qui va aux médiocres et qui les aime. Bouilhet lui avait envoyé *Melaenis* en même temps qu'un de ses élèves, à lui Bouilhet, lui avait adressé *une pièce* de vers détestables, stupide, pleine de fautes de prosodie, mais à la louange du susdit grand homme, lequel a répondu au moutard une lettre splendide, tandis qu'à Bouilhet pas un mot : tu vois pour ton numéro ce qu'il a fait ! et puis, un homme qui compare Fénelon à Homère, qui n'aime pas les vers de Lafontaine est jugé comme littérateur ; il ne restera pas de Lamartine de quoi faire un demi-volume de pièces détachées : c'est un esprit eunuque.

Dans mon contentement du volume de Leconte, j'ai hésité à lui écrire ; cela fait tant de bien de trouver un homme qui aime l'art et pour l'art, mais je me suis dit : A quoi bon ? on est toujours dupe de ces bons mouvements-là, et puis je ne partage pas entièrement ses idées théoriques, bien que ce soient les miennes, mais exagérées. C'est

comme pour le père Hugo, j'ai hésité à lui écrire, à propos de rien, par besoin ; il me semble très beau là-bas, il m'avait mis son adresse au bout de son petit mot, était-ce une manière de dire : écrivez-moi ? Tu me feras seulement le plaisir dans ta lettre de lui dire que je suis tout à son service, etc. ; qu'il envoie ses lettres à Londres. Adieu, bonne, chère et bien-aimée muse.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi, minuit et demi. Avril 1853.

Comme je suis content que ta *Paysanne* paraisse enfin ! Tu verras, ce sera un succès ; je l'ai toujours dit, elle en a tous les éléments : c'est une œuvre. Marche donc et lève haut la tête, ô muse ! Vois comme tu as bien fait d'en retrancher tout le lyrisme inutile. Ainsi la tartine déclamatoire contre la guerre : « Pour le soldat vous êtes l'air vital » aurait empêché Perrotin d'être ému, elle eût contrarié sa fibre *troupière*, et il ne faut contrarier aucune fibre humaine, mais en faire naître s'il se peut. Ne blâmons rien, chantons tout, soyons *exposants* et non discutants. Quant au *plombait* que Villemain trouve original, moi je le trouve trop original, et si original que ce n'est pas français *quoi qu'il en dise ;* s'il eût été un bon homme de couleur, au lieu d'être un critique, il n'aurait pas d'ailleurs trouvé que du soleil frappant sur du blanc faisait une couleur de plomb, c'est-à-dire quelque chose de plus terne que n'est le blanc lui-même sous le soleil. Cette couleur plombée

peut s'apppliquer, je suppose, à l'eau du Nil, à de l'eau d'un bleu épais, sombre, et dont une excessive lumière clarifie la teinte ; alors il peut y avoir en dessus comme un glacis de plomb, c'est vrai. Enfin *plombait* là est mauvais, je l'ai dit et je le maintiens jusqu'à la guillotine.

Laisse donc ton vers comme il est ! « Tout cotillon, etc. » Qu'est-ce que cela fait que ça ressemble à du Béranger, il est dans *la couleur* du morceau où il se trouve, et tout est là : faire rentrer le détail dans l'ensemble. Ta correction « avait *la tête* en feu » est mauvaise, ce n'était pas la tête qu'il avait en feu, et d'ailleurs comme

Tout cotillon mettait Gros-Pierre en [illegible]

est bien mieux rythmé ! garde-le ; c'est drôle comme ton discernement a des berlues quelquefois ; de même que :

Il est la soif qu'on puise dans l'ivresse

est très plat, quoique tu prétendes que ça *fasse une image.* Comment ne t'aperçois-tu pas que c'est une phrase banale, toute faite : « la soif qu'on puise dans l'ivresse ! » la soif qu'on *puise*, métaphore usée et qui n'en est pas une ! on va puisant la soif dans l'ivresse ! non, non, mille fois non ! Sacrée muse, va, que tu es drôle ! garde donc ton vers tout simple, sans prétention et d'une grande âpreté lubrique cachée : « il souhaitait d'y revenir sans cesse », je crois seulement que « il souhaitait y revenir sans cesse » serait plus élégant ? Au reste, c'est bien peu important.

Non, tu ne me dois pas tous les remerciements

que tu me fais; si tu savais *user* de tes moyens, tu pourrais faire des choses merveilleuses, tu es une nature vierge, et tes arbres de haute futaie sont encombrés de broussailles. Dans cette *Paysanne* par exemple, il n'y a pas *une* intention qui soit de moi; mais comment se fait-il que j'y aie développé beaucoup d'effets nouveaux? C'est en enlevant tout ce qui empêchait qu'on ne les vît. Moi je les y voyais, ils y étaient. Ce qui fait la force d'une œuvre, c'est la *visée* comme on dit vulgairement, c'est-à-dire une longue énergie qui court d'un bout à l'autre et ne faiblit pas.

C'est là ce qu'a voulu dire Villemain en trouvant que ce n'étaient pas des vers de femmes. Ah! fie-toi [illegible], et je te jure bien qu'il n'y aura pas un hémistiche faible dans tout ton drame, et que nous pouvons pour le style les ébahir, tous ces mâles-là dont la culotte est si légère.

Comment, en supposant seulement que l'on soit né avec une vocation médiocre (et si l'on admet avec cela du *jugement*), ne pas penser que l'on doit arriver enfin à force *d'étude*, de temps, de rage, de sacrifices de toute espèce, à faire bon? Allons donc! ce serait trop bête! La littérature (comme nous l'entendons) serait alors une occupation d'idiot; autant caresser une bûche et couver des cailloux. Car lorsqu'on travaille dans nos idées, dans les miennes du moins, on a pour se soutenir *rien*, oui, rien, c'est-à-dire aucun espoir d'argent, aucun espoir de célébrité, ni même d'immortalité (quoiqu'il faille y croire pour y atteindre, je le sais); mais ces lueurs-là vous rendent trop sombre ensuite, et je m'en abstiens. Non, ce qui me soutient, *c'est la conviction que je*

suis dans le vrai, et si je suis dans le vrai, je suis dans le bien, j'accomplis un devoir, j'exécute la justice. Est-ce que j'ai choisi? est-ce que c'est ma faute? qui me pousse? est-ce que je n'ai pas été puni cruellement d'avoir lutté contre cet entraînement? Il faut donc écrire comme on sent, être sûr qu'on sent bien, et se f... de tout le reste sur la terre.

Va, muse, espère, espère; tu n'as pas fait ton œuvre; et sais-tu que je t'aime bien de ce nom de muse où je confonds deux idées? C'est comme dans la phrase d'Hugo (dans sa lettre) : « le soleil me sourit et je souris au soleil ». La poésie me fait songer à toi, toi à la poésie. J'ai passé une bonne partie de la journée à rêver de toi et de ta *Paysanne*, la certitude d'avoir contribué à rendre très bon ce qui l'était à peu près m'a donné de la joie; j'ai pensé beaucoup à ce que tu ferais. Écoute bien ceci et médite-le : tu as en toi deux cordes, un sentiment dramatique, non de coups de théâtre, mais d'effets, ce qui est supérieur, et une entente instinctive de la couleur, du relief (c'est ce qui ne se donne pas, cela); ces deux qualités ont été entravées et le sont encore par deux défauts dont on t'a donné l'un et dont l'autre tient à ton sexe; le premier, c'est le philosophisme, la maxime, la boutade politique, sociale, démocratique, etc., toute cette bavure qui vient de Voltaire et dont le père Hugo lui-même n'est pas exempt; la seconde faiblesse, c'est le vague, la tendro-manie féminine. Il ne faut pas, quand on est arrivé à ton degré, que le linge sente le lait. Coupe-moi donc cette verrue montagnarde et rentre, resserre, comprime les seins

de ton cœur, qu'on y voie des muscles et non une glande. Toutes tes œuvres jusqu'à présent, à la manière de Mélusine (femme par en haut et serpent par en bas), n'étaient belles que jusqu'à certaine place, et tout le reste traînait en replis mous. Comme c'est bon, hein, pauvre muse, de se dire ainsi tout ce qu'on pense! oui, comme c'est bon! car tu es la seule femme à qui un homme puisse écrire de telles choses.

Enfin je commence à y voir un peu clair dans mon sacré dialogue de curé; mais franchement, il y a des moments où j'en ai presque envie de vomir *physiquement,* tant le fond est bas. Je veux exprimer la situation suivante : ma petite femme, dans un accès de religion, va à l'église, elle trouve à la porte le curé qui, dans un dialogue (sans sujet déterminé), se montre tellement bête, plat, inepte, crasseux, qu'elle s'en retourne dégoûtée et indévote, et mon curé est très brave homme, excellent même, mais il ne songe qu'au physique (aux souffrances des pauvres, manque de pain ou de bois), et ne devine pas les défaillances morales, les vagues aspirations mystiques; il est très chaste et pratique tous ses devoirs. Cela doit avoir six ou sept pages au plus et sans une *réflexion* ni une *analyse* (tout en dialogue direct); de plus, comme je trouve très canaille de faire du dialogue en remplaçant les «il dit, il répondit» par des barres, tu juges que les répétitions des mêmes tournures ne sont pas commodes à éviter. Te voilà initiée au supplice que je subis depuis quinze jours. A la fin de la semaine prochaine cependant, j'en serai complètement débarrassé, je l'espère, il me restera ensuite une dizaine de pages (deux grands mouve-

ments), et j'aurai fini le premier ensemble de ma seconde partie. L'adultère est mûr, on va s'y livrer.

Comme je suis impatient de savoir le résultat du concours! J'imagine que les articles d'Hippolyte Castille sont *payés* par les intéressés. Il doit y avoir là-dessous quelque petit commerce canaille. Quelle charmante littérature! Dans le dernier numéro de l'*Athenæum*[1], il y avait un article de Dufaï contre *Émaux et Camées;* ces imbéciles-là finiraient presque par vous faire trouver bon ce qu'on trouve mauvais, tant ils blâment le mauvais sottement; mais cet article doit être une réponse indirecte à la note de notre ami. Ah! comme tout cela est intéressant, instructif et moral! Quelle bête d'invention que l'imprimerie au fond! Adieu, chère muse bien-aimée, à toi.

J'approuve l'idée de Pelletan de publier d'abord sans nom d'auteur. Mais ce titre de *Poème de la femme* est bien prétentieux pour une chose si franche du collier; ça sent *l'école* fouriériste, etc. Tâche donc de t'en priver si ça se peut.

A LA MÊME.

Croisset, vendredi, 1 heure.

Je t'écris à la hâte, ma lettre partira par une occasion que j'ai pour Rouen et tu la recevras demain à ton réveil. C'est étrange! mais hier au soir j'avais bon espoir, j'étais dans un bon état; nos communications d'effluves ont été en défaut, ou bien

[1] 9 avril 1853.

étais-tu peut-être très calme (car ta lettre de ce matin est stoïque, chère sauvage) et m'envoyais-tu ta sérénité? ou est-ce moi qui t'ai envoyé la mienne? Villemain a fait là dedans une bonne figure! Allons, en voilà encore un que j'avais toujours bien jugé; quand il reviendra, c'est de le *remercier avec effusion* de ce qu'il a fait pour toi; il n'y a pas de pire vengeance que ces politesses-là, elles sont hautes comme orgueil et fortes comme esprit; s'il veut faire des excuses, donner des explications, c'est de l'arrêter court, du premier mot avant de l'entendre et de lui dire : « Causons d'autre chose », voilà tout. Et ce Musset aussi, qui ne dit rien! Tous! tous! Enfin mes vieilles haines sont donc justes; mais j'aurais voulu que le ciel cette fois ne me donnât pas si bien raison. Tu vois que je n'avais pas mal deviné quand je te disais qu'on ne te tiendrait pas compte de tant de détails archéologiques et qu'il y en avait trop (à leur goût). Pas un des académiciens (si ce n'est peut-être Mérimée) n'en savait autant que ton *Acropole* en dit, et on garde toujours une petite rancune à qui nous instruit, rappelle-toi cela, surtout quand on a la prétention d'instruire les autres. Moi, à ta place, je lèverais le masque (le jour de la distribution des prix) et je publierais mon *Acropole retouchée* puisqu'on n'en a lu que des fragments, ce serait une bonne farce. Mais par exemple je ne laisserais pas *un* vers qui ne fût bon, et l'année prochaine au mois de janvier je renverrais une autre *Acropole* (il y a manière de refaire le sujet tout à l'inverse et sans que rien y ressemble); cette fois-ci je m'arrangerais pour avoir le prix en m'y prenant (politiquement) mieux, et qui est-ce qui

aurait un pied de nez? Ce serait assez coquet de souffleter deux fois ces messieurs avec la même idée, une fois devant le public et par le public, et la seconde par eux-mêmes. Tu verrais quelle politesse on aurait pour toi après, et les amabilités, les traits d'esprit de M. le rapporteur! Si tu t'en rapportes à moi complètement, je crois que nous y pouvons arriver. Qu'est-ce que ça f... tout cela, il n'y a de défaites que celles que l'on a tout seul devant sa glace, dans sa conscience. J'aurais eu mardi et mercredi cent mille sifflets aux oreilles que je n'aurais pas été plus abattu. Il ne faut penser qu'aux triomphes que l'on se décerne, être soi-même son public, son critique. Le seul moyen de vivre en paix, c'est de se placer tout d'un bond au-dessus de l'humanité entière et de n'avoir avec elle rien de commun, qu'un rapport d'œil; cela scandaliserait les Pelletan, les Lamartine et toute la race stérile et *sèche* (inactive dans le bien comme dans le mal) des humanitaires, républicains, etc. Tant pis! qu'ils commencent par payer leurs dettes avant de prêcher la charité, par être seulement honnêtes avant de vouloir être vertueux. La fraternité est une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale. On crie contre les jésuites. O candeur! nous en sommes tous.

Il a donc fallu en passer par la correction de l'*enfant*. Certainement ton vers nouveau n'est pas mauvais, mais l'autre était bon! Que penses-tu si au lieu de

Et chaque année il avait un enfant

tu mettais

Et chaque année lui donnait un enfant.

Ça me semble moins plat? et ça relève mieux «il en fit tant» qui suit; mais de quelque façon qu'on s'arrange, on ne remplacera pas la première version. Ils étaient si carrés ces deux vers! A ta place je les laisserais en blanc, je mettrais des points seulement. Supprimez le bon, d'accord, mais ne le corrigez pas; dans la suppression complète vous obéissez à la force matérielle, mais en corrigeant vous êtes complice; les iconoclastes sont pires que les barbares.

«Sous son petit jupon» peut aller à cause des deux *ainsi;* non! il *avait* vaut mieux. Ah! mon Dieu, tu ne t'imagines pas la haine, le mal aux nerfs que ça me fait de voir des bêtises semblables! Puisqu'ils avaient trouvé bon tout d'abord le poème, qu'est-ce que ça signifie ces revirements-là? Eh bien, qu'ils en fassent, eux, de la poésie! Encore une fois, s'il faut leur obéir, je laisserais deux vers en blanc; en tout cas à une deuxième édition refourre-moi-les.

Le commencement de la semaine a été mauvais, mais maintenant ça reva, pour retomber bientôt sans doute; j'ai toujours ainsi des hauts et des bas, la fétidité du fond jointe aux difficultés de la forme m'accable quelquefois; mais ce livre, quelque mauvais qu'il puisse être, sera toujours une œuvre d'une rude volonté, et une fois fini, corrigé, achevé d'un bout à l'autre, je crois qu'il aura une mine hautaine et classique. Ce sont de ces œuvres dont parle Perse, qui veulent que l'on se morde les ongles jusqu'au sang; à défaut d'autre mérite c'en est un que la patience; le mot de Buffon est impie, mais quand le génie manque, la volonté dans une certaine limite le remplace.

Napoléon III n'en est pas moins empereur tout comme son oncle. Après ce trait de modestie (de ma part) je te dis adieu, bon courage, à bientôt; le soleil ne meurt jamais! l'art est immortel comme lui! et il y a des mondes lumineux où les âmes des poètes vont habiter après la mort; elles roulent avec les astres dans l'infini sans mesure.

À LA MÊME.

Croisset, mardi soir, 1 heure après minuit.

Il est bien tard, je suis très las. J'ai la gorge éraillée d'avoir crié tout ce soir en écrivant, selon ma coutume exagérée. Qu'on ne dise pas que je ne fais point d'exercice, je me démène tellement dans certains moments que ça me vaut bien, quand je me couche, deux ou trois lieues faites à pied. Quelle singulière mécanique que l'homme! Quoique je n'aie rien à te dire, je voudrais bien pourtant t'employer ces quatre pages, pauvre muse, bonne et belle amie. Ah! si! j'ai quelque chose à te dire, c'est que ma *Bovary* n'avançant qu'à pas de tortue, je renonce à remettre à la fin du mouvement qui m'occupe, notre entrevue à Mantes. Nous nous verrons dans quinze jours au plus tard. Je veux seulement écrire encore trois pages au plus, en finir cinq que j'écris depuis l'autre semaine et trouver quatre ou cinq phrases que je cherche depuis bientôt un mois; mais quant à attendre que j'en sois à la fin de cette première partie de la deuxième, j'en aurais en travail-

lant bien pour jusqu'à la fin du mois de mai. C'est trop long! ainsi la lettre que je t'écrirai à la fin de la semaine prochaine te dira positivement le jour de notre rendez-vous. Tâche de te bien porter et de m'apporter ce que tu as fait du plan de ton drame ainsi que le poème de l'*Acropole* tel qu'il a été envoyé à l'Académie. J'ai passé tantôt presque une heure à fouiller partout pour retrouver la lettre de Gagne : peine perdue; mais j'ai retrouvé les «*fantômes*»; je suis sûr de l'avoir (la lettre de Gagne), mais j'ai un tel encombrement de lettres dans mes tiroirs et de paperasses dans mes cartons, que c'est le diable quand il faut chercher quelque chose que je n'ai point classé. Si tu veux je recommencerai et je suis sûr que je la trouverai. Jamais je ne jette aucun papier, c'est de ma part une manie. L'année prochaine quand Bouilhet ne sera pas là, je consacrerai un dimanche à ce grand rangement qui sera à la fois très triste et très amusant, très pénible et assez sot. A propos des lettres j'en ai reçu une de Du Camp (à l'occasion d'une chose égarée de voyage, que je lui demandais) des plus aimables, cordiale, dans le ton de l'amitié, il m'annonce que les vers de Bouilhet doivent paraître dans le prochain numéro, seuls pour les mieux faire valoir, etc. (?) Comme je ne tiens aucun compte de ses sentiments favorables ou malveillants, je ne me creuserai pas la tête à chercher d'où vient ce revirement momentané.

Ce bon père Béranger! je crois que la *Paysanne* le syncopera un peu; voilà de la poésie peuple comme ce bourgeois n'en a guère fait. Il a les pattes sales, Béranger! et c'est un grand mérite en littérature que d'avoir les mains propres; il y

a des gens (comme Musset par exemple) dont ç'a été presque le seul mérite ou la moitié de ce mérite pour le moins; les poètes sont d'ailleurs jugés par leurs admirateurs, et tout ce qu'il y a de plus bas en France comme instinct poétique depuis trente ans s'est pâmé à Béranger. Lui et Lamartine m'ont causé bien des colères par tous leurs admirateurs. Je me souviens qu'il y a longtemps, en 1840, à Ajaccio, j'osai soutenir seul devant une quinzaine de personnes que Béranger était un poète commun et de troisième ordre. J'ai paru à toute la société, j'en suis sûr, un petit collégien fort mal élevé. Ah! *Les gueux! les gueux!* quel horizon!... Cela donnait le cauchemar à mon pauvre Alfred; la postérité du reste ne tarda pas à cruellement délaisser ces gens-là qui ont voulu *être utiles* et qui ont chanté pour une cause. Elle n'a souci déjà, ni de Chateaubriand avec son Christianisme renouvelé, ni de Béranger avec son philosophisme libertin, ni même bientôt de Lamartine avec son humanitarisme religieux. Le vrai n'est jamais dans le présent; si l'on s'y attache, on y périt. A l'heure qu'il est je crois même qu'un penseur (et qu'est-ce que l'artiste si ce n'est un triple penseur?) ne doit avoir ni religion, ni patrie, ni même aucune conviction sociale. Le doute absolu maintenant me paraît être si nettement démontré que vouloir le formuler serait presque une niaiserie. Bouilhet me disait, l'autre jour, qu'il éprouvait le besoin de faire l'apostasie publique, écrite, motivée, de ses deux qualités de chrétien et de Français, et après de f... son camp de l'Europe pour ne plus jamais en entendre parler, si c'était possible. Oui, cela soula-

gerait de dégueuler tout l'immense mépris qui vous emplit le cœur jusqu'à la gorge. Quelle est la cause honnête, je ne dis pas à vous enthousiasmer, mais même à vous intéresser par le temps qui court? Comme tu as, toi, dépensé du temps, de l'énergie dans toutes ces lectures-là! que d'amour inutile! Je t'ai connue démocrate pure, admiratrice de G. Sand et Lamartine; tu ne faisais pas la *Paysanne* dans ce temps-là! Soyons nous, et et rien que nous. «Qu'est-ce que ton devoir? — l'exigence de chaque jour»; cette pensée est de Gœthe; faisons notre devoir, qui est de tâcher d'écrire bien, et quelle société de saints serait celle où seulement chacun ferait son devoir?

Je lis du Montaigne maintenant dans mon lit; je ne connais pas de livre plus calme et qui nous dispose à plus de sérénité. Comme cela est sain et *piété!* Si tu en as un chez toi, lis de suite le chapitre de Démocrite et Héraclite et médite le dernier paragraphe, il faut devenir stoïque quand on vit dans les tristes époques où nous sommes.

Pourquoi, l'autre nuit, celle d'hier, ai-je rêvé que j'étais à Thèbes en Égypte avec Babinet? et que nous galopions tous les deux comme deux lapins pour fuir trois énormes lions que Babinet élevait par curiosité? Au moment où il me disait: «Il n'y a que moi à Paris pour avoir de ces idées-là», les trois grosses bêtes se sont mises à nous poursuivre. Je vois encore les basques de l'habit du père Babinet volant au vent dans notre fuite, et la couleur du sable où nous filions comme sur des patins.

J'ai une tirade de Homais sur l'éducation des enfants (que j'écris maintenant) et qui, je crois,

pourra faire rire; mais moi qui la trouve très grotesque, je serai sans doute fort attrapé, car pour le bourgeois c'est profondément raisonnable. Adieu, bonne muse, à bientôt; nous aurons là deux ou trois bons jours, j'en ai besoin; je ne sais combien de millions il faudrait me donner pour recommencer ce sacré roman!

C'est trop long pour un homme que cinq cents pages à écrire comme ça; et quand on en est à la 240e et que l'action commence à peine!...

À LA MÊME.

Croisset, vendredi minuit, 1er mai 1853.

Il *m'est impossible* de retrouver la citation de Montaigne sur Pic de la Mirandole (ceci prouve que je ne connais pas assez mon Montaigne), il me faudrait pour cela le relire et non le feuilleter.

Sapho s'est jetée à l'eau du haut du promontoire de Leucade et de la mer Égée ou autrement dit Archipel. Leucade est une petite île entre celle de Lesbos et la terre d'Asie Mineure (au bord du golfe de Smyrne). Leucade se trouve maintenant dans un golfe qu'on appelle golfe d'Adramite (j'ignore le nom antique). Pour ce qui est de Sapho il y en a deux, la poétesse et la courtisane. La première était de Mitylène en Lesbos, vivait dans le VIIe siècle avant Jésus-Christ, a poussé la débauche à un grand degré de perfection et fut exilée de Mitylène. La seconde, née dans la même

île, mais à Eresos, paraît être celle qui aima Phaon; cette opinion (moderne du reste, car ordinairement on confond les deux) s'appuie sur un passage de l'historien Nymphis : «Sapho d'Eresos aima passionnément Phaon.» On remarque aussi que Hérodote qui a écrit tout au long l'histoire de Sapho de Mitylène ne parle ni de cet amour, ni de ce suicide.

Enfin me revoilà en train! ça marche! la machine retourne! ne blâme pas mes roidissements, bonne chère muse, j'ai l'expérience qu'ils servent, rien ne s'obtient qu'avec effort, tout a son sacrifice. La perle est une maladie de l'huître et le style peut-être l'écoulement d'une douleur plus profonde. — N'est-il pas de la vie d'artiste, ou plutôt d'une œuvre d'art à accomplir comme d'une grande montagne à escalader? Dur voyage et qui demande une volonté acharnée! D'abord on aperçoit d'en bas une haute cime; dans les cieux elle est étincelante de pureté, elle est effrayante de hauteur! et elle vous sollicite cependant à cause de cela même. On part, mais à chaque plateau de la route, le sommet grandit, l'horizon se recule, on va par les précipices, les vertiges et les découragements, il fait froid! et l'éternel ouragan des hautes régions vous enlève en passant jusqu'au dernier lambeau de votre vêtement; la terre est perdue pour toujours et le but sans doute ne s'atteindra pas. C'est l'heure où l'on compte ses fatigues, où l'on regarde avec épouvante les gerçures de sa peau. L'on n'a rien qu'une indomptable envie de monter plus haut, d'en finir, de mourir. Quelquefois, pourtant, un coup des vents du ciel arrive et dévoile à votre éblouissement

des perfections innombrables, infinies, merveilleuses! A vingt mille pieds sous soi on aperçoit les hommes, une brise olympienne emplit nos poumons géants et l'on se considère comme un colosse ayant le monde entier pour piédestal. Puis le brouillard retombe et l'on continue à tâtons! — à tâtons s'écorchant les ongles aux rochers et pleurant de la solitude. N'importe! mourons dans la neige, dans la blanche douleur de notre désir, au murmure des torrents de l'Esprit et la figure tournée vers le soleil.

J'ai travaillé ce soir avec émotion, mes bonnes sueurs sont revenues et j'ai regueulé, comme par le passé.

Oui, c'est beau Candide! fort beau! *Quelle justesse!* Y a-t-il moyen d'être plus large, tout en restant aussi net? Peut-être non. Le merveilleux effet de ce livre tient sans doute à la nature des idées qu'il exprime, c'est aussi bien que cela qu'il faut écrire, mais pas comme cela.

Pourquoi perds-tu ton temps à relire *Graziella* quand on a tant de choses à relire? Voilà une distraction sans excuse par exemple! — Il n'y a rien à prendre à de pareilles œuvres. Il faut s'en tenir *aux sources* et Lamartine est un robinet. Ce qu'il y a de fort dans *Manon Lescaut,* c'est le souffle *sentimental,* la naïveté de la passion qui rend les deux héros si vrais, si sympathiques, si honorables quoiqu'ils soient des fripons. C'est un grand cri du cœur, ce livre, la composition en est fort habile; quel ton d'excellente compagnie! mais moi j'aime mieux les choses plus épicées, plus en relief et je vois que tous les livres de premier ordre le sont à outrance; ils sont criants de vérité, archi-

développés et plus abondants de détails intrinsèques; à ce sujet *Manon Lescaut* est peut-être le premier des livres secondaires. Je crois maintenant à ton avis de ce matin que l'on peut intéresser avec tous les sujets; quant à faire du beau avec eux, je le pense aussi, théoriquement du moins, mais j'en suis moins sûr. La mort de Virginie est fort belle, mais que d'autres morts aussi émouvantes (parce que celle de Virginie est exceptionnelle), ce qu'il y a d'*admirable* c'est sa lettre à Paul écrite de Paris, elle m'a toujours arraché le cœur quand je l'ai lue; que l'on pleure moins à la mort de ma mère *Bovary* qu'à celle de Virginie j'en suis sûr d'avance, mais l'on pleurera plus sur le mari de l'une que sur l'amant de l'autre et ce dont je ne doute pas, c'est du cadavre. Il faudra qu'il vous poursuive. La première qualité de l'art et son but est l'*illusion;* l'émotion, laquelle s'obtient souvent par certains sacrifices de détails poétiques est une tout autre chose et d'un ordre inférieur. J'ai pleuré à des mélodrames qui ne valaient pas quatre sous et Gœthe ne m'a jamais mouillé l'œil, si ce n'est d'admiration.

Tu me parais là-bas à ta campagne en bon train. Je ne comprends pas que tu ne puisses travailler aussi bien à Paris, car enfin tu as tout ton temps à toi. J'ai envoyé les canetons à Babinet et n'en ai point reçu de reproches. Dans le numéro d'aujourd'hui les vers de Bouilhet y sont et seuls! ces gens-là sont comme les ânes, ils baissent les oreilles quand on les étrille. Adieu, j'ai envie de dormir, fasse Morphée que je te rêve!

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi, 1 heure.

Reçois mes compliments pour la manière dont tu as reçu le sieur Villemain; tu t'es bien conduite, il n'y avait que cela à dire; sois sûre que tu l'as humilié de toutes façons; c'est ce qu'il fallait faire. Il y a une chose qui m'a semblé très farce dans tout ce qu'il t'a dit, à savoir, l'aveu qu'il travaillait pour la postérité (il est temps qu'il s'y prenne). Ah! la postérité n'est pas faite pour ceux qui ont été ministres, grands maîtres de l'Université, pairs de France, députés, professeurs, etc., etc., la postérité pour ce pauvre vieux! est-ce son cours de littérature, son *Lascaris,* ses portraits? Mais lis-en donc du Villemain, ses *plus belles pages* (?) ne dépassent pas la portée d'un article de journal, et à part une certaine correction grammaticale (et qui n'a rien à démêler avec la vraie correction esthétique), la forme est complètement nulle; quant à de l'érudition, aucune; mais d'*ingénieux aperçus* en masses, comme ceux-ci à propos de l'accusation de fratricide portée contre M. J. Chénier : «Non, c'est une calomnie, j'en jure par le cœur de leur mère»; ou bien en parlant de la *Pucelle :* «Le poème qu'il ne faut pas nommer»; ou encore de Gibbon : «Et il resta muet et ministériel». Toutes ces belles phrases sont accompagnées, dans les volumes où on les trouve, d'autres phrases imprimées en italiques et ainsi conçues : «longs applaudissements de l'auditoire, vive émotion,» etc. J'ai passé ma jeunesse

à lire tous ces drôles, je les connais, j'ai frappé depuis longtemps sur les poitrines en tôle de toutes ces brutes, et je sais à la place du cœur le vide qu'il y a. Tout ce que j'apprends de leurs actions me paraît donc le corollaire de leurs œuvres. A la fin de ma troisième, à quinze ans, j'ai lu son *Cours de littérature du moyen âge.* J'étais à cet âge en état de l'écrire moi-même, ayant lu les ouvrages de Sismondi et de Fauriel sur les littératures du midi de l'Europe qui sont les deux sources uniques où ce bon Villemain ait puisé; les extraits cités dans ces livres sont les mêmes extraits cités dans le sien, etc.! Et voilà les crétins qu'on nous pose toujours devant les yeux comme des gens forts! mais forts en quoi? il n'y a du reste que dans notre siècle où l'on soit arrivé ainsi à se faire des réputations avec des œuvres nulles ou absentes; le père de tous ces grands hommes était le père Royer-Collard qui n'avait jamais écrit que quatre-vingts pages en toute sa vie, la préface des œuvres de Reid. Je crois que Villemain sait bien le latin, si tant est qu'on puisse comprendre toute la portée d'un mot quand on n'a pas le sens poétique, et qu'il sait faire des vers latins, du grec médiocrement, un tout petit peu d'histoire, beaucoup d'anecdotes, avec cela de l'esprit de société et la réputation d'habile homme : voilà son bagage. Quant à être, je ne dis pas des écrivains, mais même des littérateurs, non, non, il leur manque la première condition, le goût ou l'amour, ce qui est tout un. Tu me dis : « Nous finirons par valoir mieux qu'eux comme talent. » Oh! ceci m'ébouriffe, car je crois que c'est déjà fait, et je pense que Villemain peut s'atteler pour le reste de ses

jours avant d'écrire une seule page de la *Bovary*, une seule strophe de *Melaenis*, un seul paragraphe de la *Paysanne*. « Que je ne sois jamais de l'Académie (comme dit Marcillac, l'artiste romantique de Gerfault), si j'arrive au diapason de pareils ânes! » C'est bien beau l'idée qui a *frappé* l'Académie dans le numéro 26 : « le poète sur *les ruines d'Athènes* et *évoquant le passé*, le faisant revivre! » Est-ce Volney et rococo! Comment un homme peut-il rapporter de semblables bêtises sans en rire le premier? Comment ne pas sentir que c'était là la manière la plus vulgaire, la plus usée (et la moins vraie) de prendre le sujet? Si mon pharmacien avait concouru pour l'*Acropole*, il est certain que c'eût été là son plan. Et l'aplomb de ces messieurs-là! Sont-ils bien contents d'eux, sûrs de leur jugement! Ce pauvre de Lisle qui va leur présenter son livre! Non, tout cela m'indigne trop, je suis gorgé de l'humanité en général et des gens de lettres en particulier, comme si j'avais avalé cent livres de suif.

J'aurais bien voulu être là quand le Philosophe a dit : « les Ronsards qui vous conseillent », pour voir son ton. A qui ça s'adressait-il? à propos de quoi? comment? Les Ronsards qui vous conseillent! les Homères de vos amis! Charmant! charmant! Et en voilà un aussi qui passe pour un homme de goût, un classique.

J'ai eu aujourd'hui un grand enseignement donné par ma cuisinière; cette fille qui a vingt-cinq ans ne savait pas que Louis-Philippe n'était *plus roi de France*, qu'il y avait eu une république, etc.; tout cela ne l'intéresse pas (textuel), et je me regarde comme un homme intelligent!

mais je ne suis qu'un triple imbécile, c'est comme cette femme qu'il faut être.

Hier en allant me faire arracher ma dent j'ai passé sur la place du Vieux-Marché, et en analysant l'émotion caponne que j'avais au fond de moi, je me disais que d'autres à la même place en avaient eu de pires et de même nature pourtant! L'attente d'un événement qui vous fait peur! cela m'a rappelé que, tout enfant, à six ou sept ans, en revenant de l'école j'avais vu là une fois la guillotine qui venait de servir, il y avait du sang frais sur les pavés et on enlevait le panier. J'ai rêvé cette nuit la guillotine; chose étrange, ma petite nièce a rêvé aussi la guillotine cette nuit. La pensée est donc un fluide, et qui découle des pentes plus hautes sur les plus basses?... Qui est-ce qui a jamais étudié tout cela scientifiquement, posément? Il faudrait un grand poète, ayant à son service une grande science, et tout cela en la possession d'un très honnête homme...

À LA MÊME.

Croisset, nuit de mardi, 1 heure.

Oui, chère muse, nous nous verrons lundi prochain comme tu le désires, et nous resterons ensemble jusqu'à samedi (ma prochaine t'indiquera les heures de départ), c'est du moins mon intention et mon espoir, à moins que je ne sois malade d'ici là, ou que mes dents ne me reprennent trop fort. Dans l'état présent ma bouche n'est pas présentable. Il m'a poussé des glandes sous le

cou et un peu de fluxion. Je ne peux manger que de la mie de pain, et encore me fait-elle du mal. J'ai eu depuis quatre jours une fièvre continue et hier violente. Voilà plusieurs semaines qu'il me prend de temps à autre au cervelet (siège des passions, selon Gall) des douleurs à crier, qui m'ont repris dimanche. Mais aussi quel dimanche et quelle société j'ai eus! je ne te parle jamais de mes ennuis domestiques, mais j'en suis comblé parfois : mon frère! ma belle-sœur! mon beau-frère! Ah! ah! ah! La santé de ma mère commence aussi à m'inquiéter profondément et plus que je ne le dis; tout ce qu'il lui faudrait d'effectif est impraticable. Enfin! je viens d'être assez secoué, et il me résulte de tout cela une torpeur invincible. Hier et aujourd'hui j'ai passé tout l'après-midi à dormir comme un homme ivre. J'avais (nerveusement parlant) la sensation interne d'un homme qui aurait bu six bouteilles d'eau-de-vie; j'étais brute et étourdi; mais ce soir (j'ai fait diète toute la journée) la revigueur m'est revenue, et j'ai écrit presque d'une seule haleine toute une page de psychologie fort serrée, où il y aura, je crois, peu à reprendre. N'importe, je voudrais bien que ces défaillances et ces enthousiasmes me quittassent un peu, et demeurer dans un milieu plus olympien, le seul bon pour faire du beau.

Pour te dire mon avis sur la lettre de Béranger, il faudrait que je connusse le bonhomme, mais il a été remué seulement d'une façon qu'il n'approuve pas. Ce qui étonne dans ce conte, c'est la couleur unie à l'émotion. Il t'a du reste donné un bon avis en te disant de prendre garde que les

autres récits ne ressemblent à celui-là. Garde-toi aussi de ce mètre de cinq pieds, qui est le plus laid de tous. Nous causerons de tout cela en détail la semaine prochaine, je l'espère.

Comme c'est faible, outre que c'est fort canaille, les articles de Castille! Ne trouver rien de pis à dire sur Thiers que de l'appeler *nain parvenu!* etc., et dans la rage de tout dénigrer, attaquer jusqu'à Danton parce que Thiers l'a justifié! Quelle enfilade de turpitudes morales et intellectuelles! Mais tout cela est payé ou implore de l'être. Le scrupule du Philosophe sur l'épigraphe de Gœthe dévoile l'homme. Ah! comme il y en a qui voilent le sein de Dorine, et qui veulent cocufier Orgon! Adieu. As-tu remarqué le nouveau prospectus de la *Revue*, «la phalange décidée à vaincre»? Non, non! je n'essaierai jamais de publier dans aucune revue. Il me semble que par le temps qui court, faire *partie de n'importe quoi*, entrer dans un corps quelconque, dans n'importe quelle confrérie ou boutique et même prendre un titre quel qu'il soit, c'est se déshonorer, c'est s'avilir, tant tout est bas.

À LA MÊME.

Croisset, mardi, 11 heures.

J'ai reçu ce matin ta bonne lettre, triste et douce, pauvre chère amie. Je vais faire comme toi, te raconter tout mon départ. Quand j'ai vu ton dos disparaître, j'ai été me mettre sur le pont afin de revoir le train passer; je n'ai vu que cela, tu étais là dedans, j'ai suivi de l'œil le convoi tant

que j'ai pu et j'ai tendu l'oreille. Du côté de Rouen le ciel était rouge avec de grandes barres pourpres inégales. J'ai allumé un autre cigare, je me suis promené de long en large par bêtise, et même j'ai été boire un verre de kirsch dans un cabaret, et puis le train de Paris est arrivé. A Rouen j'ai trouvé Bouilhet, mais ma voiture par un malentendu n'y était pas; nous l'avons attendue, puis au clair de lune, nous avons traversé à pied le pont et le port, été chez deux loueurs de voiture afin d'avoir un fiacre. Au second (dont le logis est dans une ancienne église) la femme s'est réveillée en bonnet de coton (intérieur de nuit, mâchoires qui bâillent, chandelle qui brûle, bretelles tombant sur les hanches, etc.); là il a fallu atteler la voiture, enfin nous sommes arrivés à Croisset à 1 heure du matin et nous nous sommes couchés à 2, après que j'ai eu rangé ma table. Le dimanche a été triste, les Achille ne sont pas venus, Dieu merci! L'après-midi nous avons été voir un embarcadère en bois, que l'on fait à quelque distance d'ici pour les bateaux à vapeur; le soir nous avons lu du *Jocelyn* et la *Courtisane amoureuse* de Lafontaine. Hier matin Bouilhet est parti à une heure. J'ai dormi une bonne partie de l'après-midi, et le soir je me suis remis à mon travail avec grand ennui. J'ai recommencé aujourd'hui mon train ordinaire, leçons à ma nièce, *Sophocle, Juvénal* et la *Bovary,* dont je suis arrivé, je crois, à terminer trois pages qui étaient sur le chantier dès huit jours avant mon absence. J'ai assez bien travaillé ce soir, ou du moins avec du plaisir. Voilà, et les mêmes jours vont suivre.

Anecdote : tu sais ou ne sais pas que Reyer

avait écrit à Bouilhet, pour lui demander la permission de mettre en musique sa pièce à Rachel, « Je ne suis pas le Christ », permission qui fut accordée. Samedi, Bouilhet a reçu cela qui a pour titre *Rédemption* (invention de l'éditeur ou du compositeur, lesquels du reste ont écrit tous les deux une lettre fort polie à Bouilhet); mais devine son ébahissement en voyant au plus haut de la feuille, au-dessus de la vignette, au-dessous du titre cette dédicace : « A M. Maxime Du Camp. » Est-ce fort? C'est si fort que ça n'a même aucun sens, puisque la pièce d'un bout à l'autre est adressée à quelqu'un et qu'elle portait, originairement, une dédicace qui en était tout le titre (celui de *Rédemption* la dénature même). Moi, cela me semble démesuré (même en omettant le sans-gêne du procédé). Cet homme qui pour se pousser par tous les moyens possibles, pour se voir étaler à une vitre de marchand, va se fourrer, de lui-même, entre des notes et des vers auxquels il n'a rien contribué, s'intercaler ainsi dans l'œuvre d'un autre et mettre son nom à la place d'une lettre, laquelle lettre représentait un souvenir, un cri de l'âme! accaparer une chose si personnelle et si intime! *pour se faire mousser!* cela m'a d'abord fait beaucoup rire. Après quoi j'ai compris l'odieux de la chose. Cet ami dont je te parlais, que j'ai rencontré en chemin de fer, m'a dit que les articles de Castille faisaient le plus mauvais effet. Quant à celui de l'*Athenæum*, j'ai compris que le père Vivien de Saint-Martin avait eu le dessus, car il a répondu aux témoins de Du Camp que c'était une discussion littéraire et qu'il ne donnerait aucune excuse. Du Camp lui a écrit qu'il le méprisait, à quoi

l'autre a répondu qu'il l'engageait « à modérer ses expressions et à ne pas entrer sur le terrain de la calomnie », ou qu'il aurait recours aux tribunaux, et tout cela est rapporté par un dévoué. Grand mépris de l'ami pour Turgan et Cormenin; la bande se détraque, à ce qu'il paraît. Cormenin, au *Moniteur,* travaille sous « un conseil de rédaction » dont font partie Sainte-Beuve, Rolle, etc. « C'est une place de commis que celle du rédacteur, et une place de commissionnaire que celle du directeur. » Voilà comme on est arrangé par les amis. A tout cela je ne répondais mot. Maxime a loué une maison de campagne à Chaville près Versailles pour y passer l'été, il va écrire le *Nil :* encore des voyages! quel triste genre! Il n'a pas écrit un vers d'*Abdallah* ni une ligne du *Cœur saignant,* annoncés depuis plusieurs mois.

....

As-tu le troisième volume de l'*Archéologie* de Müller? il m'est impossible de le retrouver. J'ai oublié de te remettre (je l'avais dans mon carton) les *Fantômes;* les veux-tu? Mais j'aimerais mieux te les redonner en faisant de vive voix des observations.

Comme c'est mauvais *Jocelyn !* Relis-en; la quantité d'hémistiches tout faits, de vers à périphrases vides est incroyable. Quand il a à peindre les choses vulgaires de la vie, il est au-dessous du commun. C'est une détestable poésie, *inane,* sans souffle intérieur; ces phrases-là n'ont ni muscles ni sang, et quel singulier aperçu de l'existence humaine! quelles lunettes embrouillées! Mais comme nous nous sommes délectés ensuite dans Lafontaine! c'est à apprendre par cœur d'un bout

à l'autre. *La Courtisane amoureuse*, quels vers! quels vers! que de tournure et de style! Il n'y a pas dans tout Lamartine un seul trait humain, sensible au sens ordinaire du mot, comme celui de Constance baisant les pieds de son amant; voilà du cœur au moins! et de la poésie! car toutes les subtilités sont à l'usage de ceux qui n'ont ni de l'un ni de l'autre. Relis ce conte et appesantis-toi sur chaque mot, sur chaque phrase. Quelle admirable narration et quel enchaînement! Songe pourtant que les contes de Lafontaine passent pour un mauvais livre! un *livre cochon!* Ah! les tyrannies ont cela de bon qu'elles réalisent au moins bien des vengeances impuissantes. Je suis si harassé par la bêtise de la multitude que je trouve justes tous les coups qui tombent sur elle. L'œuvre de la critique moderne est de remettre l'art sur son piédestal. On ne vulgarise pas le beau, on le dégrade, voilà tout. Qu'a-t-on fait de l'antiquité en voulant la rendre accessible aux enfants? Quelque chose de profondément stupide! Mais il est si commode pour tous de se servir d'*expurgata*, de traductions, d'atténuations, il est si doux pour les nains de contempler les géants raccourcis! Ce qu'il y a de meilleur dans l'art échappera toujours aux natures médiocres, c'est-à-dire aux trois quarts et demi du genre humain. Pourquoi dénaturer la vérité au profit de la bassesse? Adieu, toi qui tressailles aux belles choses et que j'aime tant pour les enthousiasmes que tu as et pour tout le reste aussi.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi, 1 heure.

Sais-tu que tu m'as écrit deux lettres charmantes, superbes et avec qui j'ai eu (comme le père Babinet avec sa femme *délicieuse*) « le plus grand plaisir » ? Je vais les reprendre et t'en parler (c'est une habitude que nous devrions avoir plus souvent). J'aime bien ta mine chez Me Didier, défendant la bonne cause contre les Lamartiniens, et toute la manière dont tu me parles de cette grande œuvre. Le portrait du sénateur Beauvau ; ton chic raide chez le Chevreau : tout cela est crânement troussé. Quel immense mot que celui d'Houssaye : « Auriez-vous le style de M. de Lamartine ! » Ah ! oui, ce sont de pauvres gens, un pauvre monde ! et petit et faible. Leur réputation ne dure même pas tout le temps qu'ils vivent ; ce sont des célébrités qui ne dépassent point la longueur d'un loyer, elles sont à terme ; on est reconnu grand homme pendant cinq ans, dix ans, quinze ans (c'est déjà beaucoup) ; puis tout sombre, homme et livres, avec le souvenir même de tant de tapage inutile. Mais ce qu'il y a de dur, c'est l'aplomb de ces braves gens-là, leur sécurité dans la bêtise ! Ils vont bruissant à la manière des grosses caisses dont ils se servent ; la sonorité vient de leur viduité. La surface est une peau d'âne et le fond néant ! tout cela tendu par beaucoup de ficelles. Voilà un calembour ! Tu me parles des tristesses de ce bon de Lisle qui n'a personne autour de lui ! Moi j'ai été en cela protégé du ciel, j'ai toujours eu de bonnes oreilles pour m'entendre et même

d'excellentes bouches pour me conseiller. Comment ferai-je l'hiver prochain quand mon Bouilhet ne sera plus là ? je crois du reste qu'il sera comme moi un peu désarçonné un moment. Nous nous sommes fait l'un à l'autre dans nos travaux respectifs une espèce d'indicateur de chemin de fer, qui le bras tendu avertit que la route est bonne et qu'on peut suivre.

J'aime beaucoup de Lisle pour son volume, pour son talent et aussi pour sa préface, pour ses aspirations. Car c'est par là que nous valons quelque chose, l'*aspiration;* une âme se mesure à la dimension de son désir comme l'on juge d'avance des cathédrales à la hauteur de leurs clochers, et c'est pour cela que je hais la poésie bourgeoise, l'art domestique, quoique j'en fasse; mais c'est bien la dernière fois, au fond cela me dégoûte. Ce livre, tout en calcul et en ruses de style, n'est pas de mon sang, je ne le porte point en mes entrailles, je sens que c'est chose voulue, factice. Ce sera peut-être un tour de force qu'admireront certaines gens (et en petit nombre); d'autres y trouveront quelque vérité de détail et d'observation. Mais de l'air! de l'air! les grandes tournures, les larges et pleines périodes se déroulant comme des fleuves, la multiplicité des métaphores, les grands éclats du style, tout ce que j'aime enfin n'y sera pas; seulement j'en sortirai peut-être préparé à écrire ensuite quelque bonne chose. Je suis bien désireux d'être dans une quinzaine de jours, afin de lire à Bouilhet tout ce commencement de ma deuxième partie (ce qui fera 120 pages, l'œuvre de dix mois). J'ai peur qu'il n'y ait pas grande proportion, car pour le corps

même du roman, pour l'action, pour la passion agissante, il ne me restera guère que 120 à 140 pages; tandis que les préliminaires en auront plus du double. J'ai suivi, passant sur l'ordre *vrai*, l'ordre naturel. On porte vingt ans une passion sommeillante qui n'agit qu'un seul jour et meurt; mais la proportion d'esthétique n'est pas la physiologie. Mouler la vie est-ce l'idéaliser? Tant pis si le moule est de bronze! c'est déjà quelque chose : tâchons qu'il soit de bronze.

Oui, c'est bien étrange ces deux coïncidences, notre double lecture de Lamartine, et moi lisant la *Courtisane amoureuse* tandis que M. Briard te contait les baisements de pieds de Juliette.

Tu me dis des choses bien tendres, chère Muse; eh bien, reçois en échange toutes celles plus tendres encore que tu pourras imaginer. Ton amour à la fin me pénètre comme une pluie tiède, et je m'en sens imbibé jusqu'au fond de tout mon cœur. N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour que je t'aime? corps, esprit, tendresse? Tu es simple d'âme et forte de tête, très peu poétique et extrêmement poète; il n'y a rien en toi que de bon, et tu es tout entière comme ta poitrine, blanche et douce au toucher. Celles que j'ai eues, va, ne te valaient pas, et je doute que celles que j'ai désirées te valussent. Je tâche quelquefois de m'imaginer ton visage quand tu seras vieille, et il me semble que je t'aimerai encore tout autant, plus peut-être. Je suis, dans mes actions du corps et de l'esprit, comme les dromadaires que l'on a grand mal à faire également marcher et s'arrêter : la continuité du repos et du mouvement est ce qui me va. Au fond, rien de moins diapré que ma

personne. Que j'ai peur de devenir bête! Tu m'estimes tellement, que tu dois te tromper et finir par t'éblouir. Il y a peu de gens qui aient été *chantés* comme moi. Ah! muse, si je t'avouais toutes mes faiblesses, si je te disais tout le temps que je perds *à rêver* mon petit appartement de l'année prochaine! comme je nous y vois! Mais il ne faut jamais penser au bonheur, cela attire le diable, car c'est lui qui a inventé cette idée-là pour faire enrager le genre humain. La conception du paradis est au fond plus infernale que celle de l'enfer. L'hypothèse d'une félicité parfaite est plus désespérante que celle d'un tourment sans relâche, puisque nous sommes destinés à n'y jamais atteindre; heureusement qu'on ne peut guère se l'imaginer, c'est là ce qui console. L'impossibilité où l'on est de goûter au nectar fait trouver bon le chambertin. Adieu! Quel dommage qu'il soit si tard! je n'ai guère envie de dormir, et j'avais encore bien des choses à te dire, à te parler de ton drame, etc. Mardi ne parle pas de Du Camp à Gautier; laisse-le venir, si tu veux t'en faire un ami. Je crois que le Bouilhet est un sujet qui l'amuse peu. Est-ce se reconnaître médiocre que d'envier quelqu'un! Mille tendresses.

Sais-tu que le père Hugo se dessine comme un très bon homme; cette longue tendresse pour Juliette m'attendrit : j'aime les passions longues qui traversent patiemment et en ligne droite tous les courants de la vie comme de bons nageurs, sans dévier!

A ERNEST CHEVALIER.

Mercredi soir, 1853.

Pauvre bougre, cher ami, je te croyais parfaitement à Grenoble et en train de faire respecter Thémis, et non pas à Angers, souffrant et cacochyme (si l'on peut s'exprimer ainsi). Voilà ce que c'est, mon bon, que de prendre les choses sublunaires trop à cœur. Si tu avais été philosophe, tu eusses épargné du mauvais sang à ta bile, du chagrin à ta famille et beaucoup de désagrément à toi-même.

Et moi aussi j'ai su ce que c'était que les nerfs; si la sensibilité est une sorte de guitare que nous avons en nous-mêmes, et que les objets extérieurs font vibrer, on a tant raclé sur cette pauvre mienne guimbarde que quantité de cordes en sont cassées depuis longtemps et je suis devenu sage parce que je suis devenu vieux. Beaucoup de cheveux vous refroidissent la cervelle, or me voilà chauve.

Grand moutard! fous-toi un peu plus doctoralement d'autrui, de ses opinions, de ses discours et de son estime même. Le seul moyen de rester tranquille dans son assiette, c'est de regarder le genre humain comme une vaste association de crétins et de canailles. Plaire à tout le monde est trop difficile; pourvu qu'on se plaise, ça c'est l'important et la tâche bien souvent n'est déjà pas si aisée.

Quand te verra-t-on? Quand viendras-tu? toi, ta femme et Mme Leclerc que ma mère sera fort aise de recevoir de nouveau? Quant à t'aller voir,

je ne peux te le promettre prochainement. Mais si tu ne pouvais venir (ce que je ne crois pas) j'irais un de ces jours aux Andelys m'assurer moi-même de ta parfaite connaissance dont j'attends des nouvelles. Adieu vieux. Mille amitiés à toi et pour tous les tiens.

À MADAME X...

Cr[illegible]53, nuit de lundi, minuit et demi.

Je porterai moi-même, demain matin, cette lettre à la poste, il faut que j'aille à Rouen pour un enterrement, celui de Mme Pouchet, la femme d'un médecin morte avant-hier dans la rue, où elle est tombée de cheval près de son mari, frappée d'apoplexie; quoique je ne sois guère sensible aux malheurs d'autrui, je le suis à celui-là. Ce Pouchet est un brave garçon, qui ne fait aucune clientèle et s'occupe exclusivement de zoologie où il est très savant; sa femme, Anglaise fort jolie et d'excellentes façons, l'aidait beaucoup dans ses travaux, elle dessinait pour lui, corrigeait ses épreuves, etc., ils avaient fait des voyages ensemble, c'était un compagnon; le pauvre homme est complètement sourd et peu gai naturellement, il aimait beaucoup cette femme; l'abandon qu'il va avoir, comme le déchirement qu'il a eu, sera atroce. Bouilhet, qui demeure en face d'eux, a vu son cadavre ramené en fiacre et le fils qui descendait la mère, un mouchoir sur la figure; au même moment où elle entrait ainsi chez elle les pieds devant, un commissionnaire apportait une botte de

fleurs qu'elle avait commandée le matin. O Shakespeare!

Il y a de l'égoïsme dans le fond de toutes nos commisérations et ce que je sens pour ce pauvre homme qui portait à mon père une vraie vénération de disciple vient d'un retour que je fais sur moi, je pense à ce que j'éprouverais si tu mourais, pauvre muse, si je ne t'avais plus; non, nous ne sommes pas bons, mais cette faculté de s'assimiler à toutes les misères et de se supposer les ayant est peut-être la vraie charité humaine. Se faire ainsi le centre de l'humanité, tâcher enfin d'être son cœur général où toutes les veines éparses se réunissent, ce serait à la fois l'effort du plus grand homme et du meilleur homme? Je n'en sais rien; comme il faut du reste *profiter de tout*, je suis sûr que ce sera demain d'un dramatique très sombre et que ce pauvre savant sera lamentable. Je trouverai là peut-être des choses pour ma *Bovary;* cette exploitation à laquelle je vais me livrer et qui semblerait odieuse si on en faisait la confidence, qu'a-t-elle donc de mauvais? J'espère faire couler des larmes aux autres avec ces larmes d'un seul, passées ensuite à la chimie du style. Mais les miennes seront d'un ordre de sentiment supérieur. Aucun *intérêt* ne les provoquera et il faut que mon bonhomme (c'est un médecin aussi) vous émeuve pour tous les veufs. Ces petites gentillesses-là du reste ne sont pas besogne neuve pour moi et j'ai de la méthode en ces études. Je me suis moi-même franchement disséqué au vif en des moments peu drôles. Je garde dans des tiroirs des fragments de styles cachetés à triple cachet et qui contiennent de si atroces procès-verbaux que

j'ai peur de les rouvrir, ce qui est fort sot du reste, car je les sais par cœur.

Mais parlons de nous. Donc encore un échec, pauvre amie, cela m'a assez vexé, mais moins que pour l'*Acropole*, je l'avoue, car j'avais moins d'espoir; la première lecture n'est pas si loin qu'ils ne s'en soient rappelés, et ayant refusé une première fois *ils se devaient* (toujours en vertu du respect qu'on se doit à soi-même) de refuser une seconde fois; patience, tu auras ton jour et après ton drame, tu feras ce que tu voudras. Mais encore une fois, fais ton drame *jouable* et tu sais ce que j'entends par là. J'aurais bien voulu être à Paris le soir de cet insuccès pour t'embrasser tendrement et prendre dans mes mains ta belle et bonne tête dont je sais apprécier, moi, les lignes et les casiers.

. . . .

Tu me parles de lire je ne sais quel numéro de la *Revue des Deux Mondes;* « je n'ai pas le temps de me tenir au courant » (phrase de mon brave professeur d'histoire Chéruel) : deux heures aux langues, huit au style, et le soir, dans mon lit, une heure encore à lire un classique quelconque, je trouve que c'est raisonnable. Ah! que je voudrais avoir le temps de lire! que je voudrais faire un peu d'histoire que je dévore si bien et un peu de philosophie qui m'amuse tant! mais la lecture est un gouffre; on n'en sort pas, je deviens ignorant comme un pot. Qu'importe! il faut racler la guitare et c'est dur, c'est long; c'est une chose, toi, dont il faut que tu prennes l'habitude que de lire *tous les jours* (comme un bréviaire) quelque chose de bon; cela s'infiltre à la longue, moi je

me suis bourré à outrance de Labruyère, de Voltaire (les contes) et de Montaigne. Ce qui a amené Bouilhet à son vers de *Melaenis* c'est le latin, sois-en sûre; personne n'est original au sens strict du mot, le talent comme la vie se transmet par infusion et il faut vivre dans un milieu noble, prendre l'*esprit de société* des maîtres; il n'y a pas de mal à étudier à fond un génie complètement différent de celui qu'on a, parce qu'on ne peut le copier. Labruyère, qui est très sec, a mieux valu pour moi que Bossuet dont les emportements m'allaient mieux; tu as le vers souvent philosophique ou vide, coloré à outrance et un peu empêtré; lis, relis, dissèque, creuse Lafontaine qui n'a aucune de ces qualités ni de ces défauts, je n'ai pardieu pas peur que tu fasses des fables.

Oh! comme il me tarde que nous ayons ensemble de bons loisirs. Quelles lectures nous ferons! quelles bosses d'art? ne me dis plus que je mets à notre séparation un entêtement sauvage, un parti pris acharné; crois-tu que je m'amuserais à nous faire souffrir si je n'en sentais pas le besoin, la nécessité? il faut que mon livre se fasse ou que j'en crève; après je prendrai un genre de vie autre, mais ce n'est pas au milieu d'une œuvre si longue qu'on peut se déranger : je n'écrirai jamais bien à Paris, je le sais, mais j'y peux préparer mon travail et c'est ce que je ferai les mois d'hiver que j'y passerai; il me faut pour écrire l'*impossibilité* (même quand je le voudrais) d'être dérangé.

Cet Enault qui va en Orient! c'est à dégoûter de l'Orient. Quand je pense qu'un pareil monsieur va pisser sur le sable du désert! et à coup sûr lui aussi publier un voyage d'Orient! eh bien, moi

aussi, j'en ferai de l'Orient (dans dix-huit mois), mais sans turban, pipes ni odalisques, de l'Orient antique et il faudra que celui de tous ces barbouilleurs-là soit comme une gravure à côté d'une peinture. Voilà en effet le conte égyptien qui me trotte dans la tête. J'ai peur seulement qu'une fois dans les notes je ne m'arrête plus et que la chose ne s'enfle, j'en aurai encore pour des années! eh bien, après, qu'est-ce que ça fait si ça m'amuse et que ce soit bon plus tard? Au fond c'est fort bête de publier.

Bouilhet m'a apporté hier le volume de La Caussade...; une réflexion esthétique m'est surgie de ce volume : combien peu l'élément extérieur sert! ces vers-là ont été faits sous l'équateur et l'on n'y sent pas plus de chaleur ni de lumière que dans un brouillard d'Écosse. C'est en Hollande seulement et à Venise, patrie des brumes, qu'il y a eu de grands coloristes! Il faut que l'âme se replie. Voilà ce qui fait de l'observation artistique une chose bien différente de l'observation scientifique, elle doit surtout être instinctive et procéder par l'imagination, d'abord.

La pièce de Leconte à M' C... est la redite et moins bonne de *Dies iræ;* ce que j'en aime c'est le commencement et la fin, le milieu est noyé, ses plans généralement sont trop *ensellés,* comme on dirait en terme de maquignons, l'échine de l'idée fléchit au milieu, ce qui fait que la tête porte au vent. Il donne aussi, je trouve, un peu trop dans l'*idée forte,* dans la grande pensée; pour un homme qui aime les Grecs, je le trouve peu humain au sens psychologique. Voilà pour le moral; quant au plastique, pas assez de relief. Mais en somme

je l'aime beaucoup, ça m'a l'air d'une haute nature. Je ne pense pas du reste que nous nous liions beaucoup ensemble, j'entends Bouilhet et moi, il nous trouvera *trop canailles*, c'est-à-dire pas assez en quête de l'idée et nous lâchera là comme mon jeune homme qui n'est pas revenu nous voir; je l'avais du reste reçu franchement, d'une façon déboutonnée et entière, afin de ne pas le tromper.

Il y a une chose que j'aime beaucoup dans M. Leconte, c'est son indifférence du succès, cela est fort et prouve en sa faveur plus que bien des triomphes.

Je viens de relire *Grandeur et Décadence des Romains* de Montesquieu; joli langage! joli langage, il y a par-ci par-là des phrases qui sont tendues comme des biceps d'athlète, et quelle profondeur de critique! Mais je répète encore une fois que jusqu'à nous, jusqu'aux très modernes, on n'avait pas l'idée de l'harmonie soutenue du style, les *qui*, les *que* enchevêtrés les uns dans les autres reviennent incessamment dans ces grands écrivains-là. Ils ne faisaient nulle attention aux assonances, leur style très souvent manque de mouvement et ceux qui ont du mouvement (comme Voltaire) sont secs comme du bois. Voilà mon opinion, plus je vais, moins je trouve les autres, et moi aussi, bons.

Adieu, il est deux heures passées, il faut que je me lève à sept.

À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 23 juin 1853.

My Dear,

Je me suis surembêté ces jours-ci d'une façon truculente. Il m'était impossible tout l'après-midi de secouer une torpeur de mastodonte qui m'accablait.

J'ai fait ou à peu près mon trio d'imbéciles... Il m'est impossible de l'écrire court. Il me ronge — n'oublie pas de m'apporter les renseignements suivants :

1° Si c'est... nous en donnerons de ferrugineux, si au contraire nous avons affaire à... on pourrait en essayer d'oléagineux.

2° Comment appelle-t-on médicalement le cauchemar? Il me faut un bon nom grec à toute force.

3° Ma phrase de la chasse : car si la chasse par malheur eût été vive, il eût à cause de... perdu les deux pieds infailliblement.

Je viens de passer une heure à me chantonner les *Fossiles, le Printemps* et le *Combat.* Tu peux te réjouir en sécurité, c'est bon! Si tu savais, moi, dans quelles *bassesses* je suis.

No news from the muse, comme dirait Don Dick.

J'ai lu avant-hier l'*Oiseau bleu.* Comme c'est joli! quel dommage qu'on ne puisse pas empoigner tout cela. Ce serait plus amusant à écrire que des discours de pharmacien. Les fétidités bourgeoises où je patauge m'assombrissent. A force

de peindre les chemineaux j'en deviens un moi-même.

J'âpre — difficultés de style, mauvais temps. Tout ça, ainsi que ce que nous avons dit l'autre jour, m'embête.

Adieu, cher vieux bon, à dimanche.

À MADAME X...

Croisset, lundi minuit. Juin 1853.

Tu as donc encore eu des ennuis cette semaine, pauvre chère muse, encore! « Mais laisserons-nous donc toujours notre manteau se déchirer par les rats! les punaises s'insinuent à la longue dans les points du cœur, prends garde, il en retient le goût et les petites misères rapetissent. Laisse là les Enault et autres! qu'est-ce que ça te fait son salut? f...-moi toutes ces canailles-là à la porte quand ils se présentent; ils ne méritent de toi pas même un battement de cœur de colère, car pas un seul brin de leur barbe ne vaut un seul de tes cheveux, sois-en sûre, et les contractions de leur vengeance faisant saillie en petits articles, en petites calomnies, etc., n'auront jamais la consistance et la persistance de ta musculature poétique. La tour d'ivoire — la tour d'ivoire! et le nez vers les étoiles! Cela m'est bien facile à dire, n'est-ce pas? Aussi dans toutes ces questions-là, j'ose à peine parler, on peut me répondre : Ah! vous, vous avez vos petits revenus, mon gros bonhomme, et n'avez besoin de personne; je le sais, et j'admire ceux qui valent autant que moi

et mieux que moi et qui souffrent et sur qui on piétine, il y a des jours où l'idée de tout ce mal qui s'attaque aux bons m'exaspère. La haine que je vois partout, portée à la poésie, à l'art pur, cette négation complexe du vrai me donne des envies de suicide. On voudrait crever puisqu'on ne peut faire crever les autres, et tout suicide est peut-être un assassinat rentré.

Je crois que les souffrances de l'artiste moderne sont à celles de l'artiste des autres temps ce que l'industrie est à la mécanique manuelle. Elles se compliquent maintenant de vapeurs condensées, de fer, de rouages. Patience, quand le socialisme sera établi on arrivera en ce genre au sublime. Dans le règne de l'égalité, et il approche, on écorchera vif tout ce qui ne sera pas couvert de verrues. Qu'est-ce que ça f... à la masse, l'art, la poésie, le style? elle n'a pas besoin de tout ça; faites-lui des vaudevilles, des traités sur le travail des prisons, sur les cités ouvrières et les intérêts matériels du moment; il y a conjuration permanente contre l'original, voilà ce qu'il faut se fourrer dans la cervelle. Plus vous aurez de couleur, de relief, plus vous heurterez. D'où vient le prodigieux succès des romans de Dumas? c'est qu'il ne faut pour les lire aucune initiation, l'action en est amusante. On se distrait donc pendant qu'on les lit, puis le livre fermé, comme aucune impression ne vous reste et que tout cela a passé comme de l'eau claire, *on retourne* à ses affaires. Charmant! la même critique est applicable à l'opéra-comique (genre français) et à la peinture de genre comme l'entend M. Briard et aux délicieuses revues de la semaines de M. Eugène Guinot. Voilà un gaillard

qui a six mille francs d'appointements par an pour parler au bout de la semaine de tout ce qu'on a lu dans le courant de la semaine. De temps en temps, je m'en repasse la fantaisie, je lui ai découvert ce matin en parlant de la Suisse des phrases textuelles à peu de chose près de mon monsieur et de ma dame parlant de la Suisse (dans *Bovary*). O bêtise humaine, te connais-je donc? il y a en effet si longtemps que je te contemple! et note que ces mêmes gens qui disent « poésie des lacs », etc., détestent fort toute cette poésie, toute espèce de nature, toute espèce de lac si ce n'est leur pot de chambre qu'ils prennent pour un océan. J'ai été assez dérangé ces jours-ci : mardi par la construction d'un mur, sur lequel il a fallu que je donne mon avis, jeudi du vin qu'il a fallu que j'aille acheter, vendredi par une visite que j'ai reçue et un dîner que j'ai pris, et aujourd'hui enfin par le re-vin qu'il a fallu classer. Bouilhet m'a accompagné jeudi dans les courses vinicoles, j'ai été splendide et j'avais une bonne balle chez le marchand de vins, dans son comptoir, derrière les grilles, dégustant les crus dans la petite tasse d'argent, roulant mes joues et tournant les yeux; vendredi j'ai dîné à Rouen chez Baudry avec le père Sénard son beau-père, c'est Baudry qui a traduit un morceau indien dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*[1]; il m'a dit que tous les articles y étaient payés à raison de 100 francs la feuille. Il y a de plus un prix supérieur pour les grands hommes; on a fait le calcul, et donné à Baudry 40 francs. Rougissant de les empocher (ou d'em-

[1] 15 juin 1853.

porter si peu), il a pris un abonnement, voilà, mais comme Bouilhet est un ami, on ne le paie pas et *Melaenis* lui a coûté 250 francs. — C'est juste, *Melaenis* est bon, il faut toujours prendre dans les choses de ce monde la vérité et la morale à rebours. Tu verras que Enault et Du Camp vont finir par *se lier*. J'ai beaucoup ri dans un temps de la conjuration d'*Holbachique*, dont Jean-Jacques se plaint tant dans ses *Confessions;* le tort qu'il avait, je crois, c'était de voir là un parti pris; non, la multitude ou le monde n'a jamais de parti pris; ça agit comme un organisme en vertu de lois naturelles; comme Rousseau devait bien heurter tout ce XVIIIe siècle de beaux messieurs, de beaux esprits, de belles dames et de belles manières! Quel ours lâché en plein salon, chaque mouvement qu'il faisait lui faisait tomber un meuble sur la tête, *il dérangeait*, or tout ce qui dérange est meurtri par les angles des choses qu'il déplace.

Je lis maintenant les contes d'enfant de Mme d'Aulnoy dans une vieille édition dont j'ai colorié les images à l'âge de six ou sept ans, les dragons sont roses et les arbres bleus, il y a une image où tout est peint en rouge, même la mer — ça m'amuse beaucoup, ces contes. Tu sais que c'est un de mes vieux rêves que d'écrire un roman de chevalerie, je crois cela faisable même après l'Arioste, en introduisant un élément de terreur et de poésie large qui lui manque, mais qu'est-ce que je n'ai pas envie d'écrire? Quelle est la luxure de plume qui ne m'excite! Adieu, bon courage; à la fin de juillet, je t'irai voir, d'ici là travaille bien, mille bons baisers surtout à l'âme.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi, 1 heure.

Qu'arrive-t-il donc, bonne Muse, pas une seule lettre de toi, cette semaine! Se sont-elles égarées? Es-tu malade? Je ne sais que penser; ces douleurs au cœur dont tu te plains de temps à autre m'inquiètent. J'ai reçu ce matin un volume de la *Revue Britannique* et un numéro de journal, des affiches de Londres avec l'adresse mise par toi. Je m'attendais à une lettre, rien — je serai bien dupe demain si la journée se passe ainsi, et il me tarde que la nuit soit passée et d'être à dix heures.

Nous avons jeudi dit adieu au père Parain, son gendre est venu le chercher; le jour du départ il était plus mal que les autres et tout à fait perdu; la nuit, il s'était relevé à deux heures, avait ouvert les portes, s'était promené sur le quai, etc. Pauvre bonhomme, c'est peut-être la dernière fois que je l'ai vu. Il m'aimait d'une façon canine et exclusive. Si j'ai jamais quelques succès je le regretterai bien. Un article de journal l'aurait suffoqué et les applaudissements mêmes d'un salon fait crever de joie.

La semaine a été assez funèbre : ce départ, l'enterrement de M[me] Pouchet, et pas de lettre de toi.

Malgré cela j'ai travaillé passablement, je viens de sortir d'une *comparaison soutenue* qui a d'étendue près de deux pages. C'est un morceau, comme on dit ou du moins je le crois, mais peut-être est-ce trop pompeux pour la couleur générale du livre, et me faudra-t-il plus tard le retrancher; mais phy-

siquement parlant, pour ma santé j'avais besoin de me retremper dans de bonnes phrases poétiques. L'envie d'une forte nourriture se faisait sentir après toutes ces finasseries de dialogues, style haché, etc., et autres malices françaises dont je ne fais pas, quant à moi, un très grand cas, qui me sont fort difficiles à écrire et qui tiennent une grande place dans ce livre. Ma comparaison est une ficelle, et me sert de transition et par là rentre dans le plan.

J'ai reçu hier une lettre de Paris, elle m'est adressée par un médecin français qui m'a reçu dans la haute Égypte, à Siout; il vient à Paris passer sa thèse et me demande d'un ton très cérémonieux ma protection, c'est-à-dire des recommandations. Je crois que ce brave homme, qui nous a traités là-bas cordialement, a eu le nez cassé chez Maxime; il se plaint à moi de n'avoir pas trouvé son adresse et m'écrit la bonne adresse, voilà bien là le gentleman, force protestations! et à l'heure du service, serviteur. Je me rappellerai toujours qu'il avait promis de but en blanc à Joseph de lui acheter un fonds de gargote en Toscane.

Ces deux articles que tu m'envoies sont le commencement; fais ton drame, n'aie pas peur, courage, tu verras.

Quant à moi il n'y a qu'une seule chose qui m'effraye, c'est ma lenteur, je crèverai que je n'aurai pas balbutié la moitié de ma pensée.

Adieu, je t'embrasse, écris-moi donc, tout à toi, encore mille tendresses.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de mardi, 1 heure.

Me sentant ce matin en grande humeur de style, j'ai, après ma leçon de géographie à ma nièce, empoigné ma *Bovary* et j'ai esquissé trois pages dans mon après-midi, que je viens de récrire ce soir. Le mouvement en est furieux et plein, j'y découvrirai sans doute mille répétitions de mots qu'il faudra ôter, à l'heure qu'il est j'en vois peu. Quel miracle ce serait pour moi d'écrire maintenant seulement deux pages dans une journée, moi qui en fais à peine trois par semaine! lors du *Saint-Antoine* c'est pourtant comme cela que j'allais, mais je ne me contente plus de ce vin. Je le veux à la fois plus épais et plus coulant; n'importe, je crois que cette semaine m'avancera et que dans quinze jours à peu près je pourrai lire à Bouilhet tout ce commencement (cent vingt pages); s'il marche bien ce sera un grand encouragement et j'aurai passé sinon le plus difficile, du moins le plus ennuyeux. Mais que de retards! je n'en suis pas encore au point où je croyais pour notre dernière entrevue à Mantes. Quels sots et violents tracas tu as eus cette semaine passée, pauvre chère amie! sur de pareilles m... qui viennent se déposer à nos pieds, le mieux qu'il y a à faire c'est de passer de suite l'éponge et de n'y plus songer, mais si tu tiens le moins du monde à ce que le sieur Lacroix ou la grande Sainte-Beuve reçoivent quelque chose sur la figure ou autre part tu n'as qu'à me le dire, c'est une commission dont je m'acquitterais avec empressement

à mon prochain voyage à Paris par manière de passe-temps, entre deux courses; mais ne pouvais-tu du premier mot mettre Lacroix à la porte? A quoi bon discuter, répliquer, se passionner? tout cela est bien facile à dire de sang-froid, n'est-ce pas? c'est que c'est toujours ce maudit élément passionnel qui nous cause tous nos ennuis. Quel grand mot que celui de Larochefoucauld : « l'honnête homme est celui qui ne s'étonne de rien »; oui, il faut se brider le cœur, le tenir en laisse comme un boule-dogue enragé et ensuite le lâcher tout d'un bond dans le style au moment opportun. Cours, mon vieux, cours, aboie fort et prends au ventre; ce que ces drôles-là ont de supérieur sur nous, c'est la patience. Ainsi dans cette histoire Lacroix, par sa ténacité de couardise, va lasser de Lisle, celui-là finira par s'embêter de tout cela et quittera la partie et « *le Jeune irrité* » (tout Sainte-Beuve est dans ce mot) n'aura eu en définitive ni épée dans la bedaine, ni coups de pied au cul et il recommencera en sourdine ses machinations,

Tu t'étonnes d'être en butte à tant de calomnies, d'attaques, d'indifférence, de mauvais vouloir; *plus tu sens bien, plus tu en auras*, c'est là la récompense du bon et du beau : on peut calculer la valeur d'un homme d'après le nombre de ses ennemis et l'importance d'une œuvre au mal qu'en on dit. Les critiques sont comme les puces qui vont toujours sauter sur le linge blanc et adorent les dentelles. Ce blâme envoyé par Sainte-Beuve à la *Paysanne* me confirmerait plus dans l'excellence de la *Paysanne* que les éloges du grand Hugo; on donne des éloges à tout le monde, mais

du blâme, non. Qu'est-ce qui a jamais fait la parodie du médiocre ?

A propos de Hugo je ne crois pas qu'il soit temps de lui écrire, tu as mis à lui répondre un mois, notre paquet est parti il n'y a pas quinze jours, il faut au moins encore attendre autant. Pourvu qu'on ne l'ait pas saisi ? toutes les précautions ont été prises pourtant, ma mère a écrit l'adresse elle-même.

Qu'est-ce que veut donc dire cette phrase dans ta lettre de ce matin en parlant de de Lisle : « je crois que je m'étais trompée sur mon impression d'hier » ? Les mots des bourgeois de Chartres à Préault sont bons. T'ai-je dit celui d'un curé de Trouville, auprès de qui je dînais un jour ? comme je refusais du champagne (j'avais déjà bu et mangé à tomber sous la table, mais mon curé entonnait toujours), il se tourna vers moi et avec un œil ! quel œil ! un œil où il y avait de l'envie, de l'admiration et du dédain tout ensemble, il me dit en levant les épaules : « Allons donc ! vous autres jeunes gens de Paris qui dans vos soupers *fins* *sablez le champagne !* quand vous venez ensuite en province vous faites les petites bouches » et comme il y avait du sous-entendu entre les mots *« soupers fins »* et celui de *« sablez »*, ceux-ci avec des actrices ! Quels lurons ! et dire que je l'excitais, ce brave homme ! A ce propos je vais me permettre une petite citation : « Allons donc ! fit le pharmacien en levant les épaules, les parties fines chez le traiteur ! les bals masqués ! le champagne ! tout cela va rouler, je vous assure.

— Moi, je ne crois pas qu'il se dérange, objecta Bovary.

— Ni moi non plus, répliqua vivement M. Homais, quoiqu'il lui faudra pourtant suivre les autres, au risque de passer pour un jésuite. Et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier latin, avec des actrices! du reste, les étudiants sont fort bien vus à Paris. Pour peu qu'ils aient quelque talent d'agrément, on les reçoit dans les meilleures sociétés, et il y a même des dames du faubourg Saint-Germain qui en deviennent amoureuses, ce qui leur fournit, par la suite, les occasions quelquefois de faire de très beaux mariages.» En deux pages j'ai réuni, je crois, toutes les bêtises que l'on dit en province sur Paris, la vie d'étudiant, les actrices, les filous qui vous abordent dans les jardins publics et la cuisine du restaurant «toujours plus malsaine que la cuisine bourgeoise».

Cette raideur dont m'accuse Préault m'étonne, il paraît du reste que quand j'ai un habit noir je ne suis plus le même; il est certain que je porte alors un déguisement, la physionomie et les manières doivent s'en ressentir, l'extérieur fait tant sur l'intérieur; c'est le casque qui moule la tête, tous les troupiers ont en eux la raideur imbécile de l'alignement. Bouilhet prétend que j'ai dans le monde l'air d'un officier habillé en bourgeois; est-ce pour cela que l'illustre Turgan m'avait surnommé «le major»? il soutenait aussi que j'avais l'air militaire, on ne peut pas me faire de compliment qui me soit moins agréable. Si Préault me connaissait, probablement qu'au contraire il me trouverait l'air trop débraillé comme ce bon capitaine, mais que Ferrat a dû être beau avec sa «bonne furie méridionale», je le vois de là gasconnant, c'est

énorme; tu parles de grotesque, j'en ai été accablé à l'enterrement de Mme Pouchet; décidément le bon Dieu est romantique, il mêle continuellement les deux genres. Pendant que je regardais ce pauvre Pouchet qui se tordait, debout comme un roseau au vent, sais-tu ce que j'avais à côté de moi? un monsieur qui m'interrogeait sur mon voyage : « Y a-t-il des musées en Égypte? *Quel est l'état des bibliothèques publiques* » (textuel), et comme je démolissais *ses illusions* il était désolé. « Est-il possible! Quel malheureux pays! comment la civilisation! » etc... L'enterrement étant protestant le prêtre a parlé en français sur le bord du trou, mon monsieur aimait mieux ça... « et puis, le catholicisme est dénué de ces fleurs de rhétorique ». O humains, ô mortels, et dire qu'on est toujours dupé, qu'on a beau se croire inventif, que la réalité vous écrase toujours. J'allais à cette cérémonie avec l'intention de m'y guinder l'esprit à faire des finesses, à tâcher de découvrir de petits graviers, et ce sont des blocs qui me sont tombés sur la tête! le grotesque m'assourdissait les oreilles, et le pathétique se convulsionnait devant mes yeux. D'où je tire (ou retire plutôt) cette conclusion : *Il ne faut jamais craindre d'être exagéré*, tous les très grands l'ont été, Michel-Ange, Rabelais, Shakespeare, Molière; il s'agit de faire prendre un lavement à un homme (dans *Pourceaugnac)*, on n'apporte pas une seringue, non, on emplit le théâtre de seringues et d'apothicaires, cela est tout bonnement le génie dans son vrai centre, qui est l'énorme. Mais pour que l'exagération ne paraisse pas il faut qu'elle soit partout continue, proportionnée, harmonique à elle-

même; si vos bonshommes ont cent pieds il faut que les montagnes en aient vingt mille, et qu'est-ce donc que l'idéal si ce n'est ce grossissement-là?

Adieu, travaille bien, vois seulement les amis, monte dans la tour d'ivoire et advienne que pourra.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi.

Enfin je viens de finir ma première partie (de la seconde), j'en suis au point que je m'étais fixé pour notre dernière entrevue à Mantes, tu vois quels retards! Je passerai la semaine encore à relire tout cela et à le recopier, et de demain en huit, je le gueulerai au sieur Bouilhet. Si ça marche, ce sera une grande inquiétude de moins et une bonne chose, j'en réponds, car le fonds était bien *ténu;* mais je pense pourtant que ce livre aura un grand défaut; à savoir : le défaut de proportion *matérielle;* j'ai déjà deux cent soixante pages et qui ne contiennent que des préparations d'action, des expositions plus ou moins déguisées de caractère (il est vrai qu'elles sont graduées), de paysages, de lieux. Ma conclusion qui sera le récit de la mort de ma petite femme, son enterrement et les tristesses du mari qui suivent aura soixante pages au moins. Restent donc pour le corps même de l'action cent vingt ou cent soixante pages tout au plus. N'est-ce pas une grande défectuosité? Ce qui me rassure (médiocrement cependant), c'est que ce livre est une biographie plutôt qu'une péri-

pétie développée. Le drame y a peu de part, si cet élément dramatique est bien noyé dans le ton général du livre, peut-être ne s'apercevra-t-on pas de ce manque d'harmonie entre les différentes phases quant à leur développement, et puis il me semble que la vie en elle-même est un peu ça. Nos passions sont comme les volcans, elles grondent toujours, mais l'éruption n'est qu'intermittente.

Malheureusement, l'esprit français a une telle rage d'amusement, il lui faut si bien des choses voyantes! Il se fait si peu à ce qui est pour moi la poésie même, à savoir l'*exposition*, soit qu'on la fasse pittoresquement par le tableau, ou moralement par l'analyse psychologique, qu'il se pourrait fort bien que je sois dans la blouse ou que j'aie l'air d'y être. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je souffre d'écrire en ce langage et d'y penser! Au fond, je suis Allemand! c'est à force d'étude que je me suis décrassé de toutes mes brumes septentrionales. Je voudrais faire des livres où il n'y eût qu'à écrire des phrases (si l'on peut dire cela), comme pour vivre il n'y a qu'à respirer de l'air; ce qui m'embête, ce sont les malices de plan, les combinaisons d'effet, tous les calculs du dessous et qui sont de l'art pourtant, car l'effet du style en dépend et exclusivement. Et toi, bonne muse, chère collègue en tout (collègue vient de *colligere*, lier ensemble), as-tu bien travaillé cette semaine? Je suis curieux de voir ce second récit. Je n'ai qu'à te faire deux recommandations : 1° observe de suivre les métaphores; 2° pas de détails en dehors du sujet, la ligne droite. Parbleu, nous ferons bien des arabesques quand nous vou-

drons, et mieux que personne. Il faut montrer aux classiques qu'on est plus classique qu'eux, et faire pâlir les romantiques de rage en dépassant leurs intentions. Je crois la chose faisable, car c'est tout un. Quand un vers est bon, il perd son école. Un bon vers de Boileau est un bon vers d'Hugo. La perfection a partout le même caractère qui est la précision, la justesse.

Si le livre que j'écris avec tant de mal arrive à bien, j'aurai établi par le fait seul de son exécution ces deux vérités, qui sont pour moi des axiomes, à savoir : d'abord que la poésie est purement subjective, qu'il n'y a pas en littérature de beaux sujets d'art, et qu'Yvetot donc vaut Constantinople; en conséquence l'on peut écrire n'importe quoi aussi bien que quoi que ce soit. L'artiste doit tout élever, il est comme une pompe, il a en lui un grand tuyau qui descend aux entrailles des choses, dans les couches profondes, il aspire et fait jaillir au soleil en gerbes géantes ce qui était plat sous terre et ce qu'on ne voyait pas.

Aurai-je une lettre de toi à mon réveil? Ta correspondance n'a pas été nombreuse cette semaine, chère amie? mais je suppose que c'est le travail qui t'a retenue. Quelle admirable figure aura le père Babinet, membre du comité de lecture de déon! Je vois de là son *facies*, comme dirait mon pharmacien, écoutant les pièces qu'on lit.

. . . .

Il se passe en ce moment, ici, une bonne charge. On juge aux assises un brave homme accusé d'avoir tué sa femme, de l'avoir ensuite cousue dans un sac et jetée à l'eau. Cette pauvre femme avait plusieurs amants, et l'on a découvert chez elle

(c'était une ouvrière de bas étage) le portrait et des lettres d'un monsieur, chevalier de la Légion d'honneur, légitimiste rallié, membre du conseil général, du conseil de fabrique, du conseil, etc., de tous les conseils, bien vu dans les sacristies, membre de la société de Saint-Vincent de Paul, de la société de Saint-Régis, de la société des crèches, membre de toutes les blagues possibles; haut placé dans la belle société de l'endroit, une tête, un buste, un de ces gens qui honorent un pays et dont on dit : « nous sommes heureux de posséder monsieur un tel », et voilà tout d'un coup qu'on découvre que ce gaillard entretenait des relations (c'est le mot) avec une gaillarde de la plus sale espèce, oui, madame! Ah! mon Dieu! moi je me gausse comme un gredin quand je vois tous ces braves gens-là avoir des renfoncements; les humiliations que reçoivent ces bons messieurs qui cherchent partout des honneurs (et quels honneurs) me semblent être le juste châtiment de leur défaut d'orgueil. C'est s'avilir que de vouloir toujours ainsi briller, c'est s'abaisser que de monter sur des bornes; rentre dans la crotte, canaille! Tu seras à ton niveau. Il n'y a pas dans mon fait d'envie démocratique, cependant j'aime tout ce qui n'est pas le commun, même l'ignoble, quand il est sincère. Mais ce qui ment, ce qui pose, ce qui est à la fois condamnation de la passion et la grimace de la vertu me révolte par tous les bouts. Je me sens maintenant pour mes semblables une haine sereine, ou une pitié tellement inactive que c'est tout comme. J'ai fait depuis deux ans de grands progrès, l'état politique des choses a confirmé mes vieilles théories *a priori* sur le bipède

sans plumes, que j'estime être tout ensemble un dinde et un vautour.

Adieu, chère colombe.

À LA MÊME.

Croisset, mardi, 1 heure de nuit.

Je suis accablé, la cervelle me danse dans le crâne. Je viens depuis hier six heures du soir jusqu'à maintenant de recopier soixante-dix-sept pages de suite qui n'en font plus que cinquante-trois, c'est abrutissant. J'ai mon rameau de vertèbres au cou, comme remarquait M. Enault, brisé d'avoir la tête penchée longtemps. Que de répétitions de mots je viens de surprendre, que de *tout,* de *mais,* de *car,* de *cependant;* voilà ce que la prose a de diabolique, c'est qu'elle n'est jamais finie J'ai pourtant de bonnes pages, et je crois que l'ensemble roule, mais je doute que je sois prêt pour dimanche à lire tout cela à Bouilhet. Ainsi, depuis la fin de février, j'ai écrit cinquante-trois pages! Quel charmant métier, quelle crème fouettée à battre qui vaut des marbres à rouler.

Je suis bien fatigué, j'ai pourtant bien des choses à te dire. J'ai écrit *quatre* lignes tout à l'heure à Du Camp, non pour toi, c'eût été une raison qu'il y mît plus de malveillance, je connais l'homme. Voici pourquoi je lui ai écrit : j'ai reçu aujourd'hui la dernière livraison de ses photographies, jamais je ne lui en avais parlé, le billet que je lui envoie est pour le remercier. C'est tout, je ne lui dis pas plus. Si vendredi dans l'article des philosophes il y a ton nom accompagné d'injures

ou d'allusions, je ferai ce que tu voudras, mais quant à moi, je me propose de rompre net et dans une belle lettre motivée. Mais enfin, ne nous tourmentons pas, puisque la chose n'aura sans doute pas lieu. C'est l'avis de Bouilhet, mon billet d'aujourd'hui est en prévision de l'hypothèse contraire, afin d'être en bons termes quand la rupture viendrait et de pouvoir lui dire : voilà ce que tu me fais encore pour me désobliger, bonsoir et jamais au revoir. Comprends-tu?

Quant à l'article Enault, il me semble, bonne muse, que tu te l'es exagéré. C'est bête et folâtre, voilà tout, les petites *feminotteries* comme « femme sensible », « plus jeune », etc., qui t'ont indignée viennent de Mme***, laquelle est jalouse de toi sous tous les rapports, de cela j'en parie ma tête. C'est notre opinion à tous deux, Bouilhet et moi, cela sue dans ses petits billets mensuels sans qu'il y ait jamais rien d'articulé. Bouilhet en est profondément indigné et se propose de ne pas même lui faire savoir quand est-ce qu'il sera à Paris, et puis, qu'est-ce que ça nous f..., l'opinion du sieur Enault écrite ou dite? C'est comme le mot de Du Camp à Ferrat, veux-tu qu'au milieu du tourbillon où il vit, avec l'infatuation de sa personne, la croix d'officier, les réceptions chez M. de Persigny, etc., il puisse garder assez de netteté pour sentir une chose neuve, originale, nouvelle? Il y a d'ailleurs en cela calcul, peut-être c'est un parti pris. Nous ne blanchirons jamais les nègres, nous n'empêcherons jamais les médiocres d'être médiocres. Je t'assure bien que lorsqu'il m'a dit « que j'avais une maladie de la moelle épinière, un ramollissement du cerveau », cela m'a fait beaucoup

rire. Sais-tu ce que j'ai vu aujourd'hui dans ses photographies? La seule qui ne soit pas publiée est une représentant notre hôtel au Caire, le jardin devant nos fenêtres, et au milieu duquel j'étais en *Nubien,* c'est une petite malice de sa part. Il voudrait que je n'existasse pas, *je lui pèse* et toi aussi, tout le monde. L'ouvrage est dédié à Cormenin, avec une dédicace-épigraphe latine, et le texte a une épigraphe tirée d'Homère : toujours du grec. Ce bon Maxime ne sait pas une déclinaison, n'importe. Il s'est fait traduire de l'allemand l'ouvrage de Leipsius, et il le pille impudemment (dans ce texte que j'ai parcouru) sans le citer une fois. J'ai su cela par son ami que j'ai rencontré en chemin de fer; tu sais, je dis il le pille, car il y a toutes sortes d'inscriptions qu'*il* n'a nullement prises, qui ne sont pas non plus dans les livres dont nous nous sommes servis en voyage, et qu'il rapporte comme ayant été prises par lui; il en est de même de tout le reste, etc. Quant à la *Paysanne,* l'éloge que Bouilhet lui en a écrit (en même temps que pour de Lisle, lettre qui n'a pas eu de réponse) est la cause, sois sûre, du mot à Ferrat. Au reste, tout cela est bien peu important. Nous en avons encore été dimanche fort bêtes tout l'après-midi, ces histoires démoralisent un peu le sieur Bouilhet, en quoi je le trouve faible et moi aussi qui en tiens. Mais franchement, ça devient stupide de permettre que des gaillards comme ça vous troublent. En fait d'injures, de sottises, de bêtises, etc., je trouve qu'il ne faut se fâcher que lorsqu'on vous le dit *en face.* Faites-moi des grimaces dans le dos tant que vous voudrez, mon cul vous contemple.

Je t'aime tant quand je te vois calme et que je te sais travaillant bien, je t'aime plus encore peut-être quand je te sais souffrante, et puis, tu m'écris des lettres superbes de verve. Mais, pauvre chère âme, ménage-toi, tâche de modérer ta furie méridionale, comme tu dis en parlant de Ferrat.

Les conseils de de Lisle relativement à l'*Acropole* sont bons. 1° Rends à Villemain le manuscrit comme tu l'as envoyé à Jersey (je n'en reçois pas de lettre, cela me semble drôle, ma mère écrira un de ces jours à Mme Farmer, si je ne reçois rien), tu peux même faire quelques corrections si tu en trouves, mais moi il me semble que c'est bon, sauf les *Barbares* que je persiste à trouver la partie la plus faible et de beaucoup, puis 2° tâche de faire paraître dans la *Presse*, 3° nous trouverons un plan, sois-en sûre. Bouilhet sera là cet hiver, il t'aidera. Son dernier fossile, troisième pièce, « *Le Printemps* » est superbe, il y a à la fin un becquetage d'oiseaux près de nids gigantesques qui est gigantesque lui-même. Mais il devient trop triste, mon pauvre Bouilhet, il faut se raidir et em..... l'humanité qui nous em.....! Oh! je me vengerai! je me vengerai! dans quinze ans d'ici, j'entreprendrai un grand roman moderne où j'en passerai en revue! Je crois que *Gil Blas* peut être refait, Balzac a été plus loin, mais le défaut de style sera que son œuvre restera plutôt curieuse que belle, et plutôt forte qu'éclatante. Ce sont des projets dont on ne peut pas parler, ceux-là, tous mes livres ne sont que la préparation de deux, que je ferai si Dieu me prête vie. Celui-là et le conte oriental.

Vois-tu le voyage qu'Enault publiera à son retour d'Italie! C'est un polisson et un drôle que de

faire un article aussi cavalier que celui-là sur quelqu'un chez qui l'on a dîné sans le lui avoir rendu. Quant à l'article, il est tout simplement bête, celui qu'il avait fait sur Bouilhet n'était pas plus fort. Il souligne *sein, guenille!* l'exclamation « huit enfants! ô poésie! » peint l'école, probablement qu'il y a un certain nombre d'enfants qui est convenable en littérature? Non, si l'on s'arrête à tout cela, *et je le dis sérieusement,* il y a danger de devenir idiot.

Mon père répétait toujours qu'il n'aurait jamais voulu être médecin d'un hôpital de fous, parce que si l'on travaille sérieusement la folie, on finit bien par la gagner. Il en est de même de tout cela, à force de nous inquiéter des imbéciles, il y a danger de le devenir soi-même. Mon Dieu, que j'ai mal à la tête! il faut que je me couche! j'ai le pouce creusé par ma plume et le cou tordu.

Je trouve l'observation de Musset sur *Hamlet* celle d'un profond bourgeois, et voici en quoi : il reproche cette inconséquence, Hamlet sceptique lorsqu'il a vu par ses yeux l'âme de son père. Mais d'abord, ce n'est pas l'âme qu'il a vue, c'est un fantôme, une ombre, *une chose,* une ombre matérielle vivante, et qui n'a aucun lien dans les idées populaires et poétiques avec l'idée abstraite de l'âme. C'est nous, métaphysiciens et modernes, qui parlons ce langage, et puis Hamlet ne *doute* pas du tout au sens philosophique *il rêve.* Je crois que cette observation de Musset n'est pas de lui, mais de Mallefille, dans la préface de son *Don Juan,* c'est superficiel selon moi. Un paysan de nos jours peut parfaitement voir un fantôme et revenir au grand jour, le lendemain, réfléchir à froid sur la vie et la mort, mais non sur la chair

et l'âme. Hamlet ne réfléchit pas sur des subtilités d'école, mais sur des pensers humains. C'est au contraire ce perpétuel état de fluctuation d'Hamlet, ce vague où il se tient, ce manque de décision dans la volonté et de solution dans la pensée qui en fait tout le sublime. *Mais les gens d'esprit* veulent des caractères tout d'une pièce et *conséquents* (comme il y en a seulement dans les livres). Il n'y a pas au contraire un bout de l'âme humaine qui ne se retrouve dans cette conception. Ulysse est peut-être le plus fort type de toute la littérature ancienne, et Hamlet de toute la moderne.

Si je n'étais si las, je t'exprimerais ma pensée plus au long, c'est si facile de bavarder sur le beau, mais pour dire en style propre « fermez la porte » ou « il avait envie de dormir », il faut plus de génie que pour faire tous les cours de littérature du monde.

La critique est au dernier échelon de la littérature, comme forme presque toujours et comme *valeur morale,* incontestablement elle passe après le bout rimé et l'acrostiche, lesquels demandent au moins un travail d'invention quelconque.

Allons, adieu.

À LA MÊME.

Croisset, samedi minuit. Juillet 1853.

Enfin! une lettre du grand Crocodile[1]! mais j'ai mille choses à te dire et je vais les énumérer de suite pour me les rappeler : 1° lui, le suprême alligator, qui est là-bas dans ses ondes amères, puis

[1] Victor Hugo.

la *Revue de Paris* où il n'y a rien, Dieu merci, cet article de Castille, le jeune Maxime, Pelletan, ma *Bovary* et enfin toi, chère amie, que je réserve pour la fin comme étant le meilleur sujet à *s'étendre*, passe-moi le calembour.

Je commençais à être inquiet de cet envoi qui n'arrivait pas, mais je l'ai reçu intact et avec le bon timbre; y était inclus à mon adresse un billet charmant et point poseur, ce qui m'a étonné, avec son portrait de profil. Je crois que le fils a une rage de portraits et que c'est là un moyen de les placer; n'ayant pas de modèles, il fait son père à satiété; n'importe, c'est bien gracieux pour moi et je le garde précieusement; comme cela m'aurait rendu fou, jadis! J'ai lu *ta* lettre, je vois qu'il ne rêve qu'à *ça*, c'est un tort, il devrait faire autre chose, cette haine des satires personnelles passe comme les personnes; pour durer il faut s'attaquer au durable, tu feras bien de m'envoyer la réponse de suite, j'ai une occasion prochaine et sûre avant la fin de la semaine.

J'ai ouvert ce matin, je l'avoue, la *Revue de Paris*[1] d'abord et j'ai feuilleté avidement cet article de Castille. Ce qu'il dit du Philosophe est même modéré en comparaison de la manière dont il a traité les autres, mais quel imbécile, quel médiocre et envieux coco, toujours les faibles préférés aux forts; à propos de Thiers il lui reprochait d'aimer mieux Danton que Robespierre, à propos de Carrel il grandit Girardin et reproche au premier d'avoir fait travailler les ouvriers du *National* à des heures indues. Aujourd'hui c'est

(1) 1er juillet 1853.

Chateaubriand insulté et Lamennais vanté. M. Auguste Comte (auteur de *La philosophie positive*, lequel est un ouvrage profondément farce, il faut seulement lire pour s'en convaincre, l'introduction qui en est le résumé; il y a, pour quelqu'un qui voudrait faire des charges au théâtre dans le goût aristophanesque, sur les théories sociales, des californies de rires), pour Auguste Comte, dis-je, il est tout miel et tout sucre, tandis que le Philosophe est malmené, de son analyse de Locke pas un mot ni de ses travaux sur la philosophie ancienne, rien, etc., tout est du même tonneau, un coup de patte en passant à Jouffroy, parce que Jouffroy est mal vu du *Constitutionnel* pour avoir été bien vu de Mignet lequel l'est mal du gouvernement. C'est charmant, cette série de ricochets! et enfin, comme couronnement de l'œuvre de Proudhon, un *très grand écrivain* et plus fort que Voltaire. Oh! que le père Babinet a raison de souhaiter la fin du monde; comme il est bien ce billet du bon père Babinet avec tout son débraillé, ses phrases rajoutées aux angles, ce gros mot triste suivi de trois points d'exclamation. Ce petit bout d'écrit mal écrit, mais plein de fond et de caractère, m'a charmé.

L'introduction aux photographies a 25 à 26 pages in-folio dont il n'y en a pas trois de Du Camp. Tout est extrait de Champollion Figeac (volume de l'*Univers pittoresque*) et de Leipsius, mais cité entre guillemets, réparation. Cela sent un peu trop la commande, le livre bâclé. C'est Gide sans doute qui aura exigé un texte, il lui en aura fourré un tel quel. Voilà comme ce malheureux garçon se respecte; en revanche, il craint

de se compromettre en entrant dans un café à minuit; tu sais l'anecdote qui m'est à ce sujet arrivée avec lui et Turgan, autre grand homme; n'importe, je suis content que ton nom et même aucune allusion n'aient paru. Ce dernier numéro est d'un faible complet, il y a un poème du marquis Dubelloy que je n'ai pu achever et pourtant je suis un intrépide lecteur. Quand on a avalé du saint Augustin autant que moi et analysé scène par scène tout le théâtre de Voltaire et qu'on n'en est pas crevé, on a la constitution robuste à l'endroit des lectures embêtantes.

Comme l'article de Pelletan est bête! J'en ai été, ceci n'est pas une façon de parler, *plus indigné* que de celui d'Enault; que nos ennemis disent du mal de nous, c'est leur métier, mais que les amis en disent du bien sottement, c'est pis; il avait à faire un article sur un poème et c'est de cela d'abord qu'il s'inquiète le moins; il se prélasse à faire des phrases, prend toute la place pour lui, copie deux passages, bavache un éloge et signe. O critiques! éternelle médiocrité qui vit sur le génie pour le dénicher ou pour l'exploiter, race de hannetons qui déchiquetez les belles feuilles de l'art! si l'empereur demain supprimait l'imprimerie je ferais un voyage à Paris sur les genoux et j'irais lui baiser le c... en signe de reconnaissance, tant je suis las de la typographie et de l'abus qu'on en fait; échinez-vous donc à faire un paysage, mettez « cette hirondelle qui vient battre de son vol le front de Jeanneton, etc., » tout cela traduit et *vanté* par un ami s'appellera « la Parque implacable », la Parque pour dire la mort! et c'est un gaillard du progrès qui s'exprime ainsi, un

citoyen qui dénigre l'antiquité! Comme c'est peu senti cet article, pas un mot de l'*art*, de la forme en soi, des procédés d'effet, quelle sacrée canaille! j'écume! tous ces gens *forts* (voilà encore un mot : homme fort!), ces farceurs à idées donnent bien leur mesure lorsqu'ils se trouvent en face de quelque chose de sain, de robuste, de net, d'humain, ils battent la campagne et ne trouvent rien à dire. Ah! ce sont bien là les hommes de la poésie de Lamartine en littérature et du gouvernement provisoire en politique : phraseurs, politiques, poseurs, orateurs de clair de lune, aussi incapables de saisir l'action par les cornes que le sentiment par la plastique. Ce ne sont ni des mathématiciens, ni des poètes, ni des observateurs, ni des faiseurs, ni même des exposeurs, des analyseurs; leur activité cérébrale sans but ni direction fixe se porte, avec un égal tempérament, sur l'économie politique, les belles-lettres, l'agriculture, la loi sur les boissons, l'industrie linière, la philosophie, la Chine, l'Algérie, etc., et tout cela au même niveau d'intérêt. « C'est de l'art aussi », disent-ils, et tout est art, mais à force de voir tant d'art je demande où sont les Beaux-Arts? Et voilà les gaillards qui nous jugent! ce n'est rien d'être sifflé, mais je trouve être applaudi plus amer.

Continue, bonne, chère et grande muse, sans t'inquiéter des Enault ni des Pelletan; si cet article fait du bien à la vente, tant mieux, mais n'y a-t-il donc pas un coin sur la terre où l'on aime le vrai pour le vrai, le beau pour le beau, où l'enthousiasme s'accepte sans honte et pour le seul plaisir de jouir comme d'une volupté où l'idée vous convie.

Tu verras, si Jourdan tient sa promesse, que la *rengaine de la femme* s'y trouvera, c'est matière à Saint-Simonisme, d'abord j'en veux à Pelletan, pour ce titre si prétentieux; c'est passer à tes vers une robe de pédagogue, cela sent l'école, la doctrine, le parti, et ce qu'il y a précisément de fort dans la *Paysanne*, c'est que c'est l'histoire du « caporal et de sa payse », rappelle-toi cela. Je ne sais si j'aurais eu le toupet de mettre un pareil titre (plus ambitieux selon moi que l'autre), mais c'était le vrai; tu as condensé et réalisé, sous une forme *aristocratique*, une histoire commune et dont le fond est à tout le monde; et c'est là, pour moi, la vraie marque de la force en littérature. Le lieu commun n'est manié que par les imbéciles ou par les très grands; les natures médiocres l'évitent, elles recherchent l'ingénieux, l'accidenté. Sais-tu que si tes autres contes sont à la hauteur de celui-là, réunis en volume *ça fera un bouquin?* Quel exemplaire doré sur tranche je me promets! Il me tarde bien de voir ta « *Servante* »! tu me dis que tu dois aller à la Salpêtrière pour cela, prends garde que cette visite *n'influe trop*, ce n'est pas une bonne méthode que de voir ainsi tout de suite pour écrire immédiatement après; on se préoccupe trop des détails, de la couleur et pas assez de son esprit.

Lis *Troïlus et Cressida*. J'ai pris l'article sur Shakespeare dans la *Biographie universelle* quoique je susse parfaitement que je n'y trouverais rien de neuf, attente qui n'a pas été trompée. L'article est de Villemain, il faut lire ça pour s'édifier sur la hauteur de vues littéraires du monsieur, *quoiqu'il admire Shakespeare*, mais c'est là le déplorable, ces admirations-là! Il lui préfère Sophocle et les

consacrés. Sais-tu comment il parle de Ronsard? «La diction grotesque de Ronsard», allez donc! «O triste,» comme dit Babinet. «Triste! excepté la belle poésie,» oui, mais pourquoi ces gaillards-là s'en mêlent-ils? que c'est beau, *Troïlus et Cressida!*

Sais-tu que tu m'as écrit jeudi une lettre *brûlante?* O cher volcan, que je t'aime et comme je pense à toi, va; si tu savais combien de fois je te regarde travaillant sur ta petite table, dans ton cabinet, et avec quelle impatience j'aspire à l'époque où nous serons réunis! A cause de toi Paris, connu à dix-huit ans, me semble un lieu enviable. Comme mon jeune homme de mon roman, «je me meuble dans ma tête mon appartement», je n'y rêve pas comme lui une guitare accrochée au mur, mais à sa manière et d'une façon plus nette j'y entrevois une figure riante qui se penche sur mon épaule; patience, pauvre chérie, ce n'est plus maintenant qu'une question de mois et non d'années, c'est encore un hiver à passer, deux ou trois rendez-vous à Mantes, quelques pages à écrire. Comme je vais être seul cette année quand tu m'auras pris mon pauvre Bouilhet, tu peux penser comme j'aurai envie d'aller vous rejoindre!

Je ne t'entretiens jamais des affaires domestiques, mais c'est bien bête en effet; c'est bon du reste sous le rapport du grotesque. 1° Ma mère vient de découvrir que son jardinier la vole comme dans un bois, nous seuls n'avons pas de légumes dans le village, parce que le village vit un peu à nos dépens; on vend les fleurs à Rouen, on en embarque des bouquets par le vapeur. Vois-tu la balle du jardinier «faisant son beurre» chez le bourgeois et le bourgeois pas content. 2° L'insti-

tutrice était d'un caractère si rogue, fantasque et brutal, elle malmenait tellement l'enfant qu'on la remercie, elle s'en va. 3° Nous avons découvert par hasard, que mon frère cet hiver avait donné une soirée à des *têtes* sans nous en parler, pour ne pas nous inviter (ils viennent ici tous les dimanches); est-ce bon, ça? tu peux juger par là de l'empressement qui nous entoure ma mère et moi. Mais ces braves gens (peu braves gens) qui sont la banalité même ne comprennent guère et n'aiment guère conséquemment les non-ordinaires. N'importe comment, jouis-je de peu de considération dans mon pays et dans ma famille! ça rentre au reste dans toutes les biographies voulues, dans la règle.

À LA MÊME.

Croisset, 7 juillet 1853. Nuit jeudi, 1 heure.

Hier 6 et aujourd'hui 7 juillet 1853 seront célèbres comme embêtement dans les fastes de mon existence. Deux jours d'Azvédo[1]! Deux après-midi! Deux dîners! quel lézard! et ce qu'il y a de bon, c'est que ce cher garçon m'adore; il m'a embrassé ce soir en partant! Hier à onze heures il arrive et je l'ai *fait* partir à sept heures par le bateau; ne sachant à quoi employer le temps, je lui ai proposé une promenade dans le bois; il faisait un temps splendide, la vue de la forêt me calmait la sienne, et en somme je ne me suis

[1] Critique musical.

pas *trop* ennuyé; mais c'est quand on est en tête à tête et qu'on le regarde! Aujourd'hui à 4 heures il est revenu avec Bouilhet qu'il ne quitte pas et qui en est *malade*. Quelle chose étrange! car au fond le pauvre garçon n'est pas sot, il a même quelquefois de l'esprit à travers ses grosses blagues et il possède une qualité fort rare, à savoir l'enthousiasme (qualité qui tient du reste plus au sang, à sa race espagnole qu'à son esprit en soi-même), mais il est si commun, si répulsif, nerveusement parlant, que vous eût-il rendu tous les services du monde on ne peut l'aimer; en quoi gît donc l'agrément? qu'est-ce que c'est que cette buée mauvaise et subtile qui s'exhale d'un individu et fait qu'il vous déplaît alors même qu'il ne vous déplaît pas? Quelle est la raison de ça? Je me creuse à la chercher, et puis quel costume, quels habits! un noir râpé partout, des souliers-bottes, des bas gris, une chemise de couleur disparaissant sous les dessins compliqués, un collier de barbe! or c'est fort, *le collier est tout un monde*, rappelle-toi ce grand mot que je trouve à l'instant même! Ah! mon Dieu! mon Dieu! n'avons-nous pas assez de crasses morales sans les crasses physiques? comme ça fait aimer la beauté ces êtres-là. Ah! oui, c'est beau une belle figure, une belle étoffe et un beau marbre, c'est beau l'éclat de l'or et les moires du satin, un rameau vert qui se balance au vent, un gros bœuf ruminant dans l'herbe, un oiseau qui vole... Il n'y a que l'homme de laid, comme tout cela est triste! ça m'en tourne sur la cervelle, et dire que si j'étais aveugle je l'aimerais peut-être beaucoup. Je crois que ces répulsions sont des avertissements de la Providence, c'est un *instinct*

conservateur qui nous avertit de se mettre en garde et je me tue à chercher en quoi Azvédo pourra me nuire.

Aujourd'hui il a fait une journée indienne, un temps lourd, et mon hôte ajoutait 25 degrés à l'atmosphère, mais l'art est une si bonne chose, cela vous remet si bien d'aplomb, le travail, que ce soir je suis tout rasséni, calmé, purgé. Je ne sais si Bouilhet t'a écrit? il a dû te dire qu'il était content de ce que je lui avais lu, et moi aussi franchement; comme difficulté vaincue, ça me paraît fort, mais c'est tout, le sujet par lui-même (jusqu'à présent du moins) exclut ces grands éclats de style qui me ravissent chez les autres, et auxquels je me crois propre; le bon de la *Bovary,* c'est que ça aura été une rude gymnastique, j'aurai fait du réel écrit, ce qui est rare, mais je prendrai ma revanche; que je trouve un sujet dans *ma soif* et j'irai loin. Qu'est-ce donc que les contes d'enfant dont tu parles? Est-ce que tu vas écrire des contes de fées? Voilà encore une de mes ambitions! écrire un conte de fées.

Je suis fâché que la Salpêtrière ne soit pas plus *vieille* en couleur. Les philanthropes éteignent tout, quelles canailles! les bagnes, les prisons et les hôpitaux, tout cela est bête maintenant comme un séminaire. La première fois que j'ai vu des fous, c'était ici à l'hospice général avec ce pauvre père Parain. Dans les cellules, assises et attachées par le milieu du corps, nues jusqu'à la ceinture et toutes échevelées, une douzaine de femmes hurlaient et se déchiraient la figure avec les ongles. J'avais peut-être à cette époque six à sept ans; ce sont de bonnes impressions à avoir jeune, elles

vieillissent; quels étranges souvenirs j'ai en ce genre! l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu donnait sur notre jardin, que de fois avec ma sœur n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés : le soleil donnait dessus, les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient! Comme j'ai pensé à tout cela, en la veillant pendant deux nuits cette pauvre et chère belle fille! Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller. Autre cadavre aussi, lui.

Je n'approuve pas de Lisle de n'avoir pas voulu entrer et ne m'en étonne, l'homme qui n'a jamais été au b..... doit avoir peur de l'hôpital; ce sont poésies de même ordre. L'élément romantique lui manque à ce bon de Lisle, il doit goûter médiocrement Shakespeare! — il ne voit pas la *densité morale* qu'il y a dans certaines laideurs; aussi la vie lui défaille et même, quoiqu'il ait de la couleur, *le relief;* le relief vient d'une vue profonde, d'une *pénétration de l'objet,* car il faut que la réalité extérieure entre en nous à nous en faire presque crier pour la bien reproduire; quand on a son modèle net, devant les yeux, on écrit toujours bien et où donc le vrai est-il plus clairement visible que dans ces belles expositions de la misère humaine? elles ont quelque chose de si cru que cela donne à l'esprit des appétits de cannibale. Il se précipite dessus pour les dévorer et se les assimiler.

Comme j'ai bâti des drames féroces à la Morgue, où j'avais la rage d'aller autrefois, etc. Je crois du reste qu'à cet endroit j'ai une faculté de perception particulière, en fait de malsain, je m'y connais.

Tu sais quelle influence j'ai sur les fous et les singulières aventures qui me sont arrivées. Je serais curieux de voir si j'ai gardé ma puissance.

Ah! tu ne deviendras pas folle! tu as la tête d'aplomb, toi. La folie et la luxure sont deux choses que j'ai tellement sondées, où j'ai si bien navigué par ma volonté que je ne serai jamais (je l'espère) ni un aliéné ni un de Sade. Mais il m'en a cui par exemple. Ma maladie de nerfs a été l'écume de ces petites facéties intellectuelles. Chaque attaque était comme une sorte d'hémorragie de l'innervation, c'était des pertes séminales de la faculté pittoresque du cerveau, cent mille images sautant à la fois, en feux d'artifices. Il y avait un arrachement de l'âme d'avec le corps atroce (j'ai la conviction d'être mort plusieurs fois), mais ce qui constitue la personnalité, l'être-raison allait jusqu'au bout, sans cela la souffrance eût été nulle, car j'aurais été purement passif et j'avais toujours *conscience* même quand je ne pouvais plus parler; alors l'âme était repliée tout entière sur elle-même comme un hérisson qui se ferait mal avec ses propres pointes.

Personne n'a étudié tout cela et les meilleurs sont des imbéciles d'une espèce, comme les philosophes le sont d'une autre. Les matérialistes et les spiritualistes empêchent également de connaître la matière et l'esprit parce qu'ils scindent l'un de l'autre. Les uns font de l'homme un ange et les autres un porc. Mais avant d'étudier bien l'homme, n'y a-t-il pas à étudier ses produits? à connaître les effets pour remonter à la cause? Qui est-ce qui a jusqu'à présent fait l'histoire du naturalisme? A-t-on classé les instincts de l'humanité et su comment sous telle latitude ils se sont développés

et *doivent* se développer? Qui est-ce qui a établi scientifiquement comment pour tel besoin de l'esprit telle forme doit apparaître? et suivi cette forme partout dans les divers règnes humains. Qui est-ce qui a généralisé les religions? Geoffroy Saint-Hilaire a dit : le crâne est une vertèbre aplatie. Qui est-ce qui a prouvé par exemple que la religion est une philosophie devenue art et que la cervelle qui bat dedans, à savoir la superstition, le sentiment religieux en soi, est de même matière partout malgré ses différences extérieures, correspond aux mêmes besoins, répond aux mêmes fibres, meurt par les mêmes accidents, etc.? Si bien qu'un Cuvier de la pensée n'aurait qu'à retrouver plus tard un vers ou une paire de bottes pour reconstituer toute une société, et que les lois en étant données on pourrait prédire à jour fixe, à heure fixe comme on fait pour les planètes, le retour des mêmes apparitions et l'on dirait : nous aurons dans cent ans un Shakespeare, dans vingt-cinq ans telle architecture; pourquoi les peuples qui n'ont pas de soleil ont-ils des littératures mal faites? Pourquoi y a-t-il et y a-t-il toujours eu des harems en Orient, etc.?

On a beaucoup battu la campagne sur tout cela, on a été plus ou moins ingénieux; mais la base a toujours manqué. La première pierre est à trouver, la critique des œuvres de la pensée a toujours été faite à un point de vue étroit, rhéteur, et la critique de l'histoire faite à un point de vue politique, moral, religieux; tandis qu'il faudrait se placer au-dessus de tout cela, dès le premier pas. Mais on a eu des sympathies, des haines, puis l'imagination s'en est mêlée, la phrase, l'amour

des descriptions et enfin la rage de vouloir prouver, l'orgueil de vouloir mesurer l'infini et d'en donner une solution. Si les sciences morales avaient, comme les mathématiques, deux ou trois lois primordiales à leur disposition, elles pourraient marcher de l'avant, mais elles tâtonnent dans les ténèbres, heurtent à des contingents et veulent les ériger en principes. Ce mot, l'âme, a fait dire presque autant de bêtises qu'il y a d'âmes! Quelle découverte ce serait par exemple qu'un axiome comme celui-ci : tel peuple étant donné, la vertu est à la force comme trois est à quatre, donc tant que vous en serez là vous n'irez pas là; autre loi mathématique à découvrir : combien faut-il connaître d'imbéciles au monde pour vous donner envie de se casser la gueule? etc.

Il est bien tard, je déraisonne passablement, le jour va bientôt paraître, il est temps d'aller se coucher.

Si tu veux nous nous verrons de lundi prochain en quinze. Quels bons jours nous passerons, bonne chère muse!

À LA MÊME.

Croisset, mardi, 1 heure.

Toujours sauvage! toujours féroce! toujours indomptable et passionnée, quelle étrange muse tu fais, et comme tu es injuste dans tes *mouvements!* Je mets cela sur le compte du lyrisme, mais je t'assure que ça a un côté bien étroit et même heurtant quelquefois, chère bonne muse. Parce que

cet imbécile d'Azvédo m'a embêté deux jours, tu m'envoies une espèce de diatribe vague contre lui, contre moi, contre tout. Mais je t'assure que je suis bien innocent de tout cela, et d'abord je ne l'ai pas *du tout* invité, c'est lui, *de son chef*, qui est revenu le second jour; à moins de le prendre par les épaules, il n'était pas possible de le mettre à la porte. Il est revenu avec Bouilhet, et celui-ci n'a pas mieux demandé que de venir pour avoir un *soulagement*. Quant à lui, Bouilhet, après ce qu'Azvédo avait fait (ou disait avoir fait) pour la publication de *Melaenis*, il ne pouvait non plus l'envoyer promener brutalement. Enfin le soir même j'exhale mon embêtement en dix lignes pour n'en plus parler, n'y plus penser, puis je te parlais d'autre chose, d'un tas de choses meilleures et plus hautes (dont tu ne dis pas même un mot), et toi, tu m'envoies pour réponse une espèce de fulmination en quatre pages, comme si j'*adorais* le monsieur, que je le *choyasse*, etc., et t'abandonnasse pour lui : tu conviendras que c'est drôle, bonne muse, et voilà deux fois que ça se renouvelle! que tu es enfant!

Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de clore ce chapitre irrévocablement, et à l'avenir de n'en parler ni l'un ni l'autre, je le souhaite du moins. Du reste, sois tranquille, je suis peu disposé à poursuivre cette connaissance, je la laisserai *tomber dans l'eau*. Mais quant à faire des grossièretés gratuites à ce malheureux homme, uniquement parce qu'il est *laid* et qu'il manque de bonnes façons, non, ce serait d'une goujaterie imbécile. Seulement, on peut faire des retraites honorables, et c'est ce que je ferai. Cela dit : concluons

la paix par un baiser, et songeons plutôt que dans quinze jours nous serons ensemble. J'attends demain matin une lettre de toi, j'ai hésité à remettre la mienne à demain soir pour y répondre, car, remarques-tu, chère muse, que nous ne nous répondons guère; mais j'ai pensé qu'il y avait longtemps que je ne t'avais écrit, et que tu ne serais pas fâchée d'avoir la mienne un jour plus tôt. Je te juge d'après moi, cela me fait de bons réveils quand je reçois tes lettres.

Tu auras appris par les journaux sans doute la soignée grêle qui est tombée sur Rouen et *alentours* samedi dernier : désastre général, récoltes manquées, tous les carreaux des bourgeois cassés, il y en a ici pour une centaine de francs au moins, et les vitriers de Rouen ont de suite profité de l'occasion (on se les arrache les vitriers) pour hausser leur marchandise de 30 p. 100, ô humanité! C'était très drôle comme ça tombait, et ce qu'il y a eu de lamentations et de gueulades était fort aussi : ç'a été une symphonie de jérémiades pendant deux jours à rendre sec comme un caillou le cœur le plus sensible, on a cru à Rouen à la fin du monde (textuel). Il y a eu des scènes d'un grotesque démesuré, et l'autorité mêlée là dedans! M. le préfet, etc.

Je suis peu sensible à ces infortunes collectives, personne ne plaint mes misères, que celles des autres s'arrangent : je rends à l'humanité ce qu'elle me donne, *indifférence*. Va te faire f....., troupeau, je ne suis pas de la bergerie! que chacun d'ailleurs se contente d'être *honnête*, j'entends de faire son devoir et de ne pas empiéter sur le prochain, et alors toutes les utopies vertueuses se trouveront vite dépassées; l'idéal d'une société serait celle où

tout individu fonctionnerait dans sa mesure, or moi je fonctionne dans la mienne; je suis quitte. Quant à toutes ces belles blagues de dévouement, sacrifice, abnégation fraternelle et autres, abstractions stériles et dont la généralité humaine peut tirer parti, je les laisse aux charlatans, aux phraseurs, aux farceurs, aux gens à idées comme le sieur Pelletan.

Ce n'est pas sans un certain plaisir que j'ai contemplé mes espaliers détruits, toutes mes fleurs hachées en morceaux, le potager sens dessus dessous. En contemplant tous ces petits arrangements factices de l'homme que cinq minutes de la nature ont suffi pour bousculer, j'admirais le vrai ordre se rétablissant dans le faux ordre. Ces choses tourmentées par nous, arbres taillés, fleurs qui poussent où elles ne veulent pas, légumes d'autres pays, ont eu dans cette rebiffade atmosphérique une sorte de revanche, il y a là un caractère de grande farce qui nous enfonce. Y a-t-il rien de plus drôle que des cloches à melon? aussi ces pauvres cloches à melon en ont vu de belles! Ah! ah! cette nature sur le dos de laquelle on monte et qu'on exploite si impitoyablement, qu'on enlaidit avec tant d'aplomb, que l'on méprise par de si beaux discours, à quelles fantaisies peu utilitaires elle s'abandonne quand la tentation lui en prend. Cela est bon, on croit un peu trop généralement que le soleil n'a d'autre but ici-bas que de faire pousser les choux; il faut replacer de temps en temps le bon Dieu sur son piédestal, aussi se charge-t-il de nous le rappeler en nous envoyant par-ci par-là quelque peste, choléra, bouleversement inattendu et autres manifestations de la règle, à savoir le mal, contin-

gent qui n'est peut-être pas le bien nécessaire, mais qui est l'être enfin; chose que les hommes voués au néant comprennent peu.

Toute ma semaine passée a été mauvaise (ça va mieux), je me suis tordu dans un ennui et un dégoût corsé, cela m'arrive régulièrement quand j'ai fini quelque chose et qu'il faut continuer. La vulgarité de mon sujet me donne parfois des nausées, et la difficulté de bien écrire tant de choses si communes m'épouvante. Je suis maintenant achoppé à une scène des plus simples : une saignée et un évanouissement[1], cela est fort difficile, et ce qu'il y a de désolant, c'est de penser que même réussi dans la perfection cela ne peut être que passable, et ne sera jamais beau à cause du fond même. Je fais un ouvrage de clown, mais qu'est-ce qu'un tour de force prouve après tout? n'importe : « aide-toi, le ciel t'aidera ». Pourtant la charrette quelquefois est bien lourde à désembourber.

Adieu, chère bonne muse.

À LA MÊME.

Croisset, vendredi soir, 1 heure.

Tandis que je te reprochais ta lettre, bonne chère muse, tu te la reprochais à toi-même. Tu ne saurais croire combien cela m'a attendri, non à cause du fait lui-même, j'étais sûr que considérant la chose à froid, tu ne tarderais pas à la regarder du même œil que moi, mais à cause de la simul-

(1) Voir *Madame Bovary*, p. 177.

tanéité d'impression, nous pensons à l'unisson, remarques-tu? Si nos corps sont loin, nos âmes se touchent, la mienne est souvent avec la tienne, va, il n'y a que dans les vieilles affections que cette pénétration arrive. On entre ainsi l'un dans l'autre à force de se presser l'un contre l'autre. As-tu observé que le physique même s'en ressent? les vieux époux finissent par se ressembler. Tous les gens de la même profession n'ont-ils pas le même air? On nous prend souvent Bouilhet et moi pour deux frères, je suis sûr qu'il y a dix ans cela eût été impossible. L'esprit est comme une argile intérieure, il repousse du dedans la forme et la façonne selon lui. Si tu t'es levée quelquefois pendant que tu écrivais dans les bons moments de verve, quand l'idée t'emplissait et que tu te sois regardée dans la glace, n'as-tu pas été tout à coup ébahie de ta beauté? Il y avait comme une auréole autour de ta tête, et tes yeux agrandis lançaient des flammes. C'était l'âme qui sortait; l'électricité est ce qui se rapproche le plus de la pensée, elle demeure comme elle jusqu'à présent une forme assez fantastique; les étincelles qui se dégagent de la chevelure lors des grands froids dans la nuit ont peut-être un rapport plus étroit que celui d'un pur symbole avec la vieille fable des *nimbes*, des auréoles, des transfigurations. Où en étais-je donc? à l'influence d'une habitude intellectuelle? Rapportons cela au métier! quel artiste donc on serait si l'on n'avait jamais lu que du beau, vu que du beau, aimé que du beau. Si quelque ange gardien de la pureté de notre plume avait écarté de nous, dès l'abord, toutes les mauvaises connaissances, qu'on n'ait jamais fréquenté d'imbéciles ni

lu de journaux. Les Grecs avaient de tout cela, ils étaient comme *plastiqués* dans des conditions que rien ne redonnera, mais vouloir se chausser de leurs bottes est démence. Ce ne sont pas des chlamydes qu'il faut au nord, mais des pelisses de fourrures. La forme antique est insuffisante à nos besoins, et notre vie n'est pas faite pour chanter ces airs simples. Soyons aussi artistes qu'eux si nous le pouvons, mais autrement qu'eux. La conscience du genre humain s'est changée depuis Homère. Le ventre de Sancho Pança fait craquer la ceinture de Vénus. Au lieu de nous acharner à reproduire de vieux chics, il faut s'évertuer à en inventer de nouveaux. Je crois que de Lisle est peu dans ces idées, il n'a pas l'instinct de la vie moderne, le *cœur* lui manque; je ne veux pas dire par là la sensibilité individuelle ou même humanitaire, non, mais le cœur, au sens presque médical du mot. Son encre est pâle, c'est une muse qui n'a pas assez pris l'air. Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et courir depuis l'oreille jusqu'aux sabots. La vie! la vie! c'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la poésie, elle est là toute nue et en liberté; toute la force d'une œuvre gît dans ce mystère, et c'est cette qualité primordiale, ce *motus animi continuus* (vibration, mouvement continuel de l'esprit, définition de l'éloquence par Cicéron) qui donne la concision, le relief, les tournures, les élans, le rythme, la diversité. Il ne faut pas grande malice pour faire de la critique! on peut juger de la bonté d'un livre à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la

longueur de temps qu'on est ensuite à en revenir. Aussi comme les grands maîtres sont excessifs, ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée ; les bonshommes de Michel-Ange ont des câbles plutôt que des muscles, dans les bacchanales de Rubens on pisse par terre, voir tout Shakespeare, etc., etc., et le dernier des gens de la famille, le vieux père Hugo, quelle belle chose que *Notre-Dame !* J'en ai relu dernièrement trois chapitres, celui des Truands entre autres, c'est cela qui *est fort.* Je crois que le plus grand caractère du génie est avant tout *la force,* donc ce que je déteste le plus dans les arts, ce qui me crispe, c'est l'*ingénieux,* l'esprit. Quelle différence dans le mauvais goût qui, lui, est une bonne qualité dévoyée, car pour ce qui s'appelle du mauvais goût, il faut avoir de la poésie dans la cervelle. Mais l'esprit au contraire est incompatible avec la vraie poésie ; qui a eu plus d'esprit que Voltaire et qui a été moins poète ? Or dans ce charmant pays de France, le public n'admet la poésie que déguisée ; si on la lui donne toute crue, il rechigne ; il faut donc le traiter comme les chevaux d'Abbas Pacha, auxquels, pour les rendre vigoureux, on sert des boulettes de viande enveloppées de farine. Ça c'est de l'art ! Sachez faire l'enveloppe aux livres, n'ayez pas peur, offrez de cette farine-là aux fortes gueules, elles sauteront dessus à vingt pas au loin, reconnaissant l'odeur.

J'ai écrit une lettre monumentale au grand Crocodile, je ne cache pas qu'elle m'a donné du mal (mais je la crois montée, trop montée peut-être), si bien que je la sais maintenant par cœur. Si je me la rappelle, je te la dirai, le paquet part de-

main. J'ai été fort en train cette semaine, j'ai écrit huit pages que je crois toutes à peu près faites. Ce soir je viens d'esquisser tout ma grande scène des comices agricoles[1], elle sera énorme, ça aura bien trente pages, il faut que dans le récit de cette fête rustico-municipale et parmi ces détails (où *tous* les personnages secondaires du livre paraissent, parlent et agissent) se poursuive, et au premier plan, le dialogue continu d'un monsieur *chauffant* une dame. J'ai de plus au milieu le discours solonnel d'un conseiller de préfecture, et à la fin (tout terminé), un article de journal fait par mon pharmacien, qui rend compte de la fête en bon style philosophique, poétique et progressif; tu vois que ce n'est pas une petite besogne. Je suis sûr de ma couleur et de bien des effets, mais pour que tout cela ne soit pas trop long, c'est le diable! et cependant ce sont de ces choses qui doivent être abondantes et pleines. Une fois ce point-là franchi, j'arriverai vite à ma scène d'amour dans les bois par un temps d'automne (avec leurs chevaux à côté qui broutent les feuilles), et alors je crois que j'y verrai clair, et que j'aurai passé Charybde, du moins, si Scylla me reste. Quand je serai revenu de Paris, j'irai à Trouville; ma mère veut y aller et je la suis, au fond je n'en suis pas fâché : voir un peu d'eau salée me fera du bien. Voilà deux ans que je n'ai pris l'air et vu la campagne (si ce n'est avec toi, lors de notre promenade à Réteil). Je m'étendrai avec plaisir sur le sable comme jadis. Depuis sept ans je n'ai été dans ce pays, j'en ai des souvenirs profonds :

(1) Voir *Madame Bovary*, p. 183.

quelles mélancolies et quelles rêveries, et quels verres de rhum! Je n'emporterai pas la *Bovary*, mais j'y penserai; je ruminerai ces deux longs passages, dont je te parle, sans écrire. Je ne perdrai pas mon temps, je monterai à cheval sur la plage, j'en ai si souvent envie. J'ai comme cela un tas de petits goûts dont je me prive; mais il faut se priver de tout quand on veut faire quelque chose. Ah! quels vices j'aurais si je n'écrivais. La pipe et la plume sont les deux sauvegardes de ma moralité, vertu qui se résout en fumée par les deux tubes. Allons, adieu, encore au milieu de la semaine prochaine une lettre, puis à la fin un petit billet et ensuite...

À LA MÊME.

Trouville, mardi soir, 9 heures.

Je suis arrivé ici hier au soir à 7 heures et demie très fatigué des diligences et carrioles qui m'y ont amené; pour prendre le paquebot, il eût fallu partir de Rouen dans la nuit à 3 heures.

Quel volume je pourrais écrire ce soir si l'expression était aussi rapide que la pensée; depuis trente-six heures je navigue dans les plus vieux souvenirs de ma vie, et j'en éprouve une lassitude presque physique. Quand je suis arrivé hier le soleil se couchait sur la mer, il était comme un grand disque de confiture de groseille; voilà six ans qu'à la même époque de l'année j'y suis arrivé à 2 heures du matin à pied, avec Maxime, sac au dos, en revenant de Bretagne; que de choses depuis! mais l'entrée qui domine toutes les autres

est celle que je fis en 1843 ; c'était à la fin de ma première année de droit, je venais de Paris, seul, j'avais quitté la diligence à Pont-l'Évêque à trois lieues d'ici et j'arrivai à pied par un beau clair de lune vers 3 heures du matin ; je me rappelle encore la veste de toile et le bâton blanc que je portais, et quelle dilatation j'ai eue en aspirant de loin l'odeur salée de la mer ; il n'y a que cela que je retrouve, l'odeur, tout le reste est changé. Paris a envahi ce pauvre pays plein maintenant de chalets dans le goût de ceux d'Enghien ; tout est plein de culottes de peau, de livrées, de beaux messieurs, de belles dames. Cette plage, où je me promenais jadis sans caleçon, est maintenant décorée de sergents de ville, il y a des lignes de démarcation pour les deux sexes.

Nature au front serein, comme vous oubliez,
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Il faut que la vie de l'homme soit bien longue puisque les maisons, les pierres, la terre, tout cela a le temps de changer entre deux états de l'âme ! J'ai vu à notre ancienne maison, celle que nous avons habitée pendant quatre ans, des *rochers factices.* Le rire m'a empêché les pleurs : c'est devenu la propriété d'un agent de change de Paris, et tout le monde s'accorde à trouver cela très beau.

Je crois que je deviens fort en philosophie, car ce spectacle m'eût navré il y a quelque temps. Peut-être est-ce parce que je ne me suis pas encore trouvé suffisamment seul, ou bien parce que ton impression est encore trop forte ? Je suis plein de toi, le souvenir de ta personne, un flambeau à la

main et m'embrassant dans le corridor, m'a poursuivi hier toute la journée à travers mes autres souvenirs qui s'envolaient de tous les buissons de la route, au balancement de la diligence. Qu'as-tu fait toute la journée pendant que je regardais les blés qu'on sciait, et la poussière et les arbres verts? comment s'est passée la journée du dimanche? Je voudrais t'écrire une bonne et longue lettre, mais j'ai fort envie de dormir quoiqu'il ne soit pas 10 heures. J'ai apporté ici quelques livres que je lirai pour mes scénarios de la *Bovary* auxquels je travaillerai médiocrement. Je vais manger, fumer, bâiller au soleil, dormir surtout. J'ai parfois de grands besoins de sommeil pendant plusieurs jours, et j'aime mieux une jachère complète qu'un demi-labour.

Adieu, pauvre chère muse, je pense beaucoup à toi.

À LA MÊME.

Trouville, dimanche, 1 heure.

La pluie tombe, les voiles des barques sous mes fenêtres sont noires, des paysannes en parapluie passent, des marins crient, je m'ennuie! Il me semble qu'il y a dix ans que je t'ai quittée; mon existence, comme un marais dormant, est si tranquille que le moindre événement y tombant y cause des cercles innombrables à la surface; aussi que le fond est longtemps avant de reprendre sa sérénité! Les souvenirs que je rencontre ici à chaque pas sont comme des cailloux qui débor-

dent par une pente douce vers un grand gouffre d'amertume que je porte en moi. La vase est remuée, toutes sortes de mélancolies, comme des crapauds interrompus dans leur sommeil, passent la tête hors de l'eau et forment une étrange musique; ah! comme je suis vieux, comme je suis vieux, pauvre chère amie.

Je retrouve ici les bonnes gens que j'ai connus il y a dix ans, ils portent les mêmes habits, les mêmes mines; les femmes seulement sont engraissées et les hommes un peu blanchis; cela me stupéfie, l'immobilité de tous ces êtres! d'autre part on a bâti des maisons, élargi le quai, fait des rues, etc. Je viens de rentrer par une pluie battante et un ciel gris, au son de la cloche qui sonnait les vêpres; nous avions été à Deauville (une ferme de ma mère); comme les paysans m'embêtent (et que je suis peu fait pour être propriétaire!) au bout de trois minutes la société de ces sauvages m'assomme. Je sens un ennui idiot m'envahir comme une marée. La chape de plomb que le Dante promet aux hypocrites n'est rien en comparaison de la lourdeur qui me pèse alors sur le crâne; mon frère, sa femme et sa fille sont venus passer le dimanche avec nous! Ils ramassent maintenant des coquilles et s'amusent beaucoup; moi aussi je m'amuse beaucoup à l'heure des repas, car je mange énormément de matelote. Je dors une douzaine d'heures par nuit et dans le jour je fume passablement. Le peu de travail que je fais est de préparer le programme du cours d'histoire que je commencerai à ma nièce une fois rentré à Croisset. Quant à la *Bovary,* impossible même d'y songer; il faut que je sois *chez moi* pour écrire,

ma liberté d'esprit tient à mille circonstances accessoires, fort misérables, mais fort importantes. Je suis bien content de te savoir en train pour la *Servante;* qu'il me tarde de voir cela!

J'ai passé hier une grande heure à regarder se *baigner les dames.* Quel tableau! quel hideux tableau! Jadis on se baignait ici sans distinction de sexes, mais maintenant il y a des séparations, des poteaux, des fils pour empêcher, un inspecteur en livrée (quelle atroce chose lugubre que le grotesque)! Donc hier, de la place où j'étais, debout, lorgnon sur le nez, et par un grand soleil, j'ai longuement considéré les baigneuses. Il faut que le genre humain soit devenu complètement imbécile pour perdre jusqu'à ce point toute notion d'élégance; rien n'est plus pitoyable que ces sacs où les femmes se fourrent le corps, que ces serre-tête en toile cirée! Quelles mines! quelles démarches! Et les pieds! rouges, maigres, avec des oignons, des durillons, déformés par la bottine, longs comme des navettes ou larges comme des battoirs et au milieu de tout cela des moutards à humeurs froides, pleurant, criant; plus loin des grand'mamans tricotant et des *« mosieurs »* à lunettes d'or, lisant le journal et de temps à autre, entre deux lignes, savourant l'immensité avec un air d'approbation. Cela m'a donné envie tout le soir de m'enfuir de l'Europe et d'aller vivre aux îles Sandwich ou dans les forêts du Brésil; là du moins les plages ne sont pas souillées par des pieds si mal faits, par des individualités aussi fétides.

Avant-hier, dans la forêt de Touques, à un charmant endroit près d'une fontaine, j'ai trouvé des bouts de cigares éteints avec des bribes de

pâtés, on avait été là *en partie!* J'ai écrit cela dans *Novembre* il y a onze ans! c'était alors purement imaginé et l'autre jour ç'a été éprouvé. Tout ce qu'on invente est vrai, sois-en sûre, la poésie est une chose aussi précise que la géométrie; l'induction vaut la déduction, et puis, arrivé à un certain endroit, on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme; ma pauvre *Bovary* sans doute souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même.

J'ai vu une chose qui m'a ému, l'autre jour, et où je n'étais pour rien; nous avions été à une lieue d'ici aux ruines du château de Lassey (ce château a été bâti en six semaines pour Mme Dubarry qui avait eu l'idée de venir prendre des bains de mer dans ce pays), il n'en reste plus qu'un escalier, un grand escalier Louis XV, quelques fenêtres sans vitres, un mur, et du vent, du vent! c'est sur un plateau en vue de la mer, à côté est une masure de paysan, nous y sommes entrés pour faire boire du lait à Liline qui avait soif. Le jardinet avait de belles passe-roses qui montaient jusqu'au toit, des haricots, un chaudron plein d'eau sale, dans les environs un cochon grognait (comme dans *Jeanneton*) et plus loin, au delà de la clôture, des poulains en liberté broutaient et hennissaient avec leurs grandes crinières flottantes qui remuaient au vent de la mer. Sur les murs intérieurs de la chaumière une image de l'Empereur et une autre de Badinguet! J'allais sans doute faire quelque plaisanterie quand dans un coin près de la cheminée et à demi paralytique se tenait assis un vieillard maigre, avec une barbe de quinze jours; au-dessus de son fauteuil, accrochées au mur, il y avait deux épaulettes d'or! Le

pauvre vieux était si infirme qu'il avait du mal à prendre sa prise, personne ne faisait attention à lui, il était là ruminant, geignant, mangeant à même une jatte pleine de fèves; le soleil donnait sur les cercles de fer qui entourent les seaux et lui faisait cligner des yeux, le chat lapait du lait dans une terrine à terre; et puis c'était tout, au loin le bruit vague de la mer. J'ai songé que dans ce demi-sommeil perpétuel de la vieillesse (qui précède l'autre et qui est comme la transition de la vie au néant), le bonhomme sans doute revoyait les neiges de la Russie ou les sables de l'Égypte; quelles visions flottaient devant ces yeux hébétés? et quel habit! quelle veste rapiécée et propre! La femme qui nous servait (sa fille, je crois) était une commère de cinquante ans, court-vêtue avec des mollets comme les balustres de la place Louis XV et coiffée d'un bonnet de coton; elle allait, venait avec ses bas bleus et son gros jupon, et Badinguet, splendide au milieu de tout cela, cabré sur un cheval jaune, tricorne à la main, saluant une cohorte d'invalides dont toutes les jambes de bois étaient bien alignées. La dernière fois que j'étais venu au château de Lassey c'était avec Alfred, je me ressouvenais encore de la conversation que nous avions eue et des vers que nous disions, des projets que nous faisions...

Comme ça se f... de nous, la nature! et quelle balle impassible ont les arbres, l'herbe, les flots! La cloche du paquebot du Havre sonne avec tant d'acharnement que je m'interromps; quel boucan l'industrie cause dans le monde! comme la *machine* est une chose tapageuse! à propos de l'industrie as-tu réfléchi quelquefois à la quantité de profes-

sions bêtes qu'elle engendre et à la masse de stupidité qui à la longue doit en provenir? Ce serait une effrayante statistique à faire! qu'attendre d'une population comme celle de Manchester qui passe sa vie à faire des épingles? et la confection d'une épingle exige cinq à six spécialités différentes! le travail se subdivisant il se fait donc à côté des machines quantité d'hommes-machines; quelle fonction que celle de placeur à un chemin de fer! de metteur en bande dans une imprimerie! etc., etc., oui, l'humanité tourne au bête. Leconte a raison, il nous a formulé cela d'une façon que je n'oublierai jamais; les *rêveurs* du moyen âge étaient d'autres hommes que les *actifs* des temps modernes.

L'humanité nous hait, nous ne la servons pas et nous la haïssons, car elle nous blesse. Aimons-nous donc *en l'art* comme les mystiques s'aiment *en Dieu* et que tout pâlisse devant cet amour. Que toutes les autres chandelles de la vie (qui toutes puent) disparaissent devant ce grand soleil. Aux époques où tout lien commun est brisé et où la société n'est qu'un vaste banditisme (mot gouvernemental) plus ou moins bien organisé, quand les intérêts de la chair et de l'esprit, comme des loups, se retirent les uns des autres et hurlent à l'écart, il faut donc comme tout le monde se faire un égoïsme (plus beau seulement) et vivre dans sa tanière. Moi! de jour en jour je sens s'opérer dans mon cœur un écartement de mes semblables qui va s'élargissant et j'en suis content, car ma faculté de compréhension à l'endroit de ce qui m'est sympathique va grandissant et à cause de cet écartement même. Je me suis rué sur ce bon Leconte avec soif; au bout de trois paroles que je

lui ai entendu dire je l'aimais d'une affection toute fraternelle. Amants du beau, nous sommes tous des bannis et quelle joie quand on rencontre un compatriote sur cette terre d'exil! voilà une phrase qui sent un peu Lamartine, chère Madame, mais, vous savez, ce que je sens le mieux est ce que je dis le plus mal (que de *que!*); dis-lui donc, à l'ami Leconte, que je l'aime beaucoup, que j'ai déjà pensé à lui mille fois; j'attends son grand poème celtique avec impatience. La sympathie d'hommes comme lui est bonne à se rappeler dans les jours de découragement; si la mienne lui a causé le même bien-être je suis content.

Je n'ai pas encore écrit à Bouilhet depuis tantôt huit jours que je suis ici, et n'en ai pas reçu de nouvelles. J'ai peur, pauvre chère amie, de te blesser (mais notre système est beau de ne nous rien cacher), eh bien! ne m'envoie pas ton portrait photographié; je déteste les photographies à proportion que j'aime les originaux, jamais je ne trouve cela *vrai.* C'est la photographie d'après ta gravure? j'ai la gravure qui est dans ma chambre à coucher. C'est une chose bien faite, bien dessinée, bien gravée et qui me suffit. Ce procédé *mécanique* appliqué à toi surtout m'irriterait plus qu'il ne me ferait plaisir. Comprends-tu?

Les lectures que je fais le soir des détails de mœurs sur les divers peuples de la terre (dans un des livres que j'ai achetés à Paris) m'occasionnent de singulières envies, j'ai envie de voir les Lapons, l'Inde, l'Australie. Ah c'est beau, la terre, et mourir sans en avoir vu la moitié! sans avoir été traîné par des rennes, porté par des éléphants, balancé en palanquin. Je remettrai tout dans mon

conte oriental. Là je placerai mes amours, comme, dans la préface du *Dictionnaire,* mes haines.

Sais-tu que je n'ai jamais fait un si long séjour à Paris et que jamais je ne m'y suis tant plu; il y a aujourd'hui quinze jours à cette heure je revenais de Chaville et j'arrivais chez toi. Comme c'est loin déjà! Il y a quelque chose derrière nous qui tire vers le lointain les objets disparus, avec la rapidité d'un torrent qui passe; la difficulté que j'ai à me recueillir maintenant vient sans doute de ces deux dérangements successifs. Le mouvement est arrêté. Loin de ma table je suis stupide. L'encre est mon élément naturel, beau liquide du reste que ce liquide sombre! et dangereux! comme on s'y noie! comme il attire!

Allons, adieu, chère bonne muse, bon courage, travaille bien! tu me parais en dispositions crânes, mille compliments à *« la servante »,* mille baisers à la maîtresse. A toi tout.

À LA MÊME.

Trouville, mardi soir, 9 heures.

Je t'assure que ta correction est fort difficile. Voilà une demi-heure que j'y rêve sans pouvoir trouver de solution immédiate, ton récit qui se passe en 1420 est une *date précise,* ton Lippi est un personnage *historique,* je ne sais ni l'époque de la mort et de la naissance du Giotto, ni l'année où le *Triomphe de la mort* d'Orcagna a été peint, ni aucune date de la vie d'Orcagna. Comment veux-

tu que je t'arrange tout cela? seul, *ici*, sans un dictionnaire biographique même le plus élémentaire, ni aucun livre enfin qui puisse me mettre sur la voie? Il fut un temps où je savais tout cela par cœur, mais depuis dix ans que je n'ai fait d'histoire, comment veux-tu que je m'y prenne? Il m'est donc *impossible* d'arranger cela de *suite* comme tu le désires, pauvre chère amie; envoie-moi des notes précises, les renseignements ne te manquent pas à Paris, de Lisle peut t'en donner ou toi-même en prendre dans la *Biographie universelle* ou dans Vasari, ce qui serait mieux, tu trouveras des renseignements suffisants, envoie-les-moi et poste pour poste, c'est-à-dire en un jour, j'arrangerai la chose.

Je crois que Giotto vivait au XIVe siècle, que le *Campo Santo* est à peu près du même temps, mais je ne sais ce que Giotto a fait au *Campo Santo*, que j'ai du reste mal vu; j'y ai passé deux heures, il faudrait deux semaines, et je n'ai considéré que la grande fresque d'Orcagna; je ne veux pas corriger tes bévues par d'autres bévues plus considérables et c'est ce que je ferais infailliblement, flottant dans l'incertitude où je suis.

D'autre part : l'admiration de ton brigand pour Michel-Ange était possible. Michel-Ange était, de son temps, reconnu pour un grand homme; il frappait les puissants, sa réputation avait pu parvenir jusqu'à Buonavita, et de là, je comprends sa curiosité et son admiration ensuite pour l'homme qui avait eu le pouvoir de l'épouvanter, mais en substituant à Michel-Ange Giotto ou Orcagna, tout change; ici nous sommes au moyen âge, les peintres étaient de purs ouvriers, sans popularité

ni retentissement, l'artiste disparaissait dans l'art. Du bruit pouvait se faire autour de l'œuvre, mais autour du nom (et à ce point) je ne le crois pas.

Et puis si je fais la description du *Triomphe de la mort* ce sera une description *artistique*, et fausse conséquemment dans la bouche de ton personnage; si elle est *naïve*, si elle n'exprime que l'étonnement de la chose, je veux dire l'effet brutal produit par le dramatique du sujet, quel rapport cela aura-t-il à la vocation de peintre? L'effet que cette fresque a dû produire sur un homme comme Buonavita et dans son temps, c'est de le faire aller à confesse ou entrer dans un couvent; en sortant de là nous ne pouvons pas faire de cet homme un amant du pittoresque, ce serait sot.

Envoie-moi donc le nom et les dates d'un grand peintre contemporain de Lippi et l'indication de ses œuvres ou de son œuvre la plus capitale, ce qui vaudrait mieux, et je tâcherai de te ravauder ce passage. Quant au *Triomphe de la mort*, je la crois une idée malencontreuse. Rien n'est moins esthétique en soi et l'*admiration* pour l'artiste qui a fait cela ne doit venir qu'à un esprit dégagé de toute tradition religieuse et habitué à comparer des formes, abstraction faite du but où elles poussent ou veulent pousser.

Réfléchis à tout cela. Si tu trouves un autre joint dis-le et renvoie les pages imprimées ci-incluses.

Voilà deux jours entiers passés avec mon frère et sa femme; il a eu l'idée d'aller voir à une demi-lieue d'ici une fort belle habitation en vente; l'idée de l'acheter l'a pris, l'enthousiasme les a saisis, puis le désenthousiasme, puis le réenthousiasme et

les considérations et les objections. De peur de se *laisser gagner* il est parti ce matin en manquant le rendez-vous donné au vendeur. C'est moi qui y ai été à sa place. Je me suis couché à une heure et levé avant quatre; que de verres de rhum j'ai bus depuis hier! et quelle étude que celle des bourgeois! Ah! voilà un fossile que je commence à bien connaître! Quel demi-caractère! Quelles demi-volontés! Quelles demi-passions! Comme tout est flottant, incertain, faible dans les cervelles! O hommes d'action, hommes sensés, que je vous trouve mal habiles, endormis, bornés!

J'ai eu ce matin donc une conférence de près de quatre heures avec un *« môsieu »*, restant debout, contemplant les blés, parlant baux, *engrais* et amélioration possible des terres. Vois-tu ma tête! Après quoi j'ai écrit à Achille en quatre pages un *modèle* de lettre d'affaire, un petit mot pour toi et j'ai un peu dormi cet après-midi. Mais je suis encore fatigué à cause de l'ennui et du froid que j'ai eu. Je grelottais dans les guérets, et mon cigare tremblait au bout de mes dents. J'aurais bien voulu ce soir t'écrire cette correction, cela m'aurait remis, mais je n'y vois que du feu en vérité.

À LOUIS BOUILHET.

Trouville, 23 août 1853.

Quelle sacrée pluie! comme ça tombe! Tout se fond en eau! Je vois passer sous mes fenêtres des bonnets de coton abrités par des parapluies rouges, les barques vont partir à la mer. J'entends

les chaînes des ancres qu'on lève avec des imprécations générales à l'adresse du mauvais temps. S'il dure encore trois ou quatre jours, ce qui me paraît probable, nous plions bagages et revenons.

Admire encore ici une de ces politesses de la Providence et qui y feraient croire : chez qui suis-je logé? chez un pharmacien! mais de qui est-il l'élève? de Dupré! il fait comme lui beaucoup d'eau de Seltz. « Je suis le seul à Trouville qui fasse de l'eau de Seltz! » En effet dès huit heures du matin je suis souvent réveillé par le bruit des bouchons qui partent inopinément. Pif! paf! La cuisine est en même temps le laboratoire; un alambic monstrueux y courbe parmi les casseroles

L'effrayante longueur de son cuivre qui fume

et souvent on ne peut mettre le pot au feu à cause des préparations pharmaceutiques. Pour aller dans la cour il faut passer par-dessus des paniers pleins de bouteilles. Là, crache une pompe qui vous mouille les jambes. Les deux garçons rincent des bocaux; un perroquet répète du matin au soir : as-tu déjeuné, Jacko? et enfin un môme de dix ans environ, le fils de la maison, l'espoir de la pharmacie, s'exerce à des tours de force en soulevant des poids avec ses dents.

Ce voyage de Trouville m'a fait repasser mon cours d'histoire intime. J'ai beaucoup rêvassé sur ce théâtre de mes passions. Je prends congé d'elles et pour toujours, je l'espère; me voilà à moitié de la vie, il est temps de dire adieu aux tristesses juvéniles. Je ne cache pas cependant qu'elles me sont, depuis trois semaines, revenues à flot. J'ai eu deux

ou trois bons après-midi en pl[illegible] tout seul sur le sable, et où je retro[illegible]ent autre chose que des coquilles [illegible] ai fini avec tout cela, Dieu merci. C[illegible] jardin et ne levons plus la tête pour entendre [illegible]r les corneilles.

Comme il me tarde d'avoir fi[illegible]*y, Anubis* et mes trois préfaces pour entrer [illegible]e période nouvelle, pour me livrer au « beau pur ». L'oisiveté où je vis depuis quelque temps me donne un désir cuisant de transformer par l'art tout ce qui est « de moi », tout ce que j'ai senti. Je n'éprouve nullement le besoin d'écrire mes mémoires; ma personnalité même me répugne et les objets immédiats me semblent hideux ou bêtes. Je me reporte sur l'idée. J'arrange les barques en tartanes, je déshabille les matelots qui passent pour en faire des sauvages marchant tout nus sur des plages vermeilles, je pense à l'Inde, à la Chine, à mon conte oriental (dont il me vient des fragments), j'éprouve le besoin d'épopées gigantesques.

Mais la vie est si courte! Je n'écrirai jamais comme je veux, ni le quart de ce que je rêve. Toute cette force que l'on se sent et qui vous étouffe, il faudra mourir avec elle et sans l'avoir fait déborder!

J'ai revu hier à deux heures d'ici un village où j'avais été il y a onze ans avec ce bon Orlowski. Rien n'était changé aux maisons, ni à la falaise, ni aux barques; les femmes au lavoir étaient agenouillées dans la même pose, en même nombre et battaient leur linge sale dans la même eau bleue, il pleuvait un peu, comme l'autre fois. Il semble, à certains moments, que l'univers s'est immobilisé,

que tout est [illegible] statue et que nous seuls vivons. Et [illegible] la nature! quel polisson de visage impu[illegible]e torture l'esprit à vouloir comprend[illegible] qui nous sépare d'elle, mais quelqu[illegible]se de plus farce encore, c'est l'abîme qu[illegible] de nous-mêmes. Quand je songe qu[illegible] place, en regardant ce mur blanc à rechampi vert, j'avais des battements de cœur, et qu'alors j'étais plein de « Pohésie », je m'ébahis, je m'y perds, j'en ai le vertige comme si je découvrais tout à coup un mur à pic, de deux mille pieds, au-dessous de moi.

Ce petit travail que je fais, je vais le compléter cet hiver, quand tu ne seras plus là, pauvre vieux, le dimanche, en rangeant, brûlant, classant toutes mes paperasses. Avec la *Bovary* finie, c'est l'âge de raison qui commence. Et puis à quoi bon s'encombrer de tant de souvenirs, le passé nous mange trop, nous ne sommes jamais au présent qui seul est important dans la vie. Comme je philosophise! J'aurais bien besoin que tu fusses là! Il me coûte d'écrire, les mots me manquent, je voudrais être étendu sur ma peau d'ours, près de toi, et devisant « mélancoliquement » ensemble.

Sais-tu que dans le dernier numéro de la *Revue* notre ami Leconte était assez mal traité? Ce sont définitivement de plates canailles; « la phalange » est un chenil. Tous ces animaux-là sont encore beaucoup plus bêtes que féroces. Toi qui aimes le mot « piètre », c'est tout cela qui l'est.

Écris-moi une démesurée lettre, le plus tôt que tu pourras et embrasse-toi de ma part, adieu.

À MADAME X...

Trouville, août 1853. Dimanche, 11 heures.

J'expédierai demain un petit paquet contenant tes contes et deux écrans chinois que j'ai trouvés ici dans une boutique. Je souhaite qu'ils te fassent plaisir, bonne chère muse. Tu t'es étrangement méprise sur ce que je disais relativement à Leconte; pourquoi veux-tu que dans toutes ces matières je ne sois pas franc? Je ne peux pourtant (et avec toi surtout, au risque des déductions forcées et allusions lointaines que tu en tires) déguiser ma pensée. J'exprime en ces choses ce qui me semble à moi *la Règle.* J'avais dit que Leconte me paraissait avoir besoin de l'*élément gai* dans sa vie, je n'avais pas entendu qu'il lui fallait une grisette; me prends-tu pour un partisan des amours légères, comme J.-P. de Béranger? la chasteté absolue me semble comme à toi préférable (moralement) à la débauche, mais la débauche pourtant (si elle n'était un mensonge) serait une chose belle et il est bon, sinon de la pratiquer, du moins de la rêver; qu'on s'en lasse vite, d'accord!

Oui, je soutiens (et ceci pour moi doit être un dogme pratique dans la vie d'artiste) qu'il faut faire dans son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu. Les satisfactions du corps et de la tête n'ont rien de commun; s'ils se rencontrent mêlés prenez-les et gardez-les; mais *ne les cherchez pas réunis,* car ce serait *factice* et cette idée de *bonheur* du reste est la cause presque exclusive de toutes les infortunes humaines; réservons

la moelle de notre cœur pour la doser en tartines, le jus intime des passions pour le mettre en bouteilles, faisons de tout notre nous-même un résidu sublime pour nourrir les postérités. Sait-on ce qui se perd chaque jour par les écoulements du sentiment?

On s'étonne des mystiques, mais le secret est là, leur amour, à la manière des torrents, n'avait qu'un seul lit, étroit, profond, en pente, et c'est pour cela qu'il emportait tout.

Si vous voulez à la fois chercher le Bonheur et le Beau, vous n'atteindrez ni à l'un ni à l'autre, car le second n'arrive que par le sacrifice; l'art, comme le Dieu des Juifs, se repaît d'holocaustes. Allons! déchire-toi, flagelle-toi, roule-toi dans la cendre, avilis la matière, crache sur ton corps, arrache ton cœur, tu seras seul, tes pieds saigneront, un dégoût infernal accompagnera tout ton voyage, rien de ce qui fait la joie des autres ne causera la tienne, ce qui est piqûre pour eux sera déchirure pour toi et tu rouleras perdu dans la foule avec cette petite lueur à l'horizon. Mais elle grandira, elle grandira comme un soleil, les rayons d'or t'en couvriront la figure, ils passeront en toi, tu seras éclairé du dedans, tu te sentiras léger et tout esprit et après chaque saignée la chair pèsera moins. Ne cherchons donc que la tranquillité, ne demandons à la vie qu'un fauteuil et non des trônes, que de la satisfaction et non de l'ivresse. La Passion s'arrange mal de cette longue patience que demande le métier. L'art est assez vaste pour occuper tout un homme; en distraire quelque chose est presque un crime, c'est un vol fait à l'idée, un manque au devoir. Mais on est faible,

la chair est molle et le cœur, comme un rameau chargé de pluie, tremble aux secousses du sol; on a des besoins d'air comme un prisonnier, des défaillances infinies vous saisissent, on se sent mourir. La sagesse consiste à jeter par-dessus le bord la plus petite partie possible de la cargaison pour que le vaisseau flotte à l'aise.

Tu as accusé ces jours-ci les fantômes de Trouville! mais je t'ai beaucoup écrit depuis que je suis à Trouville et le plus long retard dont j'aie été coupable a été de six jours (ordinairement je ne t'écris que toutes les semaines), tu ne t'es donc pas aperçue qu'ici justement j'avais recours à toi au milieu de la solitude intime qui m'environne? Tous mes souvenirs de ma jeunesse crient sous mes pas, comme les coquilles de la plage. Chaque lame de la mer que je regarde tomber éveille en moi des retentissements lointains. J'entends gronder les jours passés et se presser comme des flots toute l'interminable série des passions disparues. Je me rappelle les spasmes que j'avais, des tristesses, des convoitises qui sifflaient par rafales, comme devant les cordages, et de larges envies vagues tourbillonnant dans du noir, comme un troupeau de mouettes sauvages dans une nuée orageuse, et sur qui veux-tu que je me repose si ce n'est sur toi? ma pensée fatiguée de toute cette poussière se couche ainsi sur ton souvenir plus mollement que sur un banc de gazon. L'autre jour en plein soleil et tout seul j'ai fait six lieues à pied au bord de la mer, cela m'a demandé tout l'après-midi. Je suis revenu ivre, tant j'avais humé d'odeurs et pris de grand air, j'ai arraché des varechs et ramassé des coquilles, je me suis couché à plat dos sur le sable

et sur l'herbe, j'ai croisé les mains sur mes yeux et j'ai regardé les nuages. Je me suis ennuyé, j'ai fumé, j'ai regardé les coquelicots, je me suis endormi cinq minutes sur la dune, une petite pluie qui tombait m'a réveillé; quelquefois j'entendais un chant d'oiseau coupant par intermittence le bruit de la mer; quelquefois un ruisselet filtrant à travers la falaise mêlait son clapotement doux au grand battement des flots. Je suis rentré comme le soleil couchant dorait les vitres du village, il était marée basse, le marteau des charpentiers résonnait sur la carcasse des barques à sec, ou sentait le goudron avec l'odeur des huîtres.

Observations de morale et d'esthétique. — Un brave homme d'ici qui a été maire pendant *quarante ans* me disait que pendant cet espace de temps il n'avait vu que *deux* condamnations pour vol sur la population qui est de plus de trois mille habitants. Cela me semble lumineux, les matelots sont-ils d'une autre pâte que les ouvriers, quelle est la raison de cela? Je crois qu'il faut l'attribuer au *contact du grand;* un homme qui a toujours sous les yeux autant d'étendue que l'œil humain en peut parcourir, doit retirer de cette fréquentation une sérénité dédaigneuse (voir le gaspillage des marins de tout grade, insouci de la vie et de l'argent); je crois que c'est dans ce sens-là qu'il faut chercher la *moralité de l'art.* Comme la nature il sera donc moralisant par son élévation virtuelle et utile par le sublime. La vue d'un champ de blé est quelque chose qui réjouit plus le philanthrope que celle de l'Océan; car il est convenu que l'Agriculture pousse aux bonnes mœurs. Mais, quel

piètre homme qu'un charretier près d'un matelot! L'idéal est comme le soleil, il pompe à lui toutes les crasses de la Terre.

On n'est quelque chose qu'en vertu seulement de l'élément où l'on respire; tu me sais gré des conseils que je t'ai donnés depuis deux ans, parce que tu as fait depuis deux ans de grands progrès. Mais mes conseils ne valent pas quatre sous; tu as acquis seulement *la Religion* et comme tu gravites là dedans, tu es montée. Je crois que si l'on regardait toujours les cieux on finirait par avoir des ailes.

A propos d'ailes, que de dindons sont ici-bas! dindons qui passent pour des aigles et qui font la roue comme des paons.

J'ai renoué connaissance (en le rencontrant sur le quai) avec M. Cordier, gentleman de ces contrées, ancien sous-préfet de Pont-l'Evêque sous Louis-Philippe, député réac, ex-membre de la parlotte d'Orsay, ex-auditeur au Conseil d'État, jeune homme tout à fait bien, docteur en droit, belle fortune (fils d'un ancien marchand de bœufs), fréquentant à Paris la haute société, ami de M. Guizot et jouant, dit-on, fort *joliment du violon*. Je l'avais connu autrefois, ici et à Paris chez Toirac (tu peux juger l'esprit). Il s'est fait bâtir un chalet charmant et qui fait rumeur dans le pays; l'extérieur est vraiment d'un homme de goût, mais c'est tellement *cossu* à l'intérieur que c'en est atroce : il a imaginé de décorer son salon de *marines* peintes à fresque (des marines en vue de la mer), tout est peinturluré, doré, candélabré, c'est pompeux et mastoc, la grosse patte du bouvier fait craquer le gant blanc du *monsieur bien.* Il

est là, enrageant de n'être pas préfet, s'embêtant fort, prétendant qu'il s'amuse et aspirant à l'héritière comme le nez du père Aubry à la tombe, et des mots : « j'ai renoncé aux vanités, je méprise le monde, je ne m'occupe plus que d'art ». S'occuper d'art! c'est avoir des vitraux de couleur dans son escalier avec des meubles en chêne façon Louis XIII. Dans sa chambre à coucher j'ai vu des volumes de Fourier : « Il est bon (disait-il) de lire tout, il faut tout admettre, ne fût-ce que pour réfuter ces garçons-là! aussi vous avez pu voir à la Chambre comme je m'en acquittais! » A la Chambre il s'est beaucoup occupé de la *question de la viande* et a fait même à ses propres frais et en compagnie d'autres fortes têtes (ou fortes gueules) un voyage en Allemagne afin d'étudier *le bœuf*. Quand il a été habillé (il allait dîner en ville) nous sommes sortis ensemble. Comme je demandais du feu pour allumer un cigare il m'a fait entrer dans la cuisine. « J'ai soif, va me chercher un verre de cidre, » a-t-il commandé à une façon de petit vacher qui était là; l'enfant est monté dans la belle salle à manger et en a rapporté deux verres et une carafe de cristal : « Sacré nom de Dieu, f... imbécile, je t'ai dit *dans un verre de cuisine*. » M. était exaspéré! et me montrant lui-même les deux verres (qui valaient bien de trois à quatre francs pièce) : « Ce serait fâcheux de les casser, voyez le filet! j'ai commandé des *verres artistiques*. Je tiens à ce que tout chez moi ait un *cachet particulier*. »

Il devait aller après son dîner faire des visites, danser au salon des Bains, jouer le whist chez Mme Pasquier et pendant dix minutes il n'avait cessé de me parler de la solitude!

Voilà la race commune des gens qui sont *à la tête de la société.* Dans quel gâchis nous pataugeons! quel niveau! quelle anarchie! La médiocrité se couvre d'intelligence, il y a des recettes pour tout, des mobiliers cossus et qui disent : « mon maître aime les arts. Ici on a l'âme sensible. Vous êtes chez un homme grave! » Et quels discours! quel langage! quel commun! Où aller vivre, miséricorde! Saint Polycarpe avait coutume de répéter en se bouchant les oreilles et s'enfuyant du lieu où il était : « Dans quel siècle, mon Dieu! m'avez-vous fait naître! » Je deviens comme saint Polycarpe.

La bêtise de tout ce qui m'entoure s'ajoute à la tristesse de ce que je rêve. Peu de gaieté en somme; j'ai besoin d'être rentré chez moi et de reprendre la *Bovary furieusement,* je n'y peux songer, tout travail ici m'est impossible.

Je relis beaucoup de Rabelais, je fume considérablement. Quel homme que ce Rabelais! Chaque jour on y découvre du neuf. Prends donc, toi, pauvre muse, l'habitude de lire *tous les jours un classique.* Tu ne lis pas assez; si je te prêche cela sans cesse, chère amie, c'est que je crois cette hygiène salutaire.

Nous nous en allons d'ici de mercredi prochain (après-demain) en huit; nous irons un jour à Pont-l'Évêque, un au Havre et nous serons rentrés à Croisset samedi qui doit être le 3 septembre; envoie-moi l'adresse exacte de ce bon Babinet pour que je le cadotte de son caneton dès que je serai rentré. Comme il rehausse dans mon estime depuis que je sais que son désordre vient de ses désordres! c'est un tempérament

herculéen! une riche nature, mi-sage (*sapiens*, le sage, de *sapere*, goûter, le sage est l'homme qui goûte), et Babinet goûte ce qui est beau et bon.

Allons, adieu, pauvre chère muse, pioche bien ta *Servante*. Mille tendres baisers sur les yeux, à toi.

À LA MÊME.

Trouville, août 1853 Vendredi soir, 11 heures.

Ceci est probablement ma dernière lettre de Trouville, nous serons dans huit jours au Havre et le samedi à Croisset, au milieu de la semaine prochaine je t'enverrai un petit mot. Le samedi soir à Croisset, si Bouilhet n'y est pas, je t'écrirai; tâche que j'aie une lettre de toi en rentrant pour le samedi ou le dimanche matin plutôt, cela me fera un bon retour. Quelle *bosse* de travail je vais me donner une fois rentré. Cette vacance ne m'aura pas été inutile, elle m'a rafraîchi. Depuis deux ans je n'avais guère pris l'air, j'en avais besoin et puis je me suis un peu retrempé dans la contemplation des flots, de l'herbe et du feuillage. Écrivains que nous sommes et toujours courbés sur l'art, nous n'avons guère avec la nature que des communications imaginatives, il faut quelquefois regarder la lune ou le soleil en face. La sève des arbres vous entre au cœur par les longs regards stupides que l'on tient sur eux. Comme les moutons qui broutent du thym parmi les prés ont ensuite la chair plus savoureuse, quelque chose des saveurs de la nature doit pénétrer notre esprit

s'il s'est bien roulé sur elle. Voilà seulement huit jours que je commence à être tranquille et à savourer avec simplicité les spectacles que je vois. Au commencement j'étais ahuri, puis j'ai été triste, je m'ennuyais; à peine si je m'y fais qu'il faut partir; je marche beaucoup, je m'éreinte avec délices, moi qui ne puis souffrir la pluie j'ai été tantôt trempé jusqu'aux os sans presque m'en apercevoir, et quand je m'en irai d'ici je serai chagrin, c'est toujours la même histoire! Oui, je commence à être débarrassé de moi et de mes souvenirs. Les joncs qui le soir fouettent mes souliers en passant sur la dune m'amusent plus que mes songeries (je suis aussi loin de la *Bovary* que si je n'en avais écrit de ma vie une ligne).

Je me suis ici beaucoup *résumé* et voilà la conclusion de ces quatre semaines fainéantes : adieu, c'est-à-dire adieu et pour toujours au *personnel*, à l'intime, au relatif. Le vieux projet que j'avais d'écrire plus tard mes mémoires m'a quitté. Rien de ce qui est de ma personne ne me tente. Les attachements de la jeunesse (si beaux que puisse les faire la perspective du souvenir et entrevus même d'avance sous les feux de Bengale du style) ne me semblent plus beaux. Que tout cela soit mort et que rien n'en ressuscite, à quoi bon? Un homme n'est pas plus qu'une puce, nos joies comme nos douleurs doivent s'absorber dans notre œuvre, on ne reconnaît pas dans les nuages les gouttes d'eau de la rosée que le soleil y a fait monter! Évaporez-vous, pluie terrestre, larmes des jours anciens, et formez dans les cieux de gigantesques voûtes toutes pénétrées de soleil.

Je suis dévoré maintenant par un besoin de

métamorphoses. Je voudrais écrire tout ce que je vois, non tel qu'il est, mais transfiguré. La narration exacte du fait réel le plus magnifique me serait impossible. Il me faudrait le *broder* encore.

Les choses que j'ai le mieux senties s'offrent à moi transposées dans d'autres pays et éprouvées par d'autres personnes. Je change ainsi les maisons, les costumes, le ciel, etc. Ah! qu'il me tarde d'être débarrassé de la *Bovary*, d'*Anubis* et de mes trois Préfaces (c'est-à-dire des trois seules fois qui n'en feront qu'une où j'écrirai de la critique), que j'ai hâte donc d'avoir fini tout cela pour me lancer à corps perdu dans un sujet *vaste et propre*. J'ai des prurits d'épopée, je voudrais de grandes histoires à pic et peintes du haut en bas. Mon conte oriental me revient par bouffées, j'en ai des odeurs vagues qui m'arrivent et qui me mettent l'âme en dilatation.

Ne rien écrire et rêver de belles choses (comme je fais maintenant) est une charmante chose, mais comme on paie cher plus tard ces voluptueuses ambitions-là! *Quels renfoncements!* je devrais être sage (mais rien ne me corrigera); la *Bovary*, qui aura été pour moi un exercice excellent, me sera peut-être funeste ensuite comme *réaction*, car j'en aurai pris (ceci est faible et imbécile) un dégoût extrême des sujets à milieu commun. C'est pour cela que j'ai tant de mal à l'écrire, ce livre, il me faut de grands efforts pour m'imaginer mes personnages et puis pour les faire parler, car ils me répugnent profondément. Mais quand j'écris quelque choses de mes *entrailles* ça va vite. Cependant voilà le péril, lorsqu'on écrit quelque chose de *soi*, la phrase peut être bonne par *jets* et les esprits

lyriques arrivent à l'effet facilement et en suivant leur pente naturelle; mais l'*ensemble manque,* les répétitions abondent, les redites, les lieux communs, les locutions banales. Quand on écrit au contraire une chose *imaginée,* comme tout doit alors découler de la conception et que la moindre virgule dépend du plan général, l'attention se bifurque, il faut à la fois ne pas perdre l'horizon de vue et regarder à ses pieds. Le détail est atroce, surtout lorsqu'on aime le détail comme moi. Les perles composent le collier, mais c'est le fil qui fait le collier, or enfiler les perles sans en perdre une seule et toujours tenir son fil de l'autre main, voilà la malice. On s'extasie devant la correspondance de Voltaire, mais il n'a jamais été capable que de *cela,* le pauvre homme! c'est-à-dire *d'exposer son opinion personnelle* et tout chez lui a été cela. Aussi fut-il pitoyable au théâtre dans la poésie pure. De roman il en a fait un, lequel est le résumé de toutes ses œuvres, et le meilleur chapitre de *Candide* est la visite chez le seigneur *Pococurante* où Voltaire exprime encore son opinion personnelle sur à peu près tout. Ces quatre pages sont une des merveilles de la prose, elles étaient la condensation de soixante volumes écrits et d'un demi-siècle d'efforts. Mais j'aurais bien défié Voltaire de faire la description seulement d'un de ces tableaux de Raphaël dont il se moque. Ce qui me semble à moi le plus haut dans l'art (et le plus difficile) ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de *faire rêver.* Aussi les très belles œuvres ont ce caractère, elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles;

quant au procédé elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'Océan, pleines de frondaisons, de verdures et de murmures comme des bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel. Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Gœthe m'apparaissent *impitoyables*, cela est sans fond, infini, multiple. Par de petites ouvertures on aperçoit des précipices, il y a du noir en bas, du vertige, et cependant quelque chose de singulièrement doux plane sur l'ensemble! c'est l'idéal de la lumière, le sourire du soleil, et c'est calme! c'est calme! et c'est fort, ça a des fanons comme le bœuf de Leconte.

Quelle pauvre création par exemple que Figaro à côté de Sancho! comme on se le figure sur son âne, mangeant des oignons crus et talonnant le roussin, tout en causant avec son maître. Comme on voit ces routes d'Espagne qui ne sont nulle part décrites. Mais Figaro où est-il? à la Comédie-Française, *littérature de comédie*.

Or je crois qu'il faut détester celle-là, moi je la hais maintenant; j'aime les œuvres qui *sentent la sueur*, celles où l'on voit les muscles à travers le linge et qui marchent pieds nus, ce qui est plus difficile que de porter des bottes, lesquelles bottes sont des moules à usage de podagre, on y cache des ongles tors avec toutes sortes de difformités. Entre les pieds du Capitaine ou ceux de Villemain et les pieds des pêcheurs de Naples il y a toute la différence des deux littératures. L'une n'a plus de sang dans les veines, les oignons semblent y remplacer les os, elle est le résultat de l'âge, de l'éreintement, de l'abâtardissement, elle se cache sous une certaine forme cirée et convenue, rapiécée et

prenant eau. Elle est, cette forme, pleine de ficelles et d'empois; c'est monotone, incommode, embêtant, on ne peut avec elle ni monter sur les hauteurs, ni descendre dans les profondeurs, ni traverser les difficultés (ne la laisse-t-on pas en effet à l'entrée de la science où il faut prendre des sabots?), elle est bonne seulement à marcher sur le trottoir, dans les chemins battus et sur le parquet des salons où elle exécute de petits craquements fort coquets qui irritent les gens nerveux; ils auront beau la vernir, les goutteux, ce ne sera jamais que de la peau de veau tannée. Mais l'autre! l'autre, celle du bon Dieu, elle est bistrée d'eau de mer et elle a les ongles blancs comme l'ivoire, elle est dure à force de marcher sur les rochers, elle est belle à force de marcher sur le sable. Par l'habitude en effet de s'y enfoncer mollement le galbe du pied peu à peu s'est développé selon son *type*, il a vécu selon sa forme, grandi dans son milieu le plus propice. Aussi comme ça s'appuie sur la terre, comme ça écarte les doigts, comme ça court, comme c'est beau!

Quel dommage que je ne sois pas professeur au Collège de France! j'y ferais tout un cours sur cette grande question des Bottes comparées aux littératures. Oui, la *Botte est un monde,* dirais-je, etc. Quels jolis rapprochements ne pourrait-on pas faire sur le *Cothurne,* la *Sandale!*.

Quel beau mot que *Sandale!* et comme il est impressionnant, n'est-ce pas? Celles qui ont des bouts retroussés en pointe comme des croissants de lune et qui sont couvertes de paillettes étincelantes, tout écrasées d'ornements magnifiques, ressemblent à des poèmes indiens. Elles viennent

du Gange, avec elles on marche dans des pagodes, sur des planchers d'aloès noircis par la fumée des cassolettes et sentant le musc, elles traînent dans les harems sur des tapis à arabesques désordonnées, cela fait penser à des hymnes sans fin, à des amours repus... La *Marcoub* du fellah, ronde comme un pied de chameau, jaune comme l'or, à grosses coutures et serrant les chevilles, chaussure de patriarche et de pâtre, la poussière lui va bien, la Bible. Toute la Chine n'est-elle point dans un soulier de Chinoise garni de damas rose et portant des chats brodés sur son empeigne?

Dans l'entrelacement des bandelettes aux pieds de l'Apollon du Belvédère, le génie plastique des Grecs a étalé toutes ses grâces. Quelles combinaisons de l'ornement et du nu! quelle harmonie du fond et de la forme, comme le pied est bien fait pour la chaussure ou la chaussure pour le pied!

N'y a-t-il pas un rapport *évident* entre les deux poèmes du moyen âge (monorimes souvent) et les souliers de fer tout d'une pièce que les gens d'armes portaient alors, éperons de six pouces de longueur à molettes formidables, périodes embarrassantes et hérissées.

Les souliers de Gargantua étaient faits avec « quatre cent six aulnes de velours bleu, deschiquetez mignonnement par lignes parallèles jointes en cylindres uniformes ». Je vois là l'architecture de la Renaissance. Les bottes Louis XIII évasées et pleines de rubans et de pompons comme un pot rempli de fleurs me rappellent l'hôtel de Rambouillet, Scudéry, Marini. Mais il y a tout à côté une longue rapière espagnole à poignée romaine (Corneille).

Du temps de Louis XIV la littérature avait des bas bien tirés, ils étaient de couleur brune. On voyait le mollet, les souliers étaient carrés du bout (Labruyère, Boileau) et il y avait aussi quelques fortes bottes à l'écuyère, royalistes chaussures dont la coupe était grandiose (Bossuet, Molière). Puis on arrange en pointe le bout du pied, littérature de la Régence (*Gil Blas*), on économise le cuir et la *forme* (encore un calembour!) est une telle exagération d'*antinaturalisme* qu'on en arrive presque à la Chine (sauf la fantaisie du moins); c'est mièvre, léger, contourné, le talon est si haut que l'aplomb manque, plus de base et d'autre part on rembourre le mollet, un plissage philosophique flasque (Raynal, Marmontel, etc.); l'académique chasse le poétique, règne des *boucles* (pontificat de monseigneur de la Harpe), et nous sommes livrés à l'anarchie des *gnaffs*. Nous avons eu les jambarts, les mocassins et les souliers à la poulaine. J'entends dans les lourdes phrases de MM. Pitre-Chevalier et Émile Souvestre, Bretons, l'assommant bruit des galoches celtiques. Béranger a usé jusqu'au lacet la bottine de la grisette et Eugène Sue montre outre mesure les ignobles bottes éculées du chourineur, l'un sent le graillon et l'autre l'égout, il y a des taches de suif sur les phrases de l'un, des traînées de m... tout le long du style de l'autre. On a été chercher du neuf à l'étranger, mais ce neuf est vieux (nous travaillons en vieux), échec des rebottes à la Russe et des littératures laponnes, valaques, norvégiennes (Ampère, Marmier et autres curiosités de la *Revue des Deux-Mondes*). Sainte-Beuve ramasse les défroques les plus nulles, ravaude ces guenilles,

dédaigne le connu et ajoutant du fil et de la colle, continue son petit commerce (renaissance des Talons Rouges, genre Pompadour et Arsène Houssaye, etc.). Il faut donc jeter toutes ces ordures à l'eau, en revenir aux fortes bottes ou aux pieds nus et surtout arrêter là ma digression de cordonnier, d'où diable vient-elle? d'un horrifique verre de rhum que j'ai bu ce soir, sans doute. Bonsoir.

A LA MÊME.

Trouville, samedi soir, minuit.

J'ai été bien heureux que ma dernière lettre t'ai fait tant de plaisir! Tu as enfin compris et approuve même ce qui d'abord t'avait blessée. La nature, va, s'est trompée en faisant de toi une femme, *tu es du côté des mâles.* Il faut te souvenir de cela toujours, quand quelque chose te heurte et voir en toi si l'élément féminin ne l'emporte pas. *Poésie oblige,* elle oblige à nous regarder toujours comme sur un trône et à ne jamais songer que nous sommes de la foule et nous y trouvons compris. T'indignerais-tu si on te disait du mal des Français, des chrétiens, des provinciaux? Laisse donc là ton sexe comme ta patrie, ta religion et ta province, on doit être âme le plus possible et c'est par ce détachement que l'immense sympathie des choses et des êtres nous arrivera plus abondante. La France a été constituée du jour que les provinces sont mortes, et le sentiment humanitaire commence à naître sur les ruines des patries.

Il arrivera un temps où quelque chose de plus large et de plus haut le remplacera, et l'homme aimera le néant même, tant il se sentira participant.

J'ai dit aux vers du tombeau : vous êtes mes pères, etc.

C'était beau le bénissement des ânes et des vaches au moyen âge, mais ce qui était humilité deviendra intelligence. La science en cela marche en avant, pourquoi la poésie n'irait-elle pas plus vite encore? Il faut la porter toujours au delà de nous-mêmes, et quand je traite les femmes de haut, tu protestes en ton cœur contre cette insolence, il te semble que c'est injuste; à coup sûr si je t'y comptais! Allons donc!

Adieu, bon courage! travaille bien! j'ai épuisé toute ma provision de papier à lettres. De Pont-l'Évêque sans doute je t'écrirai un petit mot jeudi.

À LA MÊME.

Croisset, vendredi soir, 2 septembre, 9 heures.

Nous voilà revenus un jour plus tôt. Comme il n'y avait point de vapeur du Havre pour Rouen le 3 nous avons cette nuit couché à Honfleur. Dès 6 heures il a fallu se lever et à midi nous étions rentrés.

Ce n'est pas sans un certain plaisir que je me retrouve à ma table, quoique j'aie été fort triste à Trouville la veille de mon départ, il me semblait (et à raison, je crois) que j'y avais été médiocre, que je n'avais pas assez reniflé, aspiré, regardé.

La mer, ce jour-là, était plus belle encore, toute bleue et le ciel aussi, enfin!

J'ai rangé mes affaires avec cette activité de sauvage qui me distingue; tout pendant mon absence avait été brossé, ciré, verni (jusqu'à mes pieds de momie que mon domestique a jugé convenable de badigeonner avec de la gomme), et j'avoue que j'ai retrouvé mon tapis, mon grand fauteuil et mon divan avec charme; ma lampe brûle, mes plumes sont là. Ainsi recommence une autre suite de jours pareils aux autres jours, ainsi vont recommencer les mêmes mélancolies et les mêmes enthousiasmes isolés.

....

Rien ne prouve mieux le *caractère borné* de notre vie humaine que le *déplacement*. Plus on la secoue plus elle sonne creux. Puisque après s'être remué, il faut se reposer, puisque notre activité n'est qu'une répétition continuelle, quelque diversifiée qu'elle ait l'air, jamais nous ne sommes mieux convaincus de l'étroitesse de notre âme que lorsque notre corps se répand. On se dit: «Il y a dix ans j'étais là», et on est là et on pense les mêmes choses et tout l'intervalle est oublié. Puis il vous apparaît, cet intervalle, comme un immense précipice où le néant tournoie, quelque chose d'indéfini vous sépare de votre propre personne et vous rive au non-être. Ce qui prouve peut-être que l'on vieillit, c'est que le temps, à mesure qu'il y en a derrière nous, nous semble moins long. Autrefois un voyage de six heures en bateau à vapeur me paraissait démesuré, j'y avais des ennuis abondants. Aujourd'hui ça a passé en un clin d'œil, j'ai des souvenirs de mélancolie et de soleil qui me

brûlaient, tout accoudé sur ces bastingages de cuivre et regardant l'eau. Celui qui domine tous les autres est un voyage de Rouen aux Andelys avec Alfred (j'avais seize ans), nous avions envie de crever, à la lettre, alors ne sachant que faire et par ce besoin de sottises, qui vous prend dans tous les états de démoralisation radicale, nous bûmes de l'eau-de-vie, du rhum, du kirsch et du potage (c'était du riz au gras). Il y avait sur ce bateau toutes sortes de beaux messieurs et de belles dames de Paris. Je vois encore un voile vert que le vent arracha d'un chapeau de paille et qui vint s'embarrasser dans mes jambes; un monsieur en pantalon blanc le ramassa... Elle était à Trouville, la femme d'Alfred, avec son nouveau mari, je ne l'ai pas vue.

Dès lundi je me livre à une *Bovary* furibonde. Il faut que ça marche et bien ce sera. Et toi, bonne muse, où en est la *Servante*, tu as bien raison d'y être longtemps. Parle-moi de ta santé? tes vomissements t'ont-ils repris? et permets-moi à ce propos un petit conseil que je te *supplie* de suivre. Je crois ton habitude, de ne boire que de l'eau, détestable; mon frère m'a soutenu, il y a quelque temps, que *dans notre pays* c'était une cause souvent de cancers à l'estomac, cela peut être exagéré; mais tout ce que je sais, c'est que mon père, qui était un maître homme dans son métier, préconisait fort la purée septembrale, comme disait Rabelais. Sois sûre que dans un climat où l'on absorbe tant d'humidité, s'en fourrer toujours dans l'estomac sans rien qui la corrige est une mauvaise chose; essaie pendant un mois de boire de l'eau rougie ou si tu trouves ce mélange trop

mauvais, bois à la fin de tes repas un verre de vin pur.

J'ai lu avant-hier, dans mon lit, presque tout un volume de l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine, quel misérable langage! Il n'a pas compris la beauté de Napoléon décadent, cette rage de géant contre les mirmidons qui l'écrasent; rien d'ému, rien d'élevé, rien de pittoresque; Alexandre Dumas eût été sublime à côté; Chateaubriand, plus injuste ou plutôt plus injurieux, est bien au-dessus.

Pourquoi cette phrase de Rabelais me trotte-t-elle dans la tête; «l'Afrique apporte toujours quelque chose de nouveau?» Je la trouve pleine d'autruches, de girafes, d'hippopotames, de nègres et de poudre d'or.

Adieu, mille bonnes tendresses.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi soir, minuit.

J'ai repris la *Bovary,* voilà depuis lundi cinq pages d'à peu près faites, *à peu près* est le mot, il faut s'y remettre; comme c'est difficile! j'ai bien peur que mes *comices* ne soient trop longs, c'est un dur endroit J'y ai *tous* mes personnages de mon livre en action et en dialogue, les uns mêlés aux autres et par là-dessus un grand paysage qui les enveloppe, mais si je réussis ce sera bien symphonique.

Bouilhet a fini de ses *Fossiles* la partie descriptive, son mastodonte ruminant au clair de lune

dans une prairie est énorme de poésie, ce sera peut-être de toutes ses pièces celle qui fera le plus d'*effet* à la généralité! Il ne lui reste plus que la partie philosophique, la dernière. Au milieu du mois prochain, il ira à Paris se choisir un logement pour s'y installer au commencement de novembre; que ne suis-je à sa place!

Décidément l'article de Verdun (que je crois de Jourdan, c'est une idée que j'ai) sur Leconte est plus bête qu'hostile; j'ai fort ri de la comparaison que l'on fait avec les *beaux morceaux* de la *Chute d'un ange*, quelle politesse d'ours! Quant aux *Poèmes Indiens* et à la pièce de *Dies iræ* pas un mot. Il y a aussi une bonne naïveté, pourquoi appeler le sperchius, sperkhios? cela me semble une vraie janoterie. Que devient-il, le bon Leconte, est-il avancé dans son poème celtique?

Je relie maintenant du Boileau ou plutôt tout Boileau et avec mon coup de crayon aux marges. Cela me semble vraiment fort, on ne se lasse point de ce qui est bien écrit, le style c'est la vie! c'est le sang même de la pensée! Boileau était une petite rivière, étroite, peu profonde, mais admirablement limpide et bien encaissée, c'est pourquoi cette onde ne se tarit pas; rien ne se perd de ce qu'il veut dire; mais que d'art il a fallu pour faire cela et avec si [illegible] Je m'en vais ainsi, d'ici deux ou trois ans, relire attentivement *tous* les classiques français et les annoter, travail qui me servira pour *ma préface* (mon ouvrage de critique littéraire, tu sa[illegible] ver l'insuffisance des écoles, qu[illegible] bien déclarer que nous n'[illegible]s autres, d'en faire une et [illegible] pas [illegible]s sommes au contraire

dans la tradition; cela me semble, à moi, strictement exact, cela me rassure et m'encourage. Ce que j'admire dans Boileau, c'est ce que j'admire dans Hugo, et où l'un a été bon, l'autre est excel[illegible] y a *qu'un beau,* c'est le même partout, mais il a des aspects différents, il est plus ou moins coloré par les reflets qui le dominent. Voltaire et Chateaubriand, par exemple, sont été médiocres par les mêmes causes, etc. Je tâcherai de faire voir pourquoi la critique esthétique est restée si en retard de la critique historique et scientifique, on n'*avait point de base.* La connaissance qui leur manque à tous, c'est l'*anatomie du style;* savoir comment une phrase se membre et par où elle s'attache; on étudie sur des mannequins, sur des traductions, d'après des professeurs. des imbéciles incapables de tenir l'instrument de la science qu'ils enseignent, une plume je veux dire, et la vie manque! l'amour! l'amour, ce qui ne se donne pas, le secret du bon Dieu, l'âme, sans quoi rien ne se comprend.

Quand j'aurai fini cela (après la *Bovary* et l'*Anubis* toutefois), j'entrerai sans doute dans une phase nouvelle et il me tarde d'y être; moi qui écris si lentement, je me ronge de plans. Je veux faire deux ou trois longs bouquins épiques, des romans dans un milieu grandiose où l'action soit forcément féconde et les détails riches d'eux-mêmes, luxueux et tragiques tout à la fois, des livres à grandes murailles peintes du haut en bas.

Il y avait dans la *Revue de* [illegible] de Michelet sur Danton) un [illegible]-spierre qui m'a plu; il [illegible] à sa personne, un *gouver*[illegible] ce [illegible] que

tous les *gouvernementomanes* républicains l'ont aimé. La médiocrité [illegible]it la règle, moi je la [illegible]; je me sens co[illegible]e [illegible] restriction, corporation [illegible] niveau, troupeau, une exécration [illegible] emplit l'âme, et c'est par ce côté-là peut-être [illegible] ompr[illegible] martyre.

Adieu, [illegible] dém[illegible]

À LA MÊME.

[illegible] septembre 1853, lundi soir, [illegible] et demi.

[illegible] me tourne d'embêtement, de découra[illegible] fatigue! J'ai passé quatre heures sans pouvoir faire une phrase. Je n'ai pas aujourd'hui écrit une ligne, ou plutôt j'en ai bien griffo[illegible] cent! Quel atroce travail! quel ennui! Oh! [illegible] l'art! Qu'est-ce donc que cette chimère enragée qui nous mord le cœur et pourquoi? Cela est fou de se donner tant de mal! Ah! la *Bovary*, il m'en souviendra! J'éprouve maintenant comme si j'avais des lames de canif dans les ongles, et j'ai envie de grincer des dents; est-ce bête! Voilà donc où mène ce doux passe-temps de la littérature, cette crème fouettée. Ce à quoi je me heurte, c'est à des situations communes et un dialogue trivial; bien écrire le médiocre et faire qu'il garde en même temps son aspect, sa coupe, ses mots mêmes, cela est vraiment diabolique, et je vois se défiler maintenant devant moi de ces gentillesses en perspective pendant trente pages au moins; ça s'achète cher, le style! Je recommence ce que j'ai fait l'autre jour; deux ou trois effets ont été jugés hier

par Bouilhet, ratés et avec raison, il faut que je redémolisse presque toutes mes [illegible].

....

Je sais ce que les dérang[illegible] coûtent, mon impuissance maintenant [illegible] de Trouville. Quinze jours [illegible] de [illegible]ter ça me trouble, il faut à to[illegible]ce que [illegible] réchauffe et que ça marche! — ou que [illegible]. — Je suis humilié, si humilié par [illegible] vité de ma plume, il faut la gouvern[illegible] mauvais chevaux qui refusent, on [illegible] toute sa force à les étouffer et ils [illegible]

Nous avons reçu vendredi la nou[illegible] père Parain était mort. Ma mère devait part[illegible] Nogent, mais elle a été reprise un peu à la poitrine, elle s'est mis des sangsues aujourd'hui; j'ai toujours un fonds d'inquiétude de ce côté. Cette mort, je m'y attendais, elle me fera plus de peine plus tard, je me connais; il faut que les choses s'incrustent en moi; elle a seulement ajouté à la prodigieuse irritabilité que j'ai maintenant et que je ferais bien de calmer du reste, car elle me déborde quelquefois, c'est cette rosse de *Bovary* qui en est cause. Ce sujet bourgeois me dégoûte. En voilà encore un de parti! Ce pauvre père Parain, je le vois maintenant dans son suaire comme si j'avais le cercueil, où il pourrit, sur ma table, devant mes yeux. L'idée des asticots qui lui mangent les joues ne me quitte pas. Je lui avais fait du geste des adieux éternels, en le quittant la dernière fois. Quand je suis arrivé de Nogent chez toi, j'avais été seul tout le temps dans le wagon par un beau soleil. Je revoyais en passant les villages que nous traversions autrefois en chaise de poste, aux

vacances, tous en famille avec les autres, morts aussi. Les vignes étaient les mêmes et les maisons blanches, la longue route poudreuse, les ormes ébranchés sur le bord…

Adieu, il est tard. Je n'ai pas de feu, j'ai froid. Mille baisers, à toi.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi, 1 heure du matin. Septembre 1853.

Non! tout mon bonheur n'est pas dans mon travail, et je ne plane pas sur les ailes de l'inspiration. Mon travail au contraire fait mon chagrin. La littérature est un vésicatoire qui me démange, je me gratte par-là jusqu'au sang. [illegible] volonté qui m'emplit n'empêche pas les d[illegible]ements ni les lassitudes. Ah! tu crois que [illegible] mane dans une absorption [illegible] les yeux clos, le parfum de [illegible] le puis-je! Plus que toi [illegible] de cette œuvre, j'enten[illegible] suis! C'est long deux ans [illegible] mêmes personnages, et à par[illegible] aussi fétide. Ce qui m'a[illegible] la composition, mais [illegible] rien qui soit excitant. Q[illegible] me dégoûte d'avan[illegible] ais autre chose que de [illegible] la fin de la semaine prochaine, j[illegible] milieu de mes comices. Ce sera ou ign[illegible] fort beau; l'envergure surtout me plaît, m[illegible] point facile à décrocher. Voilà trois foi[illegible] ilhet me

fait refaire un paragraphe (lequel n'est point encore venu), il s'agit de décrire l'effet d'un homme qui allume des lampions. Il faut que ça fasse rire, et jusqu'à présent c'est très froid.

Tu vois, bonne chère muse, que nous ne nous ménageons guère, et quand nous te traitons si durement pour les corrections, c'est que nous te traitons comme nous-mêmes.

Il a dû partir hier pour Cany, Bouilhet, je ne sais si je le verrai dimanche; dans une quinzaine, il part à Paris pour s'aller chercher un logement, puis il reviendra pendant huit jours, et puis adieu. Cela m'attriste grandement. Voilà huit ans que j'ai l'habitude de l'avoir tous les dimanches; ce commerce si intime va se trouver rompu, la seule oreille humaine à qui parler ne sera plus là, encore que [illegible]chose de parti, de jeté en arrière, de dévoré [illegible]

Quan[illegible] comme lui? quand donc [illegible] rocher? Mais j'entends [illegible]dent comme les oiseaux [illegible]mme, la saison de ta mi[illegible] venue. »

[illegible]va, plus souvent que je [illegible]mollit, m'attriste, me [illegible]

De [illegible] je fasse une insigne [illegible]is tout disposé: je [illegible] supplie de ne plus m'envoy[illegible] il tienne bon contre le gars Pl[illegible] *Cannibale.*

Dans [illegible] numéro de la *Revue*[1], il y

[1] 15 s[illegible]3.

un conte de Pichat qui m'a fait rire pour plus de cinquante francs, comme dirait Rabelais. Lis-moi ça un peu! du reste ça sert beaucoup, le mauvais, quand il arrive à être de ce tonneau-là. La lecture de ce conte m'a fait enlever dans la *Bovary* une expression commune dont je n'avais pas eu conscience et que j'ai remarquée là.

Je ne suis pas sans inquiétude sur le grand Crocodile. Notre paquet a-t-il été perdu? Il me semble qu'il était dans le caractère de l'homme de répondre de suite à ma lettre. Tu ferais bien de lui en écrire une (que j'enverrais seule) où tu lui dirais que tu ne sais que penser de ce retard. Qu'en dis-tu?

Je viens de relire tout Boileau, en somme c'est raide. Ah! quand je serai à Paris, près de toi, quels bons petits cours de littérature nous ferons!

Les affaires d'Orient m'inquiètent. Quelle belle charge s'il y allait avoir la guerre et que tout l'Orient fanatisé se révoltât. Qui sait? Il ne faut qu'un homme comme Abd el-Kader, lâché à point, qui amènerait à Constantinople tous les Bédouins d'Asie. Vois-tu les Russes bousculés, et cet empire crevant d'un coup de lance comme un ballon gonflé. O Europe! quel émétique je te souhaite.

Je n'en peux plus de fatigue, adieu, un de ces jours je me mettrai à t'écrire de meilleure heure et causerai plus longuement.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi, minuit et demi.

Voici enfin un envoi du grand Crocodile (je garde une lettre à Mme d'A... que je t'enverrai la première fois, le paquet serait trop gros), tu verras un discours dont j'ai le double et qui me paraît un peu raide. L'attention qu'il a eue de t'envoyer ce journal me semble très délicate. Dans sa lettre à moi, il me dit qu'il exige la correspondance, et qu'il qualifie mes lettres des «plus spirituelles et des plus nobles du monde». J'ai envie maintenant de lui écrire tout ce que je pense, le blesserai-je? mais je ne peux pourtant lui laisser croire que je suis républicain, que j'admire le peuple, etc. : il y a une mesure à prendre entre la grossièreté et la franchise que je trouve difficile, qu'en dis-tu? Par un hasard singulier, on m'a apporté avant-hier un pamphlet en vers contre lui, stupide, calomniant, baveux; il est d'un citoyen d'ici, ancien directeur de théâtre, drôle qui a épousé pour sa fortune une femme sortant des Madelonnettes et qui, veuf maintenant, se retrouve sur le pavé, ne sachant comment vivre; cela est *payé* bien sûr, mais n'aura guère de succès, car c'est *illisible*.....

Ce bon Leconte rêve les Indes, aller là-bas et y mourir, oui, c'est un beau rêve, mais c'est un rêve; car on est si pitoyablement organisé qu'on en voudrait revenir, on crèverait de langueur, on regretterait la nature, la mine des maisons et les indifférents même. Il *faut se renfermer* et continuer tête baissée dans son œuvre, comme une taupe. Si rien ne change d'ici à quelques années, il se for-

mera entre les intelligences libérales un compagnonnage plus étroit que celui de toutes les sociétés clandestines; à l'écart de la foule un mysticisme nouveau grandira, les hautes idées poussent à l'ombre et au bord des précipices comme les sapins.

Mais une vérité me semble sortir de tout cela; c'est qu'on n'a nul besoin de vulgaire, de l'élément nombreux des majorités, de l'approbation, de la consécration; 89 a démoli la royauté et la noblesse, 48 la bourgeoisie et 51 *le peuple*. Il n'y a plus *rien* qu'une tourbe canaille et imbécile. Nous sommes tous enfoncés au même niveau dans une médiocrité commune. L'égalité sociale a passé dans l'esprit, on fait des livres pour tout le monde, de l'art pour tout le monde, de la science pour tout le monde, comme on construit des chemins de fer et des chauffoirs publics. L'humanité a la rage de l'abaissement moral, et je lui en veux de ce que je fais partie d'elle.

J'ai bien travaillé aujourd'hui; dans une huitaine je serai au milieu de mes comices que je commence; maintenant j'ai un fouillis de bêtes et de gens beuglant et bavardant, avec mes amoureux en dessus, qui sera bon je crois.

Sais-tu que ce pauvre père Parain en mourant ne pensait qu'à moi, qu'à Bouilhet, qu'à la littérature enfin, il croyait qu'on lisait des vers de lui (Bouilhet). Comme je le regretterai cet excellent cœur qui me chérissait si aveuglément si jamais j'ai un succès! quel plaisir j'aurais eu à voir sa mine au drame de Bouilhet ou au tien! quel est le sens de tout cela, le but de tout ce grotesque et de tout cet horrible?

Voilà l'hiver qui vient, les feuilles jaunissent, beaucoup tombent déjà, j'ai du feu maintenant et je travaille à ma lampe, les rideaux fermés comme en décembre. Pourquoi les premiers jours d'automne me plaisent-ils plus que les premiers du printemps? je n'en suis plus cependant aux poésies pâles de chutes de feuilles et de brumes sous la lune! Mais cette couleur dorée m'enchante, tout a je ne sais quel parfum triste qui enivre, je pense à de grandes chasses féodales, à des vies de château; sous de larges cheminées, on entend bramer les cerfs au bord des lacs, et le bois pétiller.

Quand reviens-tu à Paris? Adieu, bonne chère amie, mille baisers à toi.

À LA MÊME.

Croisset, lundi soir, minuit. Septembre 1853.

Ci-inclus une lettre du Crocodile pour sa dulcinée.

Pourquoi donc n'as-tu pas été franche avec moi, bonne chère amie?... En ces matières du reste j'ai toujours l'air d'un plat bourgeois et d'une canaille, je suis tranquillement à me chauffer les pieds à un grand feu dans une robe de soie, et ce qu'on peut appeler (à la rigueur) en un château, tandis que tant de braves gens qui me valent et plus sont à tirer le diable par la queue avec leurs pauvres mains d'anges! J'ai enfin de quoi ne pas m'inquiéter de mon dîner, chose immense et que j'appréciais peu jadis, alors que plein de fantaisies

luxueuses j'en voulais jouir dans la vie, mais je leur ai toutes donné congé ; je fuis ces idées-là comme malsaines ; elles sont au fond petites et partent du plus bas de l'imagination, il faut se faire des harems dans la tête, des palais avec du style, et draper son âme dans la pourpre des grandes périodes. Ah ! si j'étais riche, quelles rentes je ferais à toi, à Bouilhet, à Leconte et à ce bon père Babinet ! Ce serait beau une vie piétée et fort aérée dans une grande demeure pleine de marbres et de tableaux, avec des paons sur des pelouses, des cygnes dans des bassins, une serre chaude et un suprême cuisinier, à cinq ou six, ou trois ou quatre même, quelle bénédiction ! Elle est charmante, la lettre du père Babinet, j'en raffole, j'adore ce bonhomme, c'est fouillis, touffu, nourri, il y a là plus de naïveté, d'esprit et de lecture que dans vingt journaux en dix ans, et je ne parle pas du cœur qui y palpite à chaque ligne. *Viendra-t-il me voir ?* j'en suis anxieux, j'aurais grand plaisir à le recevoir. Quant à Leconte, je n'ai rien à lui dire, si ce n'est que je l'aime beaucoup, il le sait ; tout ce que je pourrais lui écrire, il le pense. Je partage son indignation contre ce misérable Planche, je garde à ce drôle une vieille rancune qui date de 1837 à propos d'un article contre Hugo ; il y a des choses qui vous blessent si profondément au plus pur de l'âme que la cicatrice est éternelle, et il est certain que je verrais le gars Planche crever sous mes yeux avec une certaine satisfaction. Qu'il ne le ménage pas, c'est un homme qui passera partout et qu'il faut faire passer partout. La générosité à l'encontre des gredins est presque une indélicatesse à l'encontre du

bien. Dans le refus de son article à l'*Athenæum*, et dans la malveillance de la *Revue* à son endroit il y a du Du Camp. Mais il faut ajouter encore deux autres éléments : 1° influence bigote, système de moralité impérialiste et amie de l'ordre; 2° haine de la poésie.

....

Le plus grand de la bande, n'est-ce pas Girardin? le voilà maintenant avec la cinquantaine passée, une fortune des plus restreintes et une considération nulle. En fait d'habileté je préfère donc les cotonniers de ma belle patrie.

J'en ai connu un, ce n'était pas un cotonnier, mais un indigoteur. Voilà un homme, celui-là, il avait trouvé moyen dans l'espace de vingt ans d'acquérir deux cent mille livres de rente (en terre) en mouillant ses indigos, lesquels il descendait dans sa cave nuitamment *lui-même!* mais quelle canaille! quelle modestie! quel bon père de famille! quelle mise de caissier! la probité se hérissait jusque sur les poils de sa redingote; il ne cherche pas à briller, celui-là, à éblouir les sots! mais à les flouer, ce qui est bien plus magistral! Oh Jésus, Jésus, redescends donc pour chasser les vendeurs du temple! et que les lanières dont tu les sangleras soient faites de boyaux de tigre, qu'on les ait trempées dans le vitriol, dans de l'arsenic! qu'elles les brûlent comme des fers rouges! qu'elles les hachent comme des sabres et qu'elles les écrasent comme ferait le poids de toutes les cathédrales accumulées sur ces infâmes!

Enchanté du fiasco du citoyen Méry! encore un habile, celui-là, un malin, un homme d'esprit, un gaillard *qui ne se fiche pas mal de ça;* quand on

fait de sa plume un alambic à ordures pour gagner de l'argent et qu'on ne gagne pas même d'argent, on n'est qu'un idiot doublé d'un misérable.

Je ne pardonne point aux hommes d'action de ne pas réussir puisque le succès est la seule mesure de leur mérite. Napoléon a été *trompé* à Waterloo. Sophisme, mon vieux, je ne suis pas du métier, je n'y connais goutte, il *fallait vaincre;* or j'admire le vainqueur quel qu'il soit.

Le père Hugo avait perdu l'adresse de Londres, c'est pour cela qu'il a été longtemps à me répondre, dit-il, sa lettre était impudemment de Jersey, par bonheur il n'est arrivé aucun mal. Je suis curieux du volume, mais comment l'aurai-je? J'essayerai de lui répondre une *bonne* lettre, tant pis si le fond le choque, la forme sera convenable. Je ne peux pas mentir pour lui être agréable et je ne lui cacherai pas que je me souhaite ses illusions, mais ne les partage point; je dis illusions et non convictions; non, s. n. de D... non, je ne peux admirer le peuple et j'ai pour lui fort peu d'entrailles parce qu'il en est, lui, totalement dépourvu. Il y a un cœur *dans l'humanité,* il n'y en a point *dans le peuple,* car le peuple comme la patrie est une chose morte. Où bat-il donc maintenant, le cœur de toutes les forces nobles de l'être humain? A Constantinople, dans la poitrine d'un derviche chevelu qui hurle contre les Moscovites. C'est là que s'est réfugiée à cette heure la seule *protestation morale* qui soit encore.

Pauvre flamme de la liberté et de l'enthousiasme, tu brûles là-bas entre des œufs d'autruche et sous les coupoles de porcelaine, dans une lampe musulmane au fond d'une mosquée. Ah! ces bons

Turcs, ces vieux de Baratoum! comme je les aime, quels souhaits je fais pour eux! j'y pense sans cesse, que ne puis-je reprendre mon tarbouch, et courir partout Stamboul en criant Allah! Allah! Emsik et baroud (au nom de Dieu! au nom de Dieu prenez vos armes), je sens à ces pensées comme une brise du désert qui m'arriverait sur la figure. S'il se soulevait, tout l'Orient! si les Bédouins du Hauran allaient venir et toute la Perse! et l'Arabie l'inconnue, il ne faut qu'un homme, non, un prophète! un homme-idée, Abd el-Kader qu'on lâcherait, mais il a fait son temps.

Il paraît que l'on redoute pour cet hiver une misère soignée, est-ce possible! des gens si forts, après avoir tant soigné les *intérêts matériels* et après avoir tant donné *d'ouvrage!* tant fait travailler le peuple, il se trouve que le peuple n'a pas un sou, charmant! as-tu vu dans la *Presse*[1] la joie de Blanqui à propos de l'entrée de la viande étrangère. Il était malade, mais il n'a pas pu *retenir son émotion* à cette nouvelle; il s'est tellement senti déborder d'enthousiasme qu'il a pris la plume pour communiquer au public son bonheur et *au risque même de compromettre sa santé!* Sainte Thérèse n'était pas plus contente d'avoir vu le Christ que ce gars-là n'est content de voir venir les bœufs d'Amérique en France! O Aristophane et Molière, quels galopins vous fûtes!

C'est parce que je suis au bout de mon papier et qu'il est une heure et demie passée que je te quitte, car je suis fort en train de causer.

Adieu donc, toutes sortes de tendresses.

---

(1) 22 septembre 1853.

À LA MÊME.

Croisset, vendredi minuit.

As-tu encore ta dent? fais-toi donc enlever cela, tout de suite... Rien n'est pis au monde que la douleur physique et c'est bien plus d'elle que de la mort, que je suis homme, comme dit Montaigne, « à me mettre sous la peau d'un veau pour l'éviter ». Elle a cela de mauvais, la douleur, qu'elle nous fait trop sentir la vie; elle nous donne à nous-même comme la preuve d'une malédiction qui pèse sur nous, *elle humilie* et cela est triste pour des gens qui ne se soutiennent que par l'orgueil.

Certaines natures ne souffrent pas, les gens sans nerfs sont-ils heureux? mais de combien de choses ne sont-ils pas privés? A mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres, la faculté nerveuse augmente, c'est-à-dire la faculté de souffrir; souffrir et penser seraient-ils donc même chose? Le génie après tout n'est peut-être qu'un raffinement de la douleur, c'est-à-dire une méditation de l'objectif à travers notre âme? la tristesse de Molière venait de toute la bêtise humaine qu'il sentait comprise en lui, il souffrait des Diafoirus et des Tartufes qui lui entraient par les yeux dans la cervelle. Est-ce que l'âme d'un Véronèse, je suppose, ne s'imbibait pas de couleurs comme un morceau d'étoffe plongé dans la cuve bouillante d'un teinturier? tout lui apparaissait avec des grossissements de ton qui devaient lui tirer l'œil. Michel-Ange disait que les marbres frémissaient à son approche; ce qu'il y a de sûr c'est qu'il frémissait, lui, à l'approche des

marbres. Les montagnes pour cet homme avaient donc une âme, elles étaient de nature correspondante, c'était comme la sympathie de deux éléments analogues; mais cela devait établir, je ne sais où ni comment, des espèces de traînées volcaniques d'un ordre inconcevable, à faire péter la pauvre boutique humaine.

Me voilà à peu près au milieu de mes comices (j'ai fait quinze pages ce mois, mais non finies), est-ce bon ou mauvais, je n'en sais rien; quelle difficulté que le dialogue quand on veut surtout qu'il ait du caractère; peindre par le dialogue et qu'il n'en soit pas moins vif, précis et toujours distingué en restant même banal, cela est monstrueux et je ne sache personne qui l'ait fait dans un livre. Il faut écrire les dialogues dans le style de la comédie et les narrations avec le style de l'épopée.

Ce soir j'ai encore recommencé sur un nouveau plan ma maudite page des lampions que j'ai déjà écrite quatre fois, il y a de quoi se casser la tête contre le mur! il s'agit (en une page) de peindre les gradations d'enthousiasme d'une multitude à propos d'un bonhomme qui sur la façade d'une mairie place successivement plusieurs lampions; il faut qu'on voie la foule gueuler d'étonnement et de joie et *cela sans charge* ni réflexions de l'auteur. Tu t'étonnes quelquefois de mes lettres, me dis-tu; tu trouves qu'elles sont bien écrites, belle malice; là, j'écris ce que je pense, mais penser pour d'autres et les faire parler comme ils eussent pensé, quelle différence! Dans ce moment-ci par exemple je viens de montrer dans un dialogue un particulier qui doit être à la fois bon enfant, commun, un peu canaille et prétentieux!

et à travers tout cela il faut qu'on voie qu'il *pousse sa pointe.* Au reste toutes les difficultés que l'on éprouve en écrivant viennent du *manque d'ordre.* C'est une conviction que j'ai maintenant, si vous vous acharnez à une tournure ou à une expression qui n'arrive pas, *c'est que vous n'avez pas l'idée.* L'image ou le sentiment bien net dans la tête amène le mot sur le papier, l'un coule de l'autre. «Ce que l'on conçoit bien, etc.» Je le relis ce vieux père Boileau ou plutôt je l'ai relu en entier (je suis à présent à ses œuvres en prose), c'était un maître homme et un grand écrivain surtout, bien plus qu'un poète, mais comme on l'a rendu bête! quels piètres explicateurs il a eus! La race des professeurs de collèges, pédants d'encre pâle, a vécu sur lui et l'a aminci, déchiqueté comme une nuée de hannetons fait à un arbre; il n'était déjà pas si touffu! n'importe, il était solide de racine et bien planté, droit, campé.

La critique littéraire me semble une chose toute neuve à faire; ceux qui s'en sont mêlés n'étaient pas du métier, ils pouvaient peut-être connaître l'anatomie d'une phrase, mais ils n'entendaient goutte à la physiologie du style.

Et la *Servante?* pourquoi ai-je peur que ce ne soit trop long? Au reste il vaut mieux être trop long que trop court, mais le défaut général des poètes est la longueur comme le défaut des prosateurs est le commun, ce qui fait que les premiers sont ennuyeux et les seconds dégoûtants. Lamartine, Eugène Sue... Le vers par lui-même est si commode à déguiser l'absence d'idées! Analyse une belle tirade de vers et une autre de prose, tu verras laquelle est la plus pleine. La prose, art

immatériel, a besoin d'être bourrée de choses sans qu'on les aperçoive, mais en vers les moindres paraissent; ainsi la comparaison la plus inaperçue dans une phrase de prose peut fournir tout un sonnet; il y a beaucoup de troisièmes et de quatrièmes plans en prose; doit-il y en avoir en poésie?

J'ai dans ce moment une forte rage de Juvénal. Quel style! quel style! et quel langage que le latin! Je commence aussi à entendre Sophocle un peu, ce qui me flatte. Quant à Juvénal, ça va assez rondement sauf un contre-sens par-ci par-là et dont je m'aperçois vite. Je voudrais bien savoir et avec moult détails pourquoi Saulcy a refusé l'article de Leconte; quels sont les motifs qu'on lui a allégués? cela peut nous être curieux à connaître; tâche d'avoir le fin mot de l'histoire

Tâche de te mieux porter et de travailler à Paris comme tu travaillais à la campagne; tu as pourtant tout ton temps à toi. Je plains bien ce pauvre Leconte de sa leçon. Pour avoir fait ce métier comme Bouilhet l'a fait pendant quatre ans à huit et dix heures par jour (et il avait de plus que Leconte les maîtres de pensions sur le dos), je crois qu'il fallait être né avec une constitution enragée de force, un tempérament cérébral titanique. Il aura bien mérité la gloire aussi celui-là! mais on ne va au ciel que par le martyre, on y monte avec une couronne d'épines, le cœur percé, les mains en sang et la figure radieuse.

Adieu, mille baisers sur la tienne.

À LA MÊME.

Croisset, vendredi minuit, octobre 1853.

Je ne t'en écrirai pas long, ce soir, bonne chère amie, tant je suis mal à mon aise, j'ai plus besoin de me coucher que d'écrire encore. J'ai eu toute la soirée des maux d'estomac et de ventre à m'évanouir si j'en étais capable; je crois que c'est une indigestion. J'ai aussi fort mal à la tête, je suis brisé. Voilà trop de nuits que je me couche tard! Depuis que nous sommes revenus de Trouville, je me suis rarement mis au lit avant 3 heures; c'est une bêtise où je m'épuise, mais je voudrais tant avoir fini ce roman! Ah! quels découragements quelquefois, quel rocher de Sisyphe à rouler que le style et la prose surtout! *ça n'est jamais fini.* Cette semaine pourtant et surtout ce soir (malgré mes douleurs physiques) j'ai fait un grand pas. J'ai arrêté le plan du milieu de mes comices (c'est du dialogue à deux, coupé par un discours, des mots de la foule et du paysage); mais quand les aurai-je faits? Comme cela m'ennuie, que je voudrais en être débarrassé pour t'aller voir! j'en ai tant besoin et je te désire beaucoup.

Je ne t'avais pas dit *ces vacances,* chère amie (cela n'aurait pas eu de sens), mais cet hiver, ma mère devant aller à Paris, je te réitère la promesse de mon engagement, *je ferai tout mon possible* pour que vous vous voyiez, pour que vous vous connaissiez. Après cela, vous vous arrangerez comme vous l'entendrez. Je me casse la tête à comprendre

l'importance que tu y mets, mais enfin *c'est convenu*, n'en parlons plus.

Comme Leconte a eu raison de montrer les dents à Planche! Ces canailles-là! c'est toujours la même chose,

> Oignez vilain, il vous poindra;
> Poignez vilain, il vous oindra.

Avance-t-il dans son poème celtique, ce bon Leconte?

Vous allez être là-bas cet hiver un trio superbe. Moi, ma solitude commence et ma vie va se dessiner comme je la passerai peut-être pendant trente ou quarante ans encore. J'aurai beau avoir un logement à Paris, je n'y vivrai jamais que quelques mois de l'année, mon plus grand temps se passera ici;... enfin Dieu est grand!... Oui, je vieillis et cela me vieillit beaucoup ce départ de Bouilhet, quoique je ne le retienne guère, quoique je le pousse à partir.

Comme mes cheveux tombent! Un perruquier qui me les coupait lundi dernier en a été effrayé, comme le capitaine de la laideur de Villemain. Ce qui m'attriste, c'est que je deviens triste et bêtement, d'une façon sombre et rentrée. Oh! la *Bovary,* quelle meule usante c'est pour moi!

L'ami Maxime a commencé à publier[1] son Voyage en Égypte. Le *Nil* pour faire pendant au *Rhin;* c'est curieux de nullité; je ne parle pas du style, qui est archiplat et cent fois pire encore que dans le *Livre posthume;* mais comme fond, il n'y a rien! les détails qu'il a le mieux vus et les plus

[1] Voir *Revue de Paris,* 1er octobre au 1er décembre 1853.

caractéristiques dans la nature il les a oubliés. Toi qui as lu mes notes, tu seras frappée de cela. Quelle dégringolade rapide! Je te recommande surtout son passage des pyramides où brille, par parenthèse, un éloge de M. de Persigny.

As-tu répondu au Crocodile? vas-tu lui répondre? faut-il que je lui écrive?

Adieu; à toi.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi, minuit.

J'ai *la tête en feu* comme il me souvient de l'avoir eue après de longs jours passés à cheval; c'est que j'ai aujourd'hui rudement chevauché ma plume. J'écris depuis midi et demi sans désemparer (sauf de temps à autre pendant cinq minutes pour fumer une pipe, et une heure tantôt pour dîner). Mes comices m'embêtaient tellement que j'ai lâché là, jusqu'à ce qu'ils soient finis, grec et latin; je ne fais plus que ça à partir d'aujourd'hui; ça dure trop! il y a de quoi en crever, et puis je veux t'aller voir.

Bouilhet prétend que ce sera la plus belle scène du livre. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle sera neuve et que l'intention en est bonne. Si jamais les effets d'une symphonie ont été reportés dans un livre, ce sera là. *Il faut que ça hurle par l'ensemble,* qu'on entende à la fois des beuglements de taureaux, des soupirs d'amour et des phrases d'administrateurs; il y a du soleil sur tout cela et des coups de vent qui font remuer les grands bonnets. Mais les passages les plus difficiles de

Saint-Antoine étaient jeux d'enfant en comparaison. J'arrive au dramatique rien que par l'entrelacement du dialogue et les oppositions du caractère. Je suis maintenant en plein. Avant huit jours j'aurai passé le nœud d'où tout dépend. Ma cervelle me semble petite pour embrasser d'un seul coup d'œil cette situation complexe. J'écris dix pages à la fois, sautant d'une phrase à l'autre.

Je suis presque sûr que Gautier ne t'a pas vue dans la rue lorsqu'il ne t'a pas saluée; il est fort myope comme moi, à qui pareilles choses sont coutumières. C'eût été une insolence gratuite, qui n'est pas du reste dans ses allures, c'est un gros bonhomme fort pacifique et très p... Quant à épouser les animosités de l'ami, j'en doute fort, à la manière dont il m'en a parlé le premier. La dédicace, malgré ton opinion, ne prouve rien du tout, *pose* et *repose.* Le pauvre garçon se raccroche à tout, accole son nom à tout, quelle descente que ce *Nil!* Si quelque chose pouvait me raffermir dans mes théories littéraires ce serait bien lui. Plus le temps s'éloigne ou Du Camp suivait mes avis et plus il dégringole, car il y a de *Galaor* au *Nil* une décadence effrayante, et en passant par le *Livre posthume* qui est leur intermédiaire, le voilà maintenant au plus bas et de la force du jeune Delessert, ça ne vaut pas mieux. La proposition de Jacotot m'a étrangement révolté, et tu as eu bien raison. Toi aller faire des politesses à un galopin pareil! oh! non, non, non.

Quelle étrange créature tu fais, chère amie, pour m'envoyer encore des diatribes, comme dirait mon pharmacien. Tu me demandes une chose, je te dis oui, je te la repromets, et tu

grondes encore! Eh bien, puisque tu ne me caches rien (ce dont je t'approuve), moi je ne te cache pas que cette idée me paraît un tic chez toi : tu veux établir entre des affections de nature différente une liaison dont je ne vois pas le sens et encore moins l'utilité. Je ne comprends pas du tout comment les politesses que tu me fais à Paris engagent ma mère en rien. Ainsi j'ai été pendant trois ans chez Schlesinger où elle n'a jamais mis les pieds. De même que voilà huit ans que Bouilhet vient coucher, dîner et déjeuner tous les dimanches ici sans que nous ayons eu une fois révélation de sa mère, qui vient à Rouen à peu près tous les mois; et je t'assure bien que la mienne n'en est nullement choquée. Enfin, il sera fait selon ton désir. Je te promets, je te le jure, que je lui exposerai tes raisons et que je la prierai de faire que vous vous voyiez. — Quant au reste, avec la meilleure volonté du monde je n'y peux rien; peut-être vous conviendrez-vous beaucoup, peut-être vous déplairez-vous énormément. La bonne femme est peu liante, et elle a cessé de voir, non seulement toutes ses anciennes connaissances, mais ses amies mêmes. Je ne lui en connais plus qu'une, et celle-là n'habite pas le pays.

Je viens de finir la correspondance de Boileau, il était moins étroit dans l'intimité qu'en Apollon. J'ai vu là bien des confidences qui corrigent ses jugements. *Télémaque* est assez durement jugé, etc., et il avoue que Malherbe n'était pas un poète. n'as-tu pas remarqué combien ça a peu de valeur les correspondances des bonshommes de cette époque-là? on était terre à terre en somme. Le lyrisme en France est une faculté toute nouvelle,

je crois que l'éducation des jésuites a fait un mal considérable aux lettres. Ils ont enlevé de l'art la nature. Depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à Hugo, tous les livres, quelque beaux qu'ils soient, sentent la poussière du collège. Je m'en vais relire ainsi *tout mon français* et préparer de longue main mon *Histoire du sentiment poétique en France.* Il faut faire de la critique comme on fait de l'histoire naturelle, *avec absence d'idée morale,* il ne s'agit pas de déclamer sur telle ou telle forme, mais bien d'exposer en quoi elle consiste, comment elle se rattache à une autre et *par quoi* elle vit (l'esthétique attend son Geoffroy Saint-Hilaire, ce grand homme qui a montré la légitimité des monstres). Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense; c'est le seul moyen à l'humanité de se mettre un peu au-dessus d'elle-même. Elle se considérera alors franchement, purement dans le miroir de ses œuvres, elle sera comme Dieu, elle se jugera d'en haut. — Eh bien, je crois cela faisable; c'est peut-être, comme pour les mathématiques, rien qu'une méthode à trouver. Elle sera applicable avant tout à l'art et à la religion, ces deux grandes manifestations de l'idée; que l'on commence ainsi je suppose : la première idée de Dieu étant donnée (la plus faible possible), le premier sentiment poétique naissant (le plus menu qu'il soit), trouver d'abord sa manifestation, et on la trouvera aisément chez l'enfant sauvage, etc.; voilà donc un premier point; là vous établissez déjà des rapports; puis, que l'on continue, et en tenant compte de tous les contin-

gents relatifs, climat, langue, etc.; donc de degré en degré on peut s'élever ainsi jusqu'à l'art de l'avenir, et à l'hypothèse du Beau, à la conception claire de sa réalité, à ce type idéal où tout notre effort doit tendre; mais ce n'est pas moi qui me chargerai de la besogne, j'ai d'autres plumes à tailler.

Adieu.

À MAURICE SCHLESINGER.

24 novembre 1853.

Que vous êtes bon, mon cher Maurice, d'avoir pensé à moi. Je ne vous oubliais pas de mon côté, croyez-le bien, et depuis ce soir où nous nous sommes séparés sous les arcades Rivoli, je n'ai pas été une seule fois à Paris, sans entrer chez Brandus pour savoir de vos nouvelles. Votre exil volontaire est-il définitif? avez-vous quitté la France pour toujours? vous reverrai-je? et quand? dites-le-moi donc! ne venez-vous jamais à Paris? Contez-moi votre vie et vos projets, rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent vous le savez. Tout est ici pour le plus mal dans le plus exécrable des mondes possibles, et la décrépitude universelle qui m'entoure de loin m'atteint au cœur. Je deviens d'un sombre qui me fait peur et d'une tristesse qui m'attriste. On ne peut malheureusement s'abstraire de son époque. Or je trouve la mienne stupide, canaille, etc., et je m'enfonce chaque jour dans une *ourserie* qui prouve plus en faveur de ma moralité que de mon intelligence. L'année prochaine je change de vie et je vais m'installer quatre mois à Paris pour y faire de la

littérature militante. La nausée m'en vient déjà! tout cela est tombé si bas! Il est temps néanmoins que je me décide : j'ai bientôt 32 ans et les cheveux me tombent.

J'ai été cet été à Trouville avec ma mère. J'y ai beaucoup pensé à vous en revoyant votre maison; que n'y étiez-vous, pour nous promener ensemble à cheval au bord de la mer comme autrefois, et pour fumer des cigares au clair de lune. Vous rappelez-vous cette belle soirée sur la Touques, où Panofka nous jouait des variations sur la romance du Saule : il y a de cela dix-sept ans[1], environ! Que devient Mlle Maria, elle doit être grande maintenant, la mariez-vous?

Quant à ma famille à moi, rien de nouveau n'y est survenu. Je m'occupe beaucoup de l'éducation de ma petite nièce; elle commence à parler assez couramment l'anglais et à lire quelques mots d'allemand. Je vous remercie bien de votre invitation, j'en profiterai peut-être à quelque jour. Où est le temps où je n'en refusais aucune et qu'est devenu ce bon cabinet de la *Gazette musicale*, où l'on disait de si fortes choses entre quatre et six heures du soir?

Quelle étrange chose que la vue des lieux; chaque fois que je passe par Vernon, je me penche à la portière machinalement pour vous voir sous le débarcadère! J'ai déjà perdu tant d'affections, cher ami, je compte tant de morts en terre et sur terre que je tiens au peu qui me restent, et je me raccroche à mes souvenirs comme d'autres à leurs espérances.

[1] Voir *Correspondance*, I, p. XVII, et *Mémoires d'un Fou* (*Œuvres de Jeunesse*, I, p. 504).

Allons, adieu, songez à moi. Écrivez-moi. Ma mère a été bien sensible à votre souvenir; présentez à Mme Maurice toutes mes civilités affectueuses. Embrassez votre fils pour moi et donnez-vous une poignée de main de ma part.

Tout à vous.

À MADAME X...

Croisset, 1 heure, nuit de lundi.

J'ai fait ce matin mes adieux à Bouilhet; le voilà parti pour moi; il reviendra samedi, je le reverrai peut-être encore deux autres fois; mais c'est fini, les vieux dimanches sont rompus. Je vais être seul, maintenant, seul, seul. Je suis navré d'ennui et humilié d'impuissance; le fond de mes comices est à refaire, c'est-à-dire tout mon dialogue d'amour dont je ne suis qu'à la moitié; les idées me manquent, j'ai beau me creuser la tête, le cœur et les sens, il n'en jaillit rien. J'ai passé aujourd'hui toute la journée et jusqu'à maintenant à me vautrer à toutes les places de mon cabinet, sans pouvoir non seulement écrire *une* ligne, mais trouver une pensée, un mouvement! Vide, vide complet.

Ce livre, au point où j'en suis, me torture tellement (si je trouvais un mot plus fort, je l'emploierais) que j'en suis parfois malade *physiquement*. Voilà trois semaines que j'ai souvent des douleurs à défaillir; d'autres fois ce sont des oppressions ou bien des envies de vomir à table. Je crois qu'aujourd'hui je me serais pendu avec délices, si l'orgueil ne m'en empêchait; il est vrai que je suis

tenté parfois de f... tout là et la *Bovary* d'abord. Quelle sacrée mauvaise idée j'ai eue de prendre un sujet pareil ! Ah ! je les aurai connues les *affres* de l'art !

Je me donne encore quinze jours pour en finir; au bout de ce temps-là si rien de bon n'est venu, je lâche le roman indéfiniment et jusqu'à ce que je ressente le besoin d'écrire. Je t'irais bien voir tout de suite, mais je suis tellement irrité, irritant, maussade, que ce serait un triste cadeau à te faire que ma visite. S. n. d. D. comme je rage !

Je veux toujours écrire au Crocodile; mais franchement je n'en ai ni l'énergie ni l'esprit.

Tu vas avoir un beau jeudi, toi; je vous envie. Quelle bosse de *Servante* et de *Fossiles !*

J'ai relu avant-hier soir *Han d'Islande* : c'est bien farce ! mais il y a un grand souffle là dedans et c'est curieux (d'intention de *Notre-Dame*).

Adieu; je ne sais que te dire, sinon que je t'embrasse. Tâche de m'envoyer de l'inspiration, c'est une denrée dont j'ai grand besoin pour le quart d'heure. Pensez à moi jeudi; ma pensée sera avec vous toute la soirée. Quelle pluie !

Le temps n'est pas plus pur que le fond de mon cœur

Encore adieu; mille baisers tendres; à toi.

À LA MÊME.

Croisset, dimanche, 5 heures.

Bouilhet m'est revenu fort assombri; il paraît que vous n'avez pas été gais là-bas, ce qu'il m'a

dit de toi me navre, pauvre chère amie. Qu'as-tu donc? allons, relève-toi, tu as fait une forte belle chose, à ce qu'il paraît. De l'orgueil! de l'orgueil! et toujours, il n'y a que ça de bon. Tu me verras avec Bouilhet quand il va aller te rejoindre. Que ne puis-je y rester! mais je sens, je suis sûr que ce serait une insigne folie, et quand même cette conviction ne serait qu'une idée, comme on dit, ne suffit-il pas que j'aie cette idée pour qu'elle m'empêche et me trouble?

Bouilhet est pénétré de ta *Servante*. Il [illegible] trouve le plan très émouvant, la conduite bon[illegible] et le vers continuellement *ferme*. Il [illegible] de très belles choses de cette œuvre : la [illegible] au spectacle [illegible] *les actrices*, etc., il paraît que [illegible] et a une haute tournure. En so[illegible] une grande opinion de ta *Servante*. [illegible] tarde de [illegible]. Le plaisir que [illegible] m'a causé est contrarié par l'idée [illegible]. Qu'a donc ta santé depuis quelque te[illegible], tu t'agites, ménage tes [illegible] soigne-toi mieux. Ce conseil bour[illegible] à donner qu'à suivre; une [illegible] doit nous faire l'accepter : re[illegible] as brisé en toi l'élément sen[illegible]llectuel a grandi, à mesure que la [illegible] moins de place dans ta vie, l'art s'est [illegible] Compare dans ton souvenir ce que tu fais[illegible] quelques années au milieu des orages [illegible] tu as écrit depuis deux ans, et tu remercier[illegible]t-être toutes ces larmes versées qui te [illegible]nt si stériles. Dans cinquante ou soixante pages *j'aurai fait* un pas, et l'époque de mon séjour à Paris se rapprochera. Un peu de pa-

tience, pauvre muse, encore quelques mois. Croyez-vous donc qu'il ne m'en coûte rien et que je vais m'amuser tout seul? Ovide chez les Scythes n'était pas plus abandonné que je vais l'être.

Comment se fait-il que j'aie fait tant de bonne besogne cette semaine? Bouilhet a été très content de mes comices (je n'ai plus qu'un point qui m'embarrasse); il trouve maintenant que c'est ardent, que ça marche franchement. Je me suis raidi et fouetté jusqu'au sang pour que mon héroïne soupire d'amour; j'ai presque pleuré de rage. Enfin [illegible] un défilé de passé ou à peu près.

Allons, à bientôt [illegible], et si ta vie est mauvaise, si le [illegible] est-ce que l'idéal n'est pas bon [illegible] issant? C'est là, c'est là qu'il faut aller, [illegible] dit la Mignon de Gœthe.

Mille baisers, tout à toi.

À LA MÊME.

Croisset, [illegible]

Bouilhet ne m'a parlé que de toi [illegible] journée de dimanche ou du moins presque [illegible] la journée. Il n'était pas gai ce pauvre garçon; eh bien, il oubliait ses chagrins pour ne penser qu'aux tiens. Dans quel diable d'état vous êtes-vous donc mis? Voilà de jolies dispositions à vous voir souvent! Ah! aime-le ce pauvre Bouilhet, car il t'aime d'une façon touchante et qui m'a touché, navré. J'ai

passé un dimanche rude, et hier aussi, il faut même que je sois bien attaché à ce gredin-là, pour ne pas lui garder rancune (au fond du cœur) de tout ce qu'il m'a prêché; cela m'a au contraire émerveillé. Il m'a ouvert à lui des horizons de sentiment qu'à coup sûr je ne lui connaissais pas : est-ce lui qui change ou moi?... Il me semble pourtant que j'ai encore du feu au cœur. L'analyse que je fais continuellement sur moi me rend peut-être injuste à mon égard.

Et puis on ne pardonne pas assez à mes nerfs. Cela m'a ravagé la sensibilité pour le reste de mes jours. Elle s'émousse à tout bout de champ, s'use sur les moindres niaiseries, et pour ne pas crever, je la roule aussi sur elle-même et me contracte en boule comme le hérisson qui montre toutes ses pointes. Je te fais souffrir, pauvre chère amie; mais penses-tu que ce soit par parti pris, par plaisir, et que je ne souffre pas de savoir que je te fais souffrir? Ce ne sont pas des larmes qui me viennent à cette idée, mais des cris de rage plutôt! de rage contre moi-même, contre mon travail, contre ma lenteur, contre la destinée qui veut que cela soit. Destinée, c'est un grand mot; non, contre l'arrangement des choses et si je les dirige maintenant, je sens que tout croule; si je savais que le chagrin te submergeât (et tu en as beaucoup depuis quelque temps, je le devine au ton de tes lettres; l'encre porte une odeur pour qui a du nez, il y a tant de pensées entre une ligne et l'autre! et ce que l'on sent le mieux reste flottant sur le blanc du papier); si j'apprenais enfin, ou que tu me dises que tu n'y tiens plus de tristesse, je quitterais tout, et j'irais m'installer à Paris, comme si la *Bovary* était finie,

et sans plus penser à la *Bovary* que si elle n'existait pas. Je la reprendrais plus tard, car de déménager ma pensée avec ma personne c'est une tâche au-dessus de mes forces. Comme elle n'est jamais avec moi-même et nullement à ma disposition, que je ne fais pas du tout ce que je veux, mais ce qu'elle veut, un pli de rideau mis de travers, une mouche qui vole, le bruit d'une charrette, bonsoir, la voilà partie! J'ai peu la faculté de Napoléon Ier. Je ne travaillerais pas au bruit du canon, celui de mon bois qui pète suffit à me donner quelquefois des soubresauts d'effroi. Je sais bien que tout cela est d'un enfant gâté et d'un piètre homme, en somme; mais enfin quand les poires sont gâtées on ne les rend pas vertes. O jeunesse! jeunesse! que je te regrette! Mais t'ai-je jamais connue? Je me suis élevé tout seul, un peu par la méthode Baucher, par le système de l'équitation à l'écurie et de la pile en place, cela m'a peut-être cassé les reins de bonne heure? Ce n'est pas moi qui dis tout cela, ce sont les autres.

Vous êtes heureux, vous autres, les poëtes, vous avez un déversoir dans vos vers. Quand quelque chose vous gêne, vous crachez un sonnet et ça soulage le cœur; mais nous autres pauvres diables de prosateurs, à qui toute personnalité est interdite (et à moi surtout), songe donc à toutes les amertumes qui nous retombent sur l'âme, à toutes les glaires morales qui nous prennent à la gorge!

Il y a quelque chose de faux dans ma personne et dans ma vocation. Je suis né lyrique, et je n'écris pas de vers. Je voudrais combler ceux que j'aime et je les fais pleurer. Voilà un homme, ce Bouilhet. Quelle nature complète! Si j'étais capable

d'être jaloux de quelqu'un, je le serais de lui; avec la vie abrutissante qu'il a menée et les bouillons qu'il a bus, je serais certainement un imbécile maintenant ou bien au bagne, ou pendu par mes propres mains. Les souffrances du dehors l'ont rendu meilleur, cela est le fait des bois de haute ſutaie, ils grandissent dans le vent et poussent à travers le silex et le granit, tandis que les espaliers, avec tout leur fumier et leurs paillassons, crèvent alignés sur un mur et en plein soleil. Enfin aime-le bien, voilà tout ce que je peux t'en dire et ne doute jamais de lui.

Sais-tu de quoi j'ai causé hier toute la soirée avec ma mère? de toi. Je lui ai dit beaucoup de choses qu'elle ne savait pas ou du moins qu'elle devinait à demi; elle t'apprécie, et je suis sûr que cet hiver elle te verra avec plaisir. Cette question est donc vidée.

La *Bovary* remarche. Bouilhet a été content dimanche, mais il était dans un tel état d'esprit, et si disposé au tendre (pas à mon endroit cependant) qu'il l'a peut-être jugée trop bien. J'attends une seconde lecture pour être convaincu que je suis dans le bon chemin. Je ne dois pas en être loin cependant, les comices me demanderont bien encore six belles semaines (un bon mois après mon retour de Paris); mais je n'ai plus guère que des difficultés d'exécution, puis il faudra récrire le tout, car c'est un peu lâché comme style. Plusieurs passages auront besoin d'être écrits, et d'autres *désécrits;* ainsi j'aurai été depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de novembre à écrire une scène! et si elle m'amusait encore! mais ce livre, quelque bien réussi qu'il puisse être, ne me plaira

jamais; maintenant que je le comprends bien dans son ensemble, il me dégoûte. Tant pis, ç'aura été une bonne école. J'aurai appris à faire du portrait. J'en écrirai d'autres! Le plaisir de la critique a bien aussi son charme, et si un défaut que l'on découvre dans son œuvre vous fait concevoir une beauté supérieure, cette conception seule n'est-elle pas en soi-même une volupté, presque une promesse?

Adieu, à bientôt.

À LA MÊME.

Croisset, vendredi soir, minuit et demi.

J'ai passé une triste semaine, non pour le travail, mais par rapport à toi, à cause de toi, de ton idée. Je te dirai plus bas les réflexions personnelles qui en sont sorties. Tu crois que je ne t'aime pas, pauvre chère amie, et tu te dis que tu es dans ma vie une affection secondaire. Je n'ai pourtant guère d'affection humaine au-dessus de celle-là, et quant à des affections de femme, je te jure bien que tu es la première, la seule, et j'affirme plus : je n'en ai pas eu de pareille, ni de si longue, et de si douce, et de si profonde surtout. Quant à cette question de mon installation immédiate à Paris, il faut la remettre ou plutôt la résoudre tout de suite : cela m'est *impossible maintenant* (et je ne compte pas l'argent que je n'ai pas et qu'il faut avoir). Je me connais bien, ce serait un hiver de perdu et peut-être tout le livre. Bouilhet en parle à son aise, lui qui heureusement a l'habitude d'écrire partout,

qui depuis douze ans travaille continuellement dérangé, mais moi c'est toute une vie nouvelle à prendre. Je suis comme une jatte de lait, pour que la crème se forme, il faut la laisser immobile. Cependant je te le répète : si tu *veux* que je vienne, maintenant, tout de suite, pendant un mois, deux mois, quatre mois, coûte que coûte, j'irai; tant pis! Sinon, voici mes plans et ce que je ferai : d'ici à la fin de la *Bovary* je t'irai voir plus souvent, huit jours tous les deux mois sans manquer d'une semaine, sauf cette fois où tu ne me reverras qu'à la fin de janvier; ainsi nous nous verrons ensuite au mois d'avril, de juin, de septembre, et dans un an je serai bien près de la fin. J'ai causé de tout cela avec ma mère; ne l'accuse pas (même en ton cœur), car elle est plutôt de *ton bord*. J'ai pris avec elle mes arrangements d'argent et elle va faire cette année ses dispositions pour mes meubles, mon linge, etc. J'ai déjà avisé un domestique que j'emmènerai à Paris; tu vois donc que c'est une *résolution inébranlable*, et à moins que je ne sois crevé d'ici à trois cents pages environ, tu me verras *installé dans la capitale*. Je ne déménagerai rien de mon cabinet parce que ce sera toujours là que j'écrirai le mieux, et qu'en définitive je passerai le plus de temps, à cause de ma mère qui se fait vieille; mais rassure-toi, je serai *piété* là-bas et bien.

Sais-tu où m'a mené la mélancolie de tout cela et quelle envie elle m'a donnée? celle de f..... là à tout jamais la littérature, de ne plus rien faire du tout et d'aller vivre avec toi. Je me disais : l'art vaut-il tant de tracas, d'ennui pour moi, de larmes pour elle? A quoi bon tant de refoulements douloureux pour aboutir en définitive au médiocre?

car je t'avouerai que je ne suis pas gai, j'ai de tristes doutes par moments et sur l'homme et sur l'œuvre, sur celle-ci comme sur les autres. J'ai relu *Novembre,* mercredi, par curiosité. J'étais bien le même particulier il y a onze ans qu'aujourd'hui (à peu de chose près du moins, ainsi j'en excepte une grande considération pour les p......., que je n'ai plus que théorique et qui jadis était pratique); cela m'a paru tout nouveau, tant je l'avais oublié, mais ce n'est pas bon, il y a des monstruosités de mauvais goût, et en somme l'ensemble n'est pas satisfaisant. Je ne vois aucun moyen de le récrire, il faudrait tout refaire, par-ci par-là une bonne phrase, une bonne comparaison, mais pas de *tissu de style.* Conclusion : *Novembre*[1] suivra le chemin de l'*Éducation sentimentale*[2], et restera avec elle dans mon carton indéfiniment. Ah! quel nez fin j'ai eu dans ma jeunesse de ne pas le publier! comme j'en rougirais maintenant!

Je suis en train d'écrire une lettre monumentale au Crocodile. Dépêche-toi de m'envoyer la tienne, car voilà plusieurs jours que ma mère a écrit la sienne à Mme Farmer et me persécute pour que je lui donne la mienne afin de la faire partir.

Je relis du Montaigne; c'est singulier comme je suis plein de ce bonhomme-là! est-ce une coïncidence ou bien est-ce parce que je m'en suis bourré toute une année à dix-huit ans où je ne lisais *que lui,* mais je suis ébahi souvent de trouver l'analyse très déliée de mes moindres sentiments! Nous avons mêmes goûts, mêmes opinions, même manière de vivre, mêmes manies. Il y a des

(1) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites,* II

(2) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites,* III.

gens que j'admire plus que lui, mais il n'y en a pas que j'évoquerais plus volontiers et avec qui je causerais mieux.

A toi.

À LA MÊME.

Croisset, dimanche, 10 heures.

Quelle gentille et bonne lettre j'ai reçue de toi, ce matin, pauvre chère muse! Quoique tu m'y dises de te répondre longuement, je ne le ferai pas, parce que Bouilhet est là; je profite même de ce moment où il est à faire ses adieux à ma mère pour t'envoyer ce mot. C'est son dernier dimanche, j'ai le cœur tout gros de tristesse. Quelle pitoyable chose que nous! Nous avons relu cet après-midi du *Melaenis;* nous venons de parler de Du Camp, de Paris, de la politique, etc. Mille douceurs et mille amertumes me reviennent ensemble, et là maintenant, seul en face avec ta pensée, l'idée du chagrin continuel que je te cause se mêle à ces autres faiblesses. C'est comme si mon âme avait envie de vomir ses anciennes digestions. L'idée de tes mémoires écrits plus tard dans nos solitudes à nous deux m'a attendri. Moi aussi j'ai eu souvent ce projet vague. Mais il faut réserver cela pour la vieillesse, quand l'imagination est tarie. Rappelons-nous toujours que l'impersonnalité est le signe de la force; absorbons l'objectif et qu'il circule en nous, qu'il se reproduise au dehors sans qu'on puisse rien comprendre à cette chimie merveilleuse. Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres. Soyons des miroirs grossissants de la vérité externe.

Non, n'invite pas de Lisle pour jeudi; le vendredi si tu veux; soyons seuls le premier jour. Quoique cela va encore t'indigner, je continuerai à descendre rue du Helder. Bouilhet a été assez mal à l'*Hôtel du Bon Lafontaine*; j'ai d'ailleurs assez vécu dans ce quartier! et puis, au lieu de m'épargner des courses, cela m'en causerait plus; j'expédierai comme de coutume les miennes le matin, puis je viendrai chez toi pour tout le reste du jour (sauf un ou deux peut-être où je n'y dînerai pas); je t'assure enfin que cela me dérangerait beaucoup de descendre si *loin du centre* (expression provinciale). Bouilhet a été content de mes comices, refaits, raccourcis et définitivement arrêtés. Moi ça me paraît un peu *sanglé*, un peu trop cassé et rude, je n'ai plus que cinq à sept pages pour que toute cette scène soit finie. Quand je t'ai quittée la dernière fois je croyais être bien avancé à notre prochaine entrevue! Quel mécompte! j'ai écrit seulement vingt pages en deux mois, mais elles en représentent bien cent!

Je te promets bien qu'à l'avenir, c'est-à-dire cette année, je ne serai jamais si longtemps sans venir.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de mardi.

Sais-tu que tu m'éblouis par ta facilité? En dix jours tu vas avoir écrit six contes! Je n'y comprends rien (bons ou mauvais, je les admire). Moi, je suis comme les vieux aqueducs : il y a tant de détritus aux bords de ma pensée qu'elle circule

lentement et ne tombe que goutte à goutte du bout de ma plume. Quand tu vas être débarrassée de cette besogne, reprends vite ta *Servante!* soigne la fin, il faut que la folie de Mariette soit hideuse. La hideur dans les sujets bourgeois doit remplacer le *tragique* qui leur est incompatible. Quant aux corrections, avant d'en faire une seule, remédite l'ensemble et tâche surtout d'améliorer, non par des coupures, mais par une création nouvelle. Toute correction doit être faite avec sens; il faut bien ruminer son objectif avant de songer à la forme, car elle n'arrive bonne que si l'illusion du sujet nous obsède. Serre tout ce qui est de Mariette et ne crains pas de développer (en action, bien entendu) tout ce qui est de la servante. Si ta généralité est puissante, elle emportera, ou du moins palliera beaucoup la particularité de l'anecdote. Pense le plus possible à toutes les servantes.

Et maintenant causons de nous. Tu es triste, et moi aussi. Depuis mardi matin jusqu'à jeudi soir, c'était à en crever. J'ai senti (comme ce jour dans la baie de Naples où j'allais me noyer, et où ma peur me faisant peur cessa de suite) que mon sentiment me submergeait. J'avais une fureur sans cause; mais j'ai lâché dessus des robinets d'eau glacée, et me revoilà debout. L'absence de Bouilhet m'est dure; joins-y les idées que je me fais de ta solitude, de ton chagrin, le monologue que je me tiens au coin de mon feu et où je me dis : « Elle m'accuse, elle pleure! » et les phrases à faire, le mot qu'on cherche!... Quelle saleté que la vie! quel maigre potage couvert de cheveux!

Ne nous plaignons pas; nous sommes des privilégiés! Nous avons dans la cervelle des éclairages

au gaz! et il y a tant de gens qui grelottent dans une mansarde sans chandelle!

Tu pleures quand tu es seule, pauvre amie! Non, ne pleure pas, évoque la compagnie des œuvres à faire; appelle des figures éternelles. Au-dessus de la vie, au-dessus du bonheur, il y a quelque chose de bleu, d'incandescent au grand ciel immuable et subtil dont les rayonnements qui nous arrivent suffisent à animer des mondes. La splendeur du génie n'est que le reflet pâle du verbe caché, mais si ces manifestations nous sont à nous autres impossibles à cause de la faiblesse de nos natures, l'amour, l'amour, l'aspiration nous y renvoie, elle nous pousse vers lui, nous y confond, nous y mêle. On peut y vivre; des peuples entiers n'en sont pas sortis, et il y a des siècles qui ont ainsi passé dans l'humanité comme des comètes dans l'espace tout échevelés et sublimes. Tu te plains de ce que nous ne sommes pas dans les conditions ordinaires, mais c'est là le mal de vouloir s'étendre sur la vie, comme faisait Élisée sur le cadavre du petit enfant; on a beau se ratatiner, on est trop grand, et la putréfaction ne palpite pas sous nous. L'immense désir ne soulève même pas la patte d'une mouche, et nos meilleures voluptés nous font pleurer comme nos pires deuils. Si j'étais cet égoïste dont on parle, je tiendrais d'autres discours. Avec quel soin, au contraire, dans l'intérêt de ma vanité ou de mes plaisirs, ne déclamerais-je pas sur les doux trésors de ce bas monde! Les hommes, en effet, veulent toujours se faire aimer, même quand ils n'aiment point, et moi, si j'ai souhaité quelquefois que tu m'aimasses moins, c'était dans les moments où je t'aimais le plus,

quand je te voyais souffrir à cause de moi. Dans ces moments-là j'aurais voulu être crevé. Tu n'as qu'à demander à Bouilhet si lundi soir, alors que tu me jugeais si irrité contre toi, demande-lui, dis-je, si ce n'était pas plutôt contre moi-même que toute cette irritation se tournait.

Comment se fait-il que depuis huit jours j'aie bien travaillé, quand il me semble que je ne pense pas du tout à mon travail? J'ai écrit cinq pages. J'aurai définitivement fini les comices à la fin de la semaine prochaine. Si tout continuait à marcher comme cela, j'aurais fini cet été; mais sans doute que je m'abuse; pourtant il me semble que c'est bon. Peut-être est-ce l'envie que j'ai d'avoir fini et de nous rejoindre enfin d'une manière plus continue, qui me chauffe en dessous sans que je m'en doute.

. . . .

A LA MÊME.

Croisset, nuit de mercredi, 1 heure.

Voilà sept jours que je vis d'une drôle de manière et charmante. C'est d'une régularité si continue qu'il m'est impossible de m'en rien rappeler, si ce n'est l'impression. Je me couche fort tard et me lève de même. Le jour tombe de bonne heure, j'existe à la *lueur des flambeaux* ou plutôt de ma lampe. Je n'entends ni un pas ni une voix humaine, je ne sais ce que font les domestiques, ils me servent comme des ombres; je dîne avec mon chien; je fume beaucoup, me chauffe raide et travaille

fort : c'est superbe! Quoique ma mère ne me dérange guère d'habitude, je sens pourtant une différence et je peux du matin au soir et sans aucun incident, si léger qu'il soit, suivre la même idée et retourner la même phrase. Pourquoi ai-je cet allègement dans la solitude? pourquoi étais-je si gai et si bien portant (physiquement) dès que j'entrais dans le désert? pourquoi tout enfant m'enfermais-je seul pendant des heures dans un appartement? La civilisation n'a point usé chez moi la bosse du sauvage, et malgré le sang de mes ancêtres (que j'ignore complètement et qui sans doute étaient de fort honnêtes gens), je crois qu'il y a en moi du Tartare et du Scythe, du Bédouin, du Peau-Rouge. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a du moine. J'ai toujours beaucoup admiré ces bons gaillards, qui vivaient solitairement, soit dans l'ivrognerie ou dans le mysticisme; cela était un joli soufflet donné à la race humaine, à la vie sociale, à l'utile, au bien-être commun. Mais maintenant! l'individualité est un crime, le XVIIIe siècle a nié l'*âme*, et le travail du XIXe sera peut-être de tuer l'*homme;* tant mieux de crever avant la fin! car je crois qu'ils réussiront; quand je pense que presque tous les gens de ma connaissance s'étonnent de la manière dont je vis, laquelle me semble à moi la plus naturelle et la plus normale. Cela me fait faire des réflexions tristes sur la corruption de mon espèce, car c'est une corruption que de ne pas se suffire à soi-même. L'âme doit être complète en soi; il n'y a pas besoin de gravir les montagnes ou de descendre au fleuve pour puiser de l'eau; dans un espace grand comme la main, enfoncez la sonde et frappez dessus, il jaillira des fontaines.

Le puits artésien est un symbole, et les Chinois, qui l'ont connu de tout temps, sont un grand peuple.

Si tu étais dans ces principes-là, chère muse, tu pleurerais moins et tu ne serais pas maintenant à corriger la *Servante*. Mais non, tu t'acharnes à la vie, tu veux faire résonner ce sot tambour qui vous crève sous le poing à tout moment et dont la musique n'est belle qu'en sourdine, quand on lâche les cordes au lieu de les tendre. Tu aimes l'existence, toi, tu es une païenne et une méridionale, tu respectes les passions et tu aspires au bonheur. Ah! cela était bon quand on portait la pourpre au dos, quand on vivait sous un ciel bleu et quand, dans une atmosphère sereine, les idées jeunes écloses chantaient sous des formes neuves comme sous un feuillage d'avril des moineaux joyeux. Mais moi je la déteste, la vie; je suis un catholique, j'ai au cœur quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes; mes tendresses d'esprit sont pour les inactifs, pour les rêveurs, je suis embêté de m'habiller, de me déshabiller, de manger, etc. Si je n'avais peur du haschisch, je m'en bourrerais au lieu de pain, et si j'ai encore trente ans à vivre, je les passerais couché sur le dos, inerte et à l'état de bûche. J'avais cru que tu me tiendrais compagnie dans mon âme et qu'il y aurait autour de nous un grand cercle qui nous séparerait des autres; mais non, il te faut à toi les choses normales et voulues; je ne suis pas comme un amant doit être. En effet peu de gens me trouvent comme un jeune homme doit être. Il te faut des preuves, des faits. Tu m'aimes énormément, beaucoup, plus qu'on ne m'a jamais aimé et qu'on ne

m'aimera; mais tu m'aimes comme une autre m'aimerait, avec la même préoccupation des plans secondaires et les mêmes misères incessantes.

Tu t'irrites pour un logement, pour un départ, pour une connaissance, et si tu crois que ça me fâche, non, non; mais cela me chagrine et me désole pour toi. Comprends-le donc, tu me fais l'effet d'un enfant qui prend toujours les couteaux de sa poupée pour se hacher les doigts et qui se plaint des couteaux. L'enfant a raison, car ses pauvres doigts saignent, mais est-ce la faute des couteaux? ne faut-il plus qu'il y ait de fer au monde? il faut alors prendre des soldats de plomb, c'est plus facile à tordre.

Ah! chère et vieille amie, car voilà huit ans que nous nous connaissons, tu m'accuses! Mais t'ai-je jamais menti? où sont les serments que j'ai violés et les phrases que j'ai dites que je ne redise point? Qu'y a-t-il de changé en moi si ce n'est toi? ne sais-tu pas que je ne suis plus un adolescent et que je l'ai regretté pour toi et pour moi? Comment veux-tu qu'un homme abruti d'art comme je le suis, continuellement affamé d'un idéal qu'il n'atteint jamais, dont la sensibilité est plus aiguisée qu'une lame de rasoir et qui passe sa vie à battre le briquet dessus pour en faire jaillir des étincelles, etc., etc.; comment veux-tu que celui-là aime avec un cœur de vingt ans et qu'il ait cette *ingéniosité* des passions qui en est la fleur? Tu me parles de tes derniers beaux jours; il y a longtemps que les miens sont partis, et je ne les regrette pas; tout cela était fini à 18 ans; mais des gens comme nous devraient prendre un autre langage pour parler d'eux-mêmes; nous ne devons avoir ni beaux

ni vilains jours. Héraclite s'est crevé les yeux pour mieux voir ce soleil dont je parle. Allons, adieu; écoute Bouilhet, c'est un maître homme et qui non seulement sait faire des vers, mais qui a du *jugement*, comme disent les bourgeois, chose qui manque généralement aux bourgeois et aux poètes.

Adieu encore; mille baisers au cœur; à toi.

À LA MÊME.

Croisset, dimanche soir, 1 heure.

D'abord je ne te sais nul gré de faire de beaux vers : tu les ponds comme une poule les œufs, sans en avoir conscience (c'est dans la nature, c'est le bon Dieu qui t'a faite comme ça). Rappelle-toi encore une fois que les perles ne font pas le collier, c'est le fil, et c'est parce que j'avais admiré dans la *Paysanne* un fil transcendant, que j'ai été choqué de ne plus l'apercevoir *si net* dans la *Servante*. Tu avais été, dans la *Paysanne*, shakespearienne, impersonnelle. Ici tu t'es un peu ressentie de l'homme que tu voulais peindre : le lyrisme, la fantaisie, l'individualité, le parti pris, les passions de l'auteur s'entortillent autour de ton sujet, *cela est plus jeune*, et, s'il y a une supériorité de forme incontestable, des morceaux superbes, l'ensemble ne vaudra jamais l'autre parce que la *Paysanne* a été *imaginée*, que c'est un sujet *de toi*, et en imaginant on reproduit la généralité, tandis qu'en s'attachant à un fait vrai, il ne sort de notre œuvre que quelque chose de contingent, de relatif, de restreint. Tu m'objectes n'avoir pas voulu

faire de *didactique*. Qui te parle de didactique? S'il fallait refaire la *Servante!* maintenant il est trop tard, et au reste peu importe; une fois le titre mis de côté, il reste une fort belle œuvre et émouvante; mais éloigne tout ce qui n'est pas nécessaire à l'idée même de ton sujet. Aussi pourquoi le grand artiste à la fin qui vient parler à Mariette? à quoi bon ce personnage complètement inutile? Soigne les dialogues et évite surtout de dire vulgairement les choses vulgaires. *Il faut que tous les vers soient des vers.*

La continuité constitue le style comme la constance fait la vertu. Pour remonter les courants, pour être bon nageur, il faut que de l'occiput jusqu'au talon le corps soit couché sur la même ligne, on se ramasse comme un crapaud et l'on se déploie sur toute la surface en mesure, de tous les membres, tête basse et serrant les dents : l'idée doit faire de même à travers les mots et ne point clapoter en tapant de droite et de gauche, ce qui n'avance à rien et fatigue.

Dis-moi donc et n'oublie pas, si je n'ai point commis une grande sottise en décachetant le dernier paquet du Crocodile et en envoyant directement la lettre à M. B... C'était pour t'épargner un port de lettre considérable, voilà tout. Réponds-tu au Crocodile? Encore un mot sur tes lettres, nous causerons de nous ensuite. C'est à propos de la comédie que l'on va insérer dans le *Pays* : tu t'étonnes de la pudibonderie de Cohen, eh bien! il est de l'opinion générale. Sois sûre que ce qu'il dit, d'autres le pensent et ne le disent pas.

Voilà où nous en sommes. Tu as vu le scandale de Sainte-Beuve qui trouvait que tu man-

quais de délicatesse : ce sont de ces choses dont il faut profiter ou plutôt qu'il faut exploiter au profit même de son œuvre. Soyons donc contenus, chastes, sans rien nous interdire comme intention, mais surveillons-nous sur les mots.

Quant à publier, je ne suis pas de ton avis. Cela sert. Que savons-nous s'il n'y a pas à cette heure dans quelque coin des Pyrénées ou de la basse Bretagne un pauvre être qui nous comprenne? on publie pour les amis inconnus. L'imprimerie n'a que cela de beau, c'est un déversoir plus large, un instrument de sympathie qui va frapper à distance. Quant à publier maintenant, je n'en sais rien. Lancer à la fois la *Servante* et la *Religieuse* serait peut-être plus imposant comme masse et contraste. Non! je n'ai pas pour tout un détachement sépulcral, car rien que d'apprendre tes petites réussites de librairie m'a fait plaisir. Je suis bien peu détaché de toi, va! pauvre muse! moi qui voudrais te voir riche, heureuse, reconnue, fêtée, enviée! Mais je veux par-dessus tout te voir grande. Ce qui fait te méprendre, c'est que j'en veux à ceci : l'*aspiration au bonheur par les faits, par l'action*. Je hais cette béatitude terrestre, cela me semble une manie médiocre et dangereuse. Vivent l'amour, l'argent, le vin, la famille, la joie et le sentiment! Prenons de tout cela le plus que nous pourrons, mais n'y croyons point. Soyons persuadés que le bonheur est un mythe inventé par le diable pour nous désespérer. Ce sont les peuples persuadés d'un paradis qui ont des imaginations tristes. Dans l'antiquité où l'on n'espérait (et encore!) que des Champs Élysées fort plats, la vie était aimable. Je ne te blâme que de cela,

toi, pauvre chère muse, de demander des oranges aux pommiers.

A toi.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de vendredi, 2 heures.

Il faut t'aimer pour t'écrire ce soir, car je suis *épuisé*, j'ai un casque de fer sur le crâne; depuis 2 heures de l'après-midi (sauf vingt-cinq minutes à peu près pour dîner) j'écris de la *Bovary*, je suis à leur promenade à cheval[1], en plein, au milieu on sue et on a la gorge serrée. Voilà une des rares journées de ma vie que j'aie passée dans l'illusion complètement et depuis un bout jusqu'à l'autre. Tantôt, à 6 heures, au moment où j'écrivais le mot attaque de nerf, j'étais si emporté, je gueulais si fort et sentais si profondément ce que ma petite femme éprouvait, que j'ai eu peur moi-même d'en avoir une, je me suis levé de ma table et j'ai ouvert la fenêtre pour me calmer; la tête me tournait; j'ai à présent de grandes douleurs dans les genoux, dans le dos et à la tête, une sorte de lassitude pleine d'énervements, et puisque je suis *dans l'amour*, il est bien juste que je ne m'endorme pas sans t'envoyer leur caresse, un baiser et toutes les pensées qui me restent. Cela sera-t-il bon? je n'en sais rien (je me hâte un peu pour montrer à Bouilhet un ensemble quand il va venir); ce qu'il y a de sûr, c'est que ça marche vivement depuis une huitaine. Que cela continue! car je suis fatigué de mes lenteurs; mais je redoute le réveil, les désillusions, les pages recopiées! N'importe,

[1] Voir *Madame Bovary*, p. 218.

bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être *soi*, mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui par exemple homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt par un après-midi d'automne sous des feuilles jaunes et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'on se disait et le soleil rouge qui faisait s'entrefermer leurs paupières noyées d'amour. Est-ce orgueil ou pitié, est-ce le débordement niais d'une satisfaction de soi-même exagérée? ou bien un vague et noble sentiment de religion? Mais quand je rumine après les avoir senties ces jouissances-là, je serais tenté de faire une prière de remerciement au bon Dieu si je savais qu'il pût m'entendre. Qu'il soit donc béni pour ne pas m'avoir fait naître marchand de coton, vaudevilliste, homme d'esprit, etc.! Chantons Apollon comme aux premiers jours, aspirons à pleins poumons le grand air froid du Parnasse, frappons sur nos guitares et nos cymbales, et tournons comme des derviches dans l'éternel brouhaha des formes et des idées :

> Qu'importe à mon orgueil qu'un vain peuple m'accuse...

Ceci doit être un vers de M. de Voltaire, quelque part, je ne sais où, mais voilà ce qu'il faut se dire, Oh oui! va, pauvre muse, tu as bien raison : si j'étais riche, tous ces gens-là baiseraient tes souliers, pas même tes souliers, mais la trace, l'ombre! Tel est le courant des choses. Pour faire de la littérature étant femme, il faut avoir été passée dans l'eau du Styx.

....

Bouilhet ne m'a écrit dans ces derniers temps que des lettres fort courtes et ne me parle pas de sa dulcinée. Cette femme est rouée, elle connaît le monde, elle pourra ouvrir à Bouilhet des *horizons nouveaux*... piètres horizons il est vrai! mais enfin ne faut-il pas connaître tous les appartements du cœur et du corps social depuis la cave jusqu'au grenier, même ne pas oublier les latrines et surtout ne pas oublier les latrines! Il s'y élabore une chimie meilleure, il s'y fait des décompositions fécondantes. Qui sait à quels sucs d'excréments nous devons le parfum des roses et la saveur des melons? A-t-on compté tout ce qu'il faut de bassesses contemplées pour constituer une grandeur d'âme? tout ce qu'il faut avoir avalé de miasmes écœurants, subi de chagrins, enduré de supplices pour écrire une bonne page? Nous sommes cela nous autres, des vidangeurs et des jardiniers, nous tirons des putréfactions de l'humanité des délectations pour elle-même, nous faisons pousser des bannettes de fleurs sur des misères étalées. Le fait se distille dans la forme et monte en haut comme un pur encens de l'Esprit vers l'Éternel, l'immuable, l'absolu, l'idéal.

J'ai bien vu le père*** passer dans la rue avec sa redingote et son chien. Pauvre bonhomme!... comme il se doute peu! As-tu songé quelquefois à cette quantité de femmes qui ont des amants, à cette quantité d'hommes qui ont des maîtresses, à tous ces ménages? Que de mensonges, de larmes et d'angoisses! C'est de tout cela que ressort le grotesque et le tragique; aussi, l'un et l'autre ne sont que le même masque qui recouvre le même néant et la fantaisie rit au milieu comme une

rangée de dents blanches au-dessous d'un bavolet noir.

Adieu, chère bonne muse; de t'écrire m'a passé mon mal au front que je mets sous tes lèvres et vais me coucher.

Encore adieu.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi, 11 heures du soir.

Sais-tu ce que je viens de faire, depuis 2 heures de l'après-midi, sans désemparer? de classer, de ranger *toute* ma correspondance depuis quinze ans. J'en avais plein trois énormes boîtes et quatre cartons! Je n'ai lu que les écritures qui m'étaient inconnues, que de gens morts! Combien il y en a aussi d'oubliés! j'ai fait là des découvertes très tristes et d'autres très farces. Les yeux me piquent à force d'avoir feuilleté et j'ai les reins fatigués d'être resté si longtemps courbé, mais voilà un bon débarras de moins! Je pourrai maintenant commencer l'épuration avec méthode. J'ai brûlé beaucoup de lettres de Mme Didier et de la Sylphide à ton adresse. Je n'ai point retrouvé celle de Gagne, où est-elle? il est vrai que je ne l'ai point cherchée. Les tiennes, cher amour, emplissent tout un carton, elles sont à part avec les petits objets qui viennent de toi. J'ai revu la branche verte qui était sur ton chapeau à notre premier voyage de Mantes, les pantoufles du premier soir et un mouchoir à moi plein de ton sang. J'ai bien envie de t'embrasser ce soir, je mets mes lèvres sur les tiennes et je t'étreins du plus profond de moi-

même et partout. A la fin du mois prochain nous nous reverrons! Voici une année qui vient; à l'autre jour de l'an, si je ne suis pas encore à Paris, j'y aurai du moins mon logement, car je crois qu'il faudra s'y prendre de bonne heure à cause de l'exposition. Du reste la *Bovary* avance. La baisade est faite et je la laisse, parce que je commence à faire des bêtises. Il faut savoir s'arrêter dans les corrections d'autant qu'on ne voit bien les proportions d'un passage quand on est resté dessus trop longtemps. J'attends Bouilhet avec anxiété pour lui lire ce qu'il ne connaît pas. Sa dernière lettre était des plus tristes; ce que j'avais prévu arrive. Paris l'*assombrit*, mais je m'en vais tâcher de lui *remonter le moral* comme disait mon pharmacien. A l'heure qu'il est, il doit être arrivé à Rouen et se livrer avec Léonie à des c... violents et réitérés à moins que la Sylphide ne lui ait pris tout son suc. Rien n'est plus vrai que tout ce que tu dis dans ta dernière lettre sur les femmes qui viennent chez toi, sois sûre qu'elles sont toutes jalouses de ta personne et qu'au fond la Sylphide t'exècre, cela est dans l'ordre, elle fera tout son possible pour te brouiller avec B. Les femmes ne veulent le partage de rien, et qui n'est pas *à* elles complètement est *contre* elles; tu as tout ce qu'il faut pour te faire détester de ce sexe : beauté, esprit, franchise, etc. Pourquoi donc prends-tu toujours sa défense? il faut être du côté des forts. Sois sans inquiétude, pauvre amie, ma santé est meilleure que jamais. Rien de ce qui vient de moi ne me fait mal. C'est l'élément extérieur qui me blesse, m'agite et m'use. Je pourrais travailler dix ans de suite dans la plus austère solitude sans

avoir un mal de tête; tandis qu'une porte qui grince, la mine d'un bourgeois, une proposition saugrenue, etc., me font battre le cœur, me révolutionnent. Je suis comme ces lacs des Alpes qui s'agitent aux brises des vallées (à ce qui souffle d'en bas à ras du sol), mais les grands vents des sommets passent par-dessus sans rider leur surface et ne servent au contraire qu'à chasser la brume; et puis ce qui plaît fait-il jamais du mal? la vocation suivie patiemment et naïvement devient une fonction presque physique, une manière d'exister qui embrasse tout l'individu. Les dangers de l'excès sont impossibles pour les natures exagérées.

J'ai reçu la nouvelle de la chute de Mrs Augier et Sandeau. Que ces deux gaillards-là aient un raplatissement congru, charmant! Je suis toujours content de voir les gens d'argent enfoncés.

Ah! gens d'esprit, qui vous moquez de l'art par amour des petits sous, gagnez-en donc de l'argent! Quand je songe que quantité de gens de lettres maintenant jouent à la Bourse! Si cela n'est pas à faire vomir! quoique la Seine, à cette heure, soit froide, j'y prendrais de suite un bain pour avoir le plaisir de les voir crever de faim dans le ruisseau tous ces misérables-là *(sic)*. Rien ne m'indigne plus, dans la vie réelle, que la *confusion des genres.* Comme tous ces poètes-là eussent été de bons épiciers il y a cent ans, quand il était impossible de gagner de l'argent avec sa plume! quand ce n'était pas un métier (la colère qui m'étouffe m'empêche de pouvoir écrire — littéral). La mine de Badinguet, indigné de la pièce ou plutôt de l'accueil fait à la pièce! *Hénaurme!* splendide! ce brave

Badinguet! qui désire des chefs-d'œuvre en cinq actes encore, et pour relever les Français! Comme si ce n'était pas assez d'avoir relevé l'ordre, la religion, la famille, la propriété, etc., sans vouloir relever les Français! Quelle nécessité, mais quelle rage de restauration! Laisse donc crever ce qui a envie de mourir. Un peu de ruines (c'est une des conditions du paysage historique et social). Ce pauvre Augier, qui dîne si bien, qui a tant d'esprit et qui me déclarait, à moi, n'avoir jamais fourré le nez dans ce bouquin-là (en parlant de la Bible)!

As-tu jamais remarqué comme tout ce qui est *pouvoir* est stupide? En fait d'art, ces excellents gouvernements (rois ou républicains) s'imaginent qu'il n'y a qu'à commander la besogne, et qu'on va leur fournir; ils instituent des prix, des encouragements, des académies, et ils n'oublient qu'une seule chose, une toute petite chose sans laquelle rien ne vit, l'*atmosphère.* Il y a deux espèces de littératures, celle que j'appellerais la nationale (et la meilleure), puis la lettrée, l'individuelle. Pour la réalisation de la première, il faut dans la masse un fonds d'idées communes, une solidarité (qui n'existe pas), un lien; et pour l'entière expansion de l'autre, il faut la *liberté,* mais quoi dire? et sur quoi parler maintenant? Cela ira en empirant, je le souhaite et je l'espère. J'aime mieux le néant que le mal, et la poussière que la pourriture; et puis l'on se relèvera! l'aurore reviendra! nous n'y serons plus! qu'importe?

Je ne t'ai point parlé du *Tigre* de de Lisle, j'ai oublié l'autre jour. Eh bien, j'aime mieux le *Bœuf,* et de beaucoup, voici mes raisons. Je trouve la

pièce inégale et faite comme en deux parties; toute la seconde, à partir de Lui, baigné par la flamme, est *superbe.* Mais il y a bien des choses dans ce qui précède, que je n'aime pas; d'abord la position de la bête, qui s'endort le *ventre en l'air,* ne me semble pas naturelle, jamais un quadrupède ne s'endort le ventre en l'air.

> La langue rude et rose va pendant.

Rude, et *va pendant* est exagéré de tournure. Ce vers :

> Toute rumeur s'éteint autour de son repos

est disparate de ton avec tout ce qui précède et tout ce qui suit; ces deux mots *rumeur* et *repos* qui sont presques métaphysiques, qui sont non imagés, me semblent d'un effet mou et lâche. Ainsi intercalé dans une description très précise, je vois bien qu'il a voulu mettre un vers de transition très calme et simple : eh bien, alors, *s'éteint* est chargé, car c'est une métaphore par soi-même. Ensuite, nous perdons trop le tigre de vue avec la panthère, les pythons, la cantharide (ou bien alors il n'y en a *pas assez,* le plan secondaire n'étant pas assez long se mêle un peu au principal et l'encombre). *Musculeux,* à pythons, ne me semble pas heureux; sur les serpents, voit-on *saillir* les muscles? le *roi rayé,* voilà un accolement de mots disparates, le roi (métaphore) rayé (technique), si c'est *roi* qui est l'idée principale, il faut une épithète *dérivant de l'idée de roi.* Si c'est *rayé,* au contraire, sur qui doive se porter l'attention, il faut un substantif en rapport avec *rayé,* et il faut appeler le tigre d'un nom qui, dans la *nature,* ait des

raies; or un roi n'est pas rayé. A partir de là, la pièce me paraît fort belle,

> Mais l'ombre en nappe noire à l'horizon descend

est bien ample, bien calme.

> Le vent passe au sommet des bambous, il s'envole
> Et........................ ....

Superbe. Je n'aime pas à cette place, dans un milieu si raide, les *nocturnes gazelles*, pour dire qui viennent pendant la nuit. C'est une expression latine; n'importe, c'est trop poétique à côté d'un vers aussi vrai que celui-ci :

> Le frisson de la *faim* fait palpiter son *flanc.*

Quant aux quatre derniers, ils sont sublimes.

Je te prie de ne point lui faire part de mes impressions; ce garçon est assez malheureux sans que mes critiques s'y joignent.

Enault doit être splendide, depuis qu'il est revenu d'Orient; nous allons avoir encore un voyage d'Orient! impressions de Jérusalem! Ah! mon Dieu, descriptions de pipes et de turbans; on va nous apprendre encore ce que c'est qu'un bain, etc....

Ce que tu me dis de la lecture des *Fossiles* à Pichat et à Maxime ne m'a nullement surpris. Bouilhet ne m'en a pas parlé, il ne m'écrit que de simples billets; ils sont tous, ces braves gens-là, dans un milieu tellement bruyant, qu'il leur est impossible de se recueillir pour écouter d'abord; puis, quand même ils eussent écouté, c'est là une de ces œuvres originales qui ne sont pas faites

pour tout le monde. L'observation de Du Camp : « Quel malheur que les bêtes ne soient pas nommées ! » prouve qu'il a perdu toute notion de style, la « supériorité de l'idée sur la description » est de même archi-rare. On en est arrivé maintenant à une telle faiblesse de goût, par suite du régime débilitant que nous suivons, que la moindre boisson vous stupéfie et vous étourdit. Voilà deux cents ans que la littérature française n'a pris l'air, elle a fermé sa fenêtre à la nature. Aussi le vent des quelques horizons oppresse-t-il d'étouffements les *gens d'esprit !* Il m'a été dit, il y a cinq ou six ans, un mot profond par un Polonais, à propos de la Russie : « Son esprit nous envahit déjà » ; il entendait par là l'absolutisme, l'espionnage, l'hypocrisie religieuse, enfin, l'antilibéralisme sous toutes ses formes. Or nous en sommes là en littérature aussi. Rien que du vernis, et puis le barbare en dessous, barbarie en gants blancs ! pattes de cosaques aux ongles décrassés ; pommade à la rose, qui sent la chandelle. Oh ! nous sommes bas ! et il est triste de faire de la littérature au XIXe siècle ! On n'a ni base ni écho, on se trouve plus seul qu'un Bédouin dans le désert, car le Bédouin au moins connaît les sources cachées sous le sable, il a l'immensité tout autour de lui, et les aigles volant au-dessus.

Mais nous ! nous sommes comme un homme qui tomberait dans le chemin de Montfaucon, sans bottes fortes, on est *dévoré par les rats.* C'est pour cela qu'il faut avoir des bottes fortes ! et à talons hauts, à clous pointus et à semelles de fer, pour pouvoir rien qu'en marchant *écraser.*

C'est au mois de février, tu sais, enfin à mon

prochain voyage, que je te ferai mon cadeau de jour de l'an. Je t'envoie mille baisers. Adieu, chère amie, à toi.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de lundi 1 heure. Janvier 1854.

J'espère bien, dans une quinzaine, que je te verrai, bonne chère amie! Quant à te dire le jour de mon arrivée précis, je n'en sais rien. J'ai encore trois petits tableaux à faire, c'est-à-dire 5 ou 6 pages environ...

J'en reviens à mon idée, sur Leconte de Lisle: ce qui manque à son talent comme à son caractère, c'est le côté moderne. *La couleur en mouvement.* Avec son idéal de passions nobles, il ne s'aperçoit pas qu'il se dessèche pratiquement, qu'il se stérilise littérairement. L'idéal n'est fécond, que lorsqu'on y fait *tout* rentrer. C'est un travail d'amour et non d'exclusion. Voilà deux siècles que la France marche suffisamment dans cette voie de négation ascendante; on a de plus en plus diminué des livres la nature, la franchise, le caprice, la personnalité, et même l'érudition comme étant grossière, immorale, bizarre, pédantesque, et dans les mœurs, on a pourchassé, honni et presque anéanti la gaillardise et l'aménité, les grandes manières, et les genres de vie libres, lesquels sont les féconds. On s'est guindé vers la décence! Pour cacher des écrouelles, on a haussé sa cravate. L'idéal jacobin et l'idéal Marmontellien peuvent se donner la main. Notre délicieuse époque est

encore encombrée par cette double poussière. Robespierre et M. de la Harpe nous régentent du fond de leur tombe. Mais je crois qu'il y a quelque chose au-dessus de tout cela, à savoir : l'acceptation ironique de l'existence et sa refonte plastique et complète par l'art. Quant à nous, *vivre ne nous regarde pas*, ce qu'il faut chercher, c'est ne pas souffrir.

J'ai passé deux exécrables journées, samedi et hier. Il m'a été impossible d'écrire une ligne; ce que j'ai juré; gâché de papier et trépigné de rage, est impossible à savoir. J'avais à faire un passage psychologico-nerveux des plus déliés, et je me perdais continuellement dans les métaphores, au lieu de préciser les faits. Ce livre, qui n'est qu'en style, a pour danger continuel le style même, la phrase me grise et je perds de vue l'idée. L'univers entier me sifflerait aux oreilles, que je ne serais pas plus abîmé de honte que je ne le suis quelquefois. Qui n'a senti de ces impuissances, où il semble que votre cervelle se dissout comme un paquet de linge pourri? et puis le vent resouffle, la voile s'enfle. Ce soir, en une heure, j'ai écrit toute une demi-page. Je l'aurais peut-être achevée, si je n'eusse entendu sonner l'heure et pensé à toi.

Quant à ton journal, je n'ai nullement défendu à Bouilhet d'y collaborer. Mais je crois seulement que lui, inconnu, débutant, ayant sa réputation à ménager, *son nom à faire valoir et mousser,* il aurait tort de donner maintenant des vers à un petit journal; cela ne lui rapporterait ni honneur ni profit, et je ne vois pas en quoi cela te rendrait service, puisque vous avez le droit de prendre de

droite et de gauche ce qui vous plaît. Pour ce qui est de moi, tu comprends que je n'écrirai pas plus dans celui-là que dans un autre; *à quoi bon?* et en quoi cela m'avancerait-il? S'il faut (quand je serai à Paris) t'expédier des articles pour t'obliger, de grand cœur, mais quant à signer, non. Voilà vingt ans que je garde mon pucelage. Le public l'aura tout entier et d'un seul coup, ou pas; d'ici là, je le soigne. Je suis bien décidé d'abord à n'écrire par la suite dans aucun journal, fût-ce même la *Revue des Deux Mondes,* si on me le proposait; je veux ne faire partie de rien, n'être membre d'aucune académie, d'aucune corporation ni association quelconque. Je hais le troupeau, la règle et le niveau. Bédouin tant qu'il vous plaira, citoyen jamais. J'aurai même grand soin, dût-il m'en coûter *cher,* de mettre à la première page de mes livres, que la reproduction est permise, afin qu'on voie que je ne suis pas de la Société des gens de lettres, car j'en renie le titre d'avance, et je prendrais vis-à-vis de mon concierge, plutôt celui de négociant ou de chasublier. Ah! ah! je n'aurai pas tourné dans ma cage pendant un quart de siècle et avec plus d'aspiration à la liberté que les tigres du Jardin des plantes, pour m'atteler ensuite à un omnibus et trottiner d'un pas tranquille sur le macadam commun; non, non. Je crèverai dans mon coin comme un ours galeux, ou bien l'on se dérangera pour voir l'ours. Il y a une chose toute nouvelle et charmante à faire dans ton journal, une chose qui peut être presque une création littéraire, et à quoi tu ne penses pas, c'est l'article mode. Je t'expliquerai ce que je veux dire, dans ma prochaine.

À LA MÊME.

Croisset, lundi soir, 1 heure.

J'attends demain une lettre de toi, qui me dise que tu as reçu le volumineux paquet du Crocodile, qui a dû t'arriver hier matin.

J'ai vu Bouilhet, vendredi soir, samedi et hier matin; il reviendra mercredi pour jusqu'à la fin de la semaine; nous n'avons guère jusqu'à présent eu le temps de causer de nous; tout a presque été employé aux *Fossiles* et à la *Bovary*. Il a été content de ma promenade à cheval. Mais avant le dit passage, j'en ai un de transition qui contient huit lignes qui m'a demandé trois jours, où il n'y a pas un mot de trop et qu'il faut pourtant raturer encore parce que c'est trop lent; c'est un dialogue direct qu'il faut remettre à l'indirect, et où je n'ai pas la place nécessaire de dire ce qu'il faut dire; tout cela doit être rapide et lointain comme plan, tant il faut que ce soit perdu et non visible dans le livre! Après quoi j'ai encore trois ou quatre autres corrections infiniment minimes, mais qui me demanderont bien toute l'autre semaine! Quelle lenteur! quelle lenteur! N'importe, j'avance. J'ai fait un grand pas, et je sens en moi un allègement intérieur qui me rend tout gaillard, quoique ce soir j'aie littéralement sué de peine.

Quant aux *Fossiles*, je trouve cela fort beau et continue à soutenir qu'il fallait s'y prendre de cette façon. *Tout le monde*, après les *Fossiles*, eût fait une grande tartine lyrique sur l'homme, mais l'homme a changé, et pour le prendre complète-

ment, il faut suivre son histoire, le monsieur en habit noir étant aussi naturel que le sauvage tatoué; il faut donc présenter les deux états et tout ce qu'il y a d'intermédiaire entre eux. Je crois que cette méthode était la plus forte, la plus *difficile* surtout; on eût pu sauter par-dessus l'homme complètement, mais cela eût été une ficelle, une pose, un moyen très commode de faire de l'effet et par une négation!

J'ai lu les *Abeilles* que tu m'as envoyées; c'est raide, d'idées surtout, et je trouve les mouches de Montfaucon splendides. Quant à l'*Expiation*, quel dommage que ce soit bâclé! tout le *Waterloo* est stupide; mais la *Retraite de Russie* et *Sainte-Hélène* (à part des taches nombreuses) m'ont plu extrêmement; on eût pu faire de cela quelque chose d'aussi beau que le Feu du ciel; n'importe, ce bonhomme est un grand homme.

Je suis maintenant dans des lectures bien diverses : d'abord, je me *gaudys* avec Pétrus Borel qui est *bénaurme;* je trouve là mes vieilles frénésies de jeunesse! Cela valait mieux que la monnaie courante d'à présent. On était monté à un tel ton, que l'on rencontrait quelquefois un bon mot, une bonne impression. Il y aurait, du reste, sur ce malheureux livre, une belle leçon à faire. Comme le socialisme perçoit déjà, comme la préoccupation de la morale rend toute œuvre d'imagination fausse et embêtante! etc. Je tourne beaucoup à la critique; le roman que j'écris m'aiguise cette faculté, car c'est une œuvre surtout de critique ou plutôt d'anatomie. Le lecteur ne s'apercevra pas, je l'espère, de tout le travail psychologique caché sous la forme, mais il en ressen-

tira l'effet, et d'une autre part je suis entraîné à écrire de grandes choses somptueuses, des batailles, des sièges, des descriptions du vieil Orient fabuleux. J'ai passé, jeudi soir, deux belles heures, la tête dans mes mains, songeant aux enceintes bariolées d'Ecbatane. On n'a rien écrit sur tout cela. Que de choses flottent encore dans les limbes de la pensée humaine! Ce ne sont pas les sujets qui manquent, mais les hommes.

A propos des hommes, permets-moi de te citer de suite, de peur que je ne les oublie, deux petites aimables anecdotes. Premier fait : on a exposé à la morgue, à Rouen, un homme qui s'est noyé avec ses deux enfants attachés à la ceinture. La misère ici est atroce, des bandes de pauvres commencent à courir la campagne; cette nuit, on a tué à Saint-Georges, à une lieue d'ici, un gendarme; les bons paysans commencent à trembler dans leur peau; s'ils sont un peu secoués, cela ne me fera pas pleurer, cette caste ne mérite aucune pitié; tous les vices et toutes les férocités l'emplissent; mais passons. Deuxième fait, et qui démontre comme quoi les hommes sont frères. On a exécuté ces jours-ci, à Provins, un jeune homme qui avait assassiné un bourgeois et une bourgeoise, puis violé la servante sur place et bu toute la cave. Or, pour voir guillotiner cet excentrique, il est arrivé dans Provins, dès la veille, plus de dix mille gens de la campagne. Comme les auberges n'étaient pas suffisantes, beaucoup ont passé la nuit dehors et ont *couché dans la neige*, l'affluence était telle *que le pain a manqué.* O suffrage universel! sophistes! ô charlatans! déclamez donc contre les gladiateurs et parlez-moi du progrès! Mora-

lisez, faites des lois, des plans! refourrez-moi la bête féroce. Quand même vous auriez arraché les canines du tigre, et qu'il ne pourrait plus manger que de la bouillie, il lui restera toujours son cœur de carnassier! et ainsi le cannibale perce sous le bourgeron populaire comme le crâne du Caraïbe sous le bonnet de soie noire du bourgeois. Qu'est-ce que tout *cela nous fait?* Faisons notre devoir nous autres; que la Providence fasse le sien

Tu me dis que rien bientôt ne pourra plus t'arracher de larmes . tant mieux, car rien n'en mérite, si ce n'est des larmes de rire, « pour ce que rire est le propre de l'homme »...

À LA MÊME.

Croisset, vendredi soir, 1 heure.

Tu ne me parles pas, dans ton petit mot de ce matin, de la résolution que tu as prise, relativement à la *Servante.* J'attendais pourtant ta réponse avec anxiété, voici pourquoi : c'est que, quoique ayant bien réfléchi, avant de t'écrire une aussi dure lettre, j'ai encore réfléchi après, et j'ai presque balancé à te l'envoyer. Je me demandais : « Me suis-je trompé? cela se peut! » Non, non, pourtant. Je crois que mes notes et ma lettre ont été dictées par le bon sens le plus grossier qui ait jamais arrangé des mots, et au risque de te blesser (il y avait de quoi), *j'ai cru faire mon devoir* de toutes façons, en te déclarant ces choses. Si ton avis est autre que le mien, nous n'avons pas besoin d'y revenir, nous ne nous convaincrons pas.

Dans le cas contraire, je ne pourrai que t'admirer du sacrifice; mais je voudrais que tu *comprisses* bien mes raisons. Elles sont bonnes, je crois; en tous cas, s'il te reste quelque doute, d'une manière ou d'une autre, ne t'en rapporte ni à toi, ni à moi, ni à Bouilhet. Consulte Leconte, Babinet, Antony Deschamps, etc., et expose-leur mes motifs.

Tu me pries, dans le billet de ce matin, de répondre à ta lettre de vendredi dernier. Je viens de la relire, elle est là, tout ouverte, sur ma table. Comment veux-tu que j'y réponde? tu dois me connaître aussi bien que moi-même, et tu me parles de choses que nous avons traitées cent fois, et qui n'en sont pas plus avancées pour cela. Tu me reproches, comme bizarres, jusqu'aux mots de tendresse que je t'envoie dans mes lettres (il me semble pourtant que je ne fais pas grand abus de sentimentalités). Je m'en priverai donc encore davantage, puisque « cela te serre la gorge ». — Revenons, recommençons. Je vais être catégorique, explicite...

Eh bien, oui! c'est cela. Tu l'as deviné! c'est parce que *j'ai la persuasion* que, si elle te voyait, elle serait très froide avec toi, et peu convenable, comme tu dis, que je ne veux pas que vous vous voyiez. D'ailleurs je n'aime pas cette confusion, cette alliance de deux affections, d'une source différente (quant à elle, tu peux t'imaginer la femme, d'après ce trait : elle n'irait pas, *sans invitation,* chez son fils aîné); et puis, d'ailleurs, à quel titre irait-elle chez toi? Quand je t'avais dit qu'elle y viendrait, j'avais surmonté, pour te plaire, un grand obstacle et parlementé pendant

plusieurs jours; — tu n'en as pas tenu compte, et tu es venue, sans propos, réentamer une chose irritante, une chose qui m'est antipathique, qui m'avait demandé de la peine, — c'est toi, la première, qui as rompu; — tant pis; — et puis, je t'en supplie encore une fois, ne te mêle pas de cela. *Quand le temps et l'opportunité* se présenteront, je saurai ce que j'aurai à faire. — Je trouve ta persistance, dans cette question, étrange. Me demander toujours à connaître ma mère, à te présenter chez elle, à ce qu'elle vienne chez toi, me paraît aussi drôle que si celle-ci voulait, à son tour, que je n'allasse pas chez toi, que je cessasse de te fréquenter, parce que, parce que, etc. Autre question, à savoir, la financière : Je ne boude pas du tout. — Je ne *cale* pas. — Je ne cache nullement mes gros sous (quand j'en ai), et il est peu de gens aussi maigrement rentés que moi, qui aient l'air si riche. Tu sembles me considérer comme un ladre parce que je *n'offre pas, quand on ne me demande pas*. Mais quand est-ce que j'ai refusé? (On ne sait pas, quelquefois, tous les embêtements que j'ai subis pour obliger les autres.) Je n'ai pas ces élans de générosité qu'on aurait soi-même, dis-tu; eh bien, moi, je dis que ce n'est pas vrai, — et que j'en suis capable. — Mais je m'illusionne étrangement, sans doute.

Quant à la fin de la *Bovary,* je me suis déjà fixé tant d'époques, et trompé tant de fois, que je renonce non seulement à en parler, mais à y penser. — A la grâce de Dieu! je n'y comprends plus rien! cela se finira quand cela voudra; aussi je puis mourir dessus d'ennui et d'impatience, ce qui m'arriverait peut-être, *sans la rage qui* me sou-

tient. D'ici là, j'irai te voir tous les deux mois, comme je te l'ai promis.

Enfin, pauvre chère amie, veux-tu que je t'ouvre le fond de ma pensée, ou plutôt que j'ouvre le fond de ton cœur? Je crois que ton amour chancelle. Les mécontentements, les souffrances que je te donne n'ont point d'autre cause, car tel je suis, tel j'ai été toujours! Mais maintenant, *tu m'aperçois mieux*, et tu me juges raisonnablement, peut-être. Je n'en sais rien; cependant quand on aime complètement, on aime ce que l'on aime tel qu'il est, avec ses défauts et ses monstruosités, on adore jusqu'à la gale, on chérit la bosse, et l'on aspire avec délices l'haleine qui nous empoisonne. Il en est de même au moral; or je suis difforme, infâme, égoïste, etc. Sais-tu qu'on finira par me rendre insupportable d'orgueil, à toujours me blâmer comme on le fait? Je crois qu'il n'y a pas un mortel sur la terre qui soit moins *approuvé que moi*, mais je ne changerai pas. — Je ne me reformerai pas. — J'ai déjà tant gratté, corrigé, amélioré ou bâillonné de choses en moi que j'en suis las. Tout a un terme, et je me trouve assez grand garçon maintenant pour me considérer comme éduqué. Il faut songer à autre chose. J'étais né avec tous les vices; j'en ai supprimé radicalement plusieurs, et je n'ai donné aux autres qu'une pâture légère. — Les martyres que j'ai subis dans ce manège psychologique, Dieu seul le sait, mais actuellement j'y renonce. C'est le chemin de la mort, et je veux vivre encore pendant trois ou quatre livres; ainsi je suis cristallisé, immobile. — Tu m'appelles granit; mes sentiments sont de granit, — et si j'ai le cœur dur, il

est solide au moins, et n'enfonce sous rien; les abandons et les injustices n'altèrent pas ce qui est gravé dessus, tout y reste, et ta pensée, quoi que tu fasses et que je fasse, ne s'en effacera pas.

Adieu, un long baiser sur ton front que j'aime!

À LA MÊME.

Croisset, dimanche soir.

J'espère bien qu'au milieu de la semaine prochaine, bonne chère amie, nous nous verrons enfin!!! J'ai bon pressentiment de ce voyage; je serai logé plus près de toi; j'aurai peu de courses, et d'ailleurs, afin de n'être pas tiraillé par les heures, je prendrai deux ou trois jours pleins afin d'être le reste du temps plus complètement à toi et à Bouilhet. Je crois que je vais définitivement envoyer promener à un autre voyage l'excursion à Nogent. Cela me demanderait deux jours pleins, et c'est de l'argent dépensé sans profit ni plaisir! Sais-tu combien j'ai fait de pages cette semaine? une, et encore, je ne vois pas qu'elle soit bonne! il fallait un passage rapide, léger. Or j'étais dans des dispositions de lourdeur et de développement! Quel mal j'ai! C'est donc quelque chose de bien atrocement délicieux que d'écrire, pour qu'on reste à s'acharner ainsi, en des tortures pareilles, et qu'on n'en veuille pas d'autres. Il y a là-dessous un mystère qui m'échappe! la vocation est peut-être comme l'amour du pays natal (que j'ai peu, du reste), un certain lien fatal des hommes aux choses. Le Sibérien dans ses neiges, et le Hot-

tentot dans sa hutte, vivent contents, sans rêver soleil ni palais. Quelque chose de plus fort qu'eux les attache à leur misère, et nous nous débattons dans les formes. Poètes, sculpteurs, peintres et musiciens, nous respirons l'existence à travers la phrase, le contour, la couleur ou l'harmonie, et nous trouvons tout cela le plus beau du monde! Et puis j'ai été *écrasé* pendant deux jours, par une scène de Shakespeare (la 1re de l'acte III du *Roi Lear*). Ce bonhomme-là me rendra fou. Plus que jamais tous les autres me semblent des enfants à côté. Dans cette scène, tout le monde, à bout de misère et dans un paroxysme de l'être, perd la tête et déraisonnne; il y a là trois folies différentes qui hurlent à la fois, tandis que le bouffon fait des plaisanteries, que la pluie tombe et le tonnerre brille. Un jeune seigneur que l'on a vu riche et beau au commencement dit ceci : « Ah! j'ai connu les femmes, etc. j'ai été ruiné par elles, méfiez-vous du bruit léger de leur robe et du craquement de leurs souliers de satin, etc. » — Ah! Poésie françoyse, quelle eau claire tu fais en comparaison! Quand je pense qu'on s'en tient encore aux bustes! à Racine! à Corneille! et autres gens d'esprit embêtants à crever; cela me fait rugir! je voudrais (encore une citation du vieux) les broyer dans un pilon, pour peindre ensuite avec ces résidus les murailles des latrines. Oui, cela m'a bouleversé, je ne faisais que penser à cette scène dans la forêt, où l'on entend les loups hurler, et où le vieux Lear pleure sous la pluie, et s'arrache la barbe dans le vent. C'est quand on contemple ces sommets-là, qu'on se sent petit, « nés pour la médiocrité, nous sommes écrasés par les esprits

sublimes. » Mais causons d'autre chose que de Shakespeare, parlons de ton journal. — Eh bien, je crois que partout, et à *propos de tout*, on peut faire de l'art. Qui s'est jusqu'à présent mêlé des articles modes? Les couturières et les tailleurs n'entendent rien au costume, de même que les tapissiers rien à l'ameublement, les cuisiniers peu de chose à la cuisine. La raison est la même qui fait que les peintres de portraits font de mauvais portraits (les bons sont peints par des penseurs, par des créateurs, les seuls qui sachent *reproduire*). L'étroite spécialité dans laquelle ils vivent leur enlève le *sens même* de cette spécialité, et ils confondent toujours l'accessoire et le principal, le galon avec la coupe. Un grand tailleur serait un artiste comme au XVIe siècle les orfèvres étaient artistes; mais la médiocrité s'infiltre partout, les pierres mêmes deviennent bêtes, et les grandes routes sont stupides. Dussions-nous y périr (et nous y périrons, n'importe), il faut par tous les moyens possibles faire barre au flot de m.... qui nous envahit. — Élançons-nous dans l'idéal, puisque nous n'avons pas le moyen de loger dans le marbre et dans la pourpre, d'avoir des divans en plumes de colibris, des tapis en peau de cygne, des fauteuils d'ébène, des parquets d'écaille, des candélabres d'or massif, ou bien des lampes creusées dans l'émeraude; gueulons donc contre les gants de bourre de soie, contre les fauteuils de bureau, contre les caléfacteurs économiques, contre les fausses étoffes, contre le faux luxe, contre le faux orgueil. L'industrialisme a développé le laid dans des proportions gigantesques! combien de braves gens qui, il y a un siècle, eussent parfaitement vécu sans

beaux-arts, et à qui il faut maintenant de petites statuettes, de petite musique et de petite littérature! Et quelles belles notions un peuple en retire, quant aux formes humaines! Le bon marché, d'autre part, a rendu le vrai luxe fabuleux. — Qui est-ce qui consent à acheter une bonne montre (cela coûte 1,200 francs)? nous sommes tous des farceurs et des charlatans; pose, pose et blague partout. La crinoline a dévoré les fesses, notre siècle est un siècle de p......, et ce qu'il y a de moins prostitué, ce sont les prostituées.

Mais, comme il ne s'agit pas de déclamer contre le bourgeois (lequel bourgeois n'est même plus bourgeois, car depuis l'invention des omnibus la bourgeoisie est morte; oui, elle s'est assise là, sur la banquette populaire et elle y reste, toute pareille à la canaille, d'âme, d'aspect et même d'habit : voir le chic des grosses étoffes, la création du paletot, les costumes de canotiers, les blouses bleues pour la chasse); voilà ce que je ferais : j'*accepterais tout cela*, et une fois parti de ce point de vue démocratique, à savoir : que tout est à tous et que la plus grande confusion existe pour le bien du plus grand nombre, je tâcherais d'établir *a posteriori* qu'il n'y a pas par conséquent *de modes*, puisqu'il n'y a pas d'autorité, de règle. On savait autrefois *qui* faisait la mode, et elles avaient toutes *un sens* (je reviendrai là-dessus); mais maintenant, il y a anarchie, et chacun est livré à son caprice. Un ordre nouveau en sortira peut-être, ce sont encore *des points* que je développerais. Cette anarchie est le résultat de la tendance historique de notre époque. Ainsi nous avons eu le Gothique, le Pompadour, la Renaissance, le tout en moins

de *trente ans, et quelque chose de tout cela subsiste :* comment donc tirer parti de tout cela, pour *la beauté ?* En étudiant quelle forme, quelle couleur convient à telle personne, *dans telle circonstance donnée;* il y a là un rapport de tons et de lignes, qu'il faut saisir. Les grandes coquettes s'y entendent, et pas plus que les vrais dandys, elles ne s'habillent d'après le journal de modes. Eh bien, c'est de cet art-là qu'un journal de modes, pour être vrai et neuf, doit parler. — N'y a-t-il pas des toilettes décentes, n'y en a-t-il pas de libidineuses comme d'élégiaques et d'émoustillantes? De quoi cet effet-là dépend-il? d'un *rapport exact* qui vous échappe entre les traits et l'expression du visage et l'accoutrement. Autre considération, le *rapport* du costume à l'action, et de cette idée d'utilité, souvent même le beau; exemple : majesté des costumes sacerdotaux. L'Orient se démusulmanise par la redingote. Ils ne peuvent plus faire leurs ablutions, les malheureux, avec leurs parements boutonnés! de même que l'introduction du sous-pied leur fera abandonner tôt ou tard l'usage du divan. — Quant au sous-pied, il est chassé de France maintenant, par suite de l'extension des affaires commerciales. — Remarquer que ce sont les boursiers, qui ont les premiers porté la guêtre et le soulier; le sous-pied les gênait, pour monter en courant les marches de la Bourse, etc., etc. Enfin y a-t-il rien de plus stupide que ce bulletin de modes, disant les costumes *que l'on a portés* la semaine dernière, afin qu'on les porte la semaine qui va suivre, et donnant une règle pour tout le monde? Chacun, pour être bien habillé, doit s'habiller *quant à lui!* C'est toujours la même

question, celle des Poétiques : chaque œuvre à faire a sa poétique en soi, *qu'il faut trouver.*

Je démolirais donc cette idée d'une mode générale. Je m'acharnerais aux chapeaux tuyaux de poêle, aux robes de chambre à palmes, aux bonnets grecs à fleurs. — J'effraierais le bourgeois et la bourgeoise. Il faut faire passer la mode des corsets, lesquels sont une chose hideuse, d'une lubricité révoltante et d'une incommodité excessive.

J'ai souffert beaucoup de ces riens, dont un homme *ne doit pas parler.* Ainsi il y a des ameublements, des costumes, des couleurs d'habits, des profils de chaises, des bordures de rideaux, qui me font mal. Je n'ai jamais vu, dans un théâtre, les coiffures des femmes dites en *toilette* sans avoir envie de vomir, à cause de toute la colle de poisson qui plaque leurs bandeaux, etc., et la vue des acteurs, qui ont *quand même* des gants Jouvin, suffit à me faire détester l'Opéra! Quels imbéciles! et l'expression de la main, que devient-elle avec un gant? Imaginez-vous une statue gantée! tout doit parler dans les formes, et il faut qu'on voie toujours le plus possible *d'âme.* Comme voilà parlé de chiffon, n'est-ce pas?

Ah! c'est que j'ai passé bien des heures de ma vie, au coin de mon feu, à me meubler des palais, et à rêver des livrées, *pour quand* j'aurais un million de rentes! je me suis vu aux pieds des cothurnes, sur lesquels il y avait des étoiles de diamant! j'ai entendu hennir, sous des perrons imaginaires, des attelages qui feraient crever l'Angleterre de jalousie. Quels festins! quel service de table! comme c'était servi et bon! Les fruits des

pays de toute la terre débordaient dans des corbeilles faites de leurs feuilles! on servait les huîtres avec le varech et il y avait, tout autour de la salle à manger, un espalier de jasmins en fleurs où s'ébattaient des bengalis.

Oh! les tours d'ivoire, montons-y donc par le rêve, puisque les clous de nos bottes nous retiennent ici-bas.

Je n'ai jamais vu dans ma vie rien de luxueux, si ce n'est en Orient; on trouve là des gens couverts de poux et de haillons, et qui ont au bras des bracelets d'or. Voilà des gens pour qui le beau est plus utile que le bon, ils se couvrent avec des lambeaux et non avec de l'étoffe; ils ont plus besoin de fumer que de manger. Belle prédominance de l'idée, quoi qu'on en dise.

Allons, adieu, il est bien tard, je t'embrasse; à toi.

À LA MÊME.

Croisset, janvier 1854, dimanche soir.

Je m'attendais ce matin à avoir de toi une lettre qui me conterait l'importante visite du Philosophe et j'ai été fort désappointé. Mais je réfléchis que le samedi est ton jour de rédaction et que tu n'as pas eu sans doute le temps de m'écrire. A propos de ton journal, sais-tu ce que j'ai lu ce matin, à mon réveil, dans le *Journal de Rouen ?* ton article de dimanche dernier. On m'apporte ladite feuille pliée de telle façon que la première chose qui frappe ma vue est le nom de ce «bon Léonard».

Je jette les yeux sur le reste et je reconnais la chose. Tout y est, depuis Mme Récamier jusqu'aux fleurs d'eau, froides au toucher comme les nénufars; est-ce singulier? et combien les braves rédacteurs du *Journal de Rouen* pillant de droite et de gauche se doutent peu qu'ils m'envoient mes phrases. Cela m'a fait repasser devant moi tout dimanche dernier. Je me sentais encore écrivant au coin de ton feu gêné par mon pantalon, par mon rhume et mon habit, en devisant avec cette estimable L..., qui a décidément une boule de vieille garce fort excitante.

En chemin de fer, je me suis trouvé avec trois gaillards qui allaient à la campagne, pêcher, boire et s'amuser. J'ai envié ces drôles, car je sens un grand besoin d'amusement. Me voilà devenu assez vieux pour envier la gaieté des autres. Harassé de styles et de combinaisons échouées, il me faudrait par moment des distractions violentes, mais celles qui me seraient bonnes sont trop chères et trop loin. C'est surtout dans les moments où je saigne par l'orgueil que je sens grouiller en moi comme une compagnie de crapauds, un tas de convoitises vivaces.

Je viens de passer deux mois atroces et dont je garderai longtemps le souvenir. Avant-hier soir et hier tout l'après-midi je n'ai fait que dormir. Aujourd'hui, j'ai repris la besogne, il me semble que ça va marcher. J'aurai fait demain une page. Il faut que je change de manière d'écrire si je veux continuer à vivre, et de façon de style si je veux rendre ce livre possible. Au mois de mai j'espère avoir fait un grand pas et de juillet en août, je me mettrai sans doute à chercher un logement (grave

affaire), afin que tout soit prêt au mois d'octobre, il faudra bien trois mois pour meubler trois pièces, puisqu'on en a mis deux à m'en meubler ici une seule.

Je tiens beaucoup à ces futilités *indignes d'un homme;* futilités soit, mais commodités et qui adoucissent l'amertume de la vie, comme dit monsieur de Voltaire : nous ne vivons que par l'extérieur des choses; il le faut donc soigner. Je déclare quant à moi que le physique l'emporte sur le moral. Il n'y a pas de désillusions qui fasse souffrir comme une dent gâtée, ni de propos inepte qui m'agace autant qu'une porte grinçante et c'est pour cela que la phrase de la meilleure intention rate son effet, dès qu'il s'y trouve une assonance ou un pli grammatical.

Adieu, je t'embrasse.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi, 1 heure.

Je crois que me voilà renfourché sur mon dada, fera-t-il encore des faux pas à me casser le nez? a-t-il des reins plus solides? est-ce pour longtemps? Dieu le veuille! mais il me semble que je suis remis. J'ai fait cette semaine trois pages, et qui à défaut d'autre mérite ont au moins de la rapidité, il faut que ça marche, que ça coure, que ça subjugue, ou que j'en crève, et je n'en crèverai pas. Mon rhume m'a peut-être *purgé le cerveau*, car je me sens plus léger, et plus rajeuni, j'ai pourtant tantôt perdu une partie de mon après-midi, ayant

reçu la visite d'un oncle de Liline, qui m'a tenu trois heures; il m'a, du reste, dit deux beaux mots de bourgeois que je n'oublierai pas et que je n'eusse pas trouvés; ainsi béni soit-il! Premier mot, à propos de poisson : « Le poisson est exorbitamment cher, on ne peut pas *en approcher.* » Approcher du poisson! énorme!!! Deuxième mot, à propos de la Suisse, que ce monsieur a vue. C'était à l'occasion d'une masse de glace se détachant d'un glacier : « C'était magnifique et notre guide nous disait que nous étions bien heureux de nous trouver là, et qu'un Anglais *aurait payé* 100 *francs pour voir ça.* » L'éternel Anglais payant, encore plus énorme!

Qui te fait penser que je me souciais peu de savoir l'issue de la visite du Philosophe? parce que je n'avais pas pu venir mercredi soir, harassé que j'étais de courses et d'affaires. Ah! sais-tu que moi je ne t'ai jamais dit le quart des choses que tu m'écris, moi qui suis si dur, à ce que tu prétends, et qui n'ai pas « l'ombre d'une apparence de tendresse pour toi », cela te navre *profondément* et moi aussi et plus que je ne dis et ne dirai jamais. Mais quand on écrit de pareilles choses, de deux choses l'une : ou on les pense ou on ne les pense pas; si on ne les pense pas, c'est atroce, et si l'on ne fait qu'exprimer littéralement sa conviction, ne vaudrait-il pas mieux fermer sa porte aux gens tout net? Tu te plains tant de ma *personnalité maladive* (O Du Camp, grand homme! et combien nous t'avons tous calomnié!) et de mon manque de dévouement que je finis par trouver cela d'un grotesque amer; mon égoïsme redouble à force de me l'étaler sans cesse sous les yeux. Qu'est-ce

que cela veut dire égoïsme? Je voudrais bien savoir si tu ne l'es pas non plus toi (égoïste) et d'une belle manière encore! Au moins mon égoïsme à moi n'est même pas *intelligent,* de sorte que je suis non seulement un monstre, mais un imbécile! Charmants propos d'amour! Si, depuis un an, le cercle de notre affection, comme tu l'observes, se rétrécit, à qui la faute? Je n'ai changé envers toi ni de conduite ni de langage. Jamais (repasse dans ta mémoire mes autres voyages) je ne suis plus resté chez toi qu'à ces deux derniers; autrefois, quand j'étais à Paris, j'allais encore dîner chez les autres de temps en temps; mais au mois de novembre et il y a quinze jours, j'ai tout refusé pour être plus complètement ensemble, et dans toutes les courses que j'ai faites, il n'y en a pas eu une seule pour mon plaisir, etc.

Je crois que nous vieillissons, rancissons, nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres! Moi, quand je me sonde, voici ce que j'éprouve pour toi : un grand attrait physique d'abord, puis un attachement d'esprit, une affection virile et rassise, une estime émue. Je mets l'amour au-dessus de la vie *possible* et je n'en parle jamais à mon usage. Tu as bafoué devant moi le dernier soir, et bafoué comme une bourgeoise mon pauvre rêve de quinze ans en l'accusant encore une fois de *n'être pas intelligent!* Ah! j'en suis sûr, va! n'as-tu donc jamais rien compris à tout ce que j'écris? n'as-tu pas vu que toute l'ironie dont j'assaille le sentiment dans mes œuvres n'était qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un chant de victoire? Tu demandes

de l'amour, tu te plains de ce que je ne t'envoie pas de fleurs? Prends donc quelque bon garçon tout frais éclos, un homme à belles manières et à idées reçues. Moi, je suis comme les tigres qui ont des poils agglutinés avec quoi ils déchirent la femelle. L'extrémité de tous mes sentiments a une pointe aiguë qui blesse les autres, et moi-même aussi quelquefois. Je n'avais chargé Bouilhet de rien du tout : c'est une supposition de ta part, il ne t'a dit au reste que la vérité, puisque tu la demandes. Je n'aime pas à ce que nos sentiments soient connus du public et qu'on me jette ainsi à la tête, dans les visites, mes passions en manière de conversation. J'ai été jusqu'à plus de vingt ans où je rougisssais comme une carotte quand on me disait : « N'écrivez-vous pas? » tu peux juger par là de ma pudeur vis-à-vis des autres sentiments. Je sens que je t'aimerais d'une façon plus ardente si personne ne savait que je t'aimasse. Voilà comme je suis fait, et j'ai assez de besogne sur le chantier sans prendre celle de ma réformation sentimentale; toi aussi tu *comprendras, en vieillissant,* que les bois les plus durs sont ceux qui pourrissent le moins vite. Il y a une chose que tu seras forcée de me garder à travers tout : à savoir, ton estime; or j'y tiens beaucoup. Mais n'est-ce pas toi qui aimes moins? Examine ton cœur et réponds-toi à toi-même; quant à me le dire à moi, non, ces choses-là ne se disent pas parce qu'il faut *toujours* avoir du sentiment et du fort et du criard! Mais le mien, qui est minime, imperceptible et muet, reste toujours le même aussi! Ton sauvage de l'Aveyron t'embrasse.

À LA MÊME.

Croisset, mardi soir.

Celle-ci ne compte pas; c'est pour savoir seulement comment tu vas. Bouilhet, au reste, m'a donné de tes nouvelles, il m'a dit que tu étais très souffrante, mais que tu n'avais rien de *sérieux*. J'ai été depuis vendredi dans un état affreux d'ennui et d'affaissement, résultat d'un passage dont je ne pouvais venir à bout; il est, Dieu merci, passé depuis ce soir. Le livre m'éreinte, j'y use le reste de ma jeunesse; tant pis, il faut qu'il se fasse. La vocation, grotesque ou sublime, doit se suivre. Tu parles de ma quiétude; on n'a jamais parlé de rien de plus fantastique : moi de la quiétude! Hélas! non! personne n'est plus troublé, tourmenté, agité, ravagé. Je ne passe pas deux jours de suite dans le même état, je me ronge de projets, de chimères, sans compter la grande et incessante chimère de l'art qui bombe son dos et montre ses dents d'une façon de plus en plus formidable et impossible. D'ailleurs, ces premiers beaux jours me navrent, je suis malade de la maladie de l'Espagne; il me prend des mélancolies sanguines et [illegible] de m'en aller, botté et éperonné, par de bonnes vieilles routes toutes pleines de soleil et de senteurs marines. Quand est-ce que j'entendrai mon cheval marcher sur des blocs de marbre blanc comme autrefois? Quand reverrai-je de grandes étoiles? Quand est-ce que je monterai sur des éléphants après avoir monté sur des chameaux? L'inaction musculaire où je vis me pousse à des besoins d'action furibonde. Il en est toujours ainsi.

La privation radicale d'une chose en crée l'excès, et il n'y a de soleil pour les gens comme nous que dans l'excès.

Ce ne sont pas les Napolitains qui entendent la couleur, mais les Hollandais et les Vénitiens : comme ils étaient toujours dans le brouillard, ils ont aimé le soleil.

As-tu un Plutarque? Lis la vie d'Aristomène; c'est ce que je lis maintenant; c'est bien beau.

Adieu, écris-moi pour me donner des nouvelles de ta santé et du concours.

À LA MÊME.

Croisset, vendredi soir, minuit.

Je viens de recopier au net tout ce que j'ai fait depuis le jour de l'an, ou pour mieux dire depuis le milieu de février jusqu'à mon retour de Paris; j'ai tout brûlé, cela fait treize pages ni plus ni moins, treize pages en sept semaines. Enfin elles sont faites, je crois, et aussi parfaites qu'il m'est possible. Je n'ai plus que deux ou trois répétitions du même mot à enlever et deux coupes trop pareilles à casser. Voilà enfin quelque chose de fini; c'était un dur passage, il fallait amener insensiblement le lecteur de la psychologie à l'action sans qu'il s'en aperçoive. Je vais entrer maintenant dans la partie dramatique et mouvementée; encore deux ou trois grands mouvements et j'apercevrai la fin. Au mois de juillet ou d'août j'espère entamer le dénouement. Que de mal j'aurai eu, mon Dieu! que de mal! que d'éreintements et de

découragements! j'ai hier passé toute ma soirée à me livrer à une chirurgie furieuse; j'étudie la théorie des pieds bots[1]. J'ai dévoré en trois heures tout un volume de cette intéressante littérature et pris des notes, il y avait là de bien belles phrases : « Le sein de la mère est un sanctuaire impénétrable et mystérieux où », etc. Belle étude du reste! Que ne suis-je jeune! comme je travaillerais! Il faudrait tout connaître pour écrire : tous tant que nous sommes, écrivassiers, nous avons une ignorance monstrueuse, et pourtant comme tout cela fournirait des idées, des comparaisons! La *moelle* nous manque généralement! les livres d'où ont découlé les littératures entières, comme Homère, Rabelais, sont des encyclopédies de leur époque; ils savaient tout ces bonnes gens-là, et nous ne savons rien. Il y a dans la poétique de Ronsard un curieux précepte : il recommande au poète de s'instruire dans les arts et métiers, forgerons, orfèvres, serruriers, etc., pour y puiser les *métaphores;* c'est là ce qui vous fait, en effet, une langue riche, variée; il faut que les phrases s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance.

....

J'ai reçu la lettre où tu me disais que de Vigny t'avait lue (et assez mal) à l'Académie. Ainsi rassure-toi, elle n'a pas été perdue; ça m'a l'air d'un excellent homme, ce bon de Vigny, c'est du reste une des rares honnêtes plumes de l'époque : grand éloge! Je lui suis reconnaissant de l'enthousiasme que j'ai eu autrefois en lisant *Chatterton*. Dans

[1] Voir *Madame Bovary*, p. 241.

Stello et dans *Cinq-Mars* il y a aussi de jolies pages; enfin c'est un talent plaisant et distingué, et puis il était de la bonne époque, il avait la foi! il traduisait du Shakespeare, engueulait le bourgeois, *faisait de l'historique;* on a eu beau se moquer de tous ces gens-là, ils domineront pour longtemps encore tout ce qui les suivra, et tous finissent par être académiciens, ô ironie! Le dédain pour la Poésie que l'on a en ce lieu m'a remis en tête aujourd'hui que voilà de ces choses qu'il faut expliquer, et ce sera moi qui les expliquerai. *Le besoin se fait sentir* de deux livres moraux, un sur la littérature et un autre sur la sociabilité. J'ai des prurits de m'y mettre. Je te réponds bien que si quelque chose peut casser les vitres, ce sera *cela*. Les honnêtes gens respireront; je veux donner un peu d'air à la conscience humaine qui en manque; je sens que c'est le moment; un tas d'idées critiques m'encombrent. Il faut que je m'en débarrasse quelque part et sous la forme la plus artiste possible, pour me mettre ensuite commodément et longuement à deux ou trois grandes œuvres que je porte depuis longtemps dans le ventre...

Adieu, pauvre cher muse; rétablis-toi donc! je t'embrasse.

Ton MONSTRE.

Je relis de l'histoire grecque pour le cours que je fais à ma nièce. Hier, le combat des Thermopyles dans Hérodote m'a transporté comme à douze ans, ce qui prouve la candeur de mon âme quoi qu'on en dise.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi, 1 heure.

La tête me tourne et la gorge me brûle d'avoir cherché, bûché, creusé, retourné, farfouillé et hurlé de cent mille façons différentes, une phrase qui vient enfin de se finir. Elle est bonne, j'en réponds, mais ça n'a pas été sans mal!

....

Ce brave Bouilhet vient de passer quinze tristes jours à corriger son homme futur; mais enfin c'est fini et bien fini; j'ai été enchanté de ce qu'il m'a envoyé avant-hier; il me tarde, comme à lui, de voir la chose imprimée, quoique l'impression pour moi ne change rien ordinairement. Ainsi la lecture de *Melaenis* dans la *Revue* ne m'a pas fait changer d'opinion sur une seule virgule. C'est une œuvre, *les Fossiles*, mais combien y a-t-il de gens, en France, capables de la comprendre? triste! triste! Eh non, pourtant, car c'est là ce qui nous console au fond; et puis qui sait, chaque voix trouve son écho! Je pense souvent avec attendrissement aux êtres inconnus, à naître, étrangers, etc., qui s'émeuvent ou s'émouveront des mêmes choses que moi. Un livre, cela vous crée une famille éternelle dans l'humanité. Tous ceux qui vivront de vos pensées, ce sont comme des enfants attablés à votre foyer. Aussi quelle reconnaissance j'ai, moi, pour ces pauvres vieux braves dont on se bourre à si large gueule, qu'il semble qu'on a connus et auxquels on rêve comme à des amis morts.

Il m'est impossible de retrouver cette bande de journal où il y avait, je crois, un discours de socialiste, elle est perdue probablement? mon domestique (un nouveau) dit qu'il *ne sait pas* s'il ne l'a pas jetée *par hasard* dans le seau aux eaux sales et de là aux lieux. O démocratie, où serais-tu allée? ce papier était probablement tombé de mon lit sur le tapis, et il l'aura chassé avec les ordures. Curieux symbolisme, mais ça m'embête.

L'autre au moins, qui nous volait comme dans une forêt de Bondy, ne m'a jamais fait de ces bêtises; tant il est vrai qu'on n'est bien servi que par des canailles. Ce brave garçon s'est déjà fait chasser de chez trois bourgeois un peu plus *regardants* (c'est le mot) que nous, à ce qu'il paraît, et l'un d'eux a trouvé dans sa chambre quantité de mouchoirs de batiste à ton honorable concitoyen, comme dit le père Hugo, et douze paires de gants *neufs* dérobés furtivement et avec quoi j'eusse fait belle patte, car je les avais pris sur mesure, mais mon serviteur avait une maîtresse. J'ai su depuis qu'il payait sa toilette. O les jeunesses! exemple de moralité à citer aux enfants. Pourquoi la découverte d'un méfait quelconque excite-t-elle toujours ma gaieté? En résumé, je me trouve maintenant dans un assez bon état; la *Bovary* marche, quitte à retomber bientôt, car je vais toujours par bonds et par sauts d'un train inégal et avec une continuité disloquée à la manière un peu du lièvre, étant un animal de tempérament songeur et de plume craintive.

À LA MÊME.

Croisset, nuit de jeudi.

Oui, tu as raison, bonne muse, cessons donc nos querelles, embrassons-nous, passons l'éponge sur tout cela. Aimons-nous chacun à notre manière, selon notre nature. Tâchons de ne pas nous faire souffrir réciproquement. Une affection quelconque est toujours un fardeau qu'on porte à deux. Que celui qui est plus petit se hausse pour que tout le poids ne lui tombe pas sur le nez; que celui qui est plus grand se baisse pour ne pas écraser son compagnon. Je ne te dis plus *rien* que cela! Tu m'apprécieras plus tard; quant à toi, c'est tout apprécié, aussi je te garde. J'ai reçu ce matin tes trois catalogues; il y avait sur celui de Perrotin quelque chose d'écrit par toi qui a été enlevé. Qu'était-ce? Je ferai ces trois articles simultanément afin qu'ils ne se ressemblent pas. Quel est celui qu'il faut le plus *faire mousser?* (O critique, voilà tout ton but maintenant : faire mousser.) Dis-moi aussi quand est-ce qu'il faut que ces articles soient faits au plus tôt et au plus tard. As-tu admiré dans le catalogue de la *Librairie nouvelle* les réclames qui suivent les titres des ouvrages? C'est énorme! est-ce Jacottot qui a rédigé ces belles choses? La *Revue de Paris* a une fière page. Quelle phalange! Quels lurons! Tout cela est à vomir. La littérature maintenant ressemble à une vaste entreprise d'*inodores*. C'est à qui empestera le plus le public! Je suis toujours tenté de m'écrier comme saint Polycarpe : « Ah!

mon Dieu! mon Dieu, dans quel siècle m'avez-vous fait naître? » et de m'enfuir en me bouchant les oreilles ainsi que faisait le saint homme lorsqu'on tenait devant lui quelque proposition malséante.

La besogne remarche; j'ai fait depuis quatorze jours juste autant de pages que j'en avais fait en six semaines; elles sont, je crois, meilleures ou du moins plus rapides. Je recommence à m'amuser, mais quel sujet! quel sujet! Voilà bien la dernière fois de ma vie que je me frotte aux bourgeois; plutôt peindre des crocodiles, l'affaire est plus aisée!

A propos de crocodile, point de nouvelles du grand alligator. Pourquoi? Je n'en sais rien. Tu me parles de la mine triste de de Lisle et de la mine triomphante de Bouilhet, effets différents de causes pareilles, à savoir : l'amour, le tendre amour, etc., comme dit Pangloss. Si de Lisle prenait la vie (ou pouvait la prendre) par le même bout que l'autre, il aurait ce teint frais et cet aimable aspect qui t'ébahit; mais je lui crois l'esprit empêtré de graisse. Il est gêné par des superfluités sentimentales bonnes ou mauvaises, inutiles à son métier. Je l'ai vu s'indigner contre des œuvres à cause des mœurs de l'auteur; il en est encore à rêver l'amour, la vertu, etc., ou tout au moins la vengeance. Une chose lui manque : le sens *comique.* Je défie ce garçon de me faire rire, et c'est quelque chose le rire, le dédain et la compréhension mêlés, c'est en somme la plus haute manière de voir la vie, « le propre de l'homme », comme dit Rabelais; car les chiens, les loups, les chats et généralement toutes les bêtes à poils

pleurent. Je suis de l'avis de Montaigne, mon père nourricier. Il me semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. J'aime à voir l'humanité et tout ce qu'elle respecte, ravalé, bafoué, honni, sifflé; c'est par là que j'ai quelque tendresse pour les ascétiques. La torpeur moderne vient du respect illimité que l'homme a pour lui-même; quand je dis respect... non, culte, fétichisme. Le rêve du socialisme, n'est-ce pas de pouvoir faire asseoir l'humanité monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte de jaune comme dans les gares de chemin de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur son siège, ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant le dîner et faisant sous elle. Ah! je ne crèverai pas sans lui avoir craché à la figure de toute la force de mon gosier. Je remercie Badinguet. Béni soit-il! il m'a ramené au mépris de la nature et à la haine du populaire; c'est une sauvegarde contre la bassesse par ce temps de canaillerie qui court. Qui sait! ce sera peut-être là ce que j'écrirai de plus net et de plus tranchant et peut-être la seule protestation morale de mon époque. Quelle parenthèse!

....

À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi, 1 heure.

Je viens de rêvasser pendant une heure à ton article de la *Librairie nouvelle* ou plutôt sur la *Librairie nouvelle.* Je crois qu'il y a moyen d'en faire un, tel quel; je te bâclerai ça ces jours-ci

pendant que Bouilhet sera là; il te l'apportera ou je te l'apporterai peu de jours après, le principal et la seule chose difficile, c'est d'avoir un plan quelconque et que ces bêtes de lignes ne se bornent pas à être une sèche nomenclature; je suis toujours empêtré dans les pieds bots. Mon cher frère m'a manqué cette semaine deux rendez-vous, et s'il ne vient pas demain, je serai encore forcé d'aller à Rouen. N'importe, cela avance. J'ai eu beaucoup de mal ces jours-ci relativement à un discours *religieux;* ce que j'ai écrit est d'une piété rare : ce que c'est que la différence d'époque! Si j'eusse vécu cent ans plus tôt, quelle déclamation j'aurais mise là! Au lieu que je n'ai écrit qu'une exposition pure et presque littérale *de ce qui a dû être.* Nous sommes avant tout dans un siècle historique; aussi faut-il raconter tout bonnement, mais raconter dans l'âme. On ne dira jamais de moi ce qu'on dit de toi dans le sublime prospectus de la *Librairie nouvelle :* « Tous ses travaux concourent à un but élevé » (l'aspiration d'un meilleur avenir); non, il ne faut chanter que pour chanter. Pourquoi l'Océan remue-t-il? Quel est le *but* de la nature? eh bien! je crois le but de l'humanité exactement le même, cela est *parce que cela est* et vous n'y ferez rien, braves gens; nous tournons toujours dans le même cercle, nous roulons toujours le même rocher! On n'était pas plus libre et plus intelligent du temps de Périclès que du temps de Napoléon III. Où as-tu vu que je prends « le sens de certains sentiments que je n'éprouve pas »? Et d'abord je te ferai observer que je les éprouve, j'ai le cœur *humain* et si je ne veux pas d'enfant à *moi*, c'est que je sens que je l'aurais trop *paternel.* J'aime ma petite nièce

comme si elle était ma fille, et je m'en occupe assez activement pour prouver que ce ne sont point des phrases. Mais que je sois écorché vif plutôt que d'*exploiter cela* en style. Je ne veux pas considérer l'art comme un déversoir à passion, comme un pot de chambre un peu plus propre, une simple causerie, une confidence; non! non! la Poésie ne doit pas être l'écume du cœur, cela n'est ni sérieux ni *bien;* ton enfant mérite mieux que d'être montré en vers *sous sa couverture,* que d'être appelé ange, etc. Tout cela est de la littérature de roman plus ou moins bien écrite, mais qui pèche par la même base faible. Quand on a fait la *Paysanne* et quelques pièces de ton recueil, on ne peut plus se permettre ces fantaisies-là même pour rire. La *personnalité sentimentale* sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. Que de sentiment, que de sentiment, que de tendresses, que de larmes! il n'y aura jamais eu de si braves gens. Il faut avoir avant tout du sang dans les phrases et non de la lymphe, et quand je dis du sang, c'est du *cœur;* il faut que cela batte, que cela palpite, que cela émeuve. Il faut faire s'aimer les arbres et tressaillir les granits; on peut mettre un immense amour dans l'histoire d'un brin d'herbe; la fable des deux pigeons m'a toujours plus ému que tout Lamartine et *ce n'est pas le sujet;* mais si Lafontaine avait dépensé d'abord sa faculté aimante dans l'exposition de ses sentiments personnels, lui en serait-il resté suffisamment pour peindre l'amitié de deux oiseaux? Prenons garde de dépenser en petite monnaie nos pièces d'or.

Ton reproche est d'autant plus singulier que je fais un livre uniquement consacré à la peinture de ces sentiments que tu m'accuses de ne pas comprendre, et j'ai lu ta pièce de vers trois jours après avoir achevé un petit tableau où je représentais une mère caressant son enfant; mais je ne démords pas de l'idée qui me les a dictés. Il me semble que le prix s'annonce bien; j'ai bon espoir.

Je n'ai eu aucune nouvelle de Bouilhet depuis qu'il est parti, je l'attends mardi ou mercredi. Peux-tu m'envoyer cette pièce de Leconte, ces chiens au clair de lune? J'ai grande envie de la connaître.

Puisque tu es décidée à publier la *Servante* de suite, je n'en dis plus rien; mais j'attendrai. Quelle rage vous avez tous là-bas à Paris de vous faire connaître, de vous hâter d'appeler les locataires avant que le toit ne soit achevé d'être bâti! Où sont les gens qui suivent le précepte d'Horace qu'il faut tenir pendant neuf ans son œuvre secrète avant de se décider à la montrer. On n'est en rien assez magistral par le temps qui court.

À LA MÊME.

Croisset, avril 1854, mercredi soir, minuit.

Mets un peu la tête dans tes mains, ne pense pas à toi, mais à moi, tel que je suis, ayant trente-trois ans bientôt, usé par quinze à dix-huit ans de travail acharné, plus plein d'expérience que toutes les académies morales du monde quant à tout ce

qui touche les passions, etc., *goudronné* enfin à l'encontre des sentiments pour y avoir beaucoup navigué, et demande-toi s'il est possible qu'un tel être ait ce qui s'appelle de l'*Hâmour;* et puis qu'est-ce que ça veut dire, je m'y perds. Si je ne t'aimais pas, pourquoi t'écrirais-je d'abord, et pourquoi te verrais-je? Qui donc m'y force? quel est l'attrait qui me pousse et me ramène vers toi, ou plutôt qui m'y laisse? Ce n'est pas l'habitude, car nous ne nous voyons pas assez souvent pour que le plaisir de la veille excite à celui du lendemain. Pourquoi, quand je suis à Paris, est-ce que je passe tout mon temps chez toi? si bien que j'ai cessé à cause de cela de voir bien du monde? Je pourrais trouver d'autres maisons qui me recevraient, et d'autres femmes. D'où vient que je te préfère à elles? Ne sens-tu pas qu'il y a dans la vie quelque chose de plus élevé que le bonheur, que l'amour et que la religion, parce qu'il prend sa source dans un ordre plus impersonnel? quelque chose qui chante à travers tout, soit qu'on se bouche les oreilles ou qu'on se délecte à l'entendre? à qui les *contingents* ne font rien et qui est de la nature des anges, lesquels ne mangent pas : je veux dire l'idée. C'est par là qu'on s'aime quand on vit par là. J'ai toujours essayé de faire de toi un hermaphrodite sublime. Il y a en toi deux principes plus nets l'un de l'autre et plus opposés que le sont Ormuz et Arimane dans la cosmogonie persane. Repasse ta vie, tes aventures intérieures et les événements externes. Relis même tes œuvres, et tu t'apercevras que tu as en toi un ennemi, un je ne sais quoi qui, en dépit des plus excellentes qualités, du meilleur

sentiment et de la plus parfaite conception, t'a rendue ou fait paraître le contraire juste de ce qu'il fallait.

Le bon Dieu t'avait destinée à égaler si ce n'est à surpasser ce qu'il y a de plus fort maintenant. — Personne n'est *né* comme toi, et il t'arrive avec la meilleure bonne foi du monde de pondre quelquefois des vers détestables. Même histoire dans l'ordre sentimental. *Tu ne vois pas,* et tu as des injustices sur lesquelles on se tait, mais qui font mal.

Ce ne sont pas des reproches tout cela, pauvre chère muse, non, et si tu pleures, que mes lèvres essuient tes larmes. Je voudrais qu'elles te balayent le cœur pour en chasser toutes les vieilles poussières.

J'ai voulu t'aimer et je t'aime d'une façon qui n'est pas celle des amants; nous eussions mis tout sexe, toute décence, toute jalousie, toute politesse à nos pieds, bien en bas pour nous faire un socle et, montés sur cette base, nous eussions ensemble plané au-dessus de nous-mêmes. Les grandes passions, je ne dis pas les turbulentes, mais les hautes, les larges sont celles *à qui rien ne peut nuire* et dans lesquelles plusieurs autres peuvent se mouvoir. Aucun accident ne peut déranger une harmonie qui comprend en soi tous les cas particuliers; dans un tel amour d'autres amours même auraient pu venir : il eût *été tout le cœur!*

Voilà ce qui rend dans la jeunesse les attachements d'hommes si féconds, ce qui fait qu'ils sont si poétiques en même temps, et que les anciens avaient rangé l'amitié presque à la hauteur d'une vertu. Avec le culte de la Vierge, l'adoration des

larmes est arrivée dans le monde. Voilà dix-huit siècles que l'humanité poursuit un idéal rococo; mais l'homme s'insurge encore une fois, et il quitte les genoux amoureux qui l'ont bercé dans sa tristesse; une réaction terrible se fait dans la conscience moderne contre ce qu'on appelle l'Amour. Cela a commencé par des rugissements d'ironie (Byron, etc.), et le siècle tout entier regarde à la loupe et dissèque sur sa table la petite fleur du sentiment qui sentait si bon... jadis!

Il faut, je ne dis pas avoir les idées de son temps, mais les comprendre. Eh bien, je maintiens qu'on ne peut rien passablement qu'en se refusant le plus possible à l'élément qui se trouve être le plus faible. — La civilisation où nous sommes est un triomphe opéré sur tous les instincts dits primordiaux. — Si vous voulez vous livrer à la colère, à la vengeance, à la cruauté, au plaisir effréné ou à l'amour lunatique, le désert est là-bas et les plumes du sauvage un peu plus loin : allez-y! voilà pourquoi je regarde un homme qui n'a pas cent mille livres de rente et qui se marie, *comme un misérable,* comme un gredin à bâtonner. Le fils du Hottentot n'a rien à demander à son père que son père ne lui puisse donner. Mais ici chaque fils de portier peut vouloir un palais, et il a raison! c'est le mariage qui a tort et la misère! ou plutôt la vie elle-même; donc il ne fallait pas vivre, et c'est là ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie. Adieu, je t'embrasse.

TABLE DES MATIÈRES.

1850.

1851.

1852.

1853.